



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



AMÉDÉE
ACHARD

*La Cape
et l'Epée*

Fig. 27525 f. 985







*La Cape
et l'Épée*

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

<i>BELLE-ROSE</i>	<i>1 vol.</i>
<i>RÉCITS D'UN SOLDAT</i>	<i>1 vol.</i>
<i>LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE</i>	<i>1 vol.</i>
<i>ENVERS ET CONTRE TOUS</i>	<i>1 vol.</i>
<i>LA TOISON D'OR</i>	<i>1 vol.</i>

N

N

*La Cape
et l'Épée*

*Par
Amédée Achard*



*Paris
Nelson, Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Londres, Édimbourg et New-York*

1932

N

N

AMÉDÉE ACHARD
1814-1875

Première édition de « La Cape et l'Épée » :
1875





TABLE



	<i>Pages</i>
<i>I. Une nuit d'automne.</i>	7
<i>II. La comtesse et le comte</i>	20
<i>III. En rase campagne</i>	32
<i>IV. Les bons comptes font les bons amis</i>	46
<i>V. La Testère</i>	56
<i>VI. Leçons et conseils</i>	69
<i>VII. L'auberge du « Renard rouge »</i>	84
<i>VIII. Comédie et tragédie</i>	97
<i>IX. Le cœur qui bat</i>	116
<i>X. Bon voyage</i>	137
<i>XI. Une histoire des temps passés</i>	149
<i>XII. La dame à la plume bleue</i>	162
<i>XIII. Un baiser dans l'ombre</i>	179
<i>XIV. Masques et visages</i>	190
<i>XV. Les jeux de l'amour et du hasard</i>	207
<i>XVI. Tableau d'intérieur</i>	223
<i>XVII. Au clair d'une lampe</i>	235
<i>XVIII. Sauve qui peut</i>	247
<i>XIX. Ce qu'il y a derrière un mur</i>	262

	<i>Pages</i>
XX. Où l'on retrouve une ancienne connaissance	276
XXI. Le Roi-Soleil	288
XXII. Un contre une	304
XXIII. Ce que femme veut	323
XXIV. Volte-face	341
XXV. La pente de la rêverie	357
XXVI. Une tempête dans un cœur	369

LA CAPE ET L'ÉPÉE

LE COMTE DE MONTESTRUC

I

UNE NUIT D'AUTOMNE

LE comte Gédéon-Paul de Montestruc, qu'on appelait aussi le comte de Chargepaul, passait, vers l'an 1675, pour l'un des gentilshommes les plus riches et les plus heureux du midi de la France. Il possédait de vastes domaines, et bien que sa noblesse ne remontât pas aux temps reculés de la monarchie, et qu'aucun de ses ancêtres n'eût figuré au nombre des chevaliers qui conquièrent la Palestine, il avait des alliances avec les maisons les plus considérables du royaume que la Providence venait de confier aux mains encore inexpérimentées de Louis XIV.

Cette situation enviée, la famille de Montestruc, qui allait de pair avec les meilleures de l'Armagnac, la devait aux circonstances singulières qui avaient marqué l'origine de son illustration, et à la faveur exceptionnelle dont l'avait entourée le roi Henri IV de glorieuse mémoire.

Le comte Gédéon, qu'on nommait ainsi entre voisins, pour le distinguer de son père le comte Élie, fils de

l'ancêtre héroïque de qui leur maison tenait sa grandeur, avait trouvé la fortune au berceau et ne s'était point gêné pour en faire un usage magnifique. Il étonnait même par son faste les seigneurs de la cour que leurs affaires ou leurs plaisirs amenaient dans le Languedoc. Le malheur avait voulu qu'il en fût maître de bonne heure, avec des goûts et des ardeurs de tempérament qui ne connaissaient ni la fatigue ni la satiété. On aurait pu comparer sa vie à la course effrénée d'un jeune cheval lancé dans la campagne un jour d'orage ; partant ni frein ni règle.

Après une existence d'aventures et de dissipations, veuf sans enfants, de nouveau le comte Gédéon avait pris femme à quarante ans, pour faire souche de Montestruc ; mais sans pitié pour la jeunesse et la beauté d'une personne qui aurait voulu se dévouer tout entière à son bonheur, il repartit de plus belle après qu'elle lui eut donné un fils qui reçut le nom de Hugues-Paul.

Le comte Gédéon avait paru, dans sa jeunesse, à Paris et au château de Saint-Germain ; on l'avait vu faire son devoir au service du roi pendant les troubles de la Fronde, casser plus d'une épée dans ses rencontres avec les Espagnols, et crier haut dans la mêlée ces deux mots accouplés : « Tue ! tue ! » qui étaient la devise de sa maison. Rentré dans son manoir voisin du Gers, il avait partagé son temps en mille équipées, chasses, duels, mascarades et festins, courant de son mieux les aventures, sans grand souci de la comtesse qui l'attendait derrière les murailles et les tours de Montestruc. Son esprit, sa gaieté, son entrain, sa prodigalité aussi le faisaient bien venir de tout le monde ; les gentilshommes avec lesquels il ferrailait ou battait les cartes, l'aimaient pour son esprit et sa belle humeur, les gens de petite condition l'adoraient pour sa générosité. Si par hasard il houspillait en passant quelque manant, on ne lui en voulait pas, tant il avait

une façon aimable de jeter une pièce d'or dans le bonnet du pauvre diable.

Le comte Gédéon, bien fait, généreux, et fort avant dans les bonnes grâces des belles dames du pays, avait en outre, comme le bienfaiteur de sa maison, le roi Henri, une réputation de bravoure solidement établie dans un pays où tout le monde est brave. A quels dangers n'avait-il pas exposé sa vie, et de combien de périls ne s'était-il pas tiré à la pointe de l'épée !

Au moment où commence cette histoire, certains bruits circulaient qui pouvaient faire croire que la fortune de M. de Montestruc s'avavançait rapidement vers son déclin. Plus de fêtes brillantes dans son château, plus d'expéditions folles à Toulouse et à Bordeaux, où on était accoutumé à le voir paraître avec une suite nombreuse de serviteurs et de chevaux ; plus de chasses bruyantes avec les ducs de Roquelaure ses voisins, qui menaient grand tapage et faisaient ripaille. On avait vu des juifs prendre le chemin du manoir paternel, et en sortir en se frottant les mains d'un air joyeux.

« A juif qui rit chrétien qui pleure », disait le proverbe.

Le comte Gédéon n'avait plus avec la même suite cette humeur allègre qui mettait tout le monde en liesse dès qu'on l'apercevait ; on le surprenait dans des rêveries. Le comte Gédéon mélancolique ! cela jetait tout le monde dans de grands étonnements. Il fallait que la ruine s'en mêlât pour expliquer un tel miracle. Mais qu'avait-il donc fait pour rencontrer la ruine en son chemin, lui qu'on savait maître de tant de forêts, de vignobles, de plaines, de métairies et d'étangs ? Les vieillards retirés dans leurs fiefs héréditaires branlaient la tête et, plaignant sa femme, disaient : « Il a joué ! »

Et de fait, le comte Gédéon avait beaucoup joué. Et en toute occasion il jouait encore.

Vers ce temps-là, et tandis que ces bruits, qui prenaient de plus en plus de consistance, allaient courant la province, du château à la chaumière, le comte Gédéon, bravement en selle sur le dos de son cheval favori, sortait à la nuit close du manoir de Montestruc.

Le ciel avait été triste et sombre tout le jour. Vers le soir, un grand vent s'éleva qui déchira l'épais rideau des nuages et les divisa en lourdes masses entre lesquelles des étoiles se mirent à briller, tour à tour éteintes et rallumées. Des plaintes arrachées par la rafale s'échappaient du milieu des futaies ; une obscurité noire traînait partout, tout à coup à demi dissipée çà et là par une clarté pâle qui tombait de la lune amincie comme un croissant d'acier, et qui semblait emportée à travers les nuées par une course folle. Des chiens hurlaient dans la campagne et en augmentaient la tristesse.

Le comte Gédéon, arrivé à la poterne extérieure du château, appela la sentinelle qui veillait, les mains croisées sur une vieille arquebuse, et fit abaisser le pont-levis. L'eau verte des douves dormait sous l'ombre des murailles. Les ais du pont sonnèrent sous les pieds impatients du cheval qui piaffait et secouait son mors, puis de nouveau les chaînes du pont-levis crièrent dans leur rainure, et le comte Gédéon se trouva de l'autre côté du fossé.

Il était suivi de deux cavaliers qui marchaient silencieusement côte à côte. Les bouts de deux longues rapières battaient leurs étriers de fer. Ils étaient, comme leur maître, enveloppés de grands manteaux et coiffés de larges feutres gris, comme il était de mode d'en porter sous le feu roi Louis XIII. Lorsque le comte Gédéon eut franchi la berge humide qui séparait les douves d'un chemin creux, il poussa résolument sa monture et partit au galop, suivi par ses deux compagnons. On y voyait à peine entre les talus du chemin tout chargés de buissons, et les chevaux effarés reni-

flaient. Bientôt leur élan les porta à l'entrée d'un valon qui s'ouvrait comme une coupe à l'extrémité du chemin creux, et découvrait l'horizon plus clair. Des maisons basses, accroupies sous leurs toits de chaume, apparaissaient confusément entre des bouquets d'arbres. Le grand silence de la campagne n'était interrompu que par les rumeurs du vent qui secouait le feuillage. La voix des chiens s'était assoupie.

Au moment de s'avancer sur une route dont le ruban jaune s'enfonçait dans la plaine noire, le comte retint la bride de son cheval et se retourna sur la selle. Sur la croupe d'un monticule, la silhouette des murailles et des courtines de Montestruc, flanquées de tours, se dessinait vaguement dans la transparence indécise du ciel.

Il crut voir alors à l'angle du château une lumière briller tout à coup, comme une étoile suspendue à un fil invisible.

— Vois-tu cela, Frantz ?... Qu'est-ce donc ? dit-il à l'un des cavaliers qui restaient immobiles derrière lui.

Frantz regarda, puis d'une voix où l'on reconnaissait aisément l'accent lorrain :

— C'est l'éclair d'un vitrail que frappe un rayon de la lune.

— Oui, le vitrail qui ferme l'appartement de la comtesse. Quand je l'ai quittée, elle veillait avec ses femmes !...

Le comte soupira. De nouveau il enveloppa le château d'un long regard, et pressant de la pointe de l'éperon le flanc de son cheval, précipita sa course à fond de train, comme un homme qui ne veut pas prendre le temps de réfléchir.

Frantz et son compagnon s'élancèrent à la suite de leur maître, et au détour du chemin le château et le vitrail disparurent derrière un pan de colline.

Tous trois passaient comme des fantômes sur la route déserte, silencieux et courbés sur l'encolure de

leurs chevaux qui faisaient jaillir des jets de boue liquide à chaque élan. Quand un souffle plus fort de la bise s'engouffrait dans leurs manteaux et en ouvrait les plis flottants, on voyait les crosses de lourds pistolets enfoncés dans les fontes de la selle, et le manche d'un poignard luire sur le justaucorps de buffle que serrait une ceinture de cuir. Chacun des trois cavaliers maintenait sur le pommeau de la selle une sacoche de peau dont les deux poches rebondies pendaient en équilibre de chaque côté. On était alors vers la fin du mois d'octobre, et des feuilles mortes balayées par le vent venaient les frapper au visage. Quand un tourbillon de ces feuilles fouettait les chevaux dans leur course, ils secouaient les rênes et redoublaient de vitesse.

Comme ils allaient toucher à la route qui court entre Auch et Agen, une grande clarté couvrit tout à coup de reflets rouges un large pan du ciel et embrasa l'horizon. Les ténèbres de la plaine immense en parurent plus épaisses. Frappées dans leur lit profond par ces lueurs ardentes, les eaux limoneuses du Gers devinrent pourpres. Malgré lui, le comte de Montestruc retint la bride de son cheval, qui ralentit un instant son galop furieux.

— Une maison qui brûle, dit-il, quelque hameau peut-être ; un malheur encore, comme au temps des vieilles guerres !

Le compagnon qui courait à côté de Frantz secoua la tête, et avec un accent italien fortement prononcé :

— Un malheur, non, mais un crime !

— Ah ! et qui te fait croire que cet incendie...

— Soit le produit d'un crime ? Le baron de Sacca-raux n'est-il pas dans le pays depuis quatre ou cinq jours ?... Il s'amuse !...

— Ah ! le baron de Sacca-raux, un coquin dans la peau d'un bâtard ! s'écria le comte Gédéon d'un air de colère et de mépris. On raconte qu'il est sorti des flancs d'une comédienne comme un métis des flancs d'une

louve, et qu'il se vante d'avoir pour père un grand d'Espagne, d'où lui vient ce qu'il a !... Je le croyais de l'autre côté des Pyrénées.

— Non... Il a quitté sa tour dans la montagne. Comte de Frescas en Espagne, il redevient baron en France quand il a quelque démêlé avec la justice de S. M. Catholique, et gagne alors le manoir qu'il possède sur les confins de l'Armagnac, comme un sanglier sa bauge quand les chiens le traquent.

— Et qu'il soit ici ou là-bas, coupe-jarret il était, coupe-jarret il reste ! Qu'une frontière est une belle chose pour cette engeance-là ! Sa bande l'accompagne, sans doute ?

— Naturellement ! Le baron ne marche jamais seul. Quand un vieux loup se met en campagne, les louveteaux hurlent derrière lui. Quinze ou vingt drôles trottent sur sa piste et vont à la curée.

— J'ai un vieux compte à régler avec ce bandit... et tout compte se paye.

— Surtout quand c'est mon maître, le comte de Montestruc, qui règle.

— Tu l'as dit, mon bon Giuseppe, et j'ai idée qu'un jour il tombera sous ma patte ; malheur à lui ce jour-là !

— Le diable aura son âme ! murmura Frantz.

Un jet d'étincelles monta vers le ciel, s'épanouit en gerbe, puis s'éteignit.

— La fête est finie, dit Giuseppe.

— Mes pressentiments me disent que je lui en offrirai une autre quelque jour, murmura le comte.

Il lâcha la bride à sa monture qui bondissait sous lui, et les trois cavaliers reprirent leur course vers Lectoure.

Une heure après, au sommet du tertre que couronnait une ceinture de remparts, le comte Gédéon et ses acolytes aperçurent la pointe d'un robuste clocher dont les arêtes s'effilaient dans la nuit. Ils pressèrent leurs chevaux dont l'écume commençait à blanchir le

cou, arrivèrent sans reprendre haleine au pied de la colline au sommet de laquelle s'estompait un massif de vieilles maisons, et gravirent la longue rampe qui en labourait la pente. Les trois cavaliers paraissaient en connaître tous les détours.

Bientôt, et presque sans ralentir leur allure, ils atteignirent une poterne étroite qui s'ouvrait dans l'épaisseur d'une tour trapue. La lourde porte aux deux battants de chêne revêtus d'une armature de fer reposait sur ses gonds. De son poing ganté, le comte frappa sur les ais et appela le gardien, dont le pas pesant ne tarda pas à retentir sous la voûte. Il se fit reconnaître, une clef cria dans une serrure massive, des solives tombèrent en rendant un bruit sourd, et la porte s'ouvrit. Le comte jeta une pièce d'or dans le bonnet de laine du gardien, moitié soldat, moitié portier, qui levait la herse, et passa.

La muraille franchie, il entra dans le chemin de ronde qui faisait le tour des remparts, et presque aussitôt escalada une de ces ruelles sombres et roides qui grimpaient dans la ville et pouvaient donner une assez juste idée du mépris dans lequel les autorités de Lectoure tenaient la voirie publique. Nulle part de falot, des ornières partout. Quand il fut à peu près à l'extrémité de cette ruelle escarpée, le comte Gédéon pénétra sous une voûte profonde dont le cintre large et haut donnait aisément passage à un homme à cheval et entaillait de son arcade une épaisse muraille de pierres grises. Là il mit pied à terre.

Si tout était ténèbres et silence dans la ruelle, tout dans la vaste cour où il venait d'entrer était lumière et tapage. De grandes clartés vives tombaient des fenêtres qui flamboyaient, et derrière les vitres enchâssées dans des mailles de plomb retentissaient des éclats de rire mêlés aux refrains de chansons alertes et au joyeux cliquetis des verres.

M. de Montestruc prit les sacoches qui tout à l'heure

reposaient sous la main des trois cavaliers, et s'enfonça sous la spirale d'un escalier dont la cage, percée d'ouvertures ogivales, était suspendue à l'une des façades de la muraille intérieure des bâtiments. Par intervalles on voyait sa forme agile et robuste passer devant ces baies lumineuses, et le comte gravissait les marches de pierre lestement, comme s'il n'eût rien porté sur ses épaules.

Frantz eut bientôt fait de conduire les chevaux sous un hangar qui s'allongeait sur l'un des quatre côtés de la cour, et de verser dans une auge de larges rations d'avoine puisées à même dans un tonneau. Il paraissait heureux de leur livrer cette provende bien gagnée, après les avoir débarrassés de leurs brides et dessanglés pour qu'ils pussent s'ébrouer librement. Giuseppe attentif regardait son maître, qui déjà arrivait au niveau du premier étage. Au moment où celui-ci posait le pied sur la dernière marche, il trébucha, et l'une des sacoches tomba par terre en rendant un bruit métallique.

Giuseppe secoua la tête.

— Mauvais signe ! murmura-t-il.

Mais déjà le comte s'était relevé et entra dans une vaste pièce où il fut salué par un tonnerre de cris joyeux.

— Enfin ! c'est lui !... Le comte de Montestruc !... A la santé du comte !

Trente verres furent remplis jusqu'au bord et vidés d'un trait.

Le comte avait bu le sien également et versé la dernière goutte de la liqueur rouge sur le parquet.

— Pardieu ! si tu viens tard, tu ne viens pas du moins sans munitions ! dit l'un des convives en passant une main caressante sur la rotondité des sacoches.

Le comte se mit à rire, et les posant l'une après l'autre sur une table qui craqua sous le choc :

— Il y a là six mille pistoles divisées en six parts

égales, reprit-il. J'ai juré de les décupler ou de n'en pas rapporter une seule, et je tiendrai parole !

— Belle partie ! dit un compagnon, dont les yeux fixés sur les sacoches pleines d'or luisaient comme des charbons ardents.

Giuseppe venait de s'étendre sur des bottes de paille à côté de son compagnon ; mais avant de fermer les yeux, il regarda les fenêtres rouges qui lui faisaient face. Une chouette dessina son ombre sur la vitre qu'elle effleura de son aile. De nouveau l'Italien secoua la tête.

— Et c'est aujourd'hui vendredi ! reprit-il.

Il s'arrangea le plus commodément qu'il put sur son oreiller de gerbes, et, s'enveloppant de son manteau, s'endormit, la main sur le manche de son poignard.

Frantz avait déjà posé leurs pistolets entre eux, en homme qui a le goût des bonnes précautions.

La compagnie à laquelle le comte Gédéon venait de se mêler se composait d'une vingtaine d'hommes, les plus enragés joueurs de l'Armagnac, et d'une douzaine de femmes jeunes et jolies qui se taillaient des fortunes dans la ruine des patrimoines. Elles riaient en montrant leurs dents blanches. L'une des plus charmantes, une blonde qui avait les yeux noirs, courut vers une table, et arrachant la nappe qui la couvrait :

— Bataille ! cria-t-elle de sa voix argentine.

Et tirant un jeu de cartes de sa poche, elle l'étala sur le bois luisant et poli.

Sa voisine, qui portait une mantille autour du cou et avait une bouche pareille à une grenade en fleur, posa sur la table, à côté des cartes, un cornet de cuir d'où elle fit rouler six dés d'ivoire.

— Et voilà pour varier vos plaisirs, messieurs ! dit-elle en lançant partout des œillades.

Toute l'assemblée, aventuriers et gentilshommes, quelques-uns tout jeunes encore, d'autres déjà grisonnants, se rangèrent autour de la table. Au moment

où le comte s'en approchait, l'une des donzelles se suspendit à son bras, et d'un air engageant :

— Si vous gagnez, et la fortune est toujours l'amie de la bonne renommée, dit-elle, vous prélèverez sur vos bénéfices une robe de satin pour votre servante... Votre Seigneurie n'y perdra rien.

Une autre, plus familière encore, trempa ses lèvres roses dans un verre, et le présentant au comte :

— Buvez ce vin qui pétille, comme l'amour dans mes yeux ; cela vous portera bonheur, lui dit-elle à l'oreille, et si je vous fais gagner, il y aura bien pour mon cou un collier de perles égayées de rubis : les perles pour mes dents, les rubis pour mes lèvres.

Chacune des personnes dont les robes châtoyaient auprès de lui demanda à son tour quelque chose, et le comte promettait tout ce qu'on lui demandait.

Quand il eut pris place dans le cercle des joueurs, s'appuyant d'une main sur la table et de l'autre ouvrant l'une des sacoches, il posa une poignée d'or sur une carte :

— Cent pistoles pour commencer sur la dame de pique !... cria-t-il. La dame de pique est brune comme toi, ma belle ; si elle sort, tu prélèveras la dîme !

Le comte fit tomber les cartes une à une et la dame de pique perdit.

— La dame de cœur est blonde comme toi, ma charmante, reprit-il gaiement en se tournant vers son autre voisine, deux cents pistoles sur la dame de cœur ; et si elle m'est propice, j'en remplirai le creux de ta petite main.

De nouveau les cartes volèrent et la dame de cœur ne gagna pas.

— Va toujours ! dit la brune.

— Continue ! dit la blonde.

La lutte s'engagea vive et prompte. Quand le comte de Montestruc gagnait, de jolis doigts roses s'allongeaient vers le tas de pièces d'or qu'il ramassait et y

faisaient des brèches. Quand il perdait, de petits pieds frappaient le plancher avec colère.

Au bout d'une heure il ne restait rien de la première sacoche. Le comte en jeta le cuir flasque et vide loin derrière lui.

— Continue ! reprit la blonde.

— Va toujours ! reprit la brune.

Mais le comte Gédéon n'avait pas besoin d'être stimulé. Il avait le feu dans les veines ; ses artères battaient, et des scintillements brillaient d'or devant ses yeux.

— En quatre coups la sacoche, cria-t-il, et cinq cents pistoles par coup ! Mais, cette fois, à coups de dé.

Il saisit un des cornets d'une main fiévreuse et agita les dés.

Un grand jeune homme, qui avait des moustaches rousses et les yeux d'un faucon, prit l'autre cornet et l'imita.

— Va pour cinq cents pistoles ! dit-il ; si je les perds, je ne ferai que vous rendre ce que je vous ai déjà pris.

Les petits cubes d'ivoire roulèrent sur la table. Toutes les têtes se penchèrent en avant, les femmes se haussant sur la pointe du pied pour mieux voir.

— Quatorze ! cria le comte Gédéon.

— Quinze ! répondit l'homme aux moustaches rousses.

En quatre coups le comte eut perdu la seconde sacoche. Il en fit voler la peau inutile à l'autre bout de la salle.

— Il m'en reste une, cria-t-il.

Et l'ouvrant, il répandit le flot d'or devant lui.

— La dernière est la bonne ! dit la dame aux cheveux noirs.

— En deux coups la dernière ! dit la blonde.

Le comte plongea ses mains dans le monceau d'or et en fit deux tas d'égales dimensions.

— Qui en veut ? reprit-il.

— Moi !... dit un capitaine qui avait le visage tout balafré. Mille pistoles, c'est le fruit de vingt ans de guerre !

— En avant donc ! cria le comte Gédéon, qui poussa devant lui un des tas d'or.

Un grand silence se fit. Les dés roulèrent entre les deux joueurs.

Les deux femmes qui s'étaient placées aux côtés du comte Gédéon, une main appuyée sur son épaule, regardaient par-dessus sa tête.

— Sept ! dit-il d'une voix creuse, en comptant les points que les dés avaient amenés.

— Bah ! qui sait ? dit la brune.

Le capitaine, à son tour, poussa les dés.

— Sept ! cria-t-il.

— C'est la chance qui revient ! dit la blonde. Vite un coup de cornet, il ne faut pas lui donner le temps de refroidir.

Le comte lança les dés.

— Seize ! cria-t-il d'une voix claire.

— Dix-sept ! cria le capitaine à son tour.

Le comte de Montestruc devint un peu pâle ; déjà l'amas d'or qu'il avait étalé devant lui venait de disparaître ; mais se remettant presque aussitôt, et faisant avancer le second tas :

— L'arrière-garde à présent ! reprit-il.

C'était son dernier bataillon ; personne ne respirait plus. Les deux adversaires, debout l'un devant l'autre, renversèrent leur cornet en même temps, puis en même temps les soulevèrent.

Le comte avait amené neuf ; le capitaine dix.

— J'ai perdu, dit le comte.

Il prit la sacoche par un des coins, la secoua dans le vide, et la rejeta comme il avait fait des autres. Puis, ayant salué l'assemblée, le feutre au front, d'un pas ferme, il sortit.

II

LA COMTESSE ET LE COMTE

Si le comte Gédéon, au moment où il s'éloignait de Montestruc, avait suivi le chemin qui tournait autour du château, au lieu de se diriger du côté de Lectoure, il aurait remarqué que cet éclair allumé, à ce que disait Frantz, par un rayon de la lune sur un vitrail de l'appartement de la comtesse, brillait encore, et du même éclat, lorsque la lune disparaissait derrière un nuage. Cette lumière qui vacillait semblait suspendue dans le vide. Elle tremblait à la fenêtre d'une tour dont la muraille reposait sur une arête de rocher taillée à pic et dont la base n'offrait à l'œil aucune ouverture. Dans cette partie du château réputée inexpugnable, on n'avait pas pris la peine de creuser de fossé.

A l'instant où le comte lançait son cheval sur la route de Lectoure, si quelque soldat avait été placé en sentinelle dans l'échauguette accrochée comme un nid de pierres à l'un des angles de la tour, il n'eût pas manqué d'apercevoir la forme indécise d'un homme qui sortait d'un massif d'arbres, dont l'ombre dense s'arrondissait à une centaine de pas du château, et s'avancait à pas furtifs du côté de la tour, se servant, pour dissimuler sa marche, des talus et des buissons.

Arrivé au pied du rocher qui portait la tour au sommet de laquelle brillait le signal de feu, il poussa, avec le secours d'un instrument qu'il tira de sa poche, trois notes plaintives et douces qui sonnèrent dans la nuit comme un cri d'oiseau. Soudain la lumière disparut, et bientôt après, jetée dans le vide par la main d'une femme, une longue corde déroula jusqu'au pied de l'escarpement ses nœuds tordus dans la soie. L'homme s'en empara, et s'aidant des pieds et des mains, com-

mença l'escalade de ce bloc de rocher sur lequel s'appuyait un mur de pierres. Le vent, qui soufflait par rafales dures et violentes, le balançait dans l'espace, mais rien ne pouvait arrêter la constance de ses efforts, et il grimpait toujours, soutenu par la plus énergique des volontés et porté par l'élasticité de ses muscles.

En quelques minutes il eut atteint le niveau de la fenêtre ; deux bras alors l'entourèrent avec une puissance irrésistible où l'on sentait le feu de la passion, et il se trouva presque aussitôt dans la chambre de la comtesse, à ses pieds. Elle tremblait de tous ses membres et venait de tomber dans un fauteuil. De ses deux mains, tout à l'heure si fermes et maintenant sans force, elle pressait contre ses genoux la tête du gentilhomme qui cherchait à les prendre et, les retenant prisonnières entre les siennes, les couvrait de baisers.

— Ah ! c'est tenter Dieu !... murmura-t-elle ; l'abîme est sous vos pieds, le vide autour de vous, un jour un malheur arrivera et je n'y survivrai pas !

— Que puis-je craindre quand vous m'attendez, quand je vous aime ? s'écria-t-il avec cet élan de l'amour qui croit aux miracles et qui peut en accomplir. Ne sais-je pas que vous êtes là ? et n'est-ce pas vers vous que me mène ce fil de soie auquel je suis suspendu ? Il me semble alors que c'est vers le ciel que je monte et que des ailes me portent... Ah ! Louise, que je vous aime !

Louise roula ses bras autour du cou du jeune cavalier et, penchée vers lui dans une ivresse profonde, le contempla.

Sa poitrine se gonflait, des larmes mouillaient ses yeux :

— Et moi, dites, est-ce que je ne vous aime pas ? Ah ! j'ai tout oublié pour vous, tout, même ce bien qui pour moi est préférable à la vie ! Et cependant, jusqu'auprès de vous j'ai peur d'être un jour frappée et punie...

Elle frissonna. Le gentilhomme qui la soutenait s'assit auprès d'elle et l'attira vers lui. Elle ploya comme un jonc, laissant aller la tête sur son épaule.

— J'ai fait de tristes rêves, mon ami ; vous veniez de me quitter, et de noirs pressentiments m'ont poursuivie tout le jour... Ah ! pourquoi êtes-vous venu dans ce pays ? Pourquoi vous y ai-je rencontré ? Je n'étais pas née pour le mal, je ne suis pas de celles qui peuvent sourire en le faisant... Avant de vous connaître, je vivais dans la solitude, je n'étais pas heureuse, j'étais délaissée, mais enfin je ne souffrais pas...

— Louise, tu pleures... et je donnerais tout mon sang pour toi !...

Elle le serra sur son cœur avec un mouvement de passion :

— Et cependant, cher ami adoré, je ne regrette rien... Qu'importent mes larmes si par moi tu as connu le bonheur ! Va, il y a des heures qui font que tout le reste n'est rien. Est-ce ma faute si du premier jour que je t'ai vu je t'ai aimé ?... Je suis allée vers toi comme si une main invisible m'eût conduite, et en me donnant il m'a semblé que j'accomplissais ma destinée.

Le cri d'une orfraie qui tournait autour du château retentit subitement. La comtesse tressaillit, et pâle, regardant autour d'elle :

— Ah ! ce cri sinistre ! Il arrivera un malheur cette nuit !

— Un malheur ! parce qu'un oiseau de nuit pousse son cri de guerre en chassant ?

— Je vois des présages partout aujourd'hui. Tenez, cette après-midi, en sortant de l'église, je me suis heurtée à un cercueil qu'on y portait... Et ce soir, en rentrant au château, le chapelet que j'égrenais s'est brisé et toutes les perles d'ivoire et d'ébène ont roulé entre mes doigts. Un malheur est autour de moi !

— Quelle folie ! C'est la vie cloîtrée que vous menez entre ces vieilles murailles qui vous inspire ces sombres

idées. A votre âge et belle comme vous l'êtes, cette existence de recluse vous épuise et vous rend malade. C'est l'air de la cour qu'il vous faut, l'air des fêtes de Paris et de Saint-Germain, l'air où s'épanouit la jeunesse amie des plaisirs. Votre place est là.

Louise secoua la tête tristement :

— Avec vous, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi non ? voulez-vous me confier votre destinée ? Je l'accepte et la ferai belle et heureuse à souhait. Le bras et l'épée sont à vous, le cœur aussi. Le nom de Coligny que je porte est d'une race assez illustre pour qu'une place me soit faite partout, brillante et enviée. Où que j'aile on m'accueillera, en Espagne comme en Italie, et assez de guerres menacent l'Europe pour qu'un gentilhomme de bonne maison y trouve aisément à se faire une fortune dans la carrière des armes, surtout quand ce gentilhomme a fait ses preuves et qu'il s'appelle le comte Jean de Coligny.

— Et mon fils ? dit-elle.

— J'en ferai le mien.

— Vous êtes bon et généreux, reprit-elle en serrant la main de Coligny, mais je suis enchaînée ici par un devoir auquel, quoi qu'il arrive, je ne faillirai pas. Plus ma conscience troublée crie contre moi, et plus je me dois à cet enfant. Or, qui sait ? un jour peut-être, il n'aura que moi. Et d'ailleurs, ne fussé-je pas retenue entre les murailles de ce château par le plus impérieux des sentiments, jamais, sachez-le, je ne chargerai votre jeunesse d'un poids si lourd ! Une femme qui ne porterait pas votre nom, à qui votre loyauté vous attacherait d'un lien plus dur que le fer, qui serait quand même et partout un embarras pour vous !... non, jamais ! jamais !... Cette pensée qu'un jour je verrais sur votre visage passer l'ombre d'un regret me donne le frisson... Ah ! plutôt mille souffrances que cette souffrance ! L'absence, la séparation même, l'incertitude du retour valent mieux qu'une telle douleur !

Tout à coup elle s'arrêta.

— Mais je parle de séparation !... Ah ! malheureuse ! le moment qui vous verra partir n'est-il pas proche ? n'est-ce pas bientôt, demain peut-être ?

Louise était devenue très pâle.

Elle plongea ses yeux inquiets dans les yeux de M. de Coligny :

— Mais parlez donc, je vous en supplie ! reprit-elle, oui, je me souviens... Ne m'aviez-vous pas dit que vous alliez être rappelé à la cour, que le roi vous rendait sa faveur, que vos amis vous pressaient de revenir, et que même un ordre...

Elle ne put pas continuer ; sa bouche sèche ne pouvait articuler aucun son :

— Louise, je vous en prie...

— Non, fit-elle avec effort, je veux tout savoir... votre silence me fait plus de mal que la vérité... qu'ai-je à redouter, dites... cet ordre dont j'étais menacée, est-ce vrai ? est-il arrivé ?

— Oui, je l'ai reçu hier, et hier le courage m'a manqué pour vous le dire.

— Ainsi vous partirez ?

— Je porte l'épée ; mon devoir est d'obéir...

— Quand ? fit-elle en hésitant.

— Ah ! vous le saurez toujours trop tôt !

— Quand ? répéta-t-elle avec plus de force.

Et comme M. de Coligny se taisait :

— Demain peut-être ?

— Oui, demain...

Louise poussa un cri. Il la prit dans ses bras.

— Ah ! voilà l'heure terrible, murmura-t-il.

— Oui, terrible pour moi !... reprit-elle en faisant voir à découvert un visage trempé de larmes. Là-bas vous m'oublierez... La guerre, les plaisirs, les intrigues prendront vos jours... et qui sait même si bientôt de nouvelles amours...

— Ah ! vous ne le pensez pas !...

— Et que serai-je pour vous, sinon un souvenir, vif d'abord, peut-être, parce que vous m'aimez, puis lointain et qui finira fatalement par s'effacer ! Ne dites pas non ! Savez-vous si jamais vous reviendrez ? Qu'elle est loin de Paris cette province, et qu'elles sont heureuses celles qui habitent près de Compiègne ou de Fontainebleau ! Elles peuvent voir celui qu'elles aiment quelquefois... Une chaumière dans ces forêts me serait plus douce que ce grand château où j'étouffe.

Des sanglots soulevaient sa poitrine. M. de Coligny se mit à ses pieds.

— Que voulez-vous que je fasse ?... Je vous appartiens... ordonnez... faut-il que je reste ?...

— Vous feriez cela pour moi, dites ?

— Oui, je vous le jure.

La comtesse l'embrassa passionnément sur le front.

— Tiens, je t'adore ! fit-elle.

Puis l'écartant :

— Non ! votre honneur passe avant le repos de ma vie... vous partirez... mais, je vous en prie, pas demain... oh ! non, pas demain !... encore un jour... je ne croyais pas la terrible vérité si près... je ne la savais pas si dure non plus !... elle m'a brisé le cœur... Donnez-moi un jour pour que j'aie le temps de m'habituer à cette pensée que bientôt je ne vous verrai plus... laissez-moi le temps de sécher mes larmes !

Et, s'efforçant de sourire à travers ses pleurs :

— Je ne veux pas que dans vos songes vous me voyiez laide comme je le suis à présent ! dit-elle.

De nouveaux sanglots éclatèrent :

— Ah ! que la vie est dure quelquefois !... Un jour, plus rien qu'un jour !

— Veux-tu que je reste ?

Louise secoua la tête tristement.

— Non, non, fit-elle, c'est impossible ! Demain j'aurai plus de courage.

— Ce que tu voudras je le voudrai, Louise. Demain

je reviendrai, et c'est à tes genoux que je jurerai de t'aimer toujours !

Il l'attira vers lui, ses bras s'ouvrirent et leur désespoir s'éteignit dans un baiser.

A l'heure pâle où la nuit va disparaître, où quelque chose rampe au sommet des collines, qui dit aux pâtres que le jour va se répandre dans le ciel et en effacer les voiles, un homme se suspendait à une corde dont la ligne presque invisible tombait des hauteurs d'une tour jusqu'au pied du château de Montestruc. Les yeux humides, la comtesse regardait descendre M. de Cologny le long de ce lien fragile qui vacillait sous son poids. Sa forte épée égratignait la muraille, et quand l'une de ses mains lâchait un des nœuds de soie, il saluait le doux visage qui se penchait à la fenêtre. Goutte à goutte les larmes de Louise tombaient sur le fugitif.

Bientôt celui-ci sentit la terre sous ses pieds ; il s'élança dans l'herbe molle qui tapissait le talus à la base du rocher, et après avoir enlevé son feutre dont la plume balaya le sol dans un dernier salut, il prit sa course dans la direction d'un petit bois voisin où, dans l'épaisseur d'un fourré, il avait caché son cheval.

Quand il ne lui fut plus possible d'apercevoir la forme du gentilhomme qui venait de s'enfoncer sous le couvert des arbres, la comtesse tomba à genoux, et joignant les mains :

— Seigneur mon Dieu ! ayez pitié de moi ! dit-elle.

C'était le moment où le comte de Montestruc, les mains vides, quittait la salle de jeu où, dans un coin, gisaient dégonflées les trois sacoches de cuir. Il descendait l'escalier en spirale qui la mettait en communication avec le rez-de-chaussée, et ses éperons sonnaient sur les marches de pierre dont le bout de sa lourde épée battait les dalles. Comme il traversait la cour muette, rejetant sur l'épaule un pan de son manteau, la jolie blonde qui s'était placée à son côté comme son ange

gardien, et qui avait joué le rôle d'un mauvais génie, se pencha sur l'appui de la fenêtre, et le regardant :

— Il a vraiment grand air, dit-elle.

La brune avança le cou auprès d'elle, et suivant le comte des yeux :

— Et malgré son âge, une belle tournure, reprit-elle ; on en sait de plus jeunes qui ne le valent pas !

Elle se tourna vers sa compagne, qui appuyait son menton rose dans la paume de sa main mignonne.

— Qu'as-tu gagné, toi, à ce naufrage ? ajouta-t-elle.

La blonde chercha du bout des doigts au fond de sa poche.

— Une trentaine de pistoles en tout. Mince régal !

— Moi quarante. Si M. de Montestruc vient à mourir, je ferai dire une messe pour le repos de son âme.

— Part à deux alors, répliqua la blonde.

Et elle alla se suspendre au bras du capitaine balaféré.

Le comte venait d'entrer sous le hangar où ses deux acolytes l'attendaient, couchés sur des bottes de paille. Ils dormaient les poings fermés. Les trois chevaux avaient de la litière jusqu'au ventre.

— Au moins n'oubliez-ils pas leurs camarades, ceux-là ! dit-il.

Il poussa Frantz du bout de son épée, et Frantz en ouvrant les yeux poussa Giuseppe du bout de son couteau qu'il avait tout nu dans la main. Tous deux se trouvèrent sur leurs pieds en un instant.

Giuseppe, qui s'étirait, regarda son maître, et n'apercevant plus une seule des trois sacoches sous son bras :

— Bon ! se dit-il, les présages ne mentaient pas !

— Mes braves, il faut partir. Je n'ai plus rien à faire ici. Buvez donc le coup de l'étrier ; moi, je n'ai ni faim ni soif... et puis en route.

Frantz courut vers les cuisines de l'hôtellerie, tandis que l'Italien offrait une double ration d'avoine aux chevaux.

— Ainsi, plus rien ? dit-il en tournant le coin de l'œil vers M. de Montestruc.

— Plus rien ! répondit le comte, qui s'éventait avec les larges bords de son chapeau. Du diable si je sais de quel côté je vais tourner mes pas !

— Alors, seigneur comte, il faut manger et boire, parce que la traite peut être longue, et qu'un estomac vide est toujours un mauvais conseiller.

Frantz revenait, portant à la main un broc pansu rempli de vin dont quelques gouttes se répandaient par terre comme une rosée vermeille, sous le bras un fort jambon, et sur l'épaule une miche de pain sur laquelle un quartier de fromage se tenait en équilibre.

— Voilà qui fait venir l'eau à la bouche, reprit Giuseppe.

Et avisant un morceau de toile qui traînait sur une corde :

— Faut-il mettre la nappe ?

— Non, un morceau sur le pouce suffira.

Frantz eut bientôt fait d'étaler ses provisions sur un banc aux deux extrémités duquel Giuseppe et lui s'assirent. Le comte, debout contre une borne, rompait un morceau de pain qu'il recouvrait d'une tranche de jambon et arrosait d'un verre de vin.

— C'est une précaution dont Votre Seigneurie se trouvera bien, ajouta Giuseppe, qui, étant au service de M. de Montestruc depuis de longues années, se laissait aller à quelque familiarité.

Frantz, qui avait la bouche pleine et n'épargnait pas les rasades, approuvait silencieusement par de petits signes de tête.

Le comte cependant allait et venait, frappant la terre du talon de ses bottes. Soixante mille livres perdues en deux heures ! et pour les avoir, en un jour de fièvre, il avait engagé terres, forêts, domaines, tout ce qui lui restait. C'était la ruine, une ruine absolue. Et il avait une femme et un enfant ! Que faire à présent ?

Mille pensées noires traversaient son esprit comme des volées de corbeaux un ciel d'automne.

Leur frugal repas achevé, Giuseppe et Frantz se mirent en devoir de sangler et de brider les chevaux qu'ils tirèrent bientôt de l'écurie. Un valet accourut ; le comte vida dans sa main une bourse qui contenait une douzaine de pièces blanches entre lesquelles brillait un louis d'or, tout battant neuf.

— Le louis est pour l'aubergiste, dit-il en lui chatouillant les épaules d'un léger coup de houssine, la mitraille pour toi, et maintenant va te griser !

Une minute après, le comte redescendait la ruelle qu'il avait montée vers le milieu de la nuit. Une clarté verdâtre glissait au bord des toits. Quelques ménagères entre-bâillaient leurs portes. Les trois chevaux marchaient du même pas. Le comte tenait la tête droite, mais il avait le sourcil froncé et la lèvre crispée. De temps à autre il passait la main sur sa barbe grise.

— Pauvre Louise ! murmura-t-il. Il y a l'enfant aussi, mais Hugues est un garçon, et il aura bien toujours une épée !

Il fallait cependant prendre un parti. Lequel ? Se faire sauter la cervelle avec l'un des pistolets qu'il avait là sous la main ? Ah ! fi ! ce n'était ni d'un gentilhomme ni d'un chrétien ! Et lui, Gédéon-Paul de Montestruc, comte de Chargepaul, était de bonne maison et bon catholique.

Chercher fortune en pays étranger ? C'était bon pour les jeunes gens à qui les princes et les femmes sourient volontiers, mais on n'accueille pas les barbons avec tant d'amitié ! Solliciter une charge de la cour ou un emploi du gouverneur de la province ? Lui, à cinquante ans, quémander comme un moine ! Était-ce donc pour cela que son père, le comte Élie, lui avait confié le blason de la famille, qui portait d'or au cheval galopant de sable, le chef de sinople timbré d'une épée d'argent en pal ? Allons donc !

Il était clair cependant que s'il continuait, il finirait mal, et ce n'était pas pour cela qu'il avait été mis au monde par une mère pieuse. S'il n'avait plus que le nom, encore devait-il le laisser intact à son fils, et même, si faire se pouvait, le revêtir d'un nouvel éclat, comme on voit une flamme près de s'éteindre briller subitement d'une lueur plus vive... Le beau serait de trouver une grande action à faire, une action qui profitât à quelqu'un et qu'il fallût arroser de son sang... Ce serait d'un honnête homme et d'un soldat...

En passant devant cette fontaine que les Romains ont construite à Lectoure, où elle conserve encore le nom de fontaine de Diane, et qui ne cesse pas de couler au flanc de la ville, l'idée lui vint de tremper ses mains et son visage dans l'eau froide et claire qui en remplissait la large piscine. Cette ablution matinale calmerait peut-être la fièvre qui le dévorait.

Il entra sous la voûte et plongea sa tête et ses robustes poignets dans l'onde glacée.

— Ce sont de fiers hommes que ceux qui t'ont creusé ce bassin sur la terre qu'ils avaient conquise ! se disait-il en apostrophant la fontaine ; qui sait ? peut-être une nymphe est-elle là cachée dans cette source et qu'elle m'inspirera !

Le comte se remit en selle, suivant la route qui tourne le long des remparts, comme pour gagner la poterne par laquelle il était entré. La clarté de l'aube commençait à dissiper l'ombre dont les voiles semblaient se replier vers l'occident comme les draperies d'une tenture noire qu'on enroule. La plaine au loin s'étendait jusqu'à l'horizon que coloraient des lueurs d'opale où flottaient de petits nuages roses. Des lignes de peupliers, dont la pointe grêle s'effilait vers le ciel, marquaient le cours sinueux du Gers, tandis que les prairies entre lesquelles ses rives se tordaient s'effaçaient sous un linceul de brumes blanches.

Les âmes vigoureuses qui ont vécu dans l'action sont

rarement saisies par les aspects doux et tranquilles d'un paysage qui s'éveille, mais ce matin-là, le comte Gédéon était dans une disposition particulière d'esprit qui l'inclinait vers des pensées nouvelles. Il regarda ces vastes campagnes, cet immense horizon, ces plaines, ces forêts entre lesquelles il avait si longtemps chevauché à la poursuite de son caprice, et se laissant prendre par la mélancolie qui se dégageait de leur étendue, il se demanda s'il avait fait un juste emploi des jours qui lui avaient été dispensés. Un soupir douloureux gonfla sa poitrine et lui répondit.

Tout à coup un souvenir traversa sa pensée, et se frappant le front avec le mouvement d'un homme qui a trouvé :

— Oui, c'est cela ! se dit-il.

S'adressant alors à ses deux écuyers :

— L'un de vous sait-il par hasard si le vieux duc de Mirepoix est dans son château près de Fleurance, ou dans son hôtel à Lectoure ? dit-il.

— J'ai entendu dire par un des gens de l'hôtellerie où nous avons passé la nuit, répliqua Giuseppe, que le vieux duc était revenu hier de Toulouse, et certes, à l'heure qu'il est, il n'a point encore quitté la ville.

— Alors à son hôtel, et vivement.

Le comte tourna bride, revint sur ses pas, gagna la place de la Cathédrale qu'il traversa, et poussant plus loin, s'arrêta devant un large portail dont les lourds piliers étaient couronnés de grosses boules de pierre verdies par la mousse.

Il souleva le marteau de fer et frappa. Le portail roula sur ses gonds.

— Allez dire à votre maître, cria-t-il au laquais qui parut, que le comte de Montestruc désire lui parler pour une affaire qui ne souffre aucun retard.

Trois minutes après, ce même laquais entra dans la salle où l'on avait introduit M. de Montestruc, et le prévint que le duc de Mirepoix l'attendait.

III

EN RASE CAMPAGNE

LE comte Gédéon gravit un magnifique escalier de pierre où se tordait une rampe de fer curieusement ouvragée, traversa une enfilade de pièces et, dans un grand salon d'apparat, se trouva en présence du duc de Mirepoix qui s'avancait vers lui, la tête nue.

— Monsieur le comte, dit le vieux gentilhomme d'un air de noblesse, cette visite matinale me fait supposer qu'elle a quelque importance. Je voudrais croire qu'il s'agit de quelque service que j'aurai la bonne fortune de pouvoir vous rendre.

— Je vous remercie de votre bonne grâce, monsieur le duc, répondit M. de Montestruc, mais s'il s'agit de moi, il s'agit de vous plus encore.

— De moi ?

— Vous allez en avoir la preuve tout à l'heure. Pardonnez-moi d'abord si je vous rappelle un cruel souvenir : vous aviez une fille, monsieur le duc ?

Le duc de Mirepoix pâlit, et, s'appuyant au dossier d'un fauteuil :

— Je ne l'ai plus, monsieur ; ce n'est pas la mort qui l'a prise. Elle s'est donnée à Dieu, et chaque jour je la pleure parce que chaque jour je sais qu'elle est vivante et que je ne la verrai plus.

— Je sais quel coup a frappé votre maison... je sais quel nom porte le misérable qui a fait le crime !... Ce qui m'étonne, c'est qu'il soit encore vivant.

— Je n'ai point de fils... j'ai poursuivi l'homme dont vous parlez, je l'ai atteint ! Mon bras l'a provoqué... Vous connaissez l'histoire de don Diègue, monsieur le comte, c'est la mienne... Il a brisé mon épée et m'a laissé la vie, et je n'ai pas le Cid pour me venger.

— Alors, si quelqu'un vous disait : « Je tuerai le baron de Saccaroux ou j'y perdrai la vie », que lui donneriez-vous ?

— Ce qu'il voudrait... Cet hôtel, mes châteaux, mes terres... tout, tout ! Il me suffirait d'un coin pour y mourir, et je serais content.

— C'est trop que tout cela. Gardez les terres et les châteaux, gardez l'hôtel et ceux que vous avez à Auch et à Condom. C'est moi qui me charge de tuer le baron de Saccaroux, un peu pour moi, beaucoup pour vous ; mais si je ne veux rien de toutes ces richesses... je vous demande votre protection pour une femme et un enfant.

— Ma maison leur sera ouverte, je vous en donne ma parole. Le nom de cette femme ?

— La comtesse de Montestruc, qui sera veuve ce soir peut-être et sans ressources, et qui vous amènera mon fils.

Le duc, surpris, attacha ses yeux sur le comte de Montestruc.

— Ainsi, ce qu'on raconte est donc vrai ? reprit-il.

— Oui, monsieur le duc, je suis ruiné ; les derniers lambeaux de ma fortune ont disparu cette nuit dans un tripot... La sueur me monte au front quand j'y pense, mais c'est parce que j'ai mal vécu que je veux bien mourir... Le sang lave toute souillure, dit-on, et le mien coulera sans doute aujourd'hui jusqu'à l'épuisement de mes veines.

M. de Mirepoix fit un mouvement ; le comte l'arrêta du geste :

— Ma résolution est prise... votre parole m'est donnée... le reste ne regarde plus que moi...

— Mais ce baron de Saccaroux, vous savez donc où il est ?

— Je sais du moins où trouver sa trace... Je m'attacherai à le suivre comme un limier suit la piste d'un sanglier... et je l'aurai certainement atteint avant ce soir, je vous le jure... Si j'en reviens... nous verrons !...

Le duc de Mirepoix ouvrit ses bras à son interlocuteur, le comte s'y jeta. Ils restèrent un instant embrassés, puis s'étant dégagé, M. de Montestruc marcha vers la porte, la tête haute.

— Dieu vous garde ! s'écria le duc.

Quand il se trouva de nouveau dans la rue, à cheval, M. de Montestruc avait le cœur content. Sa conscience lui disait qu'il agissait en bon gentilhomme. Comme il passait devant la cathédrale, dont la croix, touchée par les rayons du soleil levant, étincelait dans l'air, il mit pied à terre et, jetant la bride à Frantz, entra sous le porche et s'agenouilla à l'ombre d'un pilier. Giuseppe, qui l'avait suivi, l'imita.

— Le baron de Saccaux est un rude homme, se disait le comte Gédéon ; s'il me tue, je veux, autant que faire se pourra, que mon âme échappe aux griffes du diable.

Sa prière expédiée, il se leva. Giuseppe sortit derrière lui, trempa les doigts dans le bénitier et se signa.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, se disait-il de son côté, c'est toujours un à-compte d'œuvres pies, et ça ne peut pas faire de mal.

Les portes de Lectoure franchies, les trois cavaliers se trouvèrent dans la campagne, trottant sur la route, au clair soleil du matin. Ils allaient du côté où la veille ils avaient vu briller un incendie. Le chemin qu'ils suivaient passait devant Montestruc, dont on pouvait voir les tourelles derrière un rideau d'arbres, au sommet d'un tertre. Le comte ralentit l'allure de son cheval, regarda longuement les tourelles, le tertre où s'élevait la lourde ceinture des murailles, les grands arbres tout autour, le vallon qui s'ouvrait et, en pente douce, descendait vers le Gers, ces paysages où ses yeux avaient vu la lumière, ce ciel d'un bleu profond qui avait souri à son enfance, tous ces lieux pleins de souvenirs, les bois témoins de ses premières chasses, les prairies où il galopait sur de jeunes chevaux, la rivière voilée de

saules où il tendait ses lignes, cet horizon doré où il aurait trouvé le bonheur aisément, si un démon ne l'avait poussé. Une émotion dont il n'était pas le maître se glissa dans son cœur solide. Étonné lui-même de ce qu'il éprouvait, il passa la main sur ses yeux. Une ou deux larmes humectaient ses paupières.

— C'est que là j'ai une femme ! se dit-il, là j'ai un enfant !... et mon sang coule dans ses veines !

Il ne voulut pas s'arrêter aux idées tristes qui l'assaillaient, et piquant son cheval qui faisait mine d'entrer dans le chemin qui menait à Montestruc, il lui fit prendre le galop dans la direction d'Auch.

— Sais-tu où le maître nous conduit ? demanda Frantz à Giuseppe tout bas.

— Non, mais pour sûr à quelque diablerie.

Quand il rencontrait chemin faisant quelques groupes de paysans pressant le pas, le comte de Montestruc les interrogeait pour savoir si d'aventure ils n'avaient pas connaissance du lieu où l'on pouvait rencontrer le baron de Saccaraux. A ce nom redouté, quelques-uns pâlissaient. On l'avait vu du côté de Sainte-Christie, où, pour s'égayer, il avait brûlé quatre ou cinq maisons.

— Il est vrai, dit une vieille, qu'un charron du pays a failli l'assommer d'un coup de marteau parce qu'il malmenait sa fille.

— Et qu'a fait le baron ?

— Il a jeté l'homme dans un fossé après lui avoir cassé la tête, et il a emmené la fille.

— Toujours le même ! murmura le comte.

A Sainte-Christie il vit les ruines encore fumantes de quatre ou cinq chaumières autour desquelles de pauvres femmes et de malheureux petits enfants se lamentaient. Plus d'asile, plus de hardes, plus de pain. Et l'hiver approchait !

« Et cette nuit j'ai perdu au jeu six mille pistoles ! » se dit-il saisi d'un sentiment d'indignation contre lui-

même. Puis raccommodé avec sa conscience par la pensée de ce qu'il allait faire :

— Je n'ai pas d'argent à vous donner, leur cria-t-il, mais si cela peut vous consoler, je vous jure bien que l'inferral baron ne vous fera plus de mal ! En attendant, allez trouver le duc de Mirepoix de ma part, en son hôtel de Lectoure, et il vous viendra en aide certainement en souvenir de moi.

Cela dit, le comte Gédéon prit sa course du côté de Rambert-Praignan. Une troupe de bohémiens qui s'en allait, traînant derrière elle une file de chevaux ébouriffés et d'ânes pelés, avec une demi-douzaine de marmots à demi nus piétinant dans la boue, lui fit connaître que le baron et sa bande s'étaient dirigés vers Saint-Jean-le-Comtal, où il avait le projet de passer la journée dans une hôtellerie dont le maître avait la réputation de fournir les meilleures oies rôties qui fussent dans le pays.

— Qui te l'a dit ? demanda le comte à la bohémienne qui répondait pour ses camarades.

— Lui-même. Je lui ai dit la bonne aventure.

— Et que lui as-tu prédit ?

— Qu'il irait jusqu'à cent ans, s'il allait jusqu'à la fin de la semaine.

— Et c'est aujourd'hui ?

— Samedi.

— Eh ! eh ! il pourrait bien alors ne pas vivre longtemps ! Et il t'a donné ?

— Deux coups de fouet. Aussi j'ai craché de son côté en faisant le signe de la croix de la main gauche.

Le comte s'éloignait ; il revint sur ses pas.

— Et combien de chenapans la bande compte-t-elle ? reprit-il.

— Une vingtaine au moins, et tous armés jusqu'aux dents.

— Hum ! et nous sommes trois en tout ! fit-il.

Puis se redressant :

— Oui, mais un qui compte pour dix, ce qui fait douze, et douze que je commande contre vingt, la partie est égale.

Il enleva une chaîne d'or qu'il avait au cou, et l'offrant à la bohémienne :

— La poche est vide, mais prends toujours cette bagatelle, et merci pour le renseignement.

La bohémienne étendit le bras vers le comte, qui déjà avait pris le galop.

— Que la chance soit avec toi ! cria-t-elle.

A ce cri, de nouveau le comte s'arrêta, et retournant auprès d'elle :

— Parbleu ! qui mieux que toi peut le savoir ? reprit-il ; voici ma main, regarde.

La bohémienne s'empara de la main que lui tendait le comte et en examina attentivement les lignes. Des tressaillements parurent sous la peau brune de son visage. Frantz en suivait le mouvement avec l'expression du dédain ; Giuseppe avec celle de la crainte.

— Voilà une chose étrange, dit enfin la bohémienne, les mêmes signes que j'ai vus tout à l'heure sur la main d'un bandit apparaissent sur celle d'un gentilhomme.

— Et ils disent ?

— Que tu vivras longtemps encore si tu vis jusqu'à demain.

— C'est donc un jour seulement à franchir, un seul ?

— Oui, mais il suffit d'une minute pour que la foudre abatte un chêne.

— Dieu est le maître !

Le comte salua la bohémienne, et, sans qu'un muscle de son visage eût tressailli, poursuivit sa route.

Déjà la cathédrale d'Auch se dressait sur sa colline, allongeant dans la lumière ses deux tours carrées, lorsque le comte Gédéon fit signe à ses deux compagnons d'approcher. En un clin d'œil ils furent à ses côtés, Frantz à sa gauche, Giuseppe à sa droite.

— Ça, mes braves, tenez-vous beaucoup à la vie l'un et l'autre ?

Frantz haussa les épaules.

— A cinquante ans ! s'écria-t-il, et je les ai depuis vingt-cinq mois ! Pourquoi faire ? C'est à peine si je puis vider cinq ou six pots... je tombe en ruine... Je me sens lourd quand j'ai mangé trois chapons, et si je ne ronfle pas au dessert pendant huit ou dix heures, j'ai la migraine... Ça me dégoûte !

— Et toi, Giuseppe ?

— Oh ! moi, dit l'Italien, c'est comme lui ! A quoi ça sert-il de vivre à mon âge ? J'ai eu la fièvre l'autre jour pour avoir fait trente lieues au galop tout d'une haleine... Il est vrai que le cheval en est mort ; mais une bête qui ne raisonne pas, ça se comprend... A la couchée, une jolie fille m'a versé à boire... Elle a souri en remplissant mon verre. Ses dents luisaient comme celles d'un jeune chat. Bonsoir ! j'ai dormi les coudes sur la table... Il n'y a plus d'homme !

— Alors ça vous serait égal de partir pour le voyage d'où l'on ne revient pas ?

— Peuh ! si vous marchez, nous vous suivrons. N'est-ce pas, Frantz ?

— Parbleu !

— Alors, tenez-vous prêts tous deux. Quand un Montestruc montre un endroit où l'on meurt, il y court le premier.

— Ainsi nous allons ? dit Giuseppe.

— Attaquer le baron de Saccaroux dans l'auberge où il fait chère lie avec ses malandrins.

— Qui sont vingt, je crois, et avec lui ça fait vingt et un, dit Frantz.

— Tu recules ?

— Non, j'additionne.

— Nous le tuerons ou il nous tuera.

— Quand je te le disais, murmura Giuseppe à l'oreille de son compagnon.

Les trois cavaliers, laissant Auch sur leur droite, venaient d'entrer dans la vallée qui conduit à Saint-Jean-le-Comtal, lorsque M. de Montestruc, s'arrêtant sous un bouquet d'arbres à demi dépouillés de leurs feuilles, tira son épée, et la faisant ployer sur le pommeau de la selle :

— A présent, camarades, passons la revue des armes. Il ne faut pas que le damné baron nous trouve sans vert ! dit-il.

Chacun sortit l'épée et le poignard de leurs gaines pour s'assurer qu'ils y jouaient librement, que la pointe en était finement aiguë et le tranchant bien affilé. On examina la charge des pistolets, dont les amorces furent renouvelées, et bien tranquille de ce côté-là, on se remit en marche.

— Voyez-vous, mes braves, reprit le comte, six coups, cela fait six hommes. Il n'en reste plus que quatorze, petite affaire pour des gens comme nous... Et puis les bohémiennes exagèrent toujours. Cependant jouons serré et ne brûlons pas notre poudre aux moineaux.

Ils ne tardèrent pas à se trouver dans la partie de la vallée où les maisons de Saint-Jean-le-Comtal étaient groupées. Des femmes et des filles couraient par des sentiers à travers champs, criant comme des poules qui auraient aperçu un renard. Des enfants pleuraient en essayant de les suivre et trébuchaient à chaque pas. Une grande rumeur s'échappait du village.

— Voilà qui nous prouve que l'homme que nous cherchons n'a pas décampé, dit le comte Gédéon.

Il arrêta par le bras une bonne femme qui fuyait, portant un paquet de hardes sur la tête. Elle tomba à genoux sur l'herbe, se croyant morte :

— Relevez-vous et dites-moi ce qui se passe là-bas.

— Ah ! mon doux Jésus ! c'est le diable qui est déchaîné sur le pays !

— Oui, le diable ou le baron, c'est tout un. Et que fait-il ?

— Tout ce qu'il n'est pas permis de faire, mon bon seigneur. Au commencement, ça n'allait pas mal ; toute la bande semblait fatiguée et ne parlait que de dormir ; le chef avait commandé qu'on préparât à dîner pour le réveil. Voilà l'hôtelier qui met les casseroles sur le feu et on dresse une grande table dans la cour. Mais les yeux ouverts, c'étaient autant de démons. Et à peine ont-ils eu vidé quelques bouteilles, qu'ils se sont conduits comme des païens.

— Tous gris alors ?

— Et les autres ivres !

— Tant mieux !

— Qu'est-ce que vous dites là ? Ils parlent pour s'amuser de mettre le village à sac. J'étais venue comme les autres pour voir, c'est alors que je me suis sauvée. Tenez, écoutez-les !

On entendait, en effet, un grand bruit mêlé de détonations. Des bestiaux affolés sortaient de Saint-Jean-le-Comtal en beuglant. La vieille se mit à courir. Le comte s'achemina vers le village.

— Attention, mes enfants, le bal va commencer ! La main, je vous prie, sur la crosse des pistolets, et quand je donnerai le signal, entrez en danse !

— Et ce signal, quel est-il ?

— Parbleu ! l'épée haute ! Quand vous me verrez tirer, feu sur cette canaille, et chargez !

La petite troupe arriva dans la principale rue de Saint-Jean-le-Comtal, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'hôtellerie renommée pour l'excellence de ses oies rôties. Un grand désordre régnait partout. C'était une panique. Il n'y avait qu'à marcher en sens inverse des gens qui fuyaient pour arriver à l'auberge de la *Carpe d'or*. Un tapage infernal en sortait.

Par la porte toute grande ouverte on voyait le baron à cheval, le feutre au front, achevant de vider un broc et riant à gorge déployée. Autour de lui un désordre abominable ; la maison était sens dessus dessous. On

cassait les meubles et on jetait la vaisselle par les fenêtres. Quelques bandits poursuivaient les servantes, qui ne savaient où se cacher ; la table avait été renversée. Des tonneaux crevés à coups de pistolet versaient le vin à flots sur la terre rougie. Des malandrins accroupis sur leurs genoux buvaient à même. Dans un coin, une fille, les épaules nues, pleurait. Çà et là des soldats serraient à la hâte dans des sacs le fruit de leurs rapines. D'autres tiraient sur les poules et les canards, et accrochaient par les pattes, à l'arçon de la selle, les volailles qu'ils avaient tuées.

— Taïaut ! taïaut ! criait le baron qui s'amusait comme un Dieu.

Un trompette sonna le boute-selle. Ceux qui se tenaient à peu près debout mirent le pied à l'étrier et se rangèrent aux côtés du baron de Saccaraux, qui était plus rouge qu'une pivoine. Les autres entrèrent en chancelant dans les écuries et en sortirent, tirant leurs chevaux par la bride.

— Tous solides et bien armés, dit Frantz, et non pas vingt, mais trente !

— Ce sera plus drôle. Au bal, tu comprends, plus il y a de danseurs, plus c'est gai, répondit Giuseppe.

— Veux-tu m'en laisser choisir un ? Ce grand qui a une casaque rouge me plaît.

— Et moi, ce gros qui a une plume verte à son chapeau me séduit tout particulièrement.

— Nous tirerons ensemble, et ça fera la paire.

Sa troupe à peu près rangée en bataille, le baron chargea les retardataires à coup de houssine, et se dressant sur ses étriers :

— A présent, mes agneaux, on va à la chasse des jolies filles et des beaux écus ! Qui m'aime, me suive !

Un hurrah lui répondit, et au moment où toute la troupe s'ébranlait, le comte Gédéon parut dans la cour, suivi de Frantz et de Giuseppe, le feutre rabattu sur le front, ferme sur la selle, le manteau rejeté sur l'é-

paule. Le baron, qui se dirigeait vers la porte, l'aperçut.

— Eh ! le comte de Montestruc ! s'écria-t-il.

— Lui-même.

— Par la mordiable, viens donc en aide à ma mémoire !... N'est-ce pas toi que j'ai jeté par terre un soir, sur la route de Mirande, l'an dernier ?

— Oui, en sautant sur moi par derrière et par surprise.

— Ruse de guerre, mon ami, ruse de guerre ! Ah ! la belle chute !... Par quel hasard te promènes-tu sur mon chemin ?

— Je m'y promène parce que je te cherche.

— Eh bien ! à présent que tu m'as trouvé, que veux-tu ?

— Je veux te tuer.

L'épée du comte brilla dans sa main droite, en même temps que de la gauche il lâchait un coup de pistolet sur un gaillard qui obstruait le passage.

Deux coups de feu partirent presque aussitôt, suivis de trois autres encore tirés avec la rapidité de l'éclair. Six hommes tombèrent entre lesquels l'homme à la casaque rouge et l'homme à la plume verte.

Et soudain criant : *Tue ! tue !* qui était le cri de guerre de sa maison, le comte de Montestruc, l'épée haute, poussa droit au baron.

En même temps, le fer au poing, Frantz et Giuseppe fondaient sur le reste de la bande.

Le choc fut terrible. Surpris par l'impétuosité de cette attaque, ébranlés par la chute simultanée de six d'entre eux, les cavaliers du baron se laissèrent percer d'outre en outre, et deux encore vidèrent les arçons dès les premiers coups. Mais quand ils aperçurent qu'ils n'avaient affaire qu'à trois adversaires, se ralliant enfin, ils les chargèrent à leur tour. Ce ne fut bientôt plus qu'une mêlée d'où sortaient avec des cris, des gémissements, des imprécations, un cliquetis furieux d'épées se heurtant, et le bruit sourd de corps qui tombaient

lourdement sur le sol. La fumée des coups de pistolet enveloppait ce tumulte.

Le comte Gédéon, passant par-dessus le cadavre du soldat qu'il avait renversé, s'acharnait après le baron de Saccaroux qu'il prenait corps à corps. Il avait affaire à un rude homme de guerre, qui se servait également bien de l'épée et de la dague, et qu'on ne faisait pas reculer aisément ; mais il ne possédait pas tous ses moyens, et, fatigué par les libations auxquelles il s'était livré dans la matinée, sa main n'avait ni la même souplesse ni la même fermeté ; en outre, le comte avait sur lui l'avantage d'un homme qui consent à mourir pourvu qu'il tue.

Deux tigres ne s'attaquent pas avec plus de rage quand ils se disputent une proie ; les coups suivaient les coups et visaient au cœur ; déjà leur sang coulait, mais on pouvait deviner, à la façon dont le comte tournait autour de son ennemi, le pressant du bras, de l'épée, du poignard, prompt à l'attaque et à la riposte, multipliant ses feintes, et le chargeant sans relâche, de quel côté serait la victoire. Elle eût été plus prompte si par instants l'un des hommes qui accompagnaient le baron ne se fût détaché de la mêlée où, comme deux sangliers harcelés par une meute, Frantz et Giuseppe combattaient, pour se jeter sur le comte qui avait alors à s'en débarrasser. Pendant une minute le baron reprenait haleine ; mais ses forces s'épuisaient avec le sang qui s'échappait de ses blessures, et son épée le défendait mal. Un instant vint où sa main lasse ne put en soutenir le poids, et laissa à découvert sa poitrine haletante. Plus prompt que la foudre, le bras du comte Gédéon s'allongea et son ennemi s'affaissa sur la croupe du cheval. D'un coup de poignard qui lui ouvrit la gorge, il l'acheva et le jeta tout sanglant sur le sol.

— Mort ! cria-t-il.

En voyant tomber leur maître, les gens du baron qui tenaient encore prirent la fuite et, arrivant sur la

porte en même temps, se culbutèrent les uns les autres.

Frantz et Giuseppe ne songeaient guère à les poursuivre. Autour d'eux, une douzaine de corps étaient étendus sans vie. Quelques autres râlaient dans les coins ou se traînaient çà et là. Ils avaient fait un massacre de cette canaille qui chancelait sur le dos des chevaux et rendait à chaque estocade autant de vin que de sang. Mais l'obstination que leurs adversaires avaient mise à continuer la lutte était venue en aide à leur maladresse ; parmi les coups poussés par le hasard, quelques-uns avaient porté juste. Entourés de morts et de mourants, Frantz et Giuseppe ne paraissaient pas en meilleur état. L'un l'autre se tendirent la main :

— Comment vas-tu, frère ? dit Frantz à Giuseppe.

— Pas bien, frère ; et toi ?

— Un peu plus mal encore, si c'est possible... Il me semble que les murailles de cette auberge dansent la sarabande.

Le comte, qui s'approchait d'eux, laissant pendre au bout de son bras son épée humide et rouge, pâlit tout à coup et un instant ferma les yeux. Il les rouvrit, et faisant un effort pour se tenir debout :

— Je crois que j'ai mon compte, fit-il.

Frantz et Giuseppe sautèrent de selle malgré leurs blessures et le reçurent dans leurs bras. Le comte ne se soutenait plus ; ils le couchèrent sur une botte de paille recouverte de manteaux ramassés à la hâte. La déroute des hommes qu'on avait vus traversant le village au galop avait ramené un certain nombre d'habitants autour de l'hôtellerie. Les plus hardis pénétrèrent dans la cour, regardant les blessés, comptant les morts, évitant de marcher dans les flaques de sang. Deux ou trois d'entre eux rôdaient autour du baron, étonnés de sa grande taille, et encore effrayés de la mine farouche qu'il avait dans son immobilité. Ils se montraient la furieuse plaie qu'il avait à la gorge. Quelques-uns, cependant, s'empressèrent autour de ceux

qui les avaient débarrassés de ces bandits, mais l'un d'eux, encore indécis, désignant du doigt le cadavre de M. de Saccaroux :

— Est-ce vrai qu'il soit mort ? dit-il.

— Mort comme je le serai moi-même tout à l'heure, répondit le comte Gédéon.

Un petit homme en manteau noir, qui sortait d'une cave, s'avança, courbant l'échine :

— Je suis un peu chirurgien, ayant fait quelques études en Espagne, dit-il ; le feu baron de Saccaroux, dont Dieu ait l'âme, me menait avec lui en ses voyages pour les bagarres et les horions... Quand j'ai vu qu'on allait se battre, je me suis mis à l'écart, voulant garantir de toute blessure une personne dont le ministère pouvait être de quelque utilité.

Giuseppe le poussa vers le comte.

— Tire ta trousse et fais vite seulement, dit celui-ci.

Le petit homme noir s'agenouilla, défit les vêtements du comte, le coucha sur le dos, puis sur le ventre, examina les blessures soigneusement, après quoi, du bout de son doigt maigre indiquant une demi-douzaine de celles qui montraient leurs lèvres rouges sur les chairs meurtries :

— Tout cela ce n'est rien, seigneur ; on en viendrait à bout avec quelques onguents dont j'ai le secret ; malheureusement vous avez là, sur le flanc gauche, entre la troisième et la quatrième côte, un coup de dague long de quatre ou cinq pouces, qui a perforé des parties nobles...

— Mortel alors ? dit le comte.

— J'ai tout lieu de croire, en effet, qu'il vous mènera de vie à trépas ; si mon docte ami, le professeur don Ignacio Carroubio, qui exerce à l'Université de Salamanque, était ici, il vous dirait qu'un coup de dague qui a percé...

— Qu'il aille au diable, ton ami don Ignacio, et qu'il se taise ! Toi, parle. Combien de temps à vivre ?

— Mais, avec l'aide de Dieu et des soins que je vais prodiguer à Votre Seigneurie, jusqu'à...

Le petit homme noir hésita.

— Va donc ! je suis un soldat. Ainsi tu dis que je puis aller jusqu'à...

— Jusqu'à ce soir, seigneur.

— Ai-je le temps de faire ma confession et de recevoir les sacrements ?

— Oui, si Votre Seigneurie n'a pas trop de choses à dire.

— Rien que ce qu'un bon gentilhomme peut avouer... Eh ! Frantz !

Frantz approcha. Le pauvre reître avait deux grosses larmes dans les yeux.

— Tu vas monter à cheval et courir à l'abbaye de Gimont ; l'abbé est de mes amis. Tu lui diras que tu viens de ma part, et il m'enverra un prêtre... Dépêche-toi seulement ; la mort est une personne qu'il ne faut jamais faire attendre.

L'honnête soldat, sans répliquer, arrêta un cheval frais qui rôdait sans maître, et faisant nouer par Giuseppe, autour des plaies dont il était couvert, des compresses imbibées d'eau-de-vie et fortement serrées :

— La question est qu'elles me laissent le temps d'arriver, dit-il en se hissant sur le dos de la bête.

— Bah ! en économisant ton souffle !

— C'est cela, j'économiserai...

Il rendit les rênes au cheval, et jouant de l'éperon, partit au galop.

IV

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS

TANDIS que Frantz, lancé à fond de train, se rendait à l'abbaye de Gimont avec mission d'en ramener un prê-

tre, le petit homme noir qui avait pris ses grades en Espagne administrait au comte certains cordiaux qu'il avait tirés d'un flacon et appliquait sur ses blessures divers onguents dont il possédait une ample provision. Giuseppe le regardait faire.

— S'il vous en reste, dit enfin le pauvre soldat, j'en voudrais bien un peu pour moi.

Le comte se tourna vers l'Italien, et le regardant :

— Est-ce que par hasard nous ferions le grand voyage de compagnie ?

— En doutez-vous ? Je ne suis pas de ceux qui désertent à la dernière heure.

Sur l'ordre du comte Gédéon, on plaça le pauvre diable à côté de son maître, et ils se mirent à causer de leurs campagnes d'autrefois, l'un et l'autre étendus sur le même lit de paille.

Le petit homme noir allait de-ci, de-là, retournant les morts et s'arrêtant auprès de ceux qui donnaient encore quelque signe de vie.

Les gens du pays, sans souci des malheureux qui râlaient, s'employaient à vider leurs poches et y mettaient une singulière dextérité. Sur la nouvelle qu'il y avait quelque chose à grappiller dans l'auberge de la *Carpe d'or*, d'autres accoururent comme une bande de chiens affamés, et se mirent à dépouiller les trépassés de leurs vêtements, qu'ils se disputaient à grand bruit.

— La bête morte, voilà les mouches ! dit Giuseppe d'un air de philosophie.

Il allait reprendre avec son maître ses récits de guerre, lorsque celui-ci, tout à coup, posant une main sur l'épaule de son compagnon :

— Ne va pas t'aviser au moins de mourir le premier ! dit-il ; ne faut-il pas que quelqu'un soit là pour me ramener à Montestruc, et c'est sur toi que je compte ?

— Bon ! est-ce que le maître ne passe pas toujours le premier ?... J'attendrai.

On entendit soudain un vacarme dans la rue ; et la foule qui obstruait la porte de l'hôtellerie s'écarta violemment ; c'était Frantz qui revenait au grand galop, d'une main cramponné au pommeau de la selle et de l'autre fouaillant le cheval d'un bon père tout essoufflé qui roulait sur sa bête et se croyait perdu.

Le Lorrain fendit la presse, courut droit au comte Gédéon, et s'arrêtant :

— Voilà l'homme, dit-il.

Cela dit, il roula par terre où il resta tout de son long étendu. Un frisson le prit, quelque chose crispa sa bouche, il ouvrit les yeux tout grands, et ne remua plus.

Giuseppe, qui s'était soulevé à demi, fit un signe de croix sur le pauvre Frantz.

— Et d'un ! murmura-t-il.

Le prêtre s'était approché du comte qu'il connaissait de longue date, et joignant les mains :

— Ah ! seigneur, dans quel état ! dit-il.

— C'est pourquoi il faut aller vite en besogne... Je suis trop bon gentilhomme pour mourir en parpailot... mais dépêchons.

Il se mit sur son séant, et le prêtre près de lui :

— Mon père, j'ai fait un peu de bien, rarement ; beaucoup de mal, souvent ; mais rien contre l'honneur... Je meurs avec la foi d'un chrétien et en bon catholique. En dernier lieu, j'ai débarrassé le monde d'un coquin de la pire espèce.

— Je sais, je sais, dit le prêtre.

— J'espère que cela me sera compté pour quelque chose là-haut.

Le prêtre hocha la tête d'un air indécis ; puis, se penchant sur le moribond :

— Vous repentez-vous de vos fautes, mon fils ?

— Amèrement.

Le prêtre présenta un crucifix aux lèvres du comte qui le baisa pieusement. Faisant alors avec le pouce

le signe de la croix sur son front qui se mouillait d'une sueur visqueuse :

— *Pax vobiscum !*

— *Amen !* répondit Giuseppe.

La confession du comte achevée, il pria son fidèle Giuseppe de lui querir une feuille de papier, une plume et de l'encre. Le petit homme noir, qui ne le perdait pas de vue, tira le tout d'un étui de cuir qu'il portait à la ceinture, et plaçant le papier sur les genoux du blessé :

— Il n'en faut pas écrire trop long, dit-il d'un air de crainte.

— Ah ! vous croyez ?

— C'est la prudence qui me fait parler... Je viens de poser mon doigt sur votre pouls. Si vous vous oubliez en belles phrases, vous n'auriez pas le temps de mettre votre signature.

— Grand merci !

Giuseppe, qui semblait avoir retrouvé des forces pour ce moment suprême, souleva le comte, qui prit la plume, et d'une main qu'un effort de la volonté rendait encore ferme, le moribond écrivit trois lignes, signa, et pliant la feuille en quatre, apposa sur un large sceau de cire brûlante que le petit homme noir venait de faire couler sur le papier, une large bague d'or gravée à ses armes.

— Ai-je le temps encore ? reprit-il en risquant un coup d'œil vers le petit homme noir.

— Oui, un peu... mais il n'en faudrait pas mettre autant que la première fois.

— Hum ! la mort est pressée !

Le comte reprit une feuille de papier, et de la plume qu'il tenait encore aux doigts :

« Madame ma femme, écrivit-il, je meurs en chrétien après avoir vécu en sacripant ; pardonnez-moi le mal que je vous ai fait... Je vous confie mon fils. »

Il eut un frisson.

— Eh ! eh ! fit-il, vous aviez raison... je la sens venir !

Alors se tournant vers Giuseppe :

— Ces deux papiers à M^{me} la comtesse de Montestruc, ma femme, cette bague à mon fils.

Il se recoucha sur sa botte de paille, ferma les yeux, joignit les mains ; ses lèvres remuèrent doucement. Giuseppe, qui s'était mis à genoux, avait placé l'épée du comte nue à côté de lui. Tout le monde faisait silence dans la cour. Le prêtre récitait l'office des morts.

Soudain le comte ouvrit les yeux, et regardant Giuseppe, d'une voix claire :

— Au revoir ! dit-il.

Un spasme le fit trembler de la tête aux pieds, et il resta roide.

— Dieu ait son âme ! dit le prêtre.

— Et de deux ! murmura l'Italien.

Giuseppe enveloppa le corps de son maître d'un manteau, et l'ayant placé sur une civière, reprit le chemin du château de Montestruc.

Le cortège marchait lentement ; Giuseppe suivait, en selle, tenant le cheval du comte par la bride. Il avait glissé les deux papiers dans sa poitrine, sous son justaucorps, et serré la bague dans sa ceinture. Il lui prenait quelquefois des éblouissements, mais se roidissant :

— C'est égal, disait-il, j'arriverai.

La nuit finissait quand il aperçut les murailles de Montestruc sortant de l'ombre.

— Qui va là ? cria la sentinelle en voyant un groupe d'hommes qui s'approchait de la poterne.

— Le seigneur comte de Chargepaul, sire de Montestruc, mon maître, qui rentre mort en son château.

Le pont-levis s'abaissa et le cortège franchit le fossé et la herse.

Si Giuseppe, au lieu de prendre le chemin de la

poterne, avait suivi le sentier qui longeait le pied de l'escarpement sur lequel s'appuyait la muraille du château, il aurait pu distinguer peut-être deux ombres enlacées dont la silhouette vague se détachait dans l'encadrement noir d'une fenêtre, au sommet de la grande tour. La comtesse y tenait embrassé M. de Coligny et ne pouvait s'arracher à lui.

— Ainsi c'est l'heure des adieux, disait-elle, et c'est pour toujours !

— Non pas pour toujours, Louise, je reviendrai.

Elle secouait la tête et des larmes coulaient sur son visage.

— Vous avez retardé votre départ d'un jour... vous me l'avez donné, mais il a passé comme les autres... c'est bien fini !

Et comme il lui parlait de l'avenir :

— Non, non, reprenait-elle, vous ne reviendrez pas... C'est si loin l'Armagnac... et c'est si beau Paris !

Des sanglots l'étouffaient ; son cœur sautait dans sa poitrine ; rien ne pouvait calmer son désespoir, ni serments, ni promesses.

— Je le sens, disait-elle, je ne vous reverrai plus !

Une clarté pâle, cette clarté qui précède le matin, commençait à blanchir l'horizon.

— C'est le jour ! dit-elle en frissonnant.

Alors l'étreignant une dernière fois :

— Adieu ! fit-elle.

Elle colla ses lèvres désespérées sur son front et, d'un geste muet, lui montra la corde accrochée à la fenêtre. M. de Coligny s'y suspendit.

— Oh ! non, non, pas encore ! s'écria-t-elle.

On entendit une rumeur du côté de la poterne, puis le grincement des chaînes du pont-levis qui glissaient dans les rainures et le choc des ais sur le revers du fossé.

— Dieu ! fit-elle, M. de Montestruc peut-être !...
Allez ! allez !

La comtesse resta haletante à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle eût vu M. de Coligny toucher le sol et prendre sa course vers le bois. D'une main nerveuse elle saisit la longue corde de soie et, l'ayant ramenée à elle, la cacha dans un coffre. Elle avait à peine fermé la fenêtre qu'on frappait à sa porte. Tout son sang ne fit qu'un tour.

— Qu'est-ce ? fit-elle d'une voix sourde.

— C'est moi, Giuseppe, votre serviteur, qui ai une mission à remplir auprès de madame la comtesse de la part de M. le comte de Montestruc mon maître.

Louise marcha vers la porte lentement, prêtant l'oreille. Le galop d'un cheval retentit au loin.

— Parti ! murmura-t-elle.

Elle ouvrit, et Giuseppe, le chapeau à la main, pâle, défait, parut devant elle.

— Voici, madame, dit-il en s'inclinant, des papiers que M. le comte m'a chargé de vous remettre. De plus, il m'a confié cette bague, qui était la sienne, pour son fils.

M^{me} de Montestruc prit les deux objets que lui tendait Giuseppe. Elle le regardait avec effroi et avait peur de l'interroger.

— Mais lui ? dit-elle enfin.

— M. le comte est là qui me suit. Voyez.

Il écarta les plis d'une tapisserie qui tombait sur la porte, et lui montra sur une civière le corps de M. de Montestruc, que deux serviteurs venaient de poser au milieu de la chambre, entre quatre cierges allumés.

Un cri sortit de la gorge de Louise.

— Mort ! fit-elle.

— Mort l'épée à la main, en gentilhomme et en soldat. Vous voyez, madame, que sa dernière pensée a été pour vous.

— Où, quand, comment ? fit-elle.

En quelques mots l'écuyer lui raconta comment, après avoir passé la nuit à Lectoure à battre les cartes,

le comte était parti au petit jour pour se mettre à la poursuite du baron de Saccaroux, et comment, après l'avoir atteint à Saint-Jean-le-Comtal, il l'avait attaqué et tué.

— C'est alors qu'il a écrit les papiers que j'avais promis de vous porter. Cela fait, mon maître est mort de ses blessures après avoir reçu l'absolution de notre sainte Église.

Louise tomba à genoux, le visage caché entre ses mains.

— Maintenant, madame, ma mission est remplie, et je puis m'en aller.

Et pesamment Giuseppe, s'affaissant sur lui-même, tomba par terre à côté de son maître.

— Et de trois ! reprit-il.

Les deux serviteurs qui avaient porté la civière s'étaient retirés. La comtesse, qui était restée seule devant les deux cadavres, se traîna vers la fenêtre, et s'y cramponnant, parvint à se redresser. Au loin, sur la route, aux premières clartés du matin, un flocon de poussière roulait comme emporté par le vent.

— Ah ! fit-elle, veuve et seule !

Elle courut vers une table.

— Mais, reprit-elle, je puis écrire, faire monter un homme à cheval, le rappeler...

Elle allait tremper la plume dans l'encre, elle la rejeta.

— Quoi ! se dit-elle, j'irai lui offrir la main et la charge d'une femme ruinée !... Car si M. de Montestruc s'est fait tuer, je connais assez ses affaires pour deviner qu'il n'a plus rien... Être un embarras, après avoir été son bonheur à lui... Oh ! jamais... jamais ! Et qui sait ? m'exposer à un refus peut-être... Oh ! non. Ce nom de Montestruc que j'ai, je le garde, et je ferai en sorte que le fils de celui qui n'est plus le porte dignement.

Elle referma la fenêtre sans plus regarder le petit nuage blanc qui s'effaçait au loin.

— Le passé est mort à présent ; il ne faut plus penser qu'à l'avenir, reprit-elle.

La comtesse frappa sur un timbre. Un domestique entra.

— Faites prévenir M. le comte Hugues de Montestruc que sa mère a à lui parler, dit-elle.

Un instant après, un enfant qui paraissait avoir huit ou dix ans parut ; elle le prit par la main, et le conduisant en face du corps glacé du comte Gédéon :

— Votre père est mort, mon fils ; nous sommes seuls... Priez Dieu, monsieur le comte.

Bientôt après, les cloches de la chapelle du château et de l'église du village, sonnait à toute volée, apprirent aux vassaux du comte de Chargepaul que leur maître était mort. On accourut de toutes parts pour s'agenouiller autour du cercueil, recouvert d'un large pan de velours noir où brillait un écusson à ses armes et qu'entouraient des centaines de cierges dont les flammes étincelaient parmi les fumées de l'encens. Mais, derrière la foule des serviteurs parurent des juifs à figures torses et des usuriers plus avides que des loups.

La comtesse les reçut elle-même, et, leur faisant voir les longues tables dressées dans la cour :

— Allez et attendez, leur dit-elle ; demain le château sera à vous ; aujourd'hui, il est à la mort.

Des banderoles noires attachées à des flèches de bois flottaient au sommet des tours et du donjon, et des draperies noires pendaient aux fenêtres. Des chants funèbres retentissaient sous les voûtes de la chapelle où brûlait l'encens. La comtesse y resta vingt-quatre heures, les genoux sur les dalles, la tête inclinée sous son voile, les mains jointes, en prière, ayant autour d'elle, dans une attitude morne, les gens de sa maison qui pleuraient.

Quand elle en sortit, ce n'était plus la même femme qu'on y avait vue entrer. Louise avait un visage dont

la pâleur égalait celle des marbres, et dans ses yeux rougis l'expression d'une inébranlable résolution. La douceur s'en était effacée pour faire place à l'austérité ; à la flamme de la jeunesse succédait une morne résignation à laquelle son regard faisait comprendre qu'elle avait la volonté de consacrer sa vie. Son élégance s'était transformée en majesté.

Après que les funérailles furent terminées au milieu des pompes de l'Église — et la comtesse y consacrant ce qu'elle avait de ressources avait voulu qu'elles fussent entourées des magnificences dues à son rang et à son nom — elle fit ouvrir toutes grandes les portes du château, et rappelant ceux qu'elle avait repoussés la veille :

— Plus rien de ce qui est ici n'est à moi, dit-elle, vous pouvez entrer, mon fils et moi nous sortons.

Suivie d'un vieil écuyer et de deux serviteurs qui avaient juré de ne l'abandonner jamais, couverte de vêtements noirs, et tenant Hugues par la main, d'un pas ferme, calme et droite, la comtesse traversa le pont-levis, et, sans retourner la tête vers ces vieilles murailles où elle laissait tant de souvenirs, elle s'engagea sur le chemin de l'exil.

L'enfant marchait à côté de sa mère, la regardant à la dérobée, inquiet, et comprenant vaguement que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Pour la première fois, et poursuivi par l'image de son père qu'il avait vu immobile et blanc sur un lit de parade, il sentait le poids de la mort. Quand il ne vit plus les tours du château, il se mit à pleurer silencieusement.

Agrippa — c'était le nom du vieil écuyer — n'osait interroger la comtesse, mais à part lui il se disait que là où elle irait il irait.

Au détour du chemin creux qui mettait le château de Montestruc en communication avec le pays, une espèce de charrette qu'il avait préparée sur l'ordre de

la comtesse, attendait, attelée d'un vigoureux cheval de ferme. Louise y prit place avec son fils.

— Quoi ! madame, vous là dedans ? dit Agrippa indigné. Permettez que je coure au château et que j'en ramène...

— Non !... fit-elle en allongeant vers lui sa main blanche. Ne t'ai-je pas dit que rien de ce que je laissais là-bas ne m'appartenait plus ? Obéis-moi donc comme tu obéissais à ton maître.

Sans répliquer, mais étouffant un soupir, Agrippa prit le cheval par la bride.

— Et maintenant, où madame la comtesse veut-elle que je la conduise ? dit-il.

— A Lectoure, chez M. le duc de Mirepoix.

V

LA TESTÈRE

VERS le soir, la charrette, après avoir gravi la rampe que le comte de Montestruc avait franchie trois jours auparavant, s'arrêtait à la porte de ce même hôtel où il avait frappé. Le duc de Mirepoix était en son logis.

— C'est bien, dit la comtesse au laquais qui avait répondu à l'appel d'Agrippa, conduisez-moi vers lui.

Serrant de la main le papier scellé des armes du comte, sur lequel elle avait lu le nom respecté du vieux gentilhomme, elle entra dans cette même vaste pièce où il avait reçu le comte Gédéon. A la vue d'une femme en deuil qui tenait par la main un enfant, le duc de Mirepoix s'avança vers la comtesse, et d'un ton grave et doux l'invita à s'asseoir.

— Pas encore, dit-elle, pas du moins avant que vous n'ayez lu ce papier qui est à votre adresse, monsieur le duc.

Elle lui présenta le dernier écrit du comte ; le duc de Mirepoix en fit sauter le sceau. Il ne contenait que ces mots qu'il lut à haute voix :

« Monsieur le duc,

« J'ai mis à mort le baron de Saccaroux, ainsi que je l'avais juré ; je n'ai pas besoin de rappeler sa promesse à un homme de la maison dont vous êtes. Je meurs en laissant sous votre garde M^{me} la comtesse de Montestruc ma femme, et mon fils Hugues.

« GÉDÉON-PAUL DE MONTESTRUC,
COMTE DE CHARGEPAUL. »

Alors levant son voile :

— Je suis celle dont parle M. de Montestruc, et voici mon fils Hugues, dit la comtesse.

— Madame, veuillez me faire l'honneur de vous asseoir, répondit le duc, la maison est à vous.

Passant alors sa main sur la tête de son fils et lui montrant un jardin dont les charmilles et les gazons se voyaient derrière les grandes portes vitrées du salon :

— Va, mon fils ; monsieur le duc et moi avons à causer de choses que tu sauras un jour.

Hugues embrassa la main de sa mère et sortit. C'était un garçon robuste et souple, dont le visage frappait par son air de franchise et de résolution.

Quand M^{me} de Montestruc se fut assise dans le grand fauteuil qui était à la place d'honneur, le duc, qui était resté debout, s'assit en face d'elle, et s'inclinant :

— Parlez, madame, et quoi que vous désiriez, ce sera fait, dit-il. M. le comte de Montestruc, votre mari, n'eût-il pas ma parole, n'eût-il pas perdu la vie en défendant ma cause, vous êtes seule, je suis à vous.

— Ce qu'il me faut, monsieur le duc, c'est peu de chose, vous ne me le refuserez pas.

— J'ai des châteaux ; vous choisirez celui où il vous plaira de résider. Je n'ai plus de fille et j'erre seul dans mes vastes domaines. Quant aux chevaux et aux équipages du jeune comte, je m'en charge.

— Ce n'est point cela... Tout cela, c'est beaucoup trop. Ce que je désire, c'est un toit où je puisse vivre à l'écart, retirée, avec deux ou trois serviteurs, et qui m'offre dans ma retraite de modestes ressources pour mon entretien et celui de mon fils.

Le duc de Mirepoix la regarda tout étonné.

— Je vais m'expliquer, reprit la comtesse. Vous savez comment M. de Montestruc est mort, vous savez comment il a vécu. Quand il a demandé ma main, veuf déjà d'une première femme qui ne lui avait pas donné d'enfant, il avait âge d'homme, et sa réputation était faite. Je devais entrer en religion ; le cloître me faisait peur. Mon père, M. le marquis de Noyelle, qui n'avait que peu de fortune, me parla du comte de Chargepaul. J'acceptai ; le comte m'emmena à Montestruc, et un an après il avait un fils. J'aurais voulu me dévouer à l'homme dont je portais le nom, mais rien ni personne n'avait de prise sur ce caractère indompté. La fortune qu'il avait trouvée dans ses langes l'avait grisé. Toujours courant, toujours en fête, allant de Bordeaux à Toulouse, et de Montestruc à la cour, guerroyant avec délices dès que l'occasion s'en présentait, et, les armes déposées, jouant avec une ardeur égale, je ne l'ai peut-être pas vu cinquante fois en dix ans.

Louise passa un mouchoir sur ses lèvres pâles qui tremblaient.

— Ah ! que de choses malheureuses qui eussent été évitées s'il avait voulu ! reprit-elle, tandis qu'un profond soupir soulevait sa poitrine.

Elle se raffermir, et continuant :

— Eh bien ! ces passions qui ont été maîtresses de son père, je ne veux pas que mon fils les connaisse. Hugues a les mêmes instincts, le même feu dans le

sang. Ce qui a perdu le père pourrait perdre l'enfant. L'éducation seule pourra le vaincre et le dompter. C'est pourquoi je veux que mon fils Hugues soit élevé pauvrement, à la dure, et qu'il apprenne comment on devient un homme.

— Peut-être avez-vous raison, madame.

— Oui, j'ai raison, mon cœur me le dit. Où que j'aille, si misérables que soient les conditions de mon existence, j'ai près de moi deux serviteurs qui me suivront partout : une femme qui m'a nourrie, un vieux soldat qui a longtemps accompagné le comte dans ses expéditions et qui soignait ses armes et ses chevaux. Il aime Hugues comme s'il était son enfant. A ces deux êtres dévoués, joignez un pauvre garçon que j'ai recueilli et qui a juste assez d'intelligence pour comprendre la grosse besogne qu'on lui donne à faire, voilà ma maison.

— Bien, madame, et ma part à moi, quelle sera-t-elle ?

— S'il vous plaît de m'indiquer une maison où je ne sois pas connue et où je puisse m'établir seule avec Hugues, ma reconnaissance vous sera acquise à tout jamais.

— Que parlez-vous de reconnaissance ?... M. de Montestruc a lavé dans le sang d'un misérable l'injure faite à mon nom... Je suis votre débiteur... Est-ce tout ?

— Vous attacherez à cette maison où je n'ai besoin que des chambres nécessaires à cinq personnes, le revenu qui vous paraîtra suffisant pour qu'elles y vivent modestement, hors de l'indigence, mais surtout hors du luxe.

— J'ai une maison, madame, où vous pourrez entrer dès demain, si vous voulez. Ce soir, je vous prierai de me faire l'honneur d'accepter l'hospitalité de l'hôtel de Mirepoix.

M^{me} de Montestruc s'inclina.

— Cette maison, reprit le duc, a nom la Testère ; c'est un petit manoir qui me vient par héritage. Il est proprement meublé, avec cour, tourelle, douves à demi pleines d'eau, et communs. Ne vous récriez pas ! C'est une coquille de pierre que M. de Montestruc aurait fait éclater des coudes. Quelques terres avec une façon de bois en dépendent qui rapportent quinze cents livres par an, sans parler de certaines redevances en vin, blé, fourrages et fruits de toutes sortes.

— Mais c'est magnifique !

— Une famille de hobereaux n'en voudrait pas ! Je vais envoyer dans la journée un de mes gens à la Testère, avec ordre de tout faire nettoyer et de bien regarder si rien ne manque aux appartements, et si bon vous semble, vous serez libre d'en prendre possession demain dans la soirée. Par exemple, madame, aussitôt que vous aurez mis le pied à la Testère, la maison et le domaine seront à vous. Si j'y vais prendre de vos nouvelles, c'est vous à votre tour qui m'y offrirez l'hospitalité d'une nuitée.

— J'accepte, dit la comtesse en mettant sa main dans celle de M. de Mirepoix. Il y aurait mauvaise grâce à moi de refuser une chose offerte de si bon cœur.

— Rappelez-vous seulement, madame, répliqua le duc en lui baisant la main avec respect, que si jamais il vous plaît de changer de résidence, je reste à vos ordres.

Les choses se passèrent comme M. de Mirepoix les avait annoncées. Lui-même, le lendemain, voulut conduire M^{me} de Montestruc à sa nouvelle habitation, qui était située à quelques lieues de Lectoure, dans un pays que ne traversait aucune route bien fréquentée. Quand il fut à l'entrée d'une avenue de vieux arbres, indiquée par deux bornes, il se découvrit, et saluant la comtesse :

— Vous êtes ici chez vous, madame, dit-il. Dans un

mois, si vous le permettez, je viendrai vous rendre visite.

La Testère se composait d'un vieux bâtiment de pierre dont les murailles solides étaient flanquées d'une tour à machicoulis, ce qui de loin lui donnait l'aspect d'un manoir féodal. Des communs, reliés au principal corps de logis par des granges et des hangars, fermaient la cour au milieu de laquelle une fontaine répandait son eau claire dans un vieux bassin où un dauphin de marbre rongé de mousse tordait sa queue. A l'angle de la cour, une tour écroulée avait été rasée au niveau des toits voisins. La salle basse, large et voûtée, servait de cellier. Les fenêtres étaient en bois de chêne, les portes bien closes, les cheminées en bon état.

En visitant la maison des caves aux greniers, M^{me} de Montestruc s'aperçut que les armoires de la salle à manger étaient pleines de vaisselle, et que celles des chambres à coucher regorgeaient de linge. La cuisine avait été l'objet d'attentions particulières, le cuivre des casseroles reluisait en bon ordre en face des landiers de fer. Ainsi partout. Tout avait été prévu. Les lits étaient garnis de leurs rideaux, de leurs couvertures, de leurs draps blancs, de leurs oreillers. Un grand cartel, couronné par la figure du Temps, marquait les heures sous le vestibule.

Le vieil Agrippa, qui rôdait et furetait de tous côtés, arriva bientôt en se frottant les mains.

— Il y a dans le cellier dix tonneaux remplis de plus de vin que nous n'en pourrons boire en dix ans, dit-il à sa maîtresse ; dans le bûcher, du bois et des fagots pour tenir tête aux hivers les plus rudes ; dans les granges, assez de blé pour que le boulanger ait à nous fournir du pain sans compter, et de l'avoine pour nourrir dix chevaux si nous les avons ; partout des sacs pleins jusqu'aux bords des meilleures provisions ; j'ai entendu chanter le coq, et dans un coin j'ai découvert une basse-cour peuplée de poules et de canards

dont l'appétit de mon jeune maître me dira des nouvelles ; des oies grasses et des dindons se promènent ici près, et pour les aumônes de madame la comtesse — le mot est écrit sur une étiquette que voici — j'ai trouvé ce sac rondelet dans un coffre... Ah ! rien n'y manque !

M^{me} de Montestruc comprit pourquoi le duc de Mirepoix avait tenu la veille à expédier un majordome à la Testère.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle en souriant.

— Oh ! que nenni ! Il y a une chambrette toute remplie de jouets d'enfant pour M. le comte Hugues, qui n'en sera point fâché, une autre encore plus spacieuse garnie de toute espèce d'armes, dagues, épées, mousquets, arbalètes, lances, épieux, hallebardes, engins de guerre, depuis des pistolets jusqu'à des fauconnaux, propres à développer son éducation de soldat... Ceci, c'est mon affaire, et je m'en charge... Et puis dans une haute pièce bien claire, au soleil levant, une belle bibliothèque qui, du haut en bas, plie sous le poids des livres. Il y en a où l'on voit des images superbes qui représentent des histoires de batailles et de sièges fameux avec les portraits des capitaines qui les ont dirigés. Ça donnera à M. le comte l'envie d'apprendre à lire.

Deux gros chiens entrèrent en ce moment et vinrent frotter leur museau aux jambes d'Agrippa.

— C'est encore à madame la comtesse, ces bêtes-là, reprit-il en les caressant ; je les ai rencontrées qui flânaient au soleil ; je leur ai donné un morceau de pain, et depuis lors nous sommes tout à fait amis. Un jardinier qui appartient à la maison m'a dit leurs noms : voici Dragon et voici Phébé, le frère et la sœur, deux maîtres chiens ! voyez leurs crocs ! Avec ces gardiens-là, on peut dormir sur les deux oreilles.

La soirée était assez avancée, on remit au lendemain à faire la visite des environs de la Testère.

Le manoir était bâti dans un fond, au bord d'une large pièce d'eau qui alimentait les douves. On y arrivait par une chaussée. De gros saules pendaient sur les fossés où l'on voyait, parmi les lentilles d'eau, le sillage des anguilles ; d'énormes noyers en ombrageaient les berges. Des prairies s'étendaient tout à l'entour. Quelques terres labourables et des pièces de vignes montaient sur les coteaux voisins. Un joli bois de chênes couvrait de son épais feuillage l'extrémité du vallon. A quelque distance montait dans l'air bleu la flèche d'un clocher qui indiquait l'emplacement d'un village dont les humbles toits se cachaient parmi les poiriers et les pommiers. Un chemin passait par là et mettait le vallon et le village en communication avec le pays. Il y avait près de la maison un potager et un verger.

Après qu'elle eut visité son nouveau domaine en détail, admirant la prévoyance et la bonté de M. de Mirepoix, qui avait su allier la générosité avec le respect dû aux volontés qu'elle avait exprimées, la comtesse fit entrer Hugues dans sa chambre, et le plaçant devant elle, entre ses genoux :

— Tu viens de voir, mon fils, l'endroit où tu resteras jusqu'à ce que tu sois grand, dit-elle.

— Et quand serai-je grand ?

— Dans une douzaine d'années, mon enfant.

— Bon ! l'endroit me plaît. J'y resterai aussi longtemps que vous voudrez, ma mère.

— J'y attendrai, moi, que Dieu m'appelle pour lui rendre compte de l'emploi que j'ai fait de mes jours.

— Ne parlez pas ainsi, ma mère ; vous savez que je ne veux pas que vous me quittiez.

Louise se pencha vers lui et l'embrassant :

— Tu ne reverras plus le château de Montestruc, mon cher Hugues, reprit-elle.

— Pourquoi cela ? Il me plaisait aussi avec ses hautes tours où je grimpais avec Agrippa, et d'où l'on voyait si loin.

— Le château n'est plus à nous, et tu n'as plus ni chevaux, ni pages, ni beaux habits de soie et de velours, comme moi je n'aurai plus de carrosses ni d'écuyers.

— On nous les a pris ?

— Non, mon enfant... c'est la ruine qui nous les a ôtés.

— La ruine ? répéta le petit Hugues d'un air d'étonnement.

— Un mot que tu ne peux pas comprendre, mais dont un jour la signification te sera révélée.

— Alors, qu'est-ce qui me reste ?

— Il te reste ton nom, mon fils.

— Un bien beau nom ! s'écria l'enfant dont les yeux s'allumèrent, Hugues-Paul de Montestruc, comte de Chargepaul !

— Très beau, mon fils, à la condition que tu lui rendes son éclat et que tu le gardes intact et pur.

— Que faut-il faire pour cela, ma mère ?

— Il faut travailler sans relâche à devenir un homme et un soldat.

— Eh bien ! ma mère, je travaillerai et je deviendrai un homme et un soldat.

— Veux-tu me le jurer ? Ton père n'a jamais failli à son serment, et il est mort pour tenir une parole qu'il avait donnée.

Le petit Hugues devint très grave, puis mettant ses mains dans celles de la comtesse :

— Je vous le jure, ma mère.

On peut dire que l'éducation du petit Hugues, devenu comte de Montestruc, commença dès le lendemain du jour où pour la première fois il dormit à la Testère.

Le manoir était à une assez grande distance du château où il était né pour que les gens du voisinage, qui ne voyageaient guère à cette époque lointaine et vivaient à l'ombre de leur clocher, n'eussent jamais aperçu la comtesse. Elle pouvait donc se promener aux environs sans crainte d'être reconnue. Elle se donnait

pour la veuve d'un capitaine mort au service du roi, et qui cherchait loin du bruit des villes le recueillement et la paix. Sa jeunesse et sa beauté mélancolique, l'espièglerie et la gentillesse de son fils, le bien aussi qu'elle faisait autour d'elle, prélevant toujours pour les pauvres la dîme de ses minces ressources, la faisaient aimer et bien venir de tout le monde. Quand on la voyait passer dans la campagne avec ses vêtements de deuil, chacun la saluait. Le dimanche, à l'église, on lui faisait une place à part.

Cependant, malgré l'austérité dans laquelle la comtesse de Montestruc enfermait sa vie, malgré le coup de hache qui avait jeté sa jeunesse dans le deuil, des heures venaient où le souvenir du passé la reprenait. Ce cri qu'elle n'avait pas voulu pousser vers M. de Coligny, par un sentiment de dignité, M. de Coligny ne le pousserait-il pas vers elle dans un élan d'amour ? Était-ce possible qu'elle fût oubliée à ce point qu'il ne lui donnât même pas une pensée ? Comme il l'aimait cependant ! comme il lui jurait d'être à elle toujours ! quels regards ! et quelle voix ! N'était-ce pas lui encore qui, le jour même où il l'avait quittée, lui proposait de chercher avec elle une patrie nouvelle en lointain pays ? Il était prêt alors à tous les dévouements.

Quand ces pensées la surprenaient dans ses promenades aux environs de la Testère, Louise sentait soudain une flamme dans son cœur, et seule, lentement, le regard humide, la poitrine oppressée, elle suivait le chemin qui reliait le modeste castel à la route voisine par où chaque jour passaient les voyageurs. Cet humble chemin traversait des campagnes inconnues où n'arrivait même pas l'écho des événements qui agitaient Paris. Quand sa marche rêveuse la conduisait jusqu'à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir le long ruban jaune qui les mettait en communication avec Auch et Lectoure, et par Auch et Lectoure avec Toulouse et Bordeaux, elle s'asseyait sur une borne, et ses yeux

avides consultaient les deux points de l'horizon, du côté où le soleil se lève, du côté où il se couche. Quand un nuage de poussière roulait au loin sur la route, son cœur battait, elle se soulevait à demi et cherchait à reconnaître la forme du cavalier qui passait avec ce tourbillon. Ce n'était jamais Jean de Coligny, et elle retombait attristée sur sa pierre.

Les jours et les semaines, les mois et les années s'écoulèrent. M^{me} de Montestruc resta seule. Un moment arriva où elle n'espéra plus ; elle négligea le chemin où quelque temps elle avait promené son rêve, et posa la pierre du renoncement sur son cœur.

— Je savais bien, se dit-elle, que l'oubli le prendrait.

Désormais, entre elle et Dieu, il n'y avait plus que son fils.

Les premières années s'écoulèrent dans une tranquillité profonde. Les événements passaient autour de la Testère sans y soulever aucun bruit. Hugues grandissait et se fortifiait. Il conservait un vague souvenir de ce qu'il avait été, mais sa mère lui ayant dit que, pour des raisons qu'il connaîtrait un jour, il n'en devait jamais parler, l'enfant se taisait. Il avait toutes les turbulences de son âge, mais dans le caractère quelque chose de ferme et d'honnête qui prévenait en sa faveur.

Sa journée se passait en exercices et en études, en promenades et en petits travaux corporels qui développaient ses forces. Il aimait à suivre les gens du village qui allaient aux champs, et à manier comme eux la faucille des moissonneurs ou la cognée du bûcheron. Un jour sa mère le surprit la main sur le manche d'une charrue, ouvrant un sillon. Il rougit à sa vue et laissa tomber l'aiguillon.

— Continue, lui dit la comtesse, qui laboure ne déroge pas.

Trois fois par semaine, un bon prêtre, qui avait pris la veuve et l'orphelin en affection, venait à la Testère

et enseignait à Hugues, qui s'y appliquait de bon cœur, l'histoire, la géographie, les belles-lettres, le latin et quelques bribes de sciences. L'enfant avait en outre le goût de la lecture ; pendant les longues soirées d'hiver, tandis que le vent soufflait ou que la pluie battait les toits, enfermé dans une salle basse, près de sa mère, en face d'un feu clair, il s'oubliait pendant des heures à lire dans quelque beau livre de surprenantes aventures de voyages ou la vie d'un homme illustre, et se passionnait pour les lointaines expéditions et les hauts faits dont il avait les merveilleux récits sous les yeux ; mais ce qu'il aimait le plus, c'étaient encore les leçons que lui donnait Agrippa. Hugues n'arrivait pas à son épaule que déjà il ferrait proprement.

— Il ne vous manque que la force et l'habitude, monsieur le comte, disait le vieux soldat tout fier de son élève.

— Cela viendra, répondait Hugues en étanchant la sueur qui lui coulait du front.

A quinze ans, Hugues était l'ami, on aurait pu dire le chef de tous les enfants de son âge. Il en venait le dimanche de deux ou trois lieues à la ronde pour s'enrégimenter sous ses ordres ; il passait de grandes revues dans les prairies voisines de la Testère, employait ses hommes à bâtir des fortins ou des camps retranchés qu'on entourait de palissades, puis, les divisant en deux bandes, il confiait le commandement de l'une à un camarade qui avait fait preuve d'intelligence, se réservait le commandement de l'autre, et on se livrait de grandes batailles qui finissaient par des goûters dont la comtesse fournissait le menu. A cette époque, la neige et la froidure, la pluie et la bise n'avaient déjà plus de prise sur sa robuste santé.

Hugues avait pris ses premières leçons d'équitation aux dépens des chevaux qui revenaient du labour et des poulains qu'il saisissait aux pacages et qu'il montait à cru. Point de course effrénée qui pût l'effrayer,

point d'obstacles qu'il n'abordât. S'il tombait un jour, le lendemain il recommençait.

Agrippa, qui ne songeait qu'aux moyens de rendre son jeune maître expert dans tous les arts de l'escrime, avait eu une singulière idée pour développer ses dispositions naturelles et lui permettre de lutter plus tard avec les plus habiles.

Tout soldat, tout rude compagnon qu'il reconnaissait à la mine pour avoir porté le harnais, et qui passait devant la Testère, était invité à y entrer et y recevait un bon repas à la condition de passer une heure ou deux dans la salle d'armes et, le fer au poing, d'y donner une bonne leçon à Hugues.

Lorsque Agrippa, qui s'y connaissait, jugeait que la leçon avait été excellente, il ajoutait une pièce blanche au repas. Le soudard partait content et promettait parfois de revenir.

Il ne manquait pas de coureurs d'aventures et de déserteurs en ce temps-là, si bien que jeune encore Hugues avait eu affaire à des Espagnols, à des Italiens, à des Suisses, à des Flamands, à des Portugais qui l'avaient familiarisé avec le jeu de ces diverses nations. Des officiers de fortune, blanchis dans le métier, le complimentaient.

Il arrivait quelquefois aussi qu'on se trouvait mal de ces visites amenées par le hasard. Des objets disparaissaient qu'on ne retrouvait plus. Hugues se gardait bien de soupçonner ses professeurs. Bien plus même, candide non moins que brave, il ajoutait une foi absolue aux histoires que lui racontaient ces passants sur leurs prouesses et leurs campagnes. A diverses reprises, huit ou dix fois même, il lui arriva de vider sa petite bourse aux mains de ces héros qui lui juraient de revenir au plus vite pour lui rapporter scrupuleusement ce qu'ils avaient emprunté. La somme empochée, ils détalait, et oncques on ne les revoyait.

— C'est bien surprenant, disait Hugues.

VI

LEÇONS ET CONSEILS

UN jour le fils du comte Gédéon oublia sur le banc un bon manteau tout neuf que le tailleur du pays lui avait coupé dans une belle pièce de drap. Le dos tourné, le manteau ne s'y trouva plus. Hugues le chercha partout, criant qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé et l'eût emporté sur ses cornes.

— Non point le diable, dit Agrippa qui riait sous cape, mais le bon luron qui vous a raconté ses batailles dans les Flandres, et qui l'a emporté sur son dos.

— Oh ! fit l'adolescent avec indignation, peux-tu supposer qu'un si vaillant homme se rende coupable d'une si vilaine action ?

— Il en a commis bien d'autres, allez ! Je gagerais volontiers, à la mine, que ce gaillard-là a déserté plus souvent qu'il ne s'est battu.

— Voilà des choses qui me passent !... Si tu dis vrai, il faut qu'il soit le seul de son espèce.

— Je lui ai vu faire le coup, et dix l'auraient fait à sa place. L'occasion, un bon manteau tout neuf, il n'en faut pas plus pour décider un passant à s'approprier le bien d'autrui ; les gens qui rôdent sont prompts à la tentation... Vous n'avez plus grand'chose à apprendre du côté des armes, mais du côté de la vie et des hommes, ah ! diable, il n'est pas de novice échappé d'un couvent qui ne vous dépassât d'une coudée ! Vous plaît-il que nous fassions une expérience, mon jeune maître ?

— Volontiers, mais je t'avertis, mon vieil Agrippa, que je ne te croirai que lorsque j'aurai vu le voleur de mes yeux, ce que j'appelle vu.

— Vous le verrez, et dix fois plutôt qu'une ! Laissez-

moi faire seulement, et, quoique vous m'entendiez dire, opinez du bonnet sans me démentir.

Dès le jour même, Agrippa, toujours suivi de son élève, se mit à la besogne. Il commença par déblayer le caveau de la vieille tour, le rendit plus profond, étendit sur le sol une couche de terre meuble, et sur la voûte qui le recouvrait pratiqua une espèce de trappe qu'il était impossible de reconnaître, tant les rainures en étaient habilement dissimulées.

Cette trappe, que le poids d'un homme devait faire culbuter, s'ouvrait à la naissance d'un escalier de pierre dont les vieilles marches usées par le temps donnaient accès dans une salle ronde, percée de baies étroites, et où gisaient dans un coin un vieux coffre de chêne tout garni de ferrements rouillés. Agrippa épousseta la poussière qui en couvrait les ais et les clous, et, ayant soulevé le couvercle, plaça dans l'intérieur deux sacs de cuir qu'il avait au préalable rempli de petites plaques de cuivre et de rondelles de fer. Hugues le regardait faire.

— Le piège est tendu, attendons le renard, dit le bonhomme.

Puis posant un doigt sur sa bouche :

— Et pas un mot de tout ceci à personne, s'il vous plaît !

Huit jours après, un batteur d'estrade vint à passer, portant sur lui tout un arsenal. Il avait le nez crochu et la figure d'un chat-huant. Agrippa courut à sa rencontre, lui fit mille politesses, et, comme d'habitude, lui offrit un bon repas en retour d'une bonne leçon. L'homme, qui avait vu une broche appétissante tournant devant le feu, et sur la table de la cuisine deux brocs de vin, passa ses mains sur ses moustaches et accepta.

— Et comme il se fait tard et qu'il ne fait pas bon de voyager la nuit, reprit Agrippa, vous voudrez bien, la leçon finie, nous faire l'honneur de coucher ici, ce qui

nous permettra, demain matin, de vous offrir le coup de l'étrier, flanqué d'un morceau de viande froide.

— Je veux bien, dit le pandour.

— Où diable Agrippa veut-il en venir ? se disait Hugues.

La leçon fut reçue et donnée gaillardement ; après quoi le professeur, l'élève et l'écuyer s'assirent autour d'une table où fumait un dindonneau de belle taille qu'accompagnait un jambon respectable. Deux cruches arrondissaient leur ventre à portée de la main du soldat qui, du premier coup, but une large rasade.

— C'est pour chasser le mauvais air, dit-il.

Puis, faisant claquer sa langue contre son palais :

— Voilà un petit vin qui n'est pas méchant, reprit-il.

Après le souper, arrosé de franches lampées de petit vin rouge et de petit vin blanc, Agrippa regarda partout d'un air de mystère, et, les coudes sur la table :

— Vous m'avez l'air d'un brave à trois poils, l'ami, et d'un bon homme, j'ai idée qu'on peut se fier à vous, dit-il.

— Je m'en vante !

— Il faut donc que je vous fasse une confidence et que je vous prie en même temps de me rendre service.

Il alla vers la porte, et, l'ayant fermée, revint à sa place.

— Je vais tout à l'heure vous faire voir la chambre que j'ai fait préparer à votre intention, j'espère que vous en serez content.

— Oh ! pourvu qu'il y ait un bon lit, du bois au feu, et sur le coin d'une table un flacon plein avec un os de gigot à ronger en cas de réveil, j'y serai fort bien ; j'aime la nuit à grignoter quand je ne dors pas.

— Les ordres sont donnés... J'arrive à présent à la confidence.

Hugues, le menton dans la paume de sa main, écoutait de toutes ses oreilles.

— Cette chambre que je vous destine est ici près, — nous irons la voir tout à l'heure et nous assurer que rien n'y manque, — cette chambre, dis-je, donne dans un passage qui communique avec une tour que vous avez dû apercevoir en arrivant.

— Oui, ce me semble, une tour carrée, dit le reître en se versant un verre qu'il vida d'un trait.

— C'est cela. Eh bien ! c'est dans cette tour que j'ai enfermé mes économies.

— Hein ? fit le soldat.

— Chut ! Hélas ! deux sacs les contiennent, deux pauvres petits sacs ! Les temps sont si durs ! Je les ai serrés dans un coffre de chêne.

— Au fond de cette tour ?

— Ne parlez pas si haut ! Il y a tant de gens disposés à faire un mauvais coup !

— Certes !

— Et c'est moi qui couche auprès avec des pistolets pour qu'on n'y touche pas ; mais voyez la malechance ! J'ai justement, ce soir, pris rendez-vous dans le village pour une affaire d'importance. Il me faudrait quelqu'un qui me remplaçât et veillât sur mon trésor. De votre chambre on entend tout ce qui se passe dans la tour. Au moindre bruit, vous pourriez courir et crier à l'aide.

— A l'aide, moi qui ai servi sur les galères de Malte ! Mon bras et cette épée suffisent. Je m'appelle don Gaëtano di Guardiano.

— Si cependant cela vous contrarie, dites un mot, et je remettrai mon rendez-vous à un jour prochain.

— Point ! Rendre service aux gens est ma passion. Allez à vos affaires, je vous remplacerai ; et vive Dieu ! nul n'approchera de vos économies, foi de Castellan !

— Alors, venez prendre connaissance des localités.

Hugues alluma un falot et marcha devant Agrippa que suivait l'Espagnol, la main sur le pommeau de sa

raprière. Ils traversèrent silencieusement la chambre, le passage, et, pénétrant dans la tour, grimpèrent l'escalier qui conduisait à la pièce où l'on voyait le coffre.

— Ce sont là mes deux sacs..., reprit Agrippa qui venait d'en enlever le couvercle. Ils ne sont pas bien lourds... voyez... mais ils représentent encore une bonne petite somme... Je les mets sous votre garde.

— Ils y sont en sûreté, répondit don Gaëtano, qui, d'une main caressante, s'amusait à les soupeser.

Le son métallique que les deux sacs rendirent en retombant au fond du coffre fit luire un éclair dans les yeux du soldat.

— La porte ne se ferme pas aussi solidement que je le voudrais, continua Agrippa avec une feinte innocence, le bois en est vermoulu... il y manque une grosse serrure que j'attends... mais vous êtes là... je n'ai rien à craindre.

— Rien ! A moi seul je vaux une garnison.

— C'est la Providence qui vous a envoyé ici...

— La Providence pour le moins !

Les trois compagnons redescendirent l'escalier, et Agrippa fit voir au Castillan, dans la chambre où l'on avait dressé un lit, un gros flacon et un quartier de viande qui reposaient côte à côte sur une table.

— Vous faut-il autre chose?... lui demanda-t-il. Un camarade qui nous rend un si grand service n'a point à se gêner.

— Non, merci.

— Ainsi je puis partir pour le village où l'on m'attend ?

— Sur l'heure si vous voulez, répliqua don Gaëtano qui déboucla son ceinturon.

— Je prétends demain vous offrir un déjeuner dont vous garderez le souvenir ! s'écria Agrippa d'un air attendri.

Ils échangèrent une accolade, et Agrippa ayant repoussé la porte se retira avec Hugues.

— Commencez-vous à comprendre, mon jeune maître ? dit-il.

— Oui, un peu ; mais tu verras que tu en seras pour ta ruse.

Le lendemain au petit jour, l'écuyer et son élève se dirigèrent vers la chambre de leur hôte ; elle était vide et la porte en était ouverte. Agrippa cligna de l'œil, et regardant Hugues :

— Quand les oiseaux sont dénichés, c'est qu'ils vont à la picorée, dit-il.

— Écoute ! fit Hugues qui lui saisit le bras.

En prêtant l'oreille, ils entendirent de sourdes imprécations qui partaient de l'intérieur de la tour. A mesure qu'ils s'avançaient le long du passage, elles redoublaient de violence. Le passage traversé, ils virent devant eux la trappe ouverte, et, penchant la tête au-dessous du trou béant, ils aperçurent tout au fond, dans la pénombre, un corps humain qui hurlait et s'agitait.

— Comment, c'est vous ! seigneur don Gaëtano ?... dit Agrippa d'une voix douce. Vous serait-il arrivé quelque infortune, par hasard ? J'étais déjà tout inquiet de ne pas vous trouver dans votre lit... Il était froid... Est-ce un mauvais rêve qui vous l'a fait quitter ? ou avez-vous entendu quelque bruit fâcheux ?

— Vous l'avez dit ! répondit le captif dont les yeux lançaient des flammes. J'ai cru dans mon sommeil qu'on en voulait à votre trésor... je me suis levé à la hâte... et du premier pas que j'ai fait dans cette tour maudite... j'ai disparu dans cette fosse.

— Sans vous faire trop de mal, j'espère ?

— Non... pas trop... Mais tirez-moi de là au plus vite... j'y grelotte, et il me tarde de faire fête au déjeuner que vous m'avez promis.

— Voilà qui est sagement parler, seigneur hidalgo ; mais ce déjeuner, vous ne l'aurez qu'après avoir payé rançon.

— Rançon, moi !... Comment l'entendez-vous ?

— C'est fort clair, et vous allez me comprendre, cher ami.

Agrippa s'assit commodément le long de la trappe, laissant pendre ses jambes dans le trou.

— Vous n'avez point fait de méchant rêve, mon bon Gaëtano, reprit-il, et vous n'avez été réveillé par aucun bruit de mauvais augure ; mais une envie déplorable vous a pris de vous emparer du bien d'autrui, quelque conseil du diable sans doute, et voilà pourquoi vous avez cherché nuitamment à pénétrer dans cette tour.

— Je vous jure par tous les saints du paradis...

— Ne jurez pas ! les saints vous en garderaient rancune. Avouez que pour un homme qui se lève à la hâte vous avez pris le temps de vous habiller de pied en cap, le feutre sur la tête, la casaque sur le dos, la rapière au flanc ; rien ne vous manque pour gagner au pied, ni les bottes, ni les chausses !... Or, comme toute vilaine action mérite un châtiment, vous allez retourner vos poches pour me faire voir ce qu'il y a dedans, afin que nous partagions en bons camarades... En tout pays, n'est-il pas d'usage que les vaincus payent l'amende ?

Don Gaëtano sacra et jura par mille millions de diables que jamais on ne tirerait six blancs de ses chausses.

— A votre aise, fit Agrippa.

Et soulevant le couvercle de la trappe, il fit mine de le laisser retomber.

— Quand vous aurez dîné d'abstinence et soupé de jeûne, je viendrai savoir demain matin si vous n'avez pas changé de résolution, reprit-il. La nuit, dit-on, porte conseil.

L'Espagnol criait comme un possédé et vociférait comme une charretée de diables. Agrippa faisait la sourde oreille ; il fallut se rendre. Le prisonnier vida ses poches. Elles se trouvaient assez bien garnies.

— Jetez-moi quatre pistoles et je vous tiens quitte pour le reste, dit Agrippa, je suis bon homme au fond.

Les quatre pièces tombèrent à ses pieds.

— Vite à présent une échelle ! cria don Gaëtano.

— Voilà votre élève pour qui le désir de son professeur est une loi... il va donc querir l'échelle dont vous avez besoin pour sortir de votre gîte. Mais une petite formalité reste encore à remplir.

— Une formalité, dites-vous ! Laquelle ?... Parlez vite ; le froid me gagne.

— Il ne s'agit plus que de me faire passer galamment votre épée à large coquille et cette jolie dague que je vois là à votre ceinture.

— Parce que ?

— Parce que vous pourriez avoir la malencontreuse idée de vouloir vous en servir, et qu'il en pourrait résulter pour Votre Seigneurie des désagréments dont sa peau garderait éternellement le souvenir.

Don Gaëtano, qui couvait un désir de vengeance, hésitait.

— Faut-il fermer la trappe, cria Agrippa, ou enfoncer l'échelle ?

L'instrument de salut faisait voir le bout de ses portants par l'orifice du trou ; le prisonnier soupira, puis tirant l'épée et la dague de leur fourreau, il les présenta par la poignée à son geôlier qui s'en empara lestement.

— Belles armes ! fit-il en les examinant, des armes où l'on reconnaît le travail des armuriers de Tolède et bien dignes d'un cavalier tel que vous.

Puis souriant :

— J'étais bien sûr que nous finirions par nous entendre ; c'est pourquoi, seigneur, rien ne s'oppose plus à ce que vous veniez prendre l'air au soleil.

L'échelle s'enfonça dans le caveau, tandis que Dragon et Phébé, qui avaient suivi Hugues, présentaient

leurs museaux noirs à l'ouverture de la trappe et reniflaient. Agrippa les prit par leurs colliers.

— Deux amis qui ne nous quittent pas ! dit-il.

L'Espagnol sortit, tourna les talons et décampa sans demander son reste.

Alors Agrippa souriant :

— Êtes-vous convaincu maintenant, mon jeune ami, que votre manteau ne s'est pas envolé tout seul, et qu'il y a parfois de vilains gens dans le monde ?

Hugues n'avait rien à répliquer, mais une chose l'embarrassait.

— Pourquoi as-tu pris quatre pistoles à ce coquin ? dit-il.

— Parce qu'elles seront offertes en récompense à l'honnête voyageur qui aura su résister à la tentation... mon intention étant de continuer l'expérience... Puisse l'équilibre être maintenu entre la recette et la dépense !

Une occasion nouvelle ne tarda pas à se présenter. Agrippa, qui ne voulait pas se mettre en frais d'imagination, se servit du même stratagème et employa les mêmes discours. La recrue sur laquelle il prétendait expérimenter *in anima vili* y prêta la même attention, et, la nuit venue, les choses se passèrent exactement de même qu'avec don Gaëtano. Il fallut ramener l'échelle et tirer le voleur de la cave. Il en fut, ainsi que son prédécesseur, pour ses armes, mais pour un écu de six livres seulement, ses finances étant dans un état à ne pouvoir supporter une plus abondante saignée.

Trois ou quatre passants prirent encore gîte à la Testère sans donner à Hugues une meilleure opinion de l'espèce humaine. Un cinquième enfin fut trouvé dans son lit, dormant comme un bienheureux. Agrippa dut le secouer vigoureusement pour l'éveiller.

— Ah ! monsieur, dit l'autre en se frottant les yeux, il faut m'excuser, j'ai fait bonne garde jusqu'à minuit... puis le sommeil m'a pris... Allons voir s'il n'est rien arrivé de fâcheux à votre coffre.

— Il n'est point nécessaire. Venez déjeuner, et le dernier plat vidé, vous verrez qu'il est quelquefois bon de se conduire en honnête homme.

On le mit en face d'une chère abondante et délicate, et quand il eut fait honneur au festin, Agrippa, tirant de sa poche une demi-douzaine de pièces jaunes et blanches qui brillaient au soleil :

— Voilà ce que mon jeune maître vous prie d'accepter pour la peine, lui dit-il, et si jamais vous repassez par ici, n'oubliez pas cette maison !

— L'oublier ! s'écria le soldat ému, une maison où non seulement les voyageurs trouvent un bon lit et une bonne table, mais où l'on a soin de remplir leur bourse ! ma seule crainte, c'est qu'une telle prodigalité n'en ferme prochainement la porte !

— N'ayez point de souci, mon brave ; au métier que nous faisons, ce qui s'en va au son de la flûte revient au bruit du tambour.

Quand le soldat repu et content se fut éloigné d'un pied leste, Agrippa se tournant vers Hugues, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation :

— Avez-vous compté ? lui dit-il. J'ai donné quatre et j'ai reçu trente. Voilà la proportion entre le bien et le mal. Donc, mettez un frein à votre confiance et serrez la gourmette à votre enthousiasme pour le prochain.

Il arriva un jour qu'un soldat de haute taille, qui chevauchait sur un cheval efflanqué, fut invité par Agrippa à s'arrêter à la Testère où il aurait tout loisir de se reposer pendant vingt-quatre heures.

Jamais homme n'avait paru entre les murailles du château portant rapière plus formidable et moustaches plus épaisses. On aurait dit deux broussailles. Il avait les mains velues, les oreilles rouges, un cou de taureau, les cheveux taillés en brosse, une taroupe sauvage entre les deux sourcils, et la face carrée d'un dogue. Avec cela, malgré ses airs de malandrin, quel-

que chose qui sentait le gentilhomme, mais le gentilhomme déchu.

— Si celui-là ne tombe pas dans la cave, les physionomies sont bien menteuses ! dit Agrippa à son maître.

L'homme conduit à la salle d'armes fit voir qu'il était passé maître dans l'art de manier l'épée, la dague et le poignard. Il cribla Hugues de coups, mais, tout en lui prouvant sa supériorité, en reçut quelques-uns qui l'étonnèrent. Sa face s'empourpra.

— Comment ! s'écria-t-il, voici la première fois qu'un moineau pique un faucon !

Il recommença, mais la colère l'animant, il perdit quelques-uns de ses avantages. Un coup de pointe porté droit qu'il reçut en pleine poitrine l'exaspéra. Heureux de son adresse, Hugues laissa voir sa joie.

— Si j'avais à la main une bonne épée, au lieu de ce méchant fer émoulu, s'écria l'autre, tu ne chanterais pas aussi haut, mon jeune coq !

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua Hugues dont le sang s'échauffait.

Déjà tous deux sautaient sur les armes qu'on voyait accrochées aux murs.

— Assez ! cria Agrippa d'une voix forte.

On obéit. Il fit passer Hugues devant lui et sortit, suivi de l'homme à la taroupe, qui grondait comme un mâtin à qui l'on vient d'arracher un os.

Agrippa le conduisit dans une salle basse pour se rafraîchir. Le soldat vida coup sur coup deux ou trois verres pleins jusqu'au bord. Sa large bouche s'ouvrait comme un gouffre, et le liquide y disparaissait comme s'il fût tombé dans un puits. Des jurons en sortaient entre chaque rasade.

— Cela se gâte, pensa Agrippa qui fit signe à Hugues de s'éloigner.

Le jeune gars disparut sans affectation. A son tour Agrippa prétextait un ordre à donner et quitta la salle. Son intention était d'expédier quelqu'un au village

pour querir main-forte, et de prier la comtesse de ne pas sortir de son appartement.

Resté seul, le compagnon, que la colère tourmentait et qui avait le coup de pointe sur le cœur, ouvrit la fenêtre pour respirer plus à l'aise. Il aperçut Hugues qui traversait le préau, et, franchissant le mur à hauteur d'appui qui l'en séparait, courut à lui. Au bruit de ses bottes lourdes sur le gravier, Hugues se retourna et attendit.

— Vous me faussez compagnie, l'ami, dit le reître ; foi de gentilhomme, ce sont des procédés auxquels on n'a point accoutumé le capitaine Briquetaille. Deux revanches à prendre !

Il se mit à rire.

Hugues le regardait immobile. Tout à coup, changeant de ton :

— Vous avez là une jolie bague... Peut-on voir ? reprit l'aventurier.

Hugues tendit sa main sans méfiance. L'homme qui s'était appelé Briquetaille la saisit, arracha la bague vivement, et l'ayant fait briller au soleil un instant, la passa à son doigt :

— Elle y va bien, n'est-ce pas ? Merci !

Le fils du comte Gédéon était devenu subitement pâle.

— Vous qui parlez de procédés, s'écria-t-il, de quelle façon qualifierez-vous celui-ci ?

Briquetaille haussa les épaules :

— Si je vous avais demandé ce bijou, me l'auriez-vous donné ?

— Certes non !

— C'est pourquoi je l'ai pris... Si vous voulez le ravoir, faites comme moi.

Hugues, hors de lui, sauta sur le bandit. Mais Briquetaille, qui se tenait sur ses gardes et cherchait une querelle, l'étreignit entre ses bras avec une telle force que Hugues sentit ses os craquer. Fou de douleur, il

mordit son adversaire au bras si violemment que le sang jaillit et rougit ses lèvres.

— Ah ! louveteau ! cria Briquetaille qui lâcha prise.

Il venait de tirer son épée ; Hugues s'était emparé d'un bâton qui traînait par là et l'attendait de pied ferme. Déjà d'un revers de sa rapière Briquetaille avait coupé en deux morceaux l'arme de l'adolescent ; il allait redoubler lorsque deux chiens furieux s'élançèrent tout à coup du fond de la cour, hurlant à plein gosier et montrant leurs crocs. Briquetaille n'eut que le temps de faire un bond en arrière pour éviter leur choc.

— Sus, Dragon ! sus, Phébé ! criait Agrippa qui accourait portant sur l'épaule un mousquet.

Briquetaille battait en retraite, menaçant de la pointe et du tranchant les deux bêtes qui se dérobaient à ses coups et le harcelaient. Le manteau qu'il avait roulé autour de son bras gauche était en pièces déjà, et déjà il avait senti l'haleine des deux molosses autour de ses jambes, lorsque, apercevant un arbre auprès de lui, d'un élan prodigieux il atteignit une des branches qui saillaient du tronc, et se mit à l'abri sur une fourche.

Dragon et Phébé tournaient et hurlaient autour de l'arbre, se dressant contre le tronc, et de leurs yeux rouges menaçaient encore le soldat qui venait d'échapper à leur poursuite.

Agrippa les rejoignit en un instant.

— Si cependant je vous cassais la tête d'un coup de ce mousquet, n'en aurais-je pas le droit ?... lui cria-t-il d'une voix indignée. C'est ce que vous ne manquerez pas de faire si vous étiez à ma place !... Mais vous êtes mon prisonnier... J'aime mieux attendre... Il faudra bien toujours que vous descendiez.

Debout sur une maîtresse branche, Briquetaille regardait partout, cherchant une issue pour la fuite, un coin pour la défense ; rien, autour de lui, que la surface nue et plane du préau, et au pied de l'arbre les deux chiens qui épiaient chacun de ses mouvements.

S'il s'avisait de sauter par terre, il ne pouvait manquer de sentir aussitôt leurs fortes mâchoires sur son cou.

— Tonnerre ! cria-t-il.

— Vous êtes pris..., répliqua Agrippa. Il faut capituler.

— Les conditions ?

— D'abord cette bague que vous avez volée.

— Une plaisanterie !... Mon intention a toujours été de la rendre... La voilà.

Il tira de son doigt la bague du jeune comte et la jeta dans le bonnet d'Agrippa.

— A présent, votre épée et le poignard.

— Si je vous jurais que je ne m'en servirai pas ?

— J'en serai bien plus sûr encore quand le poignard et l'épée ne seront plus en votre pouvoir.

Briquetaille mordit ses lèvres. Interpellant alors Hugues, qui regardait cette scène les bras croisés :

— Que dites-vous de cela, monsieur ? En voyant les armoiries gravées sur cette bague que je vous ai rendue, je vous avais cru gentilhomme !

— C'est parce que je le suis que je vois bien que vous ne l'êtes pas.

— Me prends-tu pour un bâtard, moucheron ?

De nouveau saisi d'un mouvement de colère, Briquetaille mesura de l'œil la distance qui le séparait du sol, et plia les jarrets comme un homme qui veut courir la chance d'une lutte suprême ; mais au moment où peut-être il allait prendre son élan, exaspéré par cette insulte, il vit accourir de l'autre côté du mur qui fermait la cour une troupe de paysans armés de faux, de haches et de piques, auxquels il n'aurait jamais pu échapper, eût-il vaincu en champ clos Agrippa, Hugues et les deux chiens.

Une imprécation sortit de sa bouche, et arrachant ses armes du fourreau, il les précipita violemment par terre.

— A présent vous pouvez descendre, lui cria Agrippa qui les avait ramassées.

Les chiens, qu'il tenait en laisse, grondaient sous sa main.

En une seconde le soldat fut au pied de l'arbre, et, se plaçant devant Hugues, le considéra un instant en silence. Son visage animé par les plus sauvages passions s'était subitement revêtu d'un caractère d'impassibilité où l'on retrouvait un reste de noblesse. Puis, allongeant le bras et retroussant la manche sous laquelle saignait une morsure :

— J'ai là dans les chairs un souvenir qui me forcera à penser à vous. Foi de gentilhomme, et je le suis, croyez-moi... faites que je ne vous rencontre plus !

Et redressant sa grande taille d'un air d'arrogance :

— La porte, à présent !

— Là ! répondit Agrippa en lui montrant une porte dans un coin. Mais permettez que je vous escorte. Des gens sont là qui pourraient vous faire un mauvais parti, si vous me refusiez l'honneur de vous accompagner.

La porte ouverte, Briquetaille put voir en effet que ce n'était pas une précaution inutile. Une trentaine d'hommes l'entouraient, tout prêts à se ruer sur lui, mais Agrippa faisant un signe de la main :

— Monsieur a reconnu ses torts... C'est un agneau maintenant... Nous n'avons plus, mes amis, qu'à lui souhaiter bon voyage... mais qu'il se méfie des chênes qu'il rencontrera chemin faisant ; il y pourrait un jour rester pendu.

Un éclat de rire répondit au vieil écuyer.

— Ah ! tas de canaille, si j'avais seulement une épée ! murmura le reître.

Puis il rentra dans son impassibilité, couvrant les vilains d'un regard dédaigneux.

L'innocent que M. de Montestruc avait à son service parut, tenant le cheval maigre du pandour par la bride.

Celui-ci l'enfourcha sans se presser et sortit, la tête haute, mais livide et l'œil en feu.

Quand il eut tourné l'angle du mur, Agrippa, posant la main sur l'épaule de son élève :

— Premier ennemi ! dit-il.

VII

L'AUBERGE DU « RENARD ROUGE »

VERS cette même époque, Hugues avait toujours sur ses talons un garçon à peu près de son âge, qui était pour sa jeunesse ce qu'Euryale avait été pour Nisus, Pylade pour Oreste.

Il avait trouvé cet ami, ce compagnon, ce serviteur — car le pauvre Coquelicot était tout cela pour le fils du comte Gédéon — errant dans la campagne, couchant une nuit dans une grange et la nuit suivante sur une meule de foin, vivant à l'aventure et nourri par de pauvres gens qui auraient eu pitié de laisser un chrétien mourir de faim. On n'avait jamais connu à Coquelicot de père ni de mère. Il avait grandi au hasard, s'employant de son mieux à se rendre utile à ceux qui lui jetaient une loque pour se vêtir, un morceau de pain pour manger, gardant les dindons et les oies, faisant les commissions, menant paître quelques brebis et ramassant des fagots de bois mort. On l'aimait pour sa douceur et sa patience. Son nom lui venait de la couleur de ses cheveux qu'il avait tout rouges.

C'était au demeurant un garçon assez laid et mal bâti, avec une tête trop grosse pour ses épaules, les bras longs, les jambes maigres, le corps déhanché, un nez drôle qu'on ne pouvait regarder sans rire, et de petits yeux percés par complaisance dans un visage rond comme une cerise ; mais sa bonté et son désir de

se rendre agréable à tout le monde faisait qu'on oubliait sa laideur. Coquelicot avait adopté Hugues qu'il admirait. C'était plus que son idole, c'était son grand homme.

Leur bonnes relations avaient commencé un soir d'hiver au coin d'une haie, où le petit Hugues — il pouvait avoir alors une douzaine d'années — avait rencontré Coquelicot à demi mort de froid, gisant à côté d'un fagot trop lourd pour ses pauvres épaules.

L'enfant, qui avait les pieds nus dans de méchants sabots cassés, ne pouvait plus se traîner ; il avait les mains bleues. Le cœur de Hugues s'émut de pitié, et voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, ni par prières ni par remontrances, finit par le charger sur son dos, et cahin-caha, à force de bonne volonté, parvint à le porter à la Testère, où il le coucha dans son lit. La chaleur ne tarda pas à ranimer le pauvre garçon, et quand il ouvrit les yeux, son premier regard rencontra une bonne soupe qui fumait auprès de lui.

— Avale-moi ça, lui dit Hugues.

L'enfant, qui se croyait le jouet d'un rêve, prit la cuiller de bois et mangea la soupe sans souffler mot. Mais quand il comprit, au bon goût de ce qui passait par sa bouche, qu'il était bien en vie, les yeux du malheureux se remplirent de larmes, et joignant les mains :

— Comment ! vous qui avez de si beaux habits, vous avez pu vous occuper de moi qui ne porte que des guenilles ?

Les habits du petit Hugues n'étaient point beaux, étant taillés dans une grosse étoffe de laine ; mais comme on n'y voyait ni trous ni taches, ils paraissaient superbes au petit vagabond.

Ce mot toucha Hugues et lui fit deviner à quel degré de misère était tombé cet orphelin.

— Tranquillise-toi, lui dit-il, tu vas jeter là tes méchantes loques, qui laissent ton pauvre corps à demi

nu ; ma mère te donnera de bons vêtements qui te tiendront chaud.

M^{me} de Montestruc, avertie, se rendit vite au désir de son fils. Coquelicot fut habillé des pieds à la tête ; mais, cela fait, la mère prit son fils à part :

— Tu as sauvé un de tes semblables ; à présent, mon enfant, tu as charge d'âme, lui dit-elle.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu dois t'occuper de ce pauvre être que la Providence t'a confié, et ne plus le laisser vaguer à l'aventure sans soin et sans secours.

— Que me conseillez-vous ?

— Cherche ; tu me diras tantôt ce que ton raisonnement t'aura engagé à faire.

L'enfant se gratta le front et chercha. Le soir, au dîner :

— Mère, dit-il, je crois que j'ai trouvé.

— Voyons.

— L'innocent que vous gardez par charité ne suffit pas à la besogne dans la maison ; il y a cent choses à faire qu'il néglige faute de temps, fendre du bois, tirer de l'eau, aller aux provisions, prendre soin du potager, mener les trois vaches aux champs, serrer les fruits, ramasser des fagots, que sais-je, moi ! Coquelicot se mettra à tout. Il a bon cœur et ne reculera pas devant le travail. De cette façon il gagnera le pain qu'il mange et ne vivra plus d'aumônes, ce qui finirait peut-être par lui faire prendre de mauvaises habitudes. Moi, je lui apprendrai à lire pour lui dégourdir l'esprit.

— Très bien, mon fils, dit M^{me} de Montestruc qui embrassa Hugues ; à partir d'aujourd'hui, Coquelicot peut coucher à la maison.

Coquelicot, qui n'avait plus ni faim ni froid, se crut dans le paradis.

Quand un enfant a supporté sans en mourir toutes les privations que Coquelicot avait endurées, il a une santé de fer et devient fort comme un jeune poulain

élevé dans un pré. Coquelicot fit à la Testère l'ouvrage d'un homme. Il se montrait aussi très empressé à profiter des leçons que Hugues lui donnait avec un grand zèle et la ponctualité d'un magister. Mais se mettre des lettres dans la tête et apprendre à lire dans un livre quand on a toujours vécu à la belle étoile, ce n'est pas commode. Coquelicot s'appliquait de grands coups de poing pour se faire entrer les choses dans la cervelle et, désespéré devant ces signes cabalistiques qui lui représentaient des sons et des idées :

— Que voulez-vous que j'y fasse ? disait-il en pleurant, je suis si bête !

Ces quatre mots devinrent sa formule habituelle, et rarement il commençait une phrase sans dire : « Moi qui suis si bête !... »

Or Coquelicot, avec son air ahuri et bon enfant, était fin comme une belette, rusé comme un renard, adroit comme un singe et agile comme un écureuil. On n'avait pas besoin de lui répéter deux fois les mêmes choses. Il comprenait tout à demi-mot et observait tout.

Il sut le prouver peu de temps après.

Il arriva un jour que Hugues, qui n'avait peur de rien, s'étant mis en tête de traverser le Gers débordé pour ramasser des carpes dans des trous, perdit pied et, bien qu'il sût nager comme un chien, emporté par le courant et embarrassé dans des herbes, faillit se noyer.

Coquelicot, qui avait vu le péril, se jeta dans une barque, fit force de rames et tira de l'eau l'imprudent qui ne donnait plus signe de vie. Des meuniers qui avaient vu ce spectacle sortirent de leur moulin et s'empressèrent autour de Hugues que Coquelicot venait de déposer sur la berge. Les conseils pleuvaient. Les plus madrés parlaient de le pendre par les pieds, la tête en bas, pour lui faire rendre, disaient-ils, l'eau qu'il avait bue. Coquelicot regimba comme un beau diable.

— Voilà un remède qui tuerait un homme bien portant, que ferait-il sur un malade ? s'écria-t-il.

— Alors que faire ?

— Moi qui suis si bête, j'ai ma petite idée... Ce n'est pas l'eau qu'il a bue qui l'étouffe... — vous n'en boiriez guère si on vous mettait la tête dans la rivière — c'est l'air qui lui manque. Il faut donc qu'il respire, puis qu'il ait chaud, parce qu'il est tout glacé.

Tout en parlant, Coquelicot, qui ne perdait pas une seconde, avait emporté son jeune maître, et l'ayant déshabillé le coucha près d'un bon feu, sur un plan légèrement incliné.

— Vite, à présent, de l'eau-de-vie !

On lui obéissait sans savoir pourquoi. Vidant alors un flacon d'eau-de-vie sur un chiffon de laine, il se mit à frictionner le noyé vigoureusement. Entraînés par son air de conviction, les gens du moulin l'imitèrent. L'un prenait une jambe, l'autre un bras. Coquelicot avait aussi recommandé qu'on laissât les fenêtres ouvertes pour qu'on eût de l'air. Enfin, la poitrine de Hugues se gonfla et il ouvrit les yeux. Le premier mouvement de Coquelicot fut de se jeter à son cou.

— Voilà, dit-il, comment on sauve un noyé ! Moi qui suis si bête, j'ai appris ça tout seul.

Hugues grandissait et commençait à avoir la tournure d'un homme. Le duc de Mirepoix, qui faisait de temps à autre de petites visites à la Testère, lui avait donné permission de chasser le lapin dans ses bois, et Hugues en usait à sa guise, tantôt avec des pièges qu'il tendait parmi les buissons, tantôt à l'affût avec une arbalète. C'était pour lui un grand délassement ; Coquelicot ne manquait jamais de l'accompagner dans ces expéditions.

Un soir, étant sur la lisière d'une forêt, un gentilhomme vint à passer à cheval, suivi d'une troupe de gens. C'était un homme de haute taille et de grande mine, qui ne comptait guère plus de trente ans, et qui

passait pour avoir la tête chaude et la main leste, fier avec cela comme un archiduc, et ne se gênant pour personne. On l'appelait le marquis de Saint-Ellix, et le train de prince qu'il menait dans le pays lui avait fait une magnifique réputation. Hugues, au moment de leur rencontre, glissait dans sa gibecière quatre ou cinq lapins qu'il avait tués.

Le marquis s'arrêta, le poing sur la hanche :

— Combien de lapins volés ? lui dit-il.

— Point de volés, plusieurs de pris, répliqua Hugues en relevant la tête.

— Moi qui suis bête, je n'aurais pas répondu, murmura Coquelicot.

— N'est-ce pas M. le duc de Mirepoix qui t'a donné permission de vaguer sur ces terres ? continua le marquis, tandis que Hugues achevait de fermer le sac.

— C'est lui, ce qui fait que je ne comprends pas que vous vous mêliez d'une chose qui ne vous regarde point.

— Je crois que le roquet aboie ! Vous verrez que plus tard il voudra mordre ! riposta le cavalier d'un air de mépris. S'il n'y a pas de honte à laisser ainsi braconner un vaurien tel que toi !

— La honte est à ceux qui se mettent à cheval pour insulter les gens qui sont à pied, et s'arrangent pour être dix contre deux.

— Insolent ! s'écria M. de Saint-Ellix.

Et se tournant vers l'un des hommes qui l'entouraient :

— Va me tirer l'oreille à ce drôle ! dit-il.

— Voilà justement ce que je craignais ! soupira Coquelicot.

Et tout bas à l'oreille de son ami :

— Filez à présent.

Mais Hugues, campé solidement sur ses jambes, attendait l'homme qui s'avancait ; il le laissa approcher, puis, glissant de côté au moment où celui-ci levait les

bras pour le saisir, d'un croc-en-jambe appuyé d'un vigoureux coup de poing appliqué en pleine poitrine, il l'envoya rouler dans un fossé.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis?... dit-il alors. Le drôle a des dents !

— On les lui cassera ! hurla le marquis furieux.

Et tirant un pistolet de ses fontes, il lâcha le coup ; mais Hugues, qui se tenait sur ses gardes, sut éviter la balle par un saut rapide.

— Manqué !... s'écria-t-il en riant. Moi, quand je me mêle de tirer, j'attrape.

Et avant que le marquis pût se douter de ce qu'il voulait faire, bondissant sur un tertre et poussant une flèche dans son arbalète :

— A votre bonnet, monsieur le marquis ; moi, je n'assassine pas, mais j'oblige les gens impolis à me saluer !

Le trait siffla, et comme autrefois la flèche de Guillaume Tell enlevait la pomme sur le front de son fils, celle de Hugues fit sauter par terre le bonnet d'écarlate fourré de menu vair qui paraît la tête de M. de Saint-Ellix.

Le marquis poussa un cri de rage, et piquant sa monture voulut se jeter sur le jeune archer ; mais Hugues avait l'avantage du terrain. D'un bond il venait d'atteindre un fourré épais dont le taillis se répandait parmi des amas de rochers où un cheval n'aurait su où poser les pieds. Avant même que M. de Saint-Ellix eût gravi la crête du talus qui l'en séparait, le jeune archer avait disparu et rejoignait Coquelicot, qui l'y avait précédé, sans oublier la gibecière aux lapins. Dans ce massif profond d'arbustes et de broussailles que le vent faisait onduler, leur fuite ne laissait pas plus de traces que le passage de deux louveteaux.

Le marquis rôdait au bord du fourré. Exaspéré de ne trouver aucune issue où il pût se jeter au galop, et frappé au visage par les branches des buissons qu'il

essayait de fendre, aveuglé par le feuillage, déchiré par les épines :

— Nous nous reverrons ! cria-t-il enfin d'une voix tonnante.

— Je l'espère bien ! lui répondit une voix lointaine que le vent portait par-dessus les vagues flottantes des rameaux.

Hugues et le marquis devaient se retrouver en effet.

A certaines époques de l'année qui répondaient au jour de sa fête et à l'anniversaire de sa naissance, Hugues avait permission d'emmener sa bande et de la régaler dans quelque auberge, après avoir battu le pays.

Il y avait alors, à l'Ile-en-Noé, une hôtellerie où l'on se rendait au temps des foires et qui rivalisait en réputation avec celle de la *Carpe d'or* de Saint-Jean-le-Comtal. Hugues choisit donc l'auberge du *Renard rouge* pour s'y divertir avec ses amis, et commanda un bon dîner, en faisant sonner fièrement les quelques pièces qu'Agrippa avait glissées dans sa poche. Tandis qu'on rangeait les casseroles sur les fourneaux et qu'on apprêtait le couvert, il se mit à courir le village, ramassant les plus beaux raisins des treilles et les plus beaux fruits des espaliers.

M. de Saint-Ellix arriva sur ces entrefaites avec sa meute et ses piqueurs. Deux ou trois amis l'accompagnaient, faisant grand bruit. Un jeune écuyer de bonne mine, qui avait la peau couleur de bois de noyer, le visage triste et hautain et le corps enveloppé d'un vêtement de laine blanche, sauta de selle, et, prenant le cheval du marquis par la bride, l'aida à mettre pied à terre.

A peine entré dans l'auberge, toujours suivi de ses amis et de l'écuyer :

— Holà ! à dîner ! et vivement ! cria le marquis en frappant du manche de son fouet sur la table. Et toi, Kadour, malgré l'horreur que t'inspirent les lois du

Prophète contre le jus de la treille, va faire un tour à la cave, et rapporte-nous une ample provision de ces bonnes vieilles bouteilles que l'hôtelier, qui s'y connaît, cache derrière les fagots.

L'Arabe, sans répondre, sortit lentement.

Le marquis s'aperçut alors qu'une nappe était déjà dressée avec une belle rangée d'assiettes autour de la table. Une fille, les bras nus, apportait une soupière d'où s'échappait une vapeur odorante.

— Parbleu ! dit le marquis, voilà qui est fait par enchantement, nous n'aurons pas eu le temps d'attendre !

Et bravement il s'assit, tendant son verre pour qu'on lui servît à boire.

La servante resta un peu ahurie, mais ayant reçu un baiser sur la joue et un petit écu dans la main, se sauva en riant.

— Ma foi, ça les regarde, qu'ils s'arrangent ! dit-elle.

Hugues revint, et apercevant les convives autour de la table qui lui était destinée, réclama poliment.

— Passez votre chemin, mon brave homme ! répliqua sans le voir M. de Saint-Ellix, qui avait la bouche pleine.

— Dieu ! le marquis ! fit Coquelicot, à qui l'accent de cette voix donnait le frisson.

Mais Hugues insista avec plus de force. Il avait commandé le dîner, il l'avait payé ; le dîner était à lui.

Le marquis se retourna et le reconnut.

— Tiens ! fit-il en le toisant, le braconnier aux lapins !

— Nous sommes perdus ! murmura Coquelicot.

Cependant le marquis, remplissant son verre :

— Bien te prend d'arriver dans un moment où la bonne chère me met en belle humeur ! Il est très bon, ce dîner... Et en faveur de ce petit vin claret, je te pardonne ton incartade de l'autre jour... Donc, prends un morceau de pain, et file !

Kadour, qui venait de rentrer, passa près de Hugues, et d'une voix basse, sans le regarder :

— Tu es le plus faible, tais-toi... le silence est d'or. Mais Hugues n'entendait pas de cette oreille-là ; il commençait à s'échauffer. Vainement Coquelicot le tirait-il par la manche de son habit ; il poussa droit à la table, et frappant du plat de la main sur la nappe :

— Tout ce qui est là-dessus m'appartient, donc je le veux et je l'aurai.

— Moi qui suis bête, quand je ne suis pas le plus fort, je file doux..., se disait Coquelicot. L'écuyer à la peau couleur de pain bis est un sage !

Pour le coup, la colère du marquis éclata. A son tour il frappa du poing sur la table, et d'une si terrible façon que les verres et les assiettes en tintèrent ; se levant là-dessus :

— Ah ! tu veux que je me souviene de ce que tu m'as fait un soir, le long d'un bois?... Eh bien, soit ! Tu vas payer pour hier et pour aujourd'hui !

— Gare à présent ! murmura Coquelicot qui, à tout hasard, retroussa ses manches.

Le marquis venait de faire signe à deux de ses gens qui sautèrent sur Hugues. Mais le jeune gars était plus robuste qu'on ne supposait, et en un tour de main les deux laquais furent par terre.

Kadour s'approcha vivement de M. de Saint-Ellix :

— Mon maître veut-il que je parle à cet homme ? dit-il. Il est jeune comme moi, et peut-être...

Mais l'écartant du geste avec violence :

— Toi, laisse-moi tranquille ou je t'assomme, vil mécréant ! s'écria le marquis.

Et se tournant vers ses domestiques, le visage en feu :

— Qu'on l'empoigne mort ou vif !

Les piqueurs se ruèrent sur Hugues ; Coquelicot et quelques-uns de ses camarades s'élancèrent à son secours ; les gens qui avaient suivi les amis de M. de Saint-Ellix se jetèrent dans la bagarre. La mêlée devint générale. Seul Kadour, les poings crispés, se tenait à l'écart. Au milieu de la salle et parmi les chaises

renversées, les horions pleuvaient dru comme grêle. On riait beaucoup autour de la table. Les garçons du pays qui reconnaissaient Hugues pour leur chef, n'avaient ni sa taille ni sa force ; quelques-uns lâchèrent pied ; d'autres, battus et meurtris, se sauvèrent dans les coins ; Coquelicot, criblé de coups, gisait inanimé par terre. Hugues dut céder au nombre et tomba. Terrassé, les habits en morceaux, il fut lié de cordes et couché sur un banc.

— A mon tour, dit M. de Saint-Ellix ; un méchant vaurien tel que toi mérite qu'on le corrige... Tu vas être fouaillé comme un chien, à coups de verges.

— Moi ! cria Hugues.

Il fit un effort désespéré pour briser les liens qui le garrottaient.

— Rien n'y fera, reprit le marquis, ces cordes t'entreront dans les chairs avant de rompre.

On voyait en effet des lignes rouges se dessiner autour des poignets du prisonnier ; ses mains étaient devenues bleues.

Cependant on avait arraché les vêtements qui lui couvraient le haut du corps ; des lanières de cuir, enroulées autour de ses jambes et de ses épaules l'attachaient solidement au banc sur lequel il était couché à plat ventre.

Déjà un piqueur avait pris en main une forte baguette d'osier flexible et dure qu'il faisait tournoyer et siffler autour de sa tête.

— Frappe ! cria le marquis.

Un gémissement sourd, arraché par la colère plus que par la douleur, répondit au premier coup. Au troisième, Hugues s'évanouit.

— Assez ! dit M. de Saint-Ellix.

Il fit dénouer les lanières de cuir et les cordes qui emprisonnaient les membres de Hugues, et lui ayant fait jeter une potée d'eau au visage pour le ranimer :

— Voilà comment on punit les écoliers, dit-il.

— Monsieur, dit Hugues, qui attacha sur lui ses yeux injectés de sang, vous avez eu tort de ne pas me tuer, car je me vengerai.

— Essaye, répliqua dédaigneusement M. de Saint-Ellix qui se remit à table.

Hugues prit le chemin de la Testère dans un état voisin de la folie. Ses artères battaient, ses tempes sifflaient, il avait comme un bourdonnement dans le cerveau. Il se demandait si tout cela était vrai, cette rencontre, cette lutte, cet échange de paroles, ces verges... Alors il frissonnait, et des cris de fureur lui montaient aux lèvres. Coquelicot se traînait, clopin-clopant.

Au moment où Hugues venait de dépasser les dernières maisons du village, il entendit derrière lui le pas d'un homme qui courait. Il se retourna et reconnut l'Arabe dont le burnous de laine blanche flottait au vent et qui fut à son côté en un instant. Posant alors la main sur l'épaule du vaincu :

— Tu as eu le courage, dit Kadour, aie la patience. La patience, c'est le ver qui ronge la racine du chêne, c'est la goutte d'eau qui creuse le rocher.

Sa main quitta l'épaule de Hugues, et l'Arabe s'éloigna, drapé dans les plis de son burnous.

Agrippa, qui aperçut Hugues le premier, fut effrayé du bouleversement de ses traits, et comme il allait l'interroger :

— Laisse-moi, lui dit Hugues, c'est à ma mère que je veux parler d'abord.

Il courut à son appartement. La comtesse eut peur en le voyant. Elle avait devant elle le visage même du comte Gédéon quand une passion violente l'animait. Hugues se jeta sur elle, et d'une voix âpre, sans larmes, avec les inflexions d'une rage sourde, il lui raconta ce qui s'était passé à l'auberge du *Renard rouge*, l'altercation, la bataille, les coups, et cet évanouissement qui avait suivi la flagellation.

M^{me} de Montestruc devint toute pâle. Elle saisit Hugues par la main :

— Tu te vengeras ? dit-elle.

— Ah ! oui, je vous le jure !

— Ne jure pas ! je lis cela dans tes yeux... mais attends !...

Ce mot, qui lui rappelait les paroles de Kadour, fit bondir le fils du comte Gédéon.

— Attendre !... quand il y a là-haut dix épées, sans parler de celle qui reste suspendue au chevet de mon lit et qui a des taches de sang jusqu'à la garde !

— Attends, te dis-je, la vengeance se mange froide.

La comtesse, qui avait posé la main sur la tête de son fils, réfléchit un instant.

— Tu as du sang noble dans les veines, c'est donc l'épée à la main que tu dois te venger, reprit-elle. Mais il ne faut pas que tu succombes dans ce duel, le premier ! Que deviendrais-je, moi, s'il te tuait, ce marquis ? Il aurait le fils comme un autre a eu le père !! non !... non !... et puis un coup dans la poitrine qui le jetterait mort à tes pieds, ce n'est point assez !... Où serait la souffrance ? où serait l'humiliation ?... Ce que tu as subi, il faut qu'il le subisse à son tour, et dans les mêmes conditions.

— Mais comment ?

— L'occasion a le pied boiteux ; mais elle arrive !... Quand un homme de ton nom a reçu un bienfait, il le rend au centuple ; quand il a reçu une injure, c'est au quadruple qu'il la rend !... Quelques mois de plus ou de moins, qu'est-ce ? Épie, cherche ; tu prouveras en outre par ta patience que tu as la volonté longue et persévérante... Prépare tes moyens... ne donne rien au hasard, rien à l'aventure... ne pense qu'à vaincre... Et sais-tu pourquoi je te parle avec cette âpreté et cette hauteur, mon fils ? C'est parce que tu portes un nom qui n'a que toi pour représentant et pour défenseur, et que c'est à toi d'en répondre ; parce que ton

devoir est de le transmettre sans tache et sans souillure à ceux qui naîtront de toi, comme tu l'as reçu de ton père, mort l'épée au poing ; parce que tu entres dans la vie, et que ce serait y mal entrer que de ne pas tirer une vengeance éclatante de celui qui t'a fait cette mortelle injure... Il faut qu'à ton premier coup on reconnaisse de quel sang tu sors... Va, c'est l'esprit, c'est l'âme de ton père qui te parlent par ma voix !... Tu l'écouteras... On le dit redoutable ce marquis... il faut donc que ta main s'accoutume plus encore à l'épée et en connaisse toutes les ruses... Creuse, trouve ta voie, ourdis ton plan ; mais quand l'heure sera venue, quand tu auras la certitude de pouvoir le tenir sous ton pied, alors bondis et frappe !

De l'émotion terrible qu'il avait éprouvée tout à l'heure il ne restait plus sur le visage de Hugues qu'une pâleur livide où l'on voyait briller l'éclair des yeux. Le calme s'était fait dans ce bouleversement.

— Vous serez contente, ma mère, dit-il, j'attendrai et je frapperai.

VIII

COMÉDIE ET TRAGÉDIE

DÈS le lendemain, on aurait pu croire que le fils du comte Gédéon avait oublié l'aventure de l'auberge du *Renard rouge*. Il n'en parlait jamais, pas même à Coquelicot. Quand l'un des témoins de cette journée faisait quelque allusion, Hugues semblait ne pas entendre ou changeait le sujet de la conversation. Cependant il avait fait confidence de ses projets et de son ressentiment à Agrippa.

— Madame la comtesse a raison, lui dit le vieil écuyer qui l'avait écouté attentivement, la rancune qui parle est une rancune qui s'exhale et s'envole en

fumée, la rancune qui se tait est une rancune qui rmine et prend racine... D'ailleurs pourquoi avertir son ennemi... surtout quand il est le plus fort ?

On les vit plus souvent dans la salle où des panoplies leur offraient une collection nombreuse de toute espèce d'armes. Coquelicot, qui les y accompagnait, s'étonnait de l'acharnement qu'ils mettaient l'un l'autre à s'escrimer d'estoc et de taille ; mais il avait une telle habitude de faire ce que Hugues faisait, qu'à son tour il décrochait une épée et l'imitait.

Quelquefois Hugues l'engageait à se mettre du côté d'Agrippa et à le charger de compagnie. Alors il redoublait d'attention, et à force de souplesse et d'agilité, parvenait parfois à leur tenir tête.

— Bravo ! criait Agrippa enthousiasmé.

— Ah ! disait Hugues avec une nuance de dépit, ce n'est pas encore la main et le jeu de Briquetaille !

— Mais si, mais si ! répondait Coquelicot, qui ne pouvait s'imaginer que son maître fût inférieur à personne au monde, pas même au dieu Mars.

Il y avait quinze ou dix-huit mois à peu près que les événements dont l'auberge du *Renard rouge* avait vu les péripéties s'étaient passés, lorsque Hugues, qui n'avait pas perdu une occasion de s'informer en cachette des habitudes et de la vie de M. de Saint-Ellix, fit savoir un jour à tous ceux qui l'avaient accompagné à l'Ile-en-Noé, qu'il avait à leur parler, et les réunissant autour de lui :

— Mes amis, leur dit-il, avez-vous oublié ce qui nous est arrivé à l'auberge du *Renard rouge*, où nous avons rencontré le marquis de Saint-Ellix ?

— Non, certes ! s'écria-t-on de tous les côtés à la fois.

— Bon ! moi je m'en souviens tous les jours et à toute heure, et si je vous en parle, c'est pour savoir si vous êtes disposés à vous en souvenir avec moi. Toi, Jacquelin, qu'en dis-tu ?

Celui que Hugues venait de désigner par ce nom se détacha de la bande, et s'approchant :

— Si je ne vous en parlais jamais, c'est parce que vous n'aviez pas l'air de vous en soucier... Quant à moi, cette histoire me revient sans cesse à la pensée... C'est comme un poids que j'ai sur le cœur. Comprenez donc ! un coup dont je suis resté boiteux pendant six semaines !

— Alors, si on vous proposait de rendre au marquis de Saint-Ellix dent pour dent, œil pour œil, vous accepteriez ?

Un cri s'éleva :

— Tous ! tous !

— Et me laisseriez-vous le soin de mener l'affaire, à moi qui ai le plus souffert de l'insolence et de la méchanceté de ce damné marquis ?

— Oui ! oui !

— Et vous me jurez de m'obéir fidèlement en toutes choses, comme des soldats à leur chef ?

— Nous le jurons !

— Et de me suivre partout où je vous conduirai ?

— Partout.

— Bien ! comptez sur moi comme je compte sur vous.

Comme il achevait de parler, un bateleur vint à passer sur un sentier voisin, menant un ours à la chaîne.

On ne savait pas lequel était le plus misérable de l'homme ou de la bête : l'un dépenaillé, vêtu d'un bout de manteau et coiffé d'un lambeau de feutre, l'autre tout pelé et montrant les os.

Le pauvre hère, voyant une troupe de jeunes gens, tira l'ours par sa chaîne, et, levant son bâton, se mit à le faire sauter. L'ours dansait tristement. Le maître, qui lui enseignait les belles manières, n'avait point l'air gai. Son bissac pendait mollement sur son dos. Ses joues creuses faisaient voir qu'il ne déjeunait pas tous les matins et qu'il ne dînait pas tous les soirs. Le

cœur de Coquelicot s'émut à ce spectacle pitoyable, et, prenant un chapeau, il s'avisa de faire une quête parmi ses camarades.

— Pour le pauvre homme et pour son compagnon, disait-il.

Chacun tira de sa poche ce qu'il y trouva, qui un sou, qui un chiffon de pain. Quand le chapeau était plein, Coquelicot le vidait dans le bissac du bateleur qui se gonflait à vue d'œil. Hugues, auquel Coquelicot s'adressa le dernier, mit dans le chapeau un gros écu. Jamais le pauvre diable ne s'était vu à pareille fête. Son premier soin, après avoir remercié tout le monde, fut de démuseler sa bête, et de partager avec elle un gros morceau de pain qu'il avait mis à part, et auquel il ajouta deux ou trois pommes.

— Cela est d'une bonne âme et me donne bonne opinion de l'homme, dit Coquelicot.

L'ours s'était accroupi et, pressant la miche de pain entre ses pattes sous lesquelles il avait rangé les pommes, mangeait honnêtement son déjeuner, sans bruit. Ses petits yeux reluisaient de plaisir.

— Oh ! vous pouvez approcher, dit le bateleur, qui remarquait que l'assistance se tenait à l'écart depuis qu'il avait débouclé la muselière de son ours ; il n'est pas méchant et ne vous fera aucun mal.

Quelques-uns s'approchèrent, et Coquelicot, voulant faire preuve de hardiesse, passa la main sur la croupe fourrée de l'animal qui ne grogna point et le regarda d'un œil qui semblait dire : « Je vous reconnais ; c'est vous qui avez fait la quête. »

— Ne craignez rien, reprit le bateleur qui s'était assis à côté de sa bête, Victor et moi — *Victor*, c'est le nom de mon camarade — nous sommes de braves gens et nous restons tout à votre service ; nous ne sommes point des ingrats, et si vous avez besoin de nous quelque jour, vous nous trouverez.

— Qui sait ? fit Coquelicot.

Deux jours après, Hugues, qui avait mûri son projet, réunit de nouveau sa bande autour de lui.

— Le marquis est venu chez nous, dit-il, il est juste que nous lui rendions sa visite... Il a mangé notre dîner à l'auberge du *Renard rouge*... vous plaît-il que nous mangions son souper dans son château de Saint-Savy ?

— Oui ! oui ! cria la troupe, alléchée déjà par cette idée admirable de manger le souper d'un marquis.

— Alors, demain matin, soyez prêts à la première pointe du jour, et suivez-moi !

Tous, le lendemain, étaient exacts au rendez-vous, tous choisis parmi les plus déterminés. Hugues les passa en revue et les avertit qu'ils jouaient une grosse partie où il pourrait y avoir mort d'homme.

— Si donc quelqu'un d'entre vous ne se sent pas le courage d'aller jusqu'au bout, il en est temps encore, que celui-là sorte des rangs et se retire. Je ne lui en voudrai pas...

Personne ne bougea.

Bien sûr alors que pas un des soldats qu'il avait rassemblés ne déserterait, Hugues les conduisit incontinent dans une vieille mesure où il leur fit voir, cachés dans un coin, sous de la paille, des amas de vêtements bizarres dont il les engagea à se couvrir. Chacun prit ce qui lui tomba sous la main. Ainsi affublés de robes, de bonnets, de casaques et de manteaux de toutes les formes et de toutes les couleurs, cette jeunesse avait l'apparence d'une troupe de saltimbanques ou de bohémiens disant la bonne aventure.

Les garçons riaient en se regardant les uns les autres. Il y avait parmi cet attirail de comédiens battant les foires, tant de perruques et de fausses barbes, qu'après s'en être coiffés ils ne pouvaient plus se reconnaître. Le frère ne savait plus où était son frère.

— A présent, reprit Hugues, cherchez dans cet autre coin et glissez sous vos habits les armes que vous y trouverez.



Il y avait là, en effet, derrière de vieilles futailles, des dagues, des poignards, des pistolets en assez grande quantité pour que chacun y pût choisir ce qui était à sa convenance. Ce n'était pas tout encore. Dans cette même cachette, les jeunes compagnons du jeune comte découvrirent avec joie une collection extravagante d'instruments de musique qui, mis en branle, pouvaient suffire à défrayer tous les charivaris qui se donnaient dans la province.

— Partagez-vous tambours et trompettes, dit Hugues à ceux qui l'entouraient, il n'est pas besoin d'en savoir jouer pour s'en servir... Vous verrez que ces petites machines bruyantes auront aussi leur utilité.

On lui obéit en riant beaucoup, et les instruments de musique furent accrochés à côté des armes.

Dès que le partage eut été terminé :

— Et maintenant, en route ! cria Hugues.

Le château que le marquis habitait en ce moment s'élevait dans un endroit sauvage, aux environs de Saint-Savy et en portait le nom. On se dirigea de ce côté-là d'un pas délibéré. Chemin faisant, on ne fut pas peu surpris de rencontrer le bateleur et son ours qui avaient l'air d'attendre au coin d'une haie.

— Tiens ! Victor ! dit quelqu'un de la bande.

Les conjurés furent encore plus surpris quand ils virent l'ours et son propriétaire se mettre à leur suite sans souffler mot et marcher du même pas.

— Ça, c'est une idée qui m'est venue, dit Coquelicot d'un air modeste.

— A toi qui es si bête ?

— A moi qui suis si bête, et ça m'étonne.

Et Coquelicot, qui était en belle humeur, suspendit un tambour de basque au cou de Victor.

— Il est juste, dit-il, qu'il fasse partie de l'orchestre, puisqu'il fait partie de l'expédition.

Quand les conjurés touchèrent aux portes du château, par l'ordre de son chef toute la bande s'arrêta et,

se rangeant sur une seule file, se mit à battre du tambour, à souffler dans les trompettes et les flageolets, à gratter de la mandoline et du luth, avec un tel ensemble et une vigueur si remarquable, qu'attirée par ce bruit infernal, toute la valetaille se précipita aux fenêtres.

A la vue du spectacle étrange qui s'étalait sous leurs yeux, ces messieurs et ces dames des cuisines et de l'office, de l'antichambre et des écuries, poussèrent des cris d'allégresse et ne purent résister au désir de voir de plus près des choses si singulières. Tous prirent en courant le chemin des escaliers et des portes, et en un instant toute la troupe fut dehors.

Hugues l'attendait de pied ferme, un formidable bonnet fourré sur la tête et vêtu d'une houppelande chamarrée qui lui donnait l'apparence d'un roi mage. Coquelicot, dans un costume non moins bizarre, battait du tambourin à son côté.

Aussitôt qu'il aperçut le flot de la valetaille s'élançant par toutes les issues, il donna le signal en levant en l'air une espèce de sceptre en bois doré qu'il avait à la main. Soudain l'orchestre fit rage, et l'ours, excité par le bruit, se mit à danser, exécutant avec grâce et vélocité les plus belles cabrioles de son répertoire.

Quand il vit tout le monde en liesse, riant et se tenant les côtes, Hugues, avisant un majordome reconnaissable à la chaîne d'or qu'il portait au cou non moins qu'à la majesté de son attitude, se dirigea vers lui et, l'ayant salué avec les marques du plus profond respect, lui proposa de jouer la comédie. Il voulait, disait-il, lui donner la primeur de leur savoir-faire, et si un homme de goût tel que lui était satisfait de leurs petits talents, il se fiait pour leur salaire à sa générosité, se bornant à demander provisoirement quelques cruches de vin pour rafraîchir sa troupe, heureuse de travailler devant Sa Seigneurie.

Flatté de ce petit discours qui chatouillait sa vanité,

le majordome sourit, accepta, et prenant d'un pas majestueux la tête du cortège, introduisit Hugues et les siens dans le château ; l'ours suivait toujours, portant son tambour de basque.

On se trouva bientôt dans une vaste galerie qui communiquait par un escalier en spirale avec un préau fermé de grands murs tout nus. Les tables qui garnissaient cette galerie furent bientôt chargées de brocs et de cruches autour desquels se pressaient les gens du château. Tout à côté, par les vitres de larges portes cintrées, on voyait dans une pièce voisine un couvert dressé où brillait une riche vaisselle.

— C'est là que M. le marquis mange, dit le majordome en se découvrant ; si je suis content de vous, j'irai avertir Sa Seigneurie, et elle daignera venir elle-même assister au spectacle.

— Quel bonheur ! s'écria Hugues qui s'inclina.

Ses camarades et lui avaient la mémoire nourrie des farces et des sottises qu'ils avaient vu représenter à Auch au temps des foires, et ils eurent bientôt fait d'organiser une parade qui n'était à vrai dire qu'un cadre où ils mettaient ce qu'ils voulaient. L'ours et le bateleur y jouaient un rôle. Mis en gaieté par la représentation, un palefrenier remplit son verre, un valet de chiens l'imita, et la contagion gagnant de proche en proche, chacun se mit à boire. Bientôt après, un cuisinier, suivi de deux marmitons, apporta des quartiers de viande froide qu'il offrit aux comédiens.

— Après vous, dit Hugues.

La valetaille trouva le procédé délicat et se donna une franche lippée, tandis que les lazzis continuaient. On riait à gorge déployée. Coquelicot, avec sa face rouge enfarinée, se multipliait. Les plus forts applaudissements étaient pour lui. L'ours aussi en avait sa part.

Assuré de sa popularité, quand il vit l'auditoire bien engorgé de vin et tout allumé par le rire :

— Tout cela n'est rien ! cria-t-il ; que diriez-vous, si vous voyiez le saut périlleux de l'ours à la cour de l'empereur de la Chine ? Voilà le beau ! c'est le bouquet !

— Le saut périlleux !... cria-t-on de toutes parts. Nous voulons le saut périlleux !

Coquelicot salua :

— Mon maître, l'illustre et magnifique seigneur don Guzman Patricio y Gomez Fueras d'Oviedo n'a qu'un désir, celui de complaire à cette belle assemblée, mais ici, dans cette salle, ce n'est point assez haut !

— Comment point assez haut ? cria le majordome qui se rengorgea.

— Non, seigneur, et l'empereur de la Chine que voilà, — et Coquelicot du bout de son sceptre désignait le bateleur qui saluait, — l'empereur de la Chine vous dira lui-même que l'ours se casserait la tête contre le plafond... Il a une agilité si surprenante qu'il touche aux nuages, et qu'un jour il a failli s'accrocher à l'une des cornes de la lune !... Le saut périlleux ne peut se faire qu'en pleine campagne ou dans une cour, à ciel ouvert... là, par exemple.

— A la cour ! à la cour ! cria-t-on d'une seule voix.

Et tout le monde se précipita vers l'escalier et se mit à descendre à grand bruit, riant et se bousculant.

— Voici l'instant... ayez l'œil sur Victor, dit Coquelicot à l'oreille du bateleur qui répondit par un signe.

Ils quittèrent la galerie à la suite de la valetaille qui déjà se répandait dans la cour ; de grands cris s'en élevèrent à la vue de l'ours qui se montra tout à coup sans muselière, et tout le monde se précipita vers le mur du fond.

— Attention à présent, messieurs et mesdames, voici le tour qui va commencer ! cria le bateleur.

Il se fit un grand silence partout, et chacun pencha la tête en avant pour mieux voir, tandis que le bateleur, prenant l'ours délicatement par l'oreille, l'atta-

chait par un bout de corde à un anneau scellé dans la muraille, à la porte même de l'escalier.

Cela fait, il le piqua légèrement à l'épaule. Victor se dressa sur ses pattes de derrière, grognant et montrant ses dents pointues. Tout au fond de la cour, la valetaille recula.

— Regarde bien ces bonnes gens qui sont là-bas, reprit le bateleur ; si l'un d'eux fait mine de bouger, tu as bon appétit, Victor, mon ami, je te donne permission de sauter sur lui et de le manger.

Victor répondit par un rugissement qui fit passer un frisson dans l'assemblée.

Le bateleur alors, se redressant et laissant l'ours bravement assis sur son train de derrière devant la porte, au bas de l'escalier :

— Messieurs, dit-il à ses compagnons penchés aux fenêtres, vous pouvez faire ripaille tout à votre aise, personne ne passera par ici sans le consentement de Victor, et je vous jure qu'il ne le donnera à personne.

— A table ! cria Hugues.

Ses complices avaient mis le temps à profit. Ils avaient fait main basse à l'office et à la cuisine. La table, apprêtée pour le marquis de Saint-Ellix, ployait sous le nombre et la pesanteur des plats. On les attaqua de tous les côtés à la fois, et le tapage devint effroyable.

Ce que Hugues espérait arriva ; le marquis, troublé dans son sommeil et qui depuis une heure appelait comme un beau diable sans que personne lui répondît, voulut se rendre compte du vacarme qui ébranlait les voûtes de son château. Jugeant que quelque chose d'extraordinaire se passait, il s'habilla à la hâte, ceignit une épée et se rendit de sa chambre dans la salle d'où partait ce bruit infernal.

La porte ouverte, il resta sur le seuil, muet de surprise et d'indignation.

Un homme venait de se glisser derrière lui d'un pas

souple comme un félin, et sourit en apercevant Hugues. C'était le même Arabe qu'il avait vu à côté de M. de Saint-Ellix dans l'auberge du *Renard rouge*, et qui, seul entre tous, l'avait salué d'une parole et d'un regard amis. Il portait comme ce jour-là une robe de laine blanche et un poignard à large lame passé dans les plis de sa ceinture.

Hugues se leva, et saluant le marquis :

— Vous avez dîné à l'Ile-en-Noé, nous soupçons à Saint-Savy ; un procédé en vaut un autre.

Et arrachant la perruque et la grande barbe qui le déguisaient, le verre à la main :

— A votre santé, monsieur le marquis ! ajouta-t-il.

M. de Saint-Ellix, qui venait de le reconnaître, poussa un cri de rage. Ses yeux faisaient le tour de la salle, étonnés de n'y voir personne.

— Kadour ! cria-t-il, ouvre toutes les portes et pends-toi à toutes les cloches !... Appelle Landry, appelle Dominique, appelle Bertrand et Justin, Guzman et Laridon ! Appelle toute cette canaille qui me sert... et si tous ne sont pas ici dans cinq minutes, je leur fais ouvrir le ventre à tous !

Kadour, qui regardait toujours Hugues, ne remua pas.

— Vous cherchez vos gens, monseigneur ? dit Coquelicot en s'inclinant jusqu'à terre. Si monseigneur veut prendre la peine de regarder par cette fenêtre, il reconnaîtra que si aucun d'eux ne vient à son aide, ce n'est vraiment pas leur faute. Dominique et Landry voudraient s'élancer qu'ils ne le pourraient pas plus que Bertrand et Justin.

Le marquis courut à la galerie, et vit tout à la fois dans le préau l'ours d'un côté et la valetaille de l'autre. Chaque fois que quelqu'un faisait mine d'approcher, l'ours se dressait sur ses pattes, et montrait ses griffes et ses dents. La tentative d'évasion n'avait point de suite.

— C'est moi qui ai eu cette idée, dit Coquelicot. Une simple bête tenant en respect toute une garnison, ce n'est pas flatteur pour l'espèce humaine !

En ce moment, une draperie qui couvrait un pan de mur à l'une des extrémités de la galerie se souleva, et une dame magnifiquement parée d'une robe de velours rehaussée d'or parut et s'avança d'un air hautain ; tous les yeux se tournèrent vers elle. Une suivante marchait derrière elle, le sourire aux lèvres.

Cette étrangère avait les plus beaux yeux du monde, noirs et pleins de feu, et la tournure d'une reine. Elle promena partout un regard tranquille et fier, comme si elle eût été certaine de ne rencontrer partout que des hommages et des respects. Son air d'assurance et sa beauté imposèrent en effet aux plus bruyants ; le silence se fit comme par enchantement.

Quand elle fut au milieu de la salle, agitant d'une main blanche un éventail de plumes retenu autour de son poignet par une chaînette d'or :

— Qu'est-ce ? fit-elle, et d'où vient ce bruit ?

— C'est un misérable que j'ai déjà châtié et dont je vais punir l'insolence ! s'écria M. de Saint-Ellix qui écumait.

Hugues, qui venait de se mettre debout, repoussa la chaise sur laquelle tout à l'heure il était assis, et s'avançant, la tête nue :

— Monsieur le marquis exagère, madame, dit-il ; une première fois, il m'a pris en traître... Vous allez voir tout à l'heure que le châtiment, c'est lui qui cette fois le recevra.

L'inconnue tourna ses yeux vers Hugues, l'examina en silence, puis souriant :

— Vous vous appelez, monsieur ? dit-elle.

— Mon nom, vous le saurez bientôt... et le vôtre, madame ?

— Je suis la princesse Léonora Mamiani.

— Si, comme ce nom me le fait supposer, vous êtes

Itaienne, madame, vous comprendrez mieux ce qui va se passer ici.

Se tournant alors vers le marquis :

— Monsieur, dit-il avec le même sang-froid, vous venez de parler de façon à me faire croire que vous vous souvenez du traitement barbare que vous m'avez fait subir à l'auberge du *Renard rouge*... chacun son tour !

M. de Saint-Ellix porta vivement la main à la garde de son épée, mais avant qu'il l'eût tirée du fourreau, vingt bras l'avaient enlacé et mis hors d'état de se défendre.

— A moi, Kadour ! cria-t-il.

Mais de nouveau Kadour secoua la tête silencieusement.

Désarmé, le marquis fut en un clin d'œil dépouillé de la partie supérieure de ses vêtements, et, malgré sa résistance, attaché sur un banc de bois, les épaules nues. Il était livide.

— J'étais, l'an dernier, comme l'est aujourd'hui M. de Saint-Ellix, étendu sur un banc et garrotté, ajouta Hugues en s'adressant à la princesse ; comme lui j'étais pâle, comme lui j'ai appelé à mon aide ! J'ai prié, j'ai supplié... rien n'a pu l'émouvoir, ni ma jeunesse, ni mon bon droit ! Je lui ai dit : « Tuez-moi ! parce que, si vous ne me tuez pas, je me vengerai ! » Il m'a répondu : « Essaye !... » J'ai essayé et je me venge !

— Je comprends, dit la princesse.

Cependant le marquis se tordait dans ses liens ; mais aucun effort ne l'en pouvait détacher. Il poussa un cri rauque.

— Vous avez donné le signal contre moi, monsieur le marquis ; je le donnerai contre vous.

La princesse fit un mouvement vers Hugues.

— J'ai dormi sous le toit de M. de Saint-Ellix, monsieur, dit-elle ; n'accorderez-vous pas à une femme le droit de parler pour son hôte ?

— Vous avez tous les droits sans doute ; mais, moi, j'ai un devoir à remplir... l'honneur du nom outragé à défendre !

— Il parle de son nom, ce manant ! hurla le marquis.

Hugues tira une épée qu'il avait cachée sous sa longue robe et levant le bras :

— Prends ta houssine, Jacquelin.

Jacquelin releva sa manche et saisit la houssine.

— Veux-tu cent pistoles ? cria le marquis.

— Non !

— En veux-tu cinq cents, mille, dix mille ?...

— Rien ! coup pour coup. Tu en compteras douze, Jacquelin.

Une sueur de mort coulait du front de M. de Saint-Ellix.

— Haut la main ! cria le fils du comte Gédéon. Attention, Jacquelin, je commence... y es-tu ?

— J'y suis !

— Alors frappe, et frappe dur !... Un !

Mais au moment où le rotin sifflait en l'air et, tournoyant, allait s'abattre sur les chairs nues du marquis, Hugues tendit le bras, et le tranchant de l'épée rencontrant le bâton, le coupa net en deux sans qu'il eut touché les épaules du patient.

Un murmure de colère s'éleva du milieu des jeunes gars.

— Attendez ! cria Hugues d'une voix forte.

On se tut soudain.

— Maintenant, déliez cet homme.

On hésita.

— Avez-vous juré, oui ou non, de m'obéir en tout, et l'affaire, jusqu'à présent, vous paraît-elle assez bien menée ? Obéissez donc !

Les liens qui garrottaient le marquis tombèrent un à un. Il sauta sur ses pieds.

— Une épée ! cria-t-il.

— Une épée à vous ! et pourquoi faire ?

— Pour te tuer !

Hugues froidement salua.

— Ah ! vous consentez donc à vous battre avec un manant tel que moi ? Et vous n'avez point tort, monsieur le marquis, car mon sang vaut le vôtre.

Et tandis que, sur un signe de son maître, Coquelicot prenait l'épée de M. de Saint-Ellix et la lui présentait :

— Tout à l'heure, madame, reprenait Hugues, vous m'avez demandé mon nom. Veuillez lire ce papier, et le lire à haute voix. Il est bon que monsieur le marquis sache qui je suis avant de croiser le fer avec moi.

Après avoir regardé d'un air de curiosité celui qui s'inclinait devant elle, la princesse Léonora jeta les yeux sur le papier que Hugues venait de tirer de sa poitrine. Un éclair de joie illumina son visage.

— Ah ! je savais bien que la fortune vous avait créé gentilhomme ! dit-elle. Elle est femme et ne pouvait pas se tromper !

Alors, d'une voix qui sonnait comme l'or, elle lut les quelques mots qu'on voyait sur le papier :

« Vous avez devant vous mon fils, Hugues-Paul de Montestruc, comte de Chargepaul, en foi de quoi je signe.

« LOUISE DE MONTESTRUC,
« Comtesse de CHARGEPAUL. »

— En garde maintenant, en garde !... Monsieur le marquis, vous avez la terre de Montestruc, dit-on, moi j'en ai le nom...

— Pardieu ! j'aurai ton sang !

M. de Saint-Ellix venait de tomber en garde lorsque Hugues, rompant et tournant les yeux vers la troupe :

— Franc jeu ! dit-il d'un air d'autorité, et que personne ne bouge... fusté-je jeté par terre mourant...

— Bien ! dit la princesse.

Kadour s'était approché, et, les bras croisés sous son manteau de laine, l'œil en feu, regardait Hugues

— Quant à toi, vil esclave, tout à l'heure je te ferai bâtonner jusqu'à ce que mort s'ensuive ! cria le marquis.

Mais Hugues se redressant :

— Place à présent !

A l'instant même on entendit le froissement du fer. Les deux épées venaient de se rencontrer et de se heurter. Hugues tenait celle que le comte Gédéon son père portait lorsqu'il avait tué le baron de Saccaraux. On y voyait des taches rouges le long de l'acier.

On aurait dit que les deux lames étaient animées d'une vie terrible ; elles se cherchaient, s'évitaient, se fuyaient et de nouveau se rencontraient avec des grincements rapides et durs.

Le marquis croyait, dès la première attaque, venir à bout facilement du jeune comte, mais à ses ripostes il comprit qu'il avait affaire à un rude antagoniste et serra son jeu. Mais quelle que fut la rapidité de ses feintes, toujours la pointe de son fer se heurtait à cette épée qui avait déjà bu du sang humain. Hugues, maître de lui, comme il l'avait été en face de Briquetaille, le tâtait. Prompt comme l'éclair, un instant il enveloppa la lame du marquis et le désarma.

Coquelicot ramassa l'épée et la rendit au marquis.

— Continuons, monsieur, ce n'est rien, dit Hugues.

M. de Saint-Ellix, qui entendait les chuchotements et les rires étouffés des témoins, le chargea avec fureur.

— Vous vous découvrez, monsieur, prenez garde ! reprit Hugues.

Et une seconde fois liant son arme avec une force irrésistible, il la fit voler à l'extrémité de la salle.

Le marquis bondit après comme un loup, mais déjà Coquelicot l'avait devancé et la lui présentait par la garde.

Le combat recommença, violent, farouche, silen-

cieux. Les yeux de M. de Saint-Ellix luisaient comme des charbons ardents. Il avait les dents serrées derrière ses lèvres blanches. Tout à coup, et pour la troisième fois, son épée fut enlevée à sa main.

— Eravo ! cria la princesse qui ne put résister à l'admiration que lui inspiraient la grâce exquise et l'inaltérable sang-froid du jeune comte.

Fou, désespéré, le marquis porta ses deux mains à sa tête.

— Ah ! tuez-moi ! cria-t-il, mais tuez-moi donc !

— Va pour du sang ! répondit Hugues, tandis que Coquelicot, souriant, rendait son épée au marquis.

Kadour regardait impassible.

Hugues se ramassa, et, n'attendant plus l'attaque de son adversaire, les fers à peine croisés, partit comme une balle et d'un coup droit traversa le bras de M. de Saint-Ellix. Le marquis voulut soulever pour une dernière lutte sa main qui pendait inerte le long du corps ; elle retomba sans force, et ses doigts laissèrent échapper l'épée.

Hugues s'en empara, et la passant lui-même à la ceinture de M. de Saint-Ellix, qui le regardait faire :

— Monsieur le marquis, dit-il, vous la porterez pour le service du roi.

Coquelicot alors courant à la fenêtre :

— Eh ! l'ami ! criait-il au bateleur, tu peux reprendre ton ours et délivrer la garnison !

La princesse venait de se rapprocher de M. de Montestruc, pâle, émue.

— Monsieur, dit-elle, je suis heureuse de vous avoir rencontré, et j'espère vous rencontrer de nouveau. Votre place n'est pas au fond de cette province écartée, mais à la cour... et vous y ferez votre chemin... C'est la princesse Mamiani qui vous le dit.

Un combat terrible, cependant, se livrait dans l'âme du marquis. La colère grondait encore, la rancune bouillonnait. Avoir été vaincu, lui, chez lui, par un

enfant à qui l'on ne voyait encore qu'une ombre de moustache ! Il pâlisait, rougissait et lançait partout des regards farouches. Mais, d'un autre côté, ce n'était pas un homme d'une trempe ordinaire qu'il avait eu devant lui ; et il ne savait pas si, à sa place, il eût agi de même. Hugues ne semblait plus s'occuper du blessé. L'épée au fourreau, il rassemblait sa troupe et la rangeait en bon ordre pour battre en retraite. Enfin, dans cette lutte entre les bons et les mauvais instincts dont l'âme de M. de Saint-Ellix était le théâtre, le bon l'emporta, et le marquis s'avançant vers Hugues :

— Monsieur de Montestruc, dit-il, vous avez le cœur d'un gentilhomme comme vous en avez le nom... Embrassez-moi.

— A la bonne heure ! s'écria la princesse qui l'observait, voilà qui est bravement parler !... Vous allez tous deux jurer entre mes mains qu'une amitié sincère vous unira désormais.

— Ah ! de ma part, je vous le jure ! Cette amitié ne sera pas moins profonde et durable que mon admiration pour vous, belle princesse ! s'écria le marquis d'un air passionné.

Tandis qu'elle rougissait en souriant, Hugues et M. de Saint-Ellix échangeaient une accolade fraternelle. Le majordome, qui accourait avec les gens du marquis, inquiet de ce qui pouvait s'être passé en son absence, leva les bras au ciel à la vue d'un spectacle si merveilleux. M. de Saint-Ellix se mit à rire.

— Pardieu ! mon vieux Jonas, tu en verras bien d'autres ! s'écria-t-il. Apprends d'abord que ce jeune homme que je tiens par la main est mon ami, le meilleur de mes amis, et que j'entends qu'il soit le maître à Saint-Savy comme il l'est à la Testère : chevaux, carrosse, bêtes et gens, tout est à lui ici !... Et, par le diable, je voudrais qu'il eût envie de quelque chose à quoi je tins, pour lui en faire le sacrifice sur-le-champ et lui montrer jusqu'où va mon amitié !

Ses yeux, en ce moment, tombèrent sur l'Arabe, qui se tenait à l'écart, toujours immobile et silencieux. Son visage changea d'expression subitement :

— Ah ! c'est toi, mécréant, qui trahis ton maître ! s'écria-t-il, mais tu n'auras rien perdu pour attendre ! Les étrivières, Jonas, les étrivières !... et que quatre hommes s'emparent de ce bandit à peau couleur de cuir et le fassent périr sous les coups.

Déjà Jonas, suivi de quatre valets, étendait la main vers l'Arabe, lorsque Hugues s'interposant :

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur le marquis, que vous feriez volontiers un sacrifice pour me prouver votre amitié ?

— Je l'ai dit et je le répète... Tu n'as qu'à parler... Que veux-tu ?

Hugues alors désignant l'Arabe du doigt :

— Quel est cet homme que j'ai entendu appeler Kadour ?

— Un sauvage, un damné, un esclave enfin pris sur les corsaires d'Afrique... Je l'ai reçu en cadeau d'un cousin que j'ai dans l'ordre de Malte.

— Veux-tu me le donner ?

— Prends-le. Quand un Saint-Ellix a promis, il tient parole.

Hugues s'approcha de Kadour, et posant sa main sur son épaule :

— Tu es libre.

— Moins aujourd'hui qu'hier, répondit l'Arabe.

Et à son tour, prenant la main de M. de Montestruc et la posant sur son front, il reprit dans le style imagé de l'Orient :

— Tu as serré autour de mon cœur une chaîne plus dure que le fer... je n'en puis rompre les anneaux... Elle a reçu de Dieu un nom ; c'est la reconnaissance... Où tu iras, j'irai, et je marcherai dans ton ombre.

— Viens donc ! répondit Hugues.

IX

LE CŒUR QUI BAT

LE bruit de cette aventure s'était répandu dans le pays et avait fait une grande réputation au fils de M^{me} Louise, ainsi qu'on appelait la veuve de M. de Montestruc aux environs d'Auch. Les uns admiraient son adresse, les autres vantaient son courage ; tous étaient touchés de sa générosité.

— Il aurait si bien pu le tuer, cet insolent marquis ! disaient ceux qui avaient l'humeur vindicative.

On haussait à la taille d'un héros le vainqueur de M. de Saint-Ellix, et cette nouvelle que dans le jeune maître de la Testère on avait le fils du comte Gédéon ne contribuait pas peu à en faire un personnage. Des femmes qui passaient pour jolies commençaient à lancer des œillades de son côté.

La rencontre de la princesse Mamiani avait produit sur Hugues l'effet d'une apparition. Sa beauté, la magnificence de son costume, sa grande tournure lui remettaient en mémoire ces princesses qui figurent dans les romans de chevalerie et qui semblent pétries par la main des fées pour le bonheur des fils de rois. Il voyait passer dans ses rêves son visage radieux et sa robe de velours lamée d'or.

Le marquis de Saint-Ellix était bien heureux de l'avoir en son château de Saint-Savy !

Un matin, et peu de jours après l'aventure qui l'avait rendu maître de Kadour, errant dans la campagne au travers de la rosée qui suspendait des rubis et des topazes aux branches des buissons, Hugues aperçut chevauchant sur la route, en galant équipage, cette belle princesse qui avait eu un sourire si bienveillant

en lui parlant de la cour et de la fortune qui l'y attendait.

Elle marchait fièrement sur une haquenée de couleur isabelle, la taille prise dans une robe de brocart, la tête ombragée d'un chapeau gris où frissonnait dans la lumière une touffe de plumes rouges. Elle avait la lèvre souriante et le teint animé par la brise légère qui caressait les boucles noires de ses cheveux. Hugues fit un bond, sauta sur le bord de la route et la regarda. Elle l'aperçut.

Au moment où elle passait auprès de lui, lentement, elle détacha l'une des plumes qui riaient sur son feutre, et la lui jetant au visage avec un geste de coquetterie :

— Au revoir, monsieur le comte ! dit-elle.

Et lâchant la bride à sa monture impatiente, la princesse Léonora partit au galop dans la clarté vive du matin.

Hugues interdit, la plume rouge dans la main, la suivait encore des yeux lorsqu'il vit accourir un tourbillon dans lequel il reconnut le marquis lancé ventre à terre sur ses traces.

— Je vais où elle va ! lui cria-t-il en passant.

Et il disparut au loin dans la poussière dorée du chemin.

« Fortuné marquis ! » pensa Hugues, que sa pauvreté attachait au sol où il était né.

Où allait-elle ainsi, belle, jeune, brillante et libre, cette princesse qui venait tout à coup de traverser sa vie comme un météore ? A Paris, sans doute, à Chambord, à Fontainebleau, où se formait la cour d'un roi à l'aurore de son règne. Elle lui avait dit au revoir, et de quel air, avec quel sourire engageant ! Un monde de pensées s'éveillait en lui. Là-bas, tout au bout de cette route qu'elle suivait, c'était la vie ; ici, au contraire, tout ne lui parlait-il pas de la ruine de sa maison ?

Le fils du comte Gédéon attacha la plume rouge à son bonnet et s'enfonça dans la campagne. Comme si

elle eût été pourvue d'un don de sorcellerie, cette plume coquette qu'il portait au front éveilla dans sa jeune tête un tourbillon de pensées qui faisaient passer devant lui des visions de fêtes, de châteaux, de batailles, de balcons et de cavalcades où luisaient, pareils à des escarboucles, les yeux verts de la princesse. A leur clarté il voyait des horizons inconnus tout pleins de surprises et d'enchantements. Son geste, son appel ne lui en montraient-ils pas le chemin ?

Hugues rentra tout songeur à la Testère, où la comtesse l'avait pressé sur son cœur le jour même de sa victoire. Étonnée de son silence, alors que son éloge était dans toutes les bouches, elle interrogea le vieil Agrippa, qu'elle surprenait souvent en longues conversations avec son élève. Il avait sa confiance, il devait savoir ce qui se passait en lui. Le fidèle écuyer sourit.

— C'est la jeunesse qui bat de l'aile, dit-il.

— Quoi ! s'écria la comtesse qui frissonna, tu crois que déjà Hugues pense à me quitter ?

— M. le comte mon maître a vingt ans, madame... les plumes poussent vite aux aiglons. M. le comte Gédéon son père avait son âge quand il est parti sur un bon cheval de guerre. Et puis votre fils a rencontré une princesse belle comme le jour, et ses yeux regardent maintenant au delà de l'horizon où il a vécu.

— Oui, oui, murmura la comtesse qui soupira, le même sang qui a brûlé le cœur du père bout dans les veines du fils !... Que la volonté de Dieu soit faite !

Puis relevant la tête fièrement et ne permettant pas aux larmes qui gonflaient ses paupières de tomber :

— Quoi qu'il arrive, ma conscience ne me reprochera rien, reprit-elle ; de l'enfant que le comte Gédéon m'avait confié, j'ai fait un homme... ma tâche est remplie.

A quelque temps de là, un certain jour, Hugues, qui marchait hardiment vers sa majorité, rencontra, au pied de la colline sur laquelle Auch est assis, une

belle fille qui, tenant des deux mains le pan du long manteau qui l'enveloppait et dessinait sa taille souple, regardait d'un air effaré les flaques d'eau limoneuses et les ornières profondes qui couvraient toute la largeur de la route qu'elle avait à traverser. Une pluie abondante qui était tombée pendant la nuit avait changé cette route en marécage. La jolie fille se dépitait et frappait du bout de son petit pied finement chaussé la pierre sur laquelle elle s'était perchée comme un oiseau.

Attiré par sa bonne grâce, Hugues s'approcha, et désireux de lui venir en aide :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous paraissez fort en peine, lui dit-il.

La fille d'Auch tourna vers son interlocuteur des yeux bruns, brillants et gais, qui riaient sous son capuchon, et faisant la moue comme un enfant à qui l'on refuse un bonbon :

— On le serait à moins !... Je suis attendue de l'autre côté du pays, dans une maison où l'on danse... J'ai fait une belle toilette toute neuve, et voyez la vilaine route... des trous partout et de la boue ailleurs ! Comment voulez-vous que je passe ?... On ne sait même pas où poser le pied. Ça me donnerait envie de pleurer.

— Ne pleurez pas... vous allez voir.

Et avant que la jolie fille eût pu se douter de son intention, Hugues l'avait enlevée dans ses bras et s'acheminait lentement vers l'autre bord.

— Mais, monsieur, y pensez-vous ! cria-t-elle en se débattant ; depuis quand, s'il vous plaît, prend-on les gens comme vous le faites ?

Hugues, qui trouvait à ce jeu un plaisir singulier, s'arrêta au beau milieu de la chaussée, gaiement, et regardant le joli visage qui rougissait auprès du sien :

— Voulez-vous que je vous pose là ? dit-il.

— Quelle idée ! gardez-vous-en bien !

— Alors vous voyez bien qu'il faut rester tranquille

entre mes bras, gentiment, et vous fier à ma bonne volonté.

— Tranquille ! tranquille ! si vous croyez que c'est commode ! reprit-elle, tandis que ses mains effarouchées rajustaient autour de ses jambes les plis de son manteau chiffonné... Si encore vous ne perdiez pas votre temps à babiller !

— Vous voulez que je marche plus vite ? soit. Si nous tombons, ce sera votre faute.

Il fit semblant de faire un faux pas ; elle poussa un petit cri et ne remua plus.

— Voilà que vous devenez sage... à mon tour je vais être prudent. Ce que j'en fais, c'est pour votre bien et pour qu'il n'arrive pas malheur aux jolis petits pieds que je vois là.

Hugues pressa un peu plus fortement sur son cœur l'inconnue qu'il tirait d'embarras, et se donna le malin plaisir de traverser la route sans trop se presser. Arrivé de l'autre côté, il déposa délicatement la jeune fille sur un endroit bien sec tapissé d'un sable fin.

— Ce n'est pas plus difficile que ça, dit-il en la saluant.

La jeune Auxitaine avait les joues de la couleur d'une pomme d'api et ne pouvait s'empêcher de rire.

— Vous êtes tout de même un homme bien original !... M'enlever tout de go, sans me connaître !

— C'est le meilleur moyen de faire connaissance, et à présent que je vous connais, ça me permettra de recommencer.

— Qui faudra-t-il alors que je remercie ?

— Hugues de Montestruc.

— Comment ! c'est vous qui êtes le comte de Char-gepaul ?... celui qui a si bien taillé des croupières à M. le marquis de Saint-Ellix dans son château de Saint-Savy ?

— Lui-même.

— Tous mes compliments, monsieur !... Je ne m'é-

tonne plus si vous avez la main si leste et le bras si fort !

Elle le regardait gentiment en remuant la tête comme un oiseau.

— Vous savez mon nom, peut-on savoir le vôtre ? dit Hugues.

— Oh ! le mien n'est ni beau ni grand, c'est un tout petit nom, Brisquette.

— Je le trouve fort joli... Ne pourra-t-on bientôt rencontrer celle qui le porte ?

— Déjà curieux ! Eh bien ! vous chercherez, et si vous avez bonne envie de trouver, vous trouverez. Une fille dans Auch n'est pas comme un pinson dans une forêt.

Elle lui fit une belle révérence là-dessus et s'en alla, trottant sur la pointe des pieds, comme un perdreau dans un sillon. Quand elle eut fait ainsi une trentaine de pas, bien sûre que Hugues la suivait des yeux, elle se retourna, sourit, et lui envoya un petit bonjour de la tête.

Certes M^{lle} Brisquette n'avait pas le grand air et la taille imposante de la princesse Léonora, ni ses yeux éclatants, ni ses longues mains blanches : personne ne l'eût prise pour une reine ; mais ses lèvres roses avaient la vive teinte des cerises, les longs cils recourbés de ses paupières faisaient une frange d'ombre autour de ses yeux ; sa petite personne était toute pétrie de grâces, et jamais pieds plus coquets ne portèrent jambes plus fines. Ces pieds qu'il avait vus frétiler contre ses flancs trottaient dans la cervelle du jeune comte. Ses joues avaient en outre le coloris et la fraîcheur des pêches mûres. Elles donnaient des envies d'y mordre.

Poussé par l'agitation du sang, Hugues allongea sa promenade, toujours poursuivi par le souvenir de Brisquette, dont la forme vive et leste semblait marcher à son côté. Il rentra tout rêveur à la Testère. On le surprit les jours suivants errant dans les coins sombres.

Agrippa l'interrogea. Hugues lui raconta l'aventure de la route d'Auch.

— Depuis ce moment, ajouta-t-il, partout où je vais, je vois à travers les buissons deux yeux bruns qui me regardent... La nuit ils brillent dans l'obscurité de ma chambre... Quand la brise souffle dans les arbres et babilles avec les feuilles, c'est sa voix que j'entends, son rire qui sonne à mes oreilles... il faut que je sois malade...

— Non, vous êtes amoureux.

— Amoureux ! fit Hugues.

— Tenez, monsieur le comte, vous voilà rouge comme une pivoine. Cette maladie n'est pas rare à votre âge, bien que vous en paraissiez tout surpris... Voulez-vous savoir à présent si je ne me trompe pas ?

— Certes ! Je donnerais bien des choses pour en avoir la preuve !

— Ne donnez rien, et faites ce que je vais vous dire.

— Parle.

— Avez-vous revu votre infante ?

— Non... Tu sais ce qu'elle m'a répondu.

— Et elle a eu raison ! Pour lui faire voir que vous êtes aussi malin qu'elle, rendez-vous à la cathédrale d'Auch, dimanche, à l'heure de la grand'messe. C'est toujours à la messe où il y a le plus de monde que vont les jolies filles. Mettez-vous près de la porte au moment de la sortie, et dès que vous la verrez, offrez-lui de l'eau bénite... Observez-vous bien, alors... Si le cœur vous bat lorsque ses jolis doigts toucheront les vôtres, c'est que vous êtes amoureux.

— Bon ! voilà une expérience que je me promets de faire pas plus tard que dimanche prochain.

Ce dimanche-là, en effet, Hugues se rendit à Auch, suivi de Coquelicot qui ne le quittait guère, comme on sait. Il arriva devant la cathédrale juste au moment où les cloches appelaient les fidèles. La foule se pressait autour du porche. Quand il entra dans la vaste église,

elle était à demi pleine et bientôt le fut tout à fait. La messe allait commencer. Hugues chercha des yeux, et, dans cette multitude de capes noires, en aperçut une de laquelle il ne put détacher ses regards. Quelque chose lui disait que le capuchon de cette cape était celui sous lequel souriait Brisquette.

Quand vint la sortie, Hugues se plaça tout contre la porte et attendit. Il avait perdu le capuchon de vue pendant ce mouvement qui fait onduler la foule comme un champ de blé, après que la messe est dite. Mais bientôt il aperçut Brisquette qui s'avavançait, le capuchon autour des oreilles. Un malin sourire éclairait son visage. Le comte de Montestruc trempa ses doigts dans le bénitier et les lui présenta. Elle en approcha les siens. A peine leurs deux épidermes se furent-ils rencontrés que son cœur se mit à battre.

— Agrippa ne se trompait point, se dit-il.

Il attendit que Brisquette eût franchi le porche qui ouvre sur la grand'place ; alors se glissant à son côté :

— Mademoiselle, dit-il, j'aurais quelque chose à vous communiquer... Voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

Elle mordit ses petites lèvres d'un air futé, puis lui jetant un regard à la dérobee :

— Tout le monde a le droit de se promener au bord du Gers... Si vous voulez y descendre dans un quart d'heure, vous m'y rencontrerez peut-être.

Hugues donna commission à Coquelicot de l'attendre dans une hôtellerie, et se rendit au bord de la rivière. Le vent badinait dans les arbres, le soleil riait sur l'eau, il faisait un temps clair et doux. Au bout d'un instant il vit venir Brisquette qui tenait à la main une grappe de fleurs cueillies sur un buisson.

— Eh bien ! monsieur le comte, cette communication ? dit-elle, mordillant ses fleurs du bout des dents.

— Mademoiselle, répondit Hugues, on m'a dit l'autre jour que j'étais amoureux de vous... Je me suis

aperçu tout à l'heure que l'on avait dit vrai... J'ai alors pensé que l'honnêteté me faisait un devoir de vous en avertir.

Brisquette se mit à rire d'un rire jeune et frais :

— Vous faites aller ensemble des mots qui n'ont pas coutume de voyager de compagnie, dit-elle. Bref, vous m'aimez ?

— Je ne sais pas...

— Comment, vous ne savez pas !

— Non... Je pense à vous du matin au soir, à votre joli sourire, à vos yeux qui sont remplis d'étincelles, à cette fossette que vous avez là au menton et où il me semble qu'un baiser serait comme dans un nid, à votre taille souple comme un jonc, à votre visage qui a l'air charmant d'une rose sur sa tige, à vos deux petits pieds que je tiendrais dans ma main, à votre bouche vermeille comme une fraise ; la nuit je vous vois en songe... et je suis heureux de vous voir... je voudrais que cela durât toujours... Si c'est là vous aimer... il est clair que je vous aime...

— Je crois bien que oui, en effet... Et vous avez mis tout ce temps-là pour vous en apercevoir ?... C'est donc la première fois que ce joli malheur vous arrive ?

— Oui, la première fois.

— Comment ! fit-elle en le regardant d'un air tout étonné, si jeune que cela à votre âge ?...

— J'aurai vingt et un ans à la Saint-Hubert.

— Oh ! moi je n'en ai pas encore dix-neuf, et cependant...

Brisquette s'arrêta et rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Et cependant ? reprit Hugues.

— Rien ; c'est quelque chose qui ne vous regarde pas... A présent que vous m'aimez et que vous avez pris soin de me le dire, que désirez-vous ?

— Que vous m'aimiez comme je vous aime.

Ils avaient pris par un sentier qui s'enfonçait dans

la campagne ; on était vers le milieu d'avril ; tout sentait bon ; les haies et les buissons avaient l'apparence de gros bouquets. On entendait partout le chant des oiseaux dans un bruissement de feuilles. Le ciel profond et lumineux brillait à travers les arbres ; des rameaux se balançaient sur leur tête. Brisquette, tout en causant, avait pris le bras de son compagnon qui marchait lentement.

— Oh ! moi ! fit-elle, c'est une autre affaire !... je n'ai pas vécu à la campagne, moi... je suis née à la ville... et j'ai sur une foule de choses des idées que vous n'avez pas... Savez-vous seulement ce qu'il me faudrait pour me mettre à aimer quelqu'un comme vous m'aimez ?

— C'est justement parce que je ne le sais pas que je vous le demande.

— Bien que ma tête touche à peine à votre épaule, mon gentilhomme, j'ai de la fierté comme une duchesse... Je ne me laisserai pas prendre comme quelques-unes à un plumet et à de belles paroles... Tout à l'heure je vous écoutais... C'était charmant tout ce que vous disiez, et je mentirais si je vous disais que ça ne me plaisait pas... On a le cœur chatouillé par toutes ces jolies choses... mais pour aimer, il me faudrait mieux que cela !

— Quoi encore ?

— Je voudrais quelqu'un qui fût beau, brave, bien fait, hardi, élégant, spirituel, sincère...

— Eh bien ? dit Hugues.

— Eh ! eh ! vous avez le verbe haut, monsieur le comte ! Je ne déteste pas cela, pourvu que les actions répondent aux paroles.

— Je ne voudrais pas dire trop de bien de moi, mais il me semble qu'après ce que j'ai fait à Saint-Savy...

— Je ne dis pas non. Vous vous êtes vaillamment conduit... Un chevalier des contes de fées n'eût pas mieux fait ; mais cette prouesse, vous l'avez faite pour

l'honneur de votre nom. Moi, j'ai l'ambition qu'on fasse des folies pour moi. Regardez-moi bien ; ai-je tort d'avoir cette ambition, dites ?

Elle lui présenta à six pouces de ses yeux un visage si pétri de vivacité, de malice et de séduction, qu'il en fut ébloui.

— Oh ! non ! fit-il.

— Bien ! reprit-elle, voilà répondre : le regard et l'accent y sont.

— Alors, quelles folies ?

— Une bonne suffirait.

— Encore indiquez-moi celle qui vous plairait.

— Et si je trouvais, vous ne reculerez pas ?

— Non, je vous en donne ma parole.

Brisquette marchait de plus en plus lentement, cassant du bout des doigts les brindilles des rameaux qui se balançaient sur son passage. Ses yeux étincelaient comme si une flamme diabolique en eût allumé les prunelles. Un sourire relevait le coin de ses lèvres. Le pétillement de sa physionomie indiquait qu'une fantaisie extravagante venait de s'emparer de son esprit.

— Eh bien ? reprit Hugues qui n'eût pas hésité en ce moment à combattre le dragon fabuleux des Hespérides pour l'amour de Brisquette.

— Je me suis toujours dit, répondit Brisquette, que si quelqu'un s'avisait de faire pour votre servante ce qu'un cavalier espagnol a fait autrefois par bravade et par pure jactance, celui-là pourrait escalader sans risque un balcon que je sais, rue des Saules.

— C'est par là que vous demeurez, je pense ?

Brisquette inclina la tête sans répondre.

— Et qu'est-ce qu'il a fait, ce cavalier espagnol ? poursuivit Hugues.

— On ne vous a point raconté cette histoire ? Un jour de fête, en présence de toute la population, il a vaillamment descendu les Pusterles à cheval.

— Et puis ?

— Comment, et puis ? Vous ne trouvez point que ce soit assez ? Il a failli se rompre vingt fois le cou, ce Castillan !

— Et il ne se l'est point cassé, n'est-ce pas ?

— L'histoire n'en dit rien.

— Eh bien ! mademoiselle, le jour de Pâques, je serai sur le coup de midi sur la place d'Auch, et je descendrai la grande Pousterle à cheval.

— Dimanche prochain alors ?

— Dimanche prochain.

— Je crois, dans ce cas, que le cavalier dont nous parlons trouvera le soir une fenêtre ouverte derrière le balcon de la rue des Saules.

Hugues voulait pour cette expédition un beau cheval qui fît honneur à un homme disposé à se rompre les os pour une jolie fille.

Ce n'était pas une mince difficulté. A qui s'adresser pour avoir ce cheval qu'il eût voulu pareil à Bride-d'Or, le fameux cheval de Roland, ou à l'illustre Bayard, le cheval-fée de Renaud de Montauban ? Depuis déjà quelques années le vieux duc de Mirepoix avait rendu son âme à Dieu ; M. de Saint-Ellix galopait derrière la princesse ; et il était douteux qu'Agrippa eût dans son escarcelle de quoi acheter l'animal incomparable dont Hugues allait avoir besoin.

Il réfléchissait donc, lorsqu'au plus fort de cette perplexité il aperçut un valet aux couleurs de M. de Saint-Ellix qui rôdait à l'entrée de la ville. Il le héla, étonné de sa présence en ce lieu. Le valet se retourna et accourut d'un air de joie.

— Eh ! monsieur de Montestruc, c'est justement à vous que j'ai affaire ! dit cet homme ; M. le marquis mon maître a à vous parler.

— Serait-il donc de retour, par hasard ?

— Oui, monsieur le comte, depuis hier. C'est lui qui m'a donné ordre de vous chercher, et quelqu'un

m'ayant dit, comme je me rendais à la Testère, que vous étiez à Auch, j'ai tourné bride pour vous avertir.

— Et tu dis qu'il m'attend ?

— Au château de Saint-Savy, que vous connaissez. Et plus tôt vous y serez, mieux cela vaudra. J'ai même amené un cheval de nos écuries à monsieur le comte pour qu'il pût faire la route plus rapidement.

— C'est la Providence qui t'envoie, mon brave ! Je prends le cheval et tu vas céder le tien à Coquelicot. Je me charge de t'excuser auprès de ton maître, et, pour la peine, voilà un écu qui te permettra de bien souper.

Cinq minutes après, Hugues courait sur la route de Saint-Savy, toujours suivi de Coquelicot, qui ne comprenait rien à cette rage de galoper.

— Laisse, disait Hugues qui avait la fièvre dans le sang et envoyait des baisers à l'espace ; laisse, je vais chercher le moyen de tenter en galant équipage une aventure où il y a de la gloire à gagner et la vie à perdre.

— Serviteur à l'aventure ! répliqua Coquelicot.

— Alors tu n'en seras pas ?

— Moi qui suis si bête, j'ai encore assez d'esprit pour ne me risquer dans les entreprises dangereuses que lorsque j'y suis forcé... et encore !

En mettant pied à terre devant la porte du château, Hugues trouva M. de Saint-Ellix, qui l'attendait et se jeta dans ses bras.

— Ah ! mon bon Montestruc, s'écria le marquis en l'entraînant devant une table bien servie, tu vois le plus désespéré des hommes !

— C'est donc un malheur qui te ramène ici ?

— En doutes-tu ? un malheur horrible ! continua le marquis, qui venait d'éventrer un magnifique pâté.

— La princesse ?...

— Tu as mis le doigt sur la plaie, mon ami... Ah ! cette princesse ! Buons à sa santé, veux-tu ?

Le marquis remplit deux verres, et avalant le sien d'un trait :

— Un joli vin de Chypre que je te recommande dans les occasions tristes, reprit-il. J'étais donc à Agen, où je l'entourais d'attentions galantes, lorsqu'un gentilhomme du pays s'avisa de la regarder de trop près. J'envoyai un cartel à l'insolent qui m'accompagna sur le pré. Il faut croire que j'étais mal remis de la blessure que tu m'as faite au bras, car dès la première passe le traître me perça l'épaule, et le soir j'étais au lit avec la fièvre et un chirurgien à mon côté.

— Fâcheuse compagnie !

— Eh bien ! toi qui du premier coup qualifies si bien les choses, peux-tu me dire ce qui arriva le lendemain ?

— Parbleu ! ça va de soi ! La princesse, touchée de ton infortune et de cet élan d'amour qui en était cause, accourut mystérieusement à ton chevet...

— La princesse s'en alla et court encore !

Hugues partit d'un éclat de rire.

Le marquis déchargea un grand coup de poing sur la table.

— Comment, tu ris, belître ! s'écria-t-il. J'ai envie de te provoquer sur l'heure pour que tu achèves de me tuer... Nous verrons si tu riras toujours quand je serai mort !...

— Ma foi ! répondit Hugues qui avait grand'peine à reprendre son sérieux, je ne sais pas lequel de nous finira le premier !... Tu es arrivé tout juste à point pour me venir en aide dans une entreprise d'où il peut se faire que je ne revienne pas...

— C'est ce dont je me garderai, pour t'apprendre à rire, animal, des malheurs d'un ami... Quelle entreprise ?

— J'ai fait serment de descendre la grande Pousterle du haut en bas, à cheval.

M. de Saint-Ellix sauta sur sa chaise.

— Mais c'est de la folie ! s'écria-t-il.

— Je le sais, et c'est bien pour cela que je me suis engagé.

— Je gage qu'il y a une femme là-dessous ?

— Naturellement.

— Alors je fais l'économie des beaux discours dont j'allais te bombarder... Pour qui cette folie ?

— Pour Brisquette !

— La jolie fille de la rue des Saules ! Tudieu, l'ami, tu as le goût bon ! Je ne la vois jamais sans envier le sort du garnement qu'elle aimera... Elle a des yeux à conduire les gens jusqu'en enfer et à leur faire croire que c'est le paradis... Il fut un temps, lorsqu'une pensée noire me chiffonnait, où j'allais m'asseoir dans la boutique de son père... Je la regardais, allant, venant et chantant comme une alouette... et le chagrin me disait bonsoir avant qu'elle eût achevé sa chanson.

— Alors tu m'approuves ?

— Je crois bien ! c'est moi qui descendrais et remonterais des Pousterles grandes et petites si seulement la princesse Mamiani !...

Le marquis s'arrêta, soupira, puis posant la main sur l'épaule de son compagnon :

— En quoi puis-je être agréable à ta seigneurie en cette occurrence ? reprit-il.

— J'ai pensé qu'il me fallait pour ce jour-là, le jour de Pâques, un beau cheval qui payât de mine et fût digne de celle qui m'a mis au défi... j'ai donc compté sur toi...

— Tu as bien fait ! Je mettrai à ta disposition le meilleur genet de mes écuries... un bai brun qui a des pieds de chèvre et des reins d'acier. Il te fera danser sur les cailloux de la Pousterle comme sur l'herbe d'un pré... Il s'appelle Brin-d'Avoine.

M. de Saint-Ellix prit une bouteille de vin de Malvoisie, et remplissant son verre :

— Cette pensée que chacun de nous a sa princesse m'attendrit. A la santé de Brisquette !

Il vida son verre, et l'emplissant de nouveau :

— A ta santé, mon cher comte, on ne sait pas ce qui peut arriver... Si tu meurs... je n'épargnerai rien pour consoler ta déesse...

— Merci, dit Hugues, tu es bon !

Le bai brun arriva dans la soirée à la Testère. Ses jolis sabots fins laissaient à peine leur empreinte sur le sable. Il avait la souplesse d'un chat et l'élégance d'un oiseau. Agrippa, qui tournait autour et admirait la perfection de ses formes, apprit bientôt à quel usage on le destinait. Il changea de couleur.

— Bonté du ciel ! quelle idée ai-je eue là de vous apprendre que vous étiez amoureux ! s'écria-t-il. Elle est donc folle cette Brisquette ?...

— Non, mon ami, elle est jolie.

Coquelicot et Kadour furent mis au courant de ce qui allait se passer. Coquelicot trouva que c'était extravagant, Kadour pensa que c'était tout simple.

— Mais s'il se fait tuer ? dit Coquelicot.

— On ne meurt qu'une fois, dit l'Arabe.

Il fut cependant convenu qu'on ne parlerait pas à M^{me} de Montestruc des projets de son fils.

Au moment où Brisquette avait quitté Hugues, ramenée par lui jusqu'aux portes d'Auch, elle était dans l'enchantement. Son amoureux avait vraiment la mine d'un paladin unie à la jeunesse d'un page. Ce n'était pas la première fois qu'on parlait à Brisquette le langage de l'amour. Trop de gentilshommes fréquentaient la boutique de son père, qui était le plus fameux armurier de la ville, pour qu'elle n'en eût pas entendu les mélodies ; mais jamais personne ne lui avait paru mieux fait pour en chanter la douce musique. Tout ce qu'il disait lui semblait avoir une saveur nouvelle.

— Et cependant, se disait-elle en réfléchissant, c'est un peu toujours la même chose !

Cette science pourrait paraître singulière chez une

jeune fille, mais la chronique racontait que Brisquette avait prêté l'oreille avec un peu de complaisance aux discours d'un gentilhomme dont le château dressait ses tourelles du côté de Mirande, et qu'en outre on avait vu rôder autour de la boutique de l'armurier, à des heures où elle était fermée, un cavalier portugais qui semblait attendre qu'une lumière parût derrière la fenêtre du petit balcon. C'est ce qui faisait, ajoutait-on, que Brisquette ne se mariait pas, malgré sa jolie figure et l'argent qu'amassait son père.

Cette idée qu'un beau garçon, un comte, allait faire une folie, et une folie pour elle seule, la ravissait. Elle songeait au dépit des belles dames et à la jalousie de ses compagnes. Des chansons voltigeaient sur ses lèvres. Quand elle allait par les rues, leste, fringante, et tirée à quatre épingles, son allure, la vivacité de son regard, l'éclat de son sourire semblaient dire : « Aucune femme dans tout Auch n'est adorée comme je le suis ! »

Cependant il lui prenait de petits frissons à la pensée du péril auquel le comte de Montestruc allait s'exposer pour l'amour d'elle. Si vraiment il allait trouver la mort dans cette tentative insensée ? La veille du grand jour, elle prit le chemin des Pusterles et s'arrêta au sommet de la plus grande. A la vue de cette rampe escarpée, qui tombait des hauteurs de la ville jusqu'au bord du Gers comme une échelle de pierre, elle tressaillit. Il fallait qu'elle ne l'eût jamais regardée pour demander à un cavalier d'en faire la descente. Où donc un cheval trouverait-il une place pour poser ses pieds sur cette pente roide semée de galets polis ? C'était un véritable casse-cou. L'histoire de l'Espagnol était une fable, certainement. Tremblante, elle s'avança le long des maisons dont les murailles assombrissaient cette ruelle que l'on faisait voir aux étrangers comme l'une des curiosités d'Auch et au bas de laquelle la rivière creusait son lit.

— S'il s'y aventure, se dit-elle, il n'en sortira pas vivant !... Et ce sera moi qui...

La pauvre Brisquette devint pâle et rentra chez elle très résolue à relever M. de Montestruc de sa promesse.

La chose avait fait du bruit, racontée par le marquis et un peu aussi par Brisquette à quelques amies dans un moment de vanité, et la nouvelle, gagnant de proche en proche, s'était répandue de la ville dans les faubourgs et des faubourgs dans la campagne où elle avait excité la curiosité de tous. Chacun se promettait d'assister à ce spectacle, si bien que lorsque vint le dimanche de Pâques, dès le matin, tout ce qu'il y avait de gens valides à Auch et dans les environs s'achemina vers l'endroit où M. de Montestruc avait fait serment d'arriver à heure fixe et où quelques-uns pensaient qu'il n'arriverait pas. C'était un jour de fête, et le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Bientôt une foule innombrable se trouva réunie sur la place de la Cathédrale. Des rumeurs bruyantes s'en élevaient par instants, et les paris s'échangeaient de groupe en groupe. Chaque fois qu'un cavalier se montrait au loin, des ondulations se faisaient dans cette cohue comme un coup de vent en creuse dans la mer.

Les dames s'étaient mises à leurs balcons pour voir passer Hugues.

— S'il vient, c'est un fou ! disaient les gens raisonnables.

— Non, c'est un amoureux, disaient les autres, et il viendra.

— Faisons-lui place, alors ! cria un railleur qui, des coudes, écartait les curieux ; une folie est chose sacrée !

Au premier coup de midi, toutes les têtes se tournèrent vers l'extrémité de la place. Au douzième, on vit paraître M. de Montestruc sur son genet d'Espagne, accompagné de Coquelicot et de Kadour. Les jolies filles de la ville faillirent battre des mains. M. de Saint-Ellix, qui trépignait d'impatience depuis un quart d'heure,

s'approcha et lui donna une accolade, après quoi on le vit mettre pied à terre pour bien examiner par ses yeux si la bride, le mors, la gourmette et la sangle étaient en bon état. Brisquette, qui avait grande envie de pleurer, fendit la presse, et, appuyant sa petite main sur l'encolure de Brin-d'Avoine qui piaffait :

— J'ai eu tort, restez, je vous en prie, dit-elle.

Hugues secoua la tête. Brisquette se haussa sur la pointe du pied, et saisissant la main du comte :

— Restez, reprit-elle plus bas, qui sait ? il y a quelquefois des fenêtres qui s'ouvrent toutes seules !

— Eh ! mademoiselle, que penseriez-vous d'un homme qui accepterait une faveur qu'il n'aurait point méritée ?

— Si cependant je vous dégageais de votre parole ? Si je vous disais que je meurs de peur... que j'ai le cœur malade ?

— J'en serais ravi, chère Brisquette, parce que cet aveu prouverait que j'ai gagné le cœur avant de gagner le pari ; malheureusement cette parole il n'est plus en votre pouvoir de me la rendre... Je me la suis donnée à moi-même, et je ne veux pas que tout ce monde qui me regarde ait le droit de dire un jour qu'un Montestruc a reculé.

Brisquette retira sa main tristement, et, sentant que les larmes l'étouffaient, cacha son visage sous sa mante.

Hugues alors se redressa sur la selle et, poussant Brin-d'Avoine, se dirigea du côté de la grande Pouterle, suivi d'un grand concours de peuple et salué au passage par les mouchoirs que les dames agitaient de leurs balcons.

M. de Saint-Ellix, soucieux, marchait à son côté.

Quand il fut parvenu à l'endroit où devait commencer la descente, Hugues s'arrêta un instant pour plonger les yeux jusqu'au fond de cette faille qui semblait avoir été ouverte par le coup de hache d'un géant entre deux pâtés de maisons. Brin-d'Avoine allongea le

cou et, les oreilles pointées en avant, renifla, regardant cette chute.

Des branches de figuiers, frappées par le soleil, étendaient leurs feuilles luisantes çà et là par-dessus les murailles des cours intérieures et faisaient passer leurs ombres mouvantes sur les façades blanches des maisons voisines. Tous les habitants penchaient leurs têtes pressées au bord des croisées.

M. de Saint-Ellix regarda la Pousterle par-dessus l'encolure de son cheval qui se roidissait sur ses jambes.

— Hum ! fit-il, voilà une promenade qui aurait pu compter parmi les douze travaux d'Hercule !

Appuyant alors sa main sur le bras de son ami :

— Es-tu bien décidé ? Songe que ce n'est pas toi qui défends ta vie ; elle dépend d'un cheval... ou d'un caillou qui se trouvera sous son pied !

Pour toute réponse, Hugues salua la foule et poussa Brin-d'Avoine. Le genet piaffa, recula et se cabra. Hugues lui fit sentir l'éperon, il souffla et, en hésitant, posa le pied sur le cailloutis glissant de la Pousterle. Un grand silence se fit partout ; déjà Hugues, en eût-il eu la volonté, n'aurait pas pu reculer, l'espace lui manquant pour faire pirouetter Brin-d'Avoine.

La même cohue qui se pressait au sommet de la Pousterle s'entassait à son extrémité, sur la rive du Gers. Les témoins d'en haut ne voyaient que la croupe du cheval, les témoins d'en bas que son poitrail. Il avait l'air d'être en équilibre. Chaque pas qu'il essayait sur cette pente donnait le frisson. Il n'avancait que lentement, avec terreur, effaré, les oreilles pointées en avant, les naseaux rouges ; ses sabots cherchaient les interstices des galets pour y planter leurs pointes. Parfois il glissait des quatre fers à la fois, et bien assis sur ses hanches se laissait glisser. Vers le milieu de la rampe, un de ses pieds heurta un caillou mobile ; il buta, et on put croire que l'homme et le cheval allaient s'abattre dans une chute terrible.

Un cri jaillit de mille poitrines, mais le genet bondit et se releva.

— Ah ! que j'ai eu peur ! s'écria Coquelicot. Je l'ai cru mort !

— Ce n'était pas écrit, dit Kadour.

Le marquis ne respirait plus. Ses yeux ne perdaient pas un seul des mouvements de son jeune ami ; il admirait sa bonne grâce, son sang-froid, son audace.

— Et quand je pense que j'ai failli casser la tête à ce gaillard-là ! se disait-il ; ai-je bien fait d'être maladroit !

Dix pas séparaient à peine Hugues et Brin-d'Avoine de l'extrémité de la Pousterle. Hugues le poussa hardiment, et d'un bond, s'enlevant sur ses quatre pieds, le cheval arriva sur la terre unie et plate. Des acclamations retentirent, et l'on vit en un instant tous les mouchoirs et tous les chapeaux en l'air. M. de Saint-Ellix, qui s'essuyait les yeux, courut à lui et se jeta dans ses bras.

— Ouf ! dit-il, ces choses-là, c'est bon une fois, mais ne recommence plus.

Hugues ne l'écoutait pas, et des yeux cherchait de tous côtés.

— Ah ! oui, Brisquette ! reprit le marquis ; tiens, là !

Et de la main-il lui fit voir Brisquette pâle, défaite, anéantie, au pied d'une vieille croix qu'on voyait à quelque distance. Un rempart de corps humains les séparait l'un de l'autre. Le retentissement des clameurs qu'on poussait de toutes parts fit tressaillir la pauvre fille, et, saisie d'effroi, croyant qu'un malheur était arrivé, elle se releva. Elle vit le fils du comte Gédéon debout, triomphant ; un cri jaillit de ses lèvres, un sourire illumina son visage, et en chancelant elle s'appuya au fût de la croix. Hugues voulut s'élancer, mais avant qu'il eût pu l'atteindre, ramenant autour d'elle le voile qui pendait sur sa tête, elle se perdit dans la foule comme une perdrix dans un champ de blé.

X

BON VOYAGE

M^{lle} BRISQUETTE appartenait à cette partie aimable de la création qui donne au printemps les roses et les lilas, aux bois les linottes et les bouvreuils, aux buissons les aubépines, au matin la rosée, aux papillons leurs ailes ; sa vie avait la gaieté d'une chanson, son cœur la fraîcheur et la légèreté d'une eau qui court. Hugues l'adorait, Brisquette l'aimait aussi, mais il y avait une nuance. Cependant elle se laissait aller au charme de cet amour, qui avait eu le mois de mai pour complice, et si Hugues ne se lassait pas de franchir au galop la distance qui séparait la Testère de la rue des Saules, elle ne se lassait pas de l'attendre à son balcon. Agrippa se frottait les mains.

Seul, Brin-d'Avoine aurait eu le droit de se plaindre.

Quelquefois, en courant par la ville pour faire quelque emplette ou respirer au soleil, Brisquette, étonnée de cette constance à braver le vent et la pluie que montrait M. de Montestruc, rien que pour le plaisir de la voir pendant quelques heures, se demandait si cet amour durerait toujours.

Elle voulut en avoir le cœur net, et un matin, entre deux baisers, au moment où les nuages devenaient roses à l'horizon :

— Reviendrez-vous ce soir ? dit-elle.

— Ce soir ? quelle question !... mais demain... après-demain... et le jour suivant !...

— Toujours, alors ?

— Oui, toujours.

— C'est drôle !

Hugues la regarda tout ébahi, le cœur un peu serré.

— Qu'avez-vous ce matin ? s'écria-t-il. Êtes-vous malade ?

— Non, je réfléchis... Il faut qu'une fée dont je ne sais pas le nom ait présidé à votre naissance...

— Parce que ?

— Parce que chaque nuit, à la même heure, quels que soient le temps ou la distance, sans une minute de retard jamais, j'entends votre pas sous mon balcon, et que jamais sur votre visage, dans vos yeux, dans vos paroles, dans l'expression de votre amour, je n'ai surpris l'apparence de la fatigue ou de l'ennui, l'ombre du désenchantement ou de la satiété. Tel vous étiez, tel vous êtes.

— Que trouvez-vous d'étonnant à cela ?

— Tout... la chose elle-même d'abord, puis... tenez, ce que vous dites ! Mais savez-vous bien que voilà quatre ou cinq mois déjà que vous m'aimez ?

— Eh bien ?

— Vous ne songez pas cependant à m'épouser ?

— Pourquoi non ?

— Vous, vous, Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul, vous m'épouseriez, moi Brisquette, la fille d'un simple armurier ?

— Je ne pourrais pas le faire demain, c'est clair, mais j'irai trouver ma mère, et vous conduisant par la main, je lui dirai : « Je l'aime ; voulez-vous me permettre d'en faire ma femme ? »

Le visage mobile de Brisquette exprima une profonde surprise et un profond attendrissement. Mille sentiments divers, la joie, la stupeur, la tendresse, l'orgueil, un peu de mélancolie aussi s'agitaient en elle et se reflétaient dans ses yeux humides, comme l'ombre des nuages sur la transparence d'une eau claire. Tout à coup, n'y tenant plus, elle sauta au cou de Hugues et l'embrassant à plusieurs reprises :

— Je ne sais pas ce qui se passe en moi, dit-elle, mais j'ai envie de pleurer ; c'est comme le jour où je

vous ai vu à cheval descendant la grande Pusterle... Tenez, voyez, mon cœur saute dans ma poitrine... Ah ! si tous les hommes vous ressemblaient !...

Le rire lui vint à travers ses larmes :

— Et le jour où vous avez failli vous faire casser les reins pour l'amour des yeux qui vous regardent, reprit-elle, vous n'étiez pas en aussi grand péril qu'aujourd'hui !

— Un péril, dites-vous ?

— La mort, c'est l'affaire d'une minute, mais une chaîne qu'on porte toute la vie et qui vous écrase, voilà le terrible ! Tenez, mon ami, je ne donnerai pas à M^{me} la comtesse de Montestruc, votre mère, le chagrin de vous voir faire cette démarche dont vous venez de me parler et la peine de refuser, — ce qu'elle ne manquerait pas de faire dès le premier mot, en quoi elle n'aurait point tort, — mais je vous donnerai, à vous, la marque la plus vive d'attachement que vous puissiez attendre de mon cœur. Vous ne me conduirez pas à la Testère et vous viendrez ici aussi longtemps que j'y serai.

— Mais...

Brisquette l'interrompit par un baiser :

— Vous m'avez fait voir à quel point vous m'aimiez... Je vous ferai voir, en vous laissant libre, à quel point vous m'êtes cher... Chacun de nous a son honnêteté.

Hugues ne put rien en tirer de plus. L'aube se faisait ; Brisquette le poussa vers le balcon.

A quelque temps de là, Hugues trouva Brisquette un peu pâle et défaite, et tout affairée au milieu de paquets qui encombraient tous les meubles ; armoires et tiroirs, tout était ouvert.

Elle l'attira auprès d'elle, et réprimant un soupir :

— Vous avez le cœur haut placé, mon ami ; ne pleurez pas et embrassez-moi... Il faut nous dire adieu !

Hugues fit un bond.

— Est-ce qu'il ne fallait pas toujours en venir là ? reprit-elle vivement ; est-ce que rien peut durer ? Je sais bien ce que vous allez me dire... Vous m'aimez comme le premier jour, plus même, je le crois, mais c'est le premier feu de la jeunesse, l'éclosion d'un cœur qui n'avait pas encore battu. Celle qui doit s'appeler la comtesse de Montestruc et partager votre vie, celle-là vous ne l'avez point encore vue... Vous la reconnaîtrez entre mille, et quelque chose qui tressaillera au plus profond de votre être vous dira : « C'est elle ! » et ce jour-là, il ne vous paraîtra pas que Brisquette ait jamais existé.

Hugues se récria.

— Voulez-vous un bon conseil?... continua Brisquette d'une voix ferme. Ayez des amourettes en bas, réservez l'amour pour celles d'en haut, vos pareilles. Et puis vois-tu, mon cher Hugues, ajouta-t-elle en se penchant sur son épaule, je suis un peu, moi, de la race des hirondelles... j'ai besoin de voler... laisse-moi voler...

Elle essuya furtivement les larmes qui coulaient le long de ses joues.

Hugues était très ému ; il faisait mille efforts pour ne point le laisser paraître. C'était cette première séparation si dure qui ouvre une déchirure dans le cœur. Brisquette s'empara de ses deux mains :

— C'est bien le moins que je te parle franchement, puisque je t'ai tout donné et qu'en revanche tu m'as franchement aimée, reprit-elle avec un joli sourire. Que de fois, en nous promenant dans les bois au mois de mai, n'avons-nous pas vu des nids parmi les fleurs des buissons ! Où s'étaient-ils envolés en automne les rossignols et les pinsons qui les avaient bâtis ? Leurs amours avaient duré ce que dure le printemps !... N'as-tu pas remarqué que les feuilles jaunissent, et qu'hier des flocons de neige sont tombés?... C'est le signal. Nous devons nous séparer comme ces oiseaux légers se

sont séparés, et, si cet aveu peut adoucir ta peine, je crois bien, mon ami, que jamais je n'aimerai personne comme je t'ai aimé !

— Oui, je le vois, dit Hugues en promenant ses regards autour de lui, vous allez partir.

— C'est vrai ; j'accompagne à Paris la mère d'un jeune gentilhomme qui m'a prise en amitié.

— La mère ou le gentilhomme ?

— La mère... Le gentilhomme fait mieux que cela !

— Il vous aime ?

— Un peu.

— Beaucoup peut-être ?

— Non ; passionnément !

— Et c'est à moi que vous le dites !

— Je ne veux pas mentir.

— Et tu pars ?

— Paris m'attire. J'ai des vertiges quand j'y pense... une si grande ville... et Saint-Germain à côté, et plus loin Fontainebleau, c'est-à-dire la cour !

— C'est donc la dernière heure ?

— La dernière.

Brisquette prit la tête de son ami entre ses mains et l'embrassa longuement. Des larmes qu'elle ne pouvait retenir tombaient sur ses lèvres.

— Si un jour je te rencontre là-bas, tu verras si je t'aimerai !... dit-elle. La seule place bonne dans mon cœur, c'est toi qui l'auras.

Tout à coup, s'arrachant de ses bras, et posant ses deux mains sur ses épaules :

— Toi, vise haut !

Le départ de Brisquette laissa un grand vide dans le cœur et dans la vie de Montestruc. Ni les parties de chasses, ni les conversations du marquis de Saint-Ellix ne le pouvaient combler. L'escrime avec Agrippa ou Coquelicot, les courses à l'aventure avec Kadour ne le charmaient pas non plus. Une vague inquiétude le tourmentait. Ce nom de Paris que Brisquette avait

prononcé lui revenait sans cesse à l'esprit. L'horizon qui entourait la Testère lui semblait bien étroit. La sève de la jeunesse bouillonnait et lui montait au cerveau.

Agrippa fut le premier à s'en apercevoir. Il se rendit auprès de M^{me} de Montestruc, à une heure où il était sûr de la trouver seule dans son oratoire.

— Je viens, madame, vous parler de l'enfant, dit-il. Vous avez eu dessein, en l'enfermant ici, d'en faire un homme. C'est un homme aujourd'hui ; mais votre intention est-elle de le tenir toujours auprès de vous à la Testère ?

— Non ! la Testère, c'est bon pour nous qui n'avons plus rien à attendre de la vie, mais Hugues porte un nom dont je veux qu'il rehausse l'éclat.

— Ce n'est pas alors dans l'Armagnac qu'il en trouvera l'occasion... c'est à Paris, à la cour.

— Tu veux qu'il me quitte... déjà ?

— A vingt-deux ans, M. le comte Gédéon, mon maître, avait déjà paru sur les champs de bataille.

— C'est vrai ! Ah ! que les jours passent vite !... Donne-moi le temps. Je croyais m'être habituée à cette idée à laquelle je pense sans cesse, et il me semble qu'elle est nouvelle à présent qu'elle me menace de plus près.

Cependant, la veuve du comte Gédéon n'était pas d'un caractère à s'abandonner à la tristesse et au regret. L'adversité l'avait armée pour le combat. Elle observa mieux son fils, et acquit bientôt la certitude que les choses qui jusqu'alors lui avaient suffi ne lui suffisaient plus.

— Tu as raison, mon vieil Agrippa, lui dit-elle, l'heure est venue.

Un soir, et sa résolution prise, elle fit venir son fils auprès d'elle. Une seule lumière éclairait l'oratoire où l'on voyait suspendu à la plus belle place un portrait du comte Gédéon en costume de guerre, le heaume

en tête, la cuirasse au dos, la main sur la garde d'une épée.

— Mets-toi là, mon enfant, en face de cette image qui semble te regarder, et écoute-moi bien.

La comtesse se recueillit un instant, puis, de nouveau, élevant la voix :

— Penses-tu que, depuis le jour où je suis restée seule à veiller sur toi, j'ai rempli dans toute son étendue mon devoir de mère ?

— Vous ?... ah ! Dieu !

— Ma récompense, mon cher Hugues, est dans ce cri et dans le regard que tu m'as jeté. Si donc toi qui es mon juge, étant mon enfant, tu penses que je l'ai rempli avec vigilance et probité, sous l'œil de Dieu, et avec le souvenir et le respect du nom qui t'a été donné, tu m'écouteras avec plus d'attention.

Elle fit un effort pour maîtriser son émotion, et lui faisant signe d'approcher :

— Après avoir vécu sous ce toit pendant de longues années où Dieu a permis que tu aies trouvé la force et la santé, nous allons nous séparer. Pour toi, à l'âge où tu es, ce n'est qu'un voyage... pour moi, c'est presque un adieu... Je m'y résigne pour ton bien.

— Pourquoi parler d'adieu, ma mère ? je ne quitte pas la France ; un voyage n'est pas une chose éternelle... je reverrai le chemin qui mène à la Testère.

— J'espère que Dieu me permettra de t'y recevoir, mais s'il ne le permet pas, poursuis ta route. J'ai tout préparé pour le jour de la séparation. Tu trouveras dans cette bourse cent pièces d'or qui t'aideront à traverser les premiers jours... Tu as un cheval et une épée, Dieu fera le reste ; et peut-être avec son aide relèveras-tu notre maison de sa ruine. J'ai fait de toi un homme ; fais de toi le chef d'une famille.

— J'y mettrai du moins tout le courage, toute la patience, toute la volonté que vous m'avez enseignés.

Hugues s'était assis aux genoux de sa mère, comme

au temps de sa première adolescence. Elle lui avait pris les mains et le regardait avec des yeux humides et profonds.

— Je ne te ferai pas de vaines recommandations, reprit-elle d'une voix douce, tu sais de quel sang tu sors... cela suffit. Un conseil cependant, un conseil dont j'ai tiré la pensée d'un livre où, tout jeune, tu aimais à lire et qui te charmait par ses récits merveilleux, où les plus nobles exemples prenaient quelquefois la forme d'un symbole. Te rappelles-tu l'histoire de ce navire fabuleux, le navire *Argo*, que des hommes intrépides, au temps de la Grèce héroïque, conduisirent sur des rivages lointains à la conquête de la toison d'or ?

— Si je me le rappelle !... mon imagination d'enfant les suivait dans leur course aventureuse, ces vaillants marins ! Malgré la mer, malgré la distance, malgré l'entassement des périls, les Argonautes vainqueurs revinrent avec leur trésor.

— Eh bien ! mon cher Hugues, chaque homme qui entre dans la vie doit avoir sa toison d'or en espérance. Aie la tienne, et ne la perds jamais des yeux ; qu'elle soit l'unique but de tes efforts ; expose tout, fors l'honneur, au désir de l'atteindre. Pour les uns, cette toison d'or, qui représente le noble rêve d'une âme vaillante, c'est une femme à laquelle ils veulent s'unir pour la vie et qui, pour eux, est l'image vivante du beau et du bien. Si c'est là ce que tu cherches, que Dieu te fasse rencontrer une compagne à la hauteur des sacrifices que tu auras faits pour la conquérir, qu'elle soit bien née et bonne chrétienne, afin qu'elle sache élever tes enfants dans la foi et les vérités saintes que tu as sucées dès le berceau. Regarde au cœur plus qu'au visage. Et si tu la trouves telle que mon amour te la souhaite, donne-toi à elle tout entier et sans retour. Si ce n'est pas vers une femme que va ton rêve, si ton âme est tourmentée d'une autre ambition, choisis-la haute et grande, ne t'abaisse pas à la réduire aux pro-

portions d'un misérable lucre ; que ce soit une ambition où il y ait des périls à courir, ton sang à offrir en holocauste, une noble cause à servir, ton roi, ton pays, ta religion. Ce sera là ta toison d'or... Mais, femme ou ambition, marche droit toujours et reste sans tache pour mériter la victoire.

— Je la mériterai, ma mère, et je l'aurai.

— Dieu t'entende !

Elle attira Hugues sur son cœur et l'y retint longtemps.

— Maintenant, mon fils, il est des fortunes implacables contre lesquelles on ne peut rien. Le courage est vaincu quelquefois, la patience s'épuise, la volonté se lasse ; combien qui reviennent des batailles avec des blessures par où leur force s'échappe ! Si des obstacles invincibles te barrent le chemin, eh bien ! la Testère te restera. Quelques champs s'étendent tout autour qui rapportent annuellement quinze cents livres. C'est un toit et du pain pour un vieillard, un asile contre le froid et la misère... Mais avant d'y chercher un abri, lutte jusqu'au bout et retourne à la charge vingt fois, aussi longtemps qu'un peu de sang gonflera tes veines, qu'un souffle de vie animera ton cœur.

Lorsque Hugues se releva, la comtesse put reconnaître, à la mâle expression de son visage, qu'elle avait été comprise.

— Va maintenant, lui dit-elle, et que tout soit bientôt prêt pour ton départ ; les choses résolues, il n'en faut pas retarder l'exécution.

M. de Saint-Ellix fut mis le premier au courant de ce qui se passait.

— Mon gaillard, dit-il à son ami, tu prends le bon parti... J'ai idée que je te rejoindrai bientôt ; j'ai voulu tenir rigueur à la princesse, mais je sens que mon cœur bat la chamade. Si donc j'apprends qu'elle est à Paris, tu m'y verras paraître.

Il courut là-dessus se mettre à la disposition de la comtesse pour tout ce qui pourrait alléger les difficultés du voyage. Il ne parlait de rien moins que de monter les équipages de son jeune ami. La comtesse l'arrêta.

— Hugues n'aura pas d'équipage, dit-elle ; il tient un genet d'Espagne de vous, monsieur le marquis, et ce que j'ai ouï dire de ce cheval me fait supposer qu'il a des jambes à mener loin son cavalier. De M. le duc de Mirepoix il tient la Testère, où il a grandi et où il a appris la constance et la résignation. De son père il tient une épée. Beaucoup sont entrés dans la vie avec moins que cela. Vous savez d'ailleurs quelles sont mes idées sur certaines choses. Je ne veux pas que les portes lui soient ouvertes par d'autres mains que les siennes ; je veux qu'il les force. Le jeune homme s'est fait ici, le gentilhomme se fera dans la mêlée.

Peu de jours après cet entretien, le soleil éclaira le matin du départ. M^{me} de Montestruc reçut son fils dans ce même oratoire où une première fois déjà elle lui avait parlé. Elle avait les yeux rouges, mais la voix ferme. Elle lui remit une bourse brodée à ses armes et une bague qu'elle tira de son doigt.

— Cette bourse, dit-elle, contient cent pièces d'or ; c'est tout ce que j'ai en argent comptant, et je n'en ai pas serré une seule glanée sur nos besoins de chaque jour sans penser à toi... Cette bague me vient du comte Gédéon de Montestruc, ton père. Il me l'a donnée le jour de nos fiançailles. Je ne l'ai pas quittée depuis ce moment. J'avais dix-huit ans alors, c'est aujourd'hui une vieille femme qui te parle. Que de chagrins et de larmes n'ai-je pas dévorés depuis ce temps lointain ! Si tu choisis une fiancée pour qu'elle porte à son tour le nom que j'ai reçu, tu la passeras à son doigt.

Hugues s'était mis à ses genoux et lui embrassait les mains. Elle le laissait faire et le regardait.

— Ce n'est pas tout encore, reprit-elle. Voici un

pli cacheté d'un sceau de cire noire que tu remettras à celui à qui je l'adresse, mais seulement si tu es un jour dans un grand péril ou en passe l'avoir besoin d'un appui. Sinon c'est inutile ; ne t'en sers jamais.

Elle étouffait un peu en parlant, et ses lèvres tremblaient.

— Vous avez négligé de me dire le nom du gentilhomme à qui ce pli est destiné, ma mère, et je ne le vois pas sur cette enveloppe.

— Ce nom, mon fils, est écrit sur une seconde enveloppe. Tu ne déchireras la première que dans le cas d'une sérieuse nécessité, dans le cas où il irait pour toi de la vie ou de l'honneur. Alors, mais seulement alors, va droit à ce gentilhomme, et tu le trouveras prêt à te venir en aide.

— Mais s'il était mort ?

M^{me} de Montestruc pâlit.

— S'il était mort, alors à la grâce de Dieu... Tu brûleras ce papier.

Elle étendit les mains sur la tête de Hugues qui était resté agenouillé, et appela sur lui les bénédictions d'en haut, puis, laissant couler ses larmes, lui ouvrit les bras. Il s'y jeta, et longtemps elle le serra sur son cœur qui éclatait.

Vers le moment du départ, et quand déjà tous les préparatifs étaient terminés, Agrippa se glissa auprès de son élève, et le prenant à part :

— Moi aussi, dit-il d'un air content où se cachait un grain de malice, je veux vous laisser un souvenir : c'est du butin pris sur l'ennemi, et des occasions se présenteront où vous ne serez point fâché de trouver cette réserve au fond de votre poche.

Tout en parlant, le vieillard lui présentait une longue bourse qui s'arrondissait d'une façon honnête vers son extrémité.

— Qu'est-ce que cela ? dit Hugues qui la secouait et ne se déplaçait pas au bruit joyeux qu'elle rendait.

— Comment ! vous ne vous rappelez pas ces rançons que ma justice, d'accord en cela avec la morale, faisait payer aux coquins qui essayaient de dévaliser un coffre où il n'y avait rien ?

— Quoi ! ces expériences *in anima vili*, comme tu disais...

— En voici le résultat. Je prélevais tribut sur les sacrifiants qui abusaient de la confiance d'un vieillard, et par une offrande je récompensais la probité. Vous pouvez voir, hélas ! que l'équilibre n'est pas établi entre le mal et le bien ! Le mal, et cela est le sujet de mes plus tristes méditations, l'emporte de beaucoup sur l'autre. Vous en tenez la preuve entre vos mains : j'avais bien ma petite idée en poursuivant le cours de mes études.

— Et si tu avais perdu, cependant, tu nous ruinais ! dit Hugues qui riait.

— Monsieur le comte, répliqua le vieillard, quand on parie sur la mauvaise foi et la coquinerie de l'espèce humaine, c'est comme si l'on jouait avec des dés pipés... ma conscience me reproche même d'avoir gagné à coup sûr.

— J'ai toujours pensé que M. Agrippa était un grand philosophe, dit Coquelicot qui s'était approché des deux interlocuteurs et n'avait rien perdu de leur entretien. Cette bourse honnêtement gagnée représente ce que nous autres, gens de bien, nous appelons entre nous une poire pour la soif.

— Et quand on a toujours faim..., dit Agrippa.

— On avale tout, reprit Coquelicot, qui fit disparaître la bourse dans les profondeurs de ses poches.

— Tu es donc du voyage aussi toi ? dit Hugues qui jouait la surprise.

— Monsieur, je suis si bête, que si vous me laissez au pays, je courrais le risque de me perdre, tandis qu'à Paris, que je ne connais pas, je me retrouverai toujours.

Et le tirant par la manche de son habit, il lui fit voir Kadour qui sortait de l'écurie tenant leurs deux chevaux par la bride.

— Lui aussi vient avec nous, ajouta-t-il, ce qui fait que nous serons trois à courir le monde.

— *Numero Deus impare gaudet !* murmura Agrippa qui était, comme on sait, un peu barbouillé de latin.

Un quart d'heure après, les trois cavaliers avaient perdu de vue la tour de la Testère.

— Au galop ! cria Hugues qui se sentait le cœur un peu gros et qui ne voulait pas se laisser gagner par l'émotion.

XI

UNE HISTOIRE DES TEMPS PASSÉS

A L'ÂGE qu'ils avaient tous les trois, Hugues de Montestruc, Coquelicot et Kadour, la tristesse ne pouvait être de longue durée. L'espace s'étendait devant eux ; cette liberté qui naît des voyages les animait ; de belles pièces d'or et d'argent sonnaient dans leurs poches, de bons chevaux piaffaient sous eux, secouant leurs mors, un ciel clair brillait sur leurs têtes, et ils avaient sous la main des épées et des pistolets avec lesquels on a raison de bien des obstacles. Il leur semblait qu'ils marchaient à la conquête du monde.

Hugues surtout caressait en rêve des chimères dont il eût été fort en peine de faire le compte. La plume rouge offerte par la princesse Mamiani et piquée dans la ganse de son feutre lui faisait l'effet d'un talisman qui devait le mener à tout.

Bientôt le paysage changea d'aspect, et les trois voyageurs se trouvèrent enfin dans des campagnes qu'ils n'avaient jamais traversées.

Coquelicot ne se tenait pas d'aise et sautillait sur sa

selle comme un oiseau sur une branche. Dans la compagnie de leur maître, le valet aux cheveux rouges représentait la parole et l'Arabe le silence. Chaque objet nouveau, chaque village, chaque ruine, chaque maison, les marchands poussant leurs chariots, les baladins en voyage, les prélats sur leurs mules, les dames en carrosses ou en litières arrachaient des exclamations de surprise et d'admiration à Coquelicot ; Kadour regardait, et pas un muscle de son visage ne remuait.

— Quelle intempérance de langage ! s'écria gaiement Hugues, que le babil de son compagnon amusait.

— Monsieur, dit Coquelicot, c'est plus fort que moi, je ne puis me résoudre à me taire. Les oiseaux nous donnent l'exemple, ils chantent toujours ; pourquoi ne parlerions-nous pas ? J'ai remarqué, d'ailleurs, moi qui suis si bête, que le silence prédispose à la tristesse, et la tristesse a l'inconvénient grave d'enlever l'appétit.

— Causons donc, répondit Hugues qui se sentait en belle humeur et à qui tout semblait beau ; si nous faisons mauvais accueil au souper qui nous attend à la couchée, que penserait-on en ce pays des estomacs de la Gascogne ?

— Monsieur, ils seraient perdus de réputation.

Coquelicot fit passer son cheval entre son maître et Kadour, qui considérait toute chose d'un air tranquille, et s'armant de gravité :

— Monsieur, reprit-il, que pensez-vous que l'on devienne quand on a bonne envie de se pousser dans le monde, et qu'on possède en outre un bon genet d'Espagne qui danse sous l'éperon, une épée qui ne demande qu'à sortir du fourreau, et dans son gousset d'honnêtes pistoles qui ont bonne envie de luire au soleil ?

— Tout ce qu'on veut, répondit Hugues.

— Alors, monsieur, s'il vous prenait fantaisie de devenir empereur de Trébizonde ou roi de Circassie, vous avez cette idée que ce serait possible ?

— Certainement !

— N'exagérons pas, monsieur, n'exagérons pas !... Tout, ça me paraît trop... Qu'en dis-tu, Kadour ?

— Sans le Prophète, le chêne est comme un brin d'herbe ; avec le Prophète, un grain de sable devient une montagne...

— Tu l'entends, Coquelicot ! ma volonté sera ce grain de sable et ma bonne étoile fera le reste.

— Je vous y aiderai, monsieur, et Kadour que voilà aussi. N'est-ce pas, Kadour ?

— Oui, dit Kadour.

— Ne vous arrêtez pas au laconisme de cette réponse, monsieur. Kadour a la langue courte et le bras long. Il est d'une race qui a la singulière manie de ne point parler... Grave défaut !

— Que tu n'as pas, toi, mon bon Coquelicot.

— Je m'en vante ! Or comme nous sommes ici, chevauchant sur le chemin du roi, par un temps aimable qui porte aux idées riantes, pourquoi ne chercherions-nous pas entre nous ce qu'il y aurait de plus sage à faire pour rendre la vie qui nous attend agréable et douce ?

— Cherchons, dit Hugues.

Kadour se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

— Quand je vous le disais ! s'écria Coquelicot, voilà Kadour qui fait l'économie d'un mot.

— C'est une économie qui te permettra de faire la dépense d'un discours.

— De ce côté-là je suis toujours en fonds... ne vous mettez point en peine.

Il s'installa carrément sur sa selle, et haussant le ton :

— Je me suis laissé raconter, poursuivit Coquelicot, qu'il y avait à la cour de belles dames en grand nombre, autant que de nymphes dans cette île de Calypso dont j'ai lu la description dans un livre ; et il paraît que ces dames ont des attentions particulières pour les hommes

d'épée, surtout quand ils approchent de la personne du roi. Il me plairait assez d'être capitaine des gardes.

— Oui, c'est gentil, dit Hugues, on est de toutes les fêtes et de toutes les batailles.

— Tenez-vous aux batailles, vous ?

— Certes !

— C'est une affaire de goût. Moi, j'incline du côté des fêtes. D'un autre côté, il m'est revenu que les gens d'Église ont cent prérogatives les plus belles du monde : les bénéfices sont pour eux, les grasses prébendes, les belles abbayes où l'on a bonne table et bon lit, et où l'on ne court pas le risque d'attraper de mauvais coups... Et quelle influence ! Ils ont l'oreille des grands, ce qui est quelque chose, et l'oreille des femmes, ce qui est tout. Rien ainsi qui se puisse faire sans eux ! Ils ont la main et le pied partout. Et quelques savants même prétendent qu'ils mènent le monde. Je ne vous parle pas, bien entendu, des prêtres de campagne qui traînent leurs soutanes rapiécées dans des chaumières et font plus maigre chère encore que leurs ouailles. Non ! mais des prélats engraisés par la dîme, des chanoines qui dorment la grasse matinée, des princes de l'Église vêtus de pourpre, qui siègent dans les conseils des rois et marchent en litière... Que diriez-vous, monsieur, de la robe et du chapeau de cardinal ?

Hugues fit la grimace.

— Foin de la robe ! s'écria-t-il ; les Montestruc sont gens d'épée !

— Alors, monsieur, nous pourrions nous rabattre sur les grands emplois et les dignités de cour. Ce doit être une besogne aimable et fertile en agréments que celle de ministre ou d'ambassadeur ! On a autour de soi force gens qui font des courbettes et vous donnent du monseigneur, ce qui chatouille l'amour-propre. On fraye avec les princes et les rois, et l'on fait figure dans le monde. Sans parler des petits profits, tels que bonnes rentes et beaux émoluments, qu'on gagne à ce métier.

Ça m'amuserait fort en outre de me brouiller avec l'Anglais, de chercher noise à l'Espagnol le lendemain, et de me faire graisser la patte à l'occasion par le Vénitien ou le Grand Turc. Rassasié de gloire, je finirais mes jours sous les broderies et les panaches d'un grand officier de la couronne.

— Hum ! fit Hugues, trop de flatteries d'un côté, trop de mensonges de l'autre !... Se courber devant les puissants, se redresser devant les faibles, louvoyer toujours, pleurer quand le maître est triste, rire aux éclats quand il est gai, et mouler son visage sur le sien, est une besogne qui ne plaît point à mon tempérament... Sans compter que mener les affaires d'autrui quand on a peine à mener les siennes est un souci dont ma délicatesse s'épouvante.

— Il y aurait encore un parti à prendre, continua Coquelicot, et peut-être ne serait-il pas le moins sage. On pourrait retourner à la Testère où l'on est aimé et qui est en bon pays, y demeurer sa vie durant, y chercher une brave et jolie fille ayant de la naissance et quelque bien au soleil, l'épouser et y faire souche de bons gentilshommes qui, à leur tour, mourraient là en plantant leurs choux. On serait heureux, ce qui, m'a-t-on dit, n'arrive pas à tout le monde.

— On est d'une race où le bonheur ne suffit pas, répliqua Hugues fièrement.

Coquelicot le regarda.

— Ça, monsieur, reprit-il, il y a une histoire qui court sur les Montestruc ; on m'en a touché quelques mots quand j'étais enfant... J'ai toujours eu envie de vous la demander dans son entier. Ce nom de Chargepaul que vous portez, et ce cri farouche de *Tue ! tue !* que je lis autour de votre écu, et que ceux de votre famille poussent, paraît-il, en temps de guerre, m'ont toujours intrigué. Vous plairait-il de me donner des éclaircissements à ce sujet ? J'y ai bien quelque droit à présent que je suis de la maison.

— Volontiers, dit Hugues.

Ils suivaient en ce moment un chemin ombreux, entre deux rangées d'arbres dont un vent léger caressait le feuillage ; deux ou trois lieues les séparaient encore de la couchée ; Hugues en profita pour faire à ses compagnons l'histoire des origines de sa maison.

— C'était au temps où le bon roi Henri IV guerroyait pour conquérir son royaume, reprit-il, tandis que ses deux compagnons, l'oreille tendue, marchaient à ses côtés. Toujours suivi d'une poignée de braves gens qu'il inspirait de son exemple, il chevauchait par monts et vaux, quelquefois malmené par la mauvaise fortune, mais toujours gai et tenant tête à l'orage. Si quelques-uns de ses compagnons passaient de vie à trépas, d'autres les remplaçaient, et il avait toujours autour de lui une troupe prête à se faire tuer pour le service de sa cause.

— J'aurais voulu en être, murmura Coquelicot.

— Or il arriva une fois que le roi Henri, qui n'était encore, pour une bonne moitié de la France et pour Paris, que le roi de Navarre, se trouva cerné, dans un coin de la Gascogne, par une troupe nombreuse de ses ennemis. Il n'avait autour de lui qu'un assez petit groupe de soldats, tous déterminés à faire bravement leur devoir, mais avec lesquels il n'était point aisé de percer des lignes bien gardées. Le roi s'était cantonné dans un repli de forêt que côtoyait une rivière profonde et large et que l'on avait entourée d'abatis pour que toute issue lui fût fermée. On avait l'espoir de le prendre là par la famine ; et de fait, déjà, les provisions commençaient à manquer parmi les royalistes.

« Henri IV tournait comme un lion autour de son camp, cherchant une issue et faisant des pointes, tantôt à gauche, tantôt à droite. Il s'ensuivait des escarmouches qui toujours coûtaient la vie à quelques-uns des siens. Toutes les routes étaient bien gardées ; quant à franchir la rivière où la surveillance était moindre, il

n'y fallait pas songer ; la puissance du flot s'opposait à toute fuite que l'on eût tentée sans bateaux.

« — Mordieu ! disait le roi, je ne sais pas comment je sortirai d'ici, mais j'en sortirai !...

« Et son assurance donnait de l'espoir à tous les autres.

« Un soir, un homme se présente aux avant-postes et manifeste du premier coup l'intention qu'il a de parler au roi. Cet homme portait un bissac sur l'épaule, mais quoiqu'il fût vêtu d'une méchante souquenille, il avait un air franc et hardi qui prévenait en sa faveur.

« — Qui es-tu, toi ? lui demanda un officier.

« — Je suis quelqu'un que le roi ne sera point fâché d'avoir vu quand il saura ce qui m'amène.

« — Ne peux-tu pas me le dire, à moi ? Je le lui rapporterai fidèlement.

« — Sauf le respect que je vous dois, mon capitaine, ça m'est impossible.

« L'officier, qui se méfiait et qui craignait que leurs ennemis n'eussent dépêché quelqu'un des leurs pour se débarrasser du roi, ne savait à quoi se résoudre. L'homme restait tranquillement appuyé sur son bâton.

« — C'est que, reprit l'officier, on ne parle pas au roi comme on parle à son voisin...

« — J'attendrai, puisqu'il le faut, mais certainement quand il aura causé avec moi, le roi Henri regrettera le temps que vous m'avez fait perdre.

« L'homme avait la physionomie si honnête, et il s'assit d'un air si tranquille au pied d'un arbre, tirant de son bissac un morceau de pain bis et un oignon pour souper, que l'officier se décida. « Qui sait ! se disait-il, cet homme a peut-être quelque bon renseignement à nous donner ? »

« — Eh bien ! suis-moi, reprit-il enfin.

« Le paysan ramassa son bissac et son bâton qu'il avait jetés auprès de lui, et suivit l'officier. Celui-ci le mena au capitaine des gardes, qui adressa au nouveau

venu les mêmes questions et en obtint les mêmes réponses. C'était au roi, et au roi seul que l'homme voulait parler.

« — Mais puisque le roi et moi c'est tout un ! dit le capitaine.

« — Oh ! que nenni ! Vous êtes capitaine, vous, et lui c'est le roi... Vous voyez donc bien que vous et le roi ça fait deux !

« Le capitaine, vaincu par ce raisonnement qui était sans réplique, alla prévenir le roi Henri, qui tristement, à part lui, calculait le nombre de jours qui le séparaient encore du moment où il lui faudrait tenter une sortie désespérée.

« — Eh ! qu'il entre ! cria-t-il, c'est peut-être un avis que l'on m'envoie pour m'avertir qu'on marche à notre secours !

« Le paysan fut introduit. C'était un gars bien découlé, qui avait le regard fier et paraissait avoir une trentaine d'années.

« — Que me veux-tu ? dit le roi ; parle, je t'écoute.

« — Je sais que vous et vos gens vous ne pouvez pas vous tirer d'ici... Eh bien ! moi je me suis mis en tête de vous en faire sortir, parce que je vous aime.

« — Et pourquoi m'aimes-tu ?

« — Parce que vous êtes un brave soldat, toujours le premier au feu, et ne vous ménageant point, ce qui m'a donné l'idée que vous seriez un bon roi, doux au pauvre peuple.

« — Bien pensé, mon garçon ! mais par quel moyen prétends-tu me faire sortir d'ici ?... Ah ! tu sais ! pas seul ! Tous avec moi, ou je reste avec eux.

« — Voilà qui est parler en roi, et ça me prouve que je ne me suis point trompé en venant ici.

« — Tu crois donc que tu peux nous tirer tous ensemble de ce bois maudit ?

« — C'est bien ainsi que je l'entends.

« — Alors, vite... par où ?

« — Par la rivière.

« — Une rivière si large et si profonde que personne ne la pourrait passer !... Tu perds la tête !

« — La tête tient sur mes épaules... Et il y a même de bons yeux à cette tête pour vous servir... Et le gué de cette rivière, est-ce qu'il est fait pour les chèvres et les moutons seulement ?...

« — Il y a donc un gué à cette rivière, et tu connais ce gué ?

« — Pardieu ! si je ne le connaissais pas, pourquoi serais-je ici ?

« Henri IV faillit embrasser le paysan.

« — Et tu vas nous y conduire ?

« — Dès que vous voudrez. Il est bon toutefois de n'en tenter le passage que la nuit. On fait moins bonne garde aux environs.

« — Est-ce qu'il y a aussi des ennemis de l'autre côté ?

« — Oui, derrière un petit bois qui vous les cache... mais pas autant qu'ici... une troupe quasiment le double de la vôtre.

« — Ce n'est rien, on lui passera sur le ventre.

« — C'est ce que je me suis dit.

« — Vite, faites lever le camp ! cria le roi.

« Alors se ravisant, et de la main touchant le bras de celui qui s'offrait pour guide :

« — Tu dis vrai au moins ? Ce n'est pas pour me tromper que tu es venu ici et pour nous mener tous à quelque piège ?

« — Vous ferez mettre à mes côtés deux cavaliers le pistolet au poing, et à la moindre apparence que j'ai menti, donnez-leur ordre de me casser la tête tout uniment ! Mais si par contre je vous fais passer le gué sans mésaventure, j'aurai bien le droit de vous demander quelque chose ?

« — Demande-moi ce que tu voudras ! Je viderai le fond de ma bourse dans ta main

« — Gardez la bourse, messire. Ce que je veux, c'est un cheval et une épée, et le droit de me battre avec vous.

« — Parbleu, c'est dit !... Je te garderai à mon côté.

« Aussitôt que la nuit fut tout à fait venue, les gens du roi levèrent le camp sans bruit, et quand toute la troupe fut rangée en bon ordre, le paysan prit la tête du cortège et s'enfonça tout droit devant lui, à travers bois. Les soldats suivaient à la file, le long d'un sentier étroit qui faisait vingt détours et gagnait le bord de la rivière par l'épaisseur de la forêt. Le guide y trotta comme un lièvre sans hésiter jamais, bien qu'il fût noir comme dans un four. Quand on débouchait dans une clairière, on apercevait au loin, çà et là, des points rouges qui piquaient la campagne comme des étincelles ; c'étaient les feux allumés par l'ennemi. Ils formaient un arc de cercle autour de la forêt. Des refrains de chansons apportés par le vent arrivaient à travers l'espace. On voyait que ces gens-là avaient le ventre plein tant ils étaient bruyants et gais. Du côté du roi on observait un silence profond. A l'orée du bois, tout à coup, on découvrit la rivière dans un endroit où les branches faisaient une ombre noire sur l'eau. Le paysan, qui jusqu'alors avait marché à grandes enjambées sans souffler mot, s'arrêta et chercha avec grand soin, ordonnant à tout le monde de rester immobile.

« — Vous comprenez, dit-il, qu'il ne faut pas que je me trompe et que je vous expose à tomber avec moi dans quelque trou.

« A la vague lueur que reflétait la surface polie de l'eau, il avisa au bout de quelques pas un gros saule tout creux suivi d'un autre plus petit dont le courant mouillait les racines.

« — S'il y a une grosse pierre plate un peu de côté, sous l'eau, c'est là, reprit-il.

« Il plongea un bâton, chercha et trouva la pierre.

« — Bon ! fit-il, nous pouvons passer.

« Et le premier il entra dans la rivière. Tout le monde y entra après lui.

« On eut bientôt de l'eau jusqu'aux hanches. On commençait à distinguer confusément le bord opposé.

« — Dans un instant, reprit le guide du roi qui tâta toujours le fond de la rivière avec son bâton, on en aura jusqu'à la ceinture, puis, un peu plus loin, presque jusqu'aux épaules... C'est le plus mauvais endroit, mais il n'est pas long. Par exemple, il faudra tenir vos bras en l'air pour que la poudre ne soit point mouillée... Il est vrai que les cavaliers peuvent prendre en croupe les hommes de pied.

« — Il pense à tout, ce gaillard-là ! dit le roi.

« Ainsi que le guide l'avait annoncé, on se trouva bientôt au plein milieu du courant qui arrivait alors au poitrail des chevaux. Quelques pas plus loin, l'eau monta presque au niveau des selles ; puis insensiblement le fond de la rivière s'éleva. A dix pas du bord, les chevaux n'avaient plus d'eau que jusqu'aux jarrets.

« — Vive Dieu ! dit le roi en mettant le pied sur la rive, tu es un brave garçon !

« La nuit finissait en ce moment. La crête des collines commençait à se dessiner sur l'horizon qui blanchissait et de pâles lueurs montaient dans le ciel.

« — Voici la bonne heure pour surprendre une troupe ennemie, dit le paysan ; elle est alourdie par la fatigue, et le froid du matin la saisit.

« — Comment sais-tu cela ?

« — Est-ce que je n'ai pas fait la guerre pendant six ans ? Une blessure m'a contraint de quitter le mousquet.

« Les compagnons du roi se rangeaient déjà en ligne de bataille sur la rive, chaque homme ralliant son guidon.

« — Ça, dit le paysan en s'adressant au roi qui se haussait sur les étriers pour voir plus au loin, vous savez, sire, ce que vous m'avez promis ?

« — Un cheval et une épée ? Tu vas être content.

« Henri IV fit signe à un de ses officiers, et on amena un cheval tout harnaché au paysan.

« — Le brave soldat qui le montait a été tué l'autre jour, reprit le roi ; ce sera à présent comme s'il n'était pas mort.

« En ce moment on devinait plus qu'on ne le distinguait un certain mouvement derrière le petit bois.

« — Voilà le camp des ligueurs qui s'éveille, dit le paysan.

Et il se mit à brandir l'épée en rassemblant les rênes de sa monture.

« — Toi qui connais le pays, que faut-il faire ? Par où faut-il prendre ? demanda le roi.

« — Ce bois n'est rien ; ce n'est qu'un mince rideau de feuillage ; la troupe campe au delà, dans un creux de vallon dont nous n'avons qu'à suivre la pente pour tomber sur elle... Donc, prenons par le plus court et chargeons.

« — Bien parlé !... Tu t'appelles ?

« — Paul-Samuel, et je suis du bourg de Montestruc, dans l'Armagnac.

« — Eh bien ! charge, Paul ! et au galop !

« Le paysan piqua des deux et partit comme un trait, l'épée haute, en criant : « Tue ! tue ! »

« Le bois fut franchi en un instant. Comme Paul l'avait dit, ce n'était qu'un rideau de feuillage, et les gens du roi, ayant à leur tête Henri IV et son guide, arrivèrent sur l'ennemi comme une avalanche en dévalant par la pente du vallon. La plupart des chevaux étaient encore au piquet ; quelques sentinelles lâchèrent des coups de mousquet au hasard et prirent la fuite. Une escouade de gens de pied qui allaient à la maraude essaya de résister et fut culbutée, et en un clin d'œil on aborda le front du campement. Tout y était en confusion. Cependant, à la voix de quelques officiers, des hommes se rallièrent à la hâte et se mirent en défense. Paul les

aperçut et, les montrant du bout de son épée à ceux qui le suivaient, fondit sur eux en criant de nouveau : « Tue ! tue ! »

« D'un revers de son arme il abattit le cavalier qui lui faisait face, perça la gorge d'un autre et plongea au plus épais de la troupe.

« Tout céda au choc des royalistes, comme cède un mur de planches au choc d'un torrent, et tout passa. Au bout d'un quart d'heure, le roi était en pleine campagne, à l'abri de toute poursuite, et déjà rejoint par des partisans qui désespéraient de le revoir.

« Quand on fut à la couchée, le roi fit approcher Paul-Samuel, et lui donnant l'accolade en face de tous ses officiers et de ses gentilshommes.

« — Messieurs, leur dit-il, voici l'homme qui m'a sauvé ; tenez-le pour votre frère et votre ami. Quant à toi, Paul, je te donnerai la seigneurie de Montestruc, dont tu prendras le nom, et je te fais comte de Chargepaul, en souvenir de ce que tu as fait dans cette bonne journée. Les lettres patentes qui te confèrent ce titre et cette dignité te seront expédiées, revêtues de ma signature et de mon scel royal, en bonne et due forme. Et de plus, je prétends que tu aies dans ton écu, pour être celles de ta maison, des armes parlantes qui rappellent ton action et tes paroles. C'est pourquoi tu porteras d'or, parce que tu as fait voir un cœur pétri dans ce métal, avec un cheval galopant de sable en mémoire de celui que tu montais et qui était tout noir, le chef de sinople, qui sera l'emblème du bois verdoyant où tu t'es jeté le premier, et timbré d'une épée d'argent en pal en témoignage de celle que tu brandissais et qui, vive Dieu ! brillait comme une flamme à la clarté du matin. Quant au cri de ta maison, tu l'as poussé toi-même, si bien qu'en exergue tu pourras faire graver ces deux mots qui, dans leur brièveté, en disent plus que longues phrases : *Tue ! tue !*

« Ce qui fut dit fut fait, ajouta Hugues, et voilà

comment mon aïeul devint sire de Montestruc et comte de Chargepaul. Depuis lors, c'est un usage dans notre famille d'ajouter le nom de Paul à celui que nous recevons en baptême. Le chef des Montestruc s'appelait Paul-Samuel, son fils Paul-Élie, mon père avait nom Paul-Gédéon, et moi j'ai celui de Paul-Hugues, et, s'il plaît à Dieu, je le transmettrai à mon fils aîné, avec le titre de comte de Chargepaul que j'estime à l'égal des meilleurs et des plus beaux. Qu'en dis-tu, Coquelicot ?

— Ma foi, s'écria Coquelicot enthousiasmé, je dis que le roi Henri IV est un grand roi et que votre aïeul Paul-Samuel était un grand capitaine sous la casaque d'un paysan, et que tout est grand dans cette histoire ! Et toi, Kadour, mon ami, à ton tour, qu'en penses-tu ?

— Dieu est grand ! dit l'Arabe.

XII

LA DAME A LA PLUME BLEUE

CE fut en devisant ainsi que les trois compagnons traversèrent une partie de la France sans qu'il leur arrivât rien de particulier, bien qu'à cette époque les routes ne fussent pas ce qu'elles sont aujourd'hui. La vue de trois cavaliers jeunes, solides et bien armés, décourageait les coupeurs de bourse qui auraient eu envie d'exercer leur industrie à leurs dépens, et la magnifique générosité des trois voyageurs qui payaient sans compter les faisait bien venir de tous les aubergistes.

Comme ils venaient de traverser la Loire, aux environs de Blois, le son du cor qui sonnait à toute outrance dans une forêt voisine leur fit connaître qu'une compagnie de gentilshommes se livrait au divertissement de la chasse non loin de là.

— Pardieu ! s'écria Hugues, je suis curieux de voir

comment en ce pays on s'entend au noble exercice de la vénerie.

Le temps était vif et gai, la campagne riche et parée de mille couleurs ; la Loire promenait à quelque distance l'indolence lumineuse de ses larges eaux, un cercle de forêts profondes s'étendait jusqu'à l'horizon. Hugues, sans plus réfléchir, poussa droit du côté des épaisses futaies d'où sortaient les fanfares du cor.

Une course de quelques minutes, guidée par la voix des chiens qui hurlaient à pleine gorge, le fit tomber au milieu d'une compagnie brillante qui courait le cerf.

La meute était belle et menée par des limiers de haute taille, bien coiffés. Des piqueurs vêtus d'habits de drap vert et de culottes de peau jaune enfoncées dans de larges bottes conduisaient la chasse, suivis par des valets de chiens tenant en laisse des relais. Vingt gentilshommes tout chamarrés d'aiguillettes et de rubans, le front ombragé de chapeaux empanachés, allaient de-ci et de-là dans les allées vertes. A leur tête galopait sur une jument blanche dont la robe lustrée avait au soleil des reflets d'argent, une jeune femme qui paraissait dans la fleur de l'âge. Une plume d'azur ondulait sur son feutre gris, d'où s'échappaient des milliers de boucles blondes dont les anneaux dorés luisaient dans la lumière et s'enroulaient sur son cou. Elle avait la taille prise dans un corsage de velours de la même nuance que la plume, et qui dessinait ses formes élégantes et souples. Une jupe aux longs plis flottait sur ses pieds. Elle avait le visage altier, et, animée par l'ardeur de la chasse, faisait siffler sa cravache qui fouettait l'air.

— Eh ! eh ! se dit Hugues qui l'avait au passage enveloppée d'un regard rapide, quelle heureuse inspiration j'ai eue là de suivre cette chasse !

Auprès de cette inconnue, et Hugues n'eût point été surpris d'apprendre qu'elle avait du sang royal dans les veines, se dressait et faisait le beau un cavalier de

haute mine qui, le poing sur la hanche, et d'un air d'orgueil, l'entourait de soins empressés et semblait d'une bouche fière lui adresser des madrigaux auxquels elle répondait en souriant. Ce sourire éclairait un visage radieux qu'une déesse eût envié. L'inconnue avait une beauté lumineuse, le gentilhomme une beauté hautaine. Si elle ne paraissait pas avoir encore vingt ans, lui n'en avait guère plus de vingt-cinq. Un sentiment indéfinissable où il y avait de la jalousie mordit Hugues au cœur.

La chasseresse et le chasseur s'enfoncèrent sous le couvert des arbres. Ils l'avaient à peine entrevu.

Malgré son admiration pour l'inconnue et malgré les regards qui, de toutes parts, commençaient à s'attacher sur lui, Hugues ne perdait pas un détail de la chasse et n'éprouvait pas plus d'embarras que s'il se fût trouvé aux environs de la Testère, chez son ami M. de Saint-Ellix. Les chiens allaient et venaient sur la pelouse d'un large carrefour, quêtant, flairant l'herbe, prenant le vent, refoulant leur voie, billebaudant en bêtes qui cherchent la piste perdue. Hugues mit pied à terre au milieu des piqueurs qui n'osaient avouer leur déconvenue.

— Vous courez un dix cors, messieurs ! dit Hugues aux gentilshommes qui l'examinaient.

La beauté de son genet, qui creusait le gazon du pied, l'avait bien fait venir de quelques-uns d'entre eux. Un pareil cheval ne pouvait pas être monté par un croquant.

— Oui, monsieur, un animal superbe que nous étions sur le point de prendre quand il a disparu, lui répondit-on.

— Eh bien ! messieurs, vous n'êtes plus sur la bonne voie ; cette empreinte-là est d'une biche, cette autre pince d'un daguet... il faut battre l'enceinte et relever le défaut.

Il entra sous bois, suivi d'un piqueur qui tenait un

limier, et après avoir erré quelque temps, au pied d'un chêne, sur un paquet de mousse, il fit voir du doigt une marque encore fraîche.

— Voilà le pied, dit-il.

Au même instant, le limier qui venait de goûter l'herbe tira sur la laisse.

— Lâche ta bête, et en chasse ! cria Hugues qui sauta sur le dos de Brin-d'Avoine.

Au bout de dix minutes, et la voie bien empaumée, Hugues arracha un cor des mains d'un piqueur et sonna la vue.

— Eh ! c'est un veneur ! dit un gentilhomme.

Toute la chasse accourut et se lança derrière la bête qui se forlongeait en plaine. Elle se fit battre pendant une heure, prit l'eau et rentra en forêt. Hugues, qui menait la chasse, sonna le rembuchement ; le genet semblait avoir des ailes. La compagnie s'était un peu dispersée ; une bonne moitié des cavaliers n'ayant pu suivre était restée en arrière, quelques autres avaient perdu la bonne piste.

La chasse traversait en ce moment une partie sauvage de la forêt où l'on pouvait sans trop de peine se rompre le cou. Le beau gentilhomme qui tout à l'heure accompagnait la dame à la plume bleue n'était plus auprès d'elle. Hugues bénit le hasard qui l'avait fait s'égarer. Il remarqua que l'inconnue venait de s'engager dans un chemin creux, encaissé profondément entre deux talus hérissés de broussailles. Malgré son ardeur à poursuivre le cerf, il se jeta derrière elle. Il n'avait pas fait cent pas à sa suite qu'il s'aperçut qu'elle n'était plus maîtresse de sa jument. A ses mouvements désordonnés, aux secousses qu'elle en recevait, il était aisé de reconnaître qu'elle était à la merci de sa bête et ne la gouvernait plus.

Hugues pressa Brin-d'Avoine et gagna sur elle de vitesse ; mais un regard qu'il jeta par-dessus l'épaule de la fugitive lui fit voir que le chemin creux qu'elle

suivait aboutissait à un ravin dont la berge escarpée s'ouvrait brusquement parmi des blocs de rochers. Y descendre lentement et pas à pas eût été difficile et non sans danger. Peu de chevaux eussent osé s'y engager. Emportée par la course furieuse de sa jument blanche, si rien ne parvenait à l'arrêter avant de toucher au bord du ravin, la dame à la plume bleue volait à une mort certaine.

Arracher à ce péril celle après laquelle Hugues se précipitait n'était point une entreprise aisée. Le chemin étroit, et de plus en plus resserré, n'offrait point de passage assez large pour qu'il pût s'y jeter et saisir par la bride la jument de plus en plus affolée. Quant à gravir les pentes des talus qui les emprisonnaient tous deux, il n'y fallait point songer ; elles étaient presque à pic et revêtues d'une toison de ronces. Hugues, qui mesurait de l'œil la distance qui séparait encore du ravin la dame à la plume bleue et la voyait diminuer avec une rapidité effrayante, mit la main sur la crosse d'un pistolet et le sortit de ses fontes. Mais la balle pouvait dévier et frapper celle qu'il voulait sauver et non le cheval, sa main étant secouée par les bonds de Brin-d'Avoine comme une branche par le souffle du vent. Que faire ? Les moments pressaient.

Une idée illumina soudain l'esprit de M. de Montestruc. Il tira sa grande épée du fourreau, et, penché sur l'encolure du genêt d'Espagne, il partit à fond de train ; en quatre bonds il eut atteint la jument blanche et, se courbant, du tranchant de sa vigoureuse lame, lui coupa net le jarret ; elle tomba sur les genoux, mais, avant que la bête enragée pût se relever, Hugues avait mis pied à terre, et, tenant son chapeau d'une main, présentait l'autre à l'amazone. Mais celle-ci, sans l'accepter, sauta de selle, tandis que la jument se débattait, laissant après elle une traînée de sang.

Ils n'étaient plus l'un et l'autre qu'à dix pas du ravin. Un élan de plus et elle y disparaissait.

L'inconnue, debout, les narines frémissantes, le visage animé par la colère plus que par l'émotion du péril encouru, regardait Hugues d'un air hautain.

— Je crois, dit-elle, que vous venez d'estropier Pénélope !...

— Presque..., répondit Hugues. Je crois même, en effet, qu'elle aura de la peine à se remettre de cette estocade.

— Qui vous en avait prié ?

— Moi !

— Hein ? fit-elle en plissant les sourcils.

— Il fallait choisir. Vous ou elle. Regardez... Encore un bond, et Pénélope, qui ne vous aimait pas follement, à ce que j'ai cru voir, vous entraînait au fond de l'abîme. Elle en serait morte aussi, mais cet accident ne vous eût point ressuscitée. J'ai pensé qu'une duchesse valait mieux qu'une bête...

— Ah ! duchesse ?... C'est la première fois que vous me rencontrez... qui vous fait supposer ?...

— Eh ! madame, le sort serait un impertinent s'il n'avait point posé une couronne de duchesse sur un front qui semble fait pour porter une couronne de reine !

La dame se radoucit, et glissant un regard du côté du ravin qui présentait l'image du chaos avec ses amas de rochers et de troncs d'arbres épars :

— Peut-être avez-vous eu raison, reprit-elle.

— Moi, j'en suis sûr. Vous morte, je ne m'en serais jamais consolé.

Elle sourit :

— Vous vous appelez... car encore faut-il bien que je sache le nom du galant chevalier à qui je dois la vie ?

— Paul-Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul.

— Voilà un nom que l'on ne connaît pas à la cour.

— On apprendra à l'y connaître.

Leurs regards se croisèrent, l'un plein de fierté, l'autre d'assurance ferme et gaie.

— Allons, reprit la dame, il faut se rendre et vous remercier du secours que vous m'avez porté...

Une cavalcade accourut à grand bruit. En tête galopait le beau jeune homme qui, au début de la chasse, accompagnait l'amazone à la plume bleue. Elle agita son mouchoir et les pria tous de reculer, si l'on voulait qu'elle eût place pour sortir de cet abominable défilé où Pénélope l'avait emportée. On obéit. Au bout d'un instant, elle apparut sur une pelouse libre, suivie de la jument blanche qui boitait furieusement. On l'entoura. Qu'était-ce donc et que lui était-il arrivé ? Pourquoi ne l'avait-on pas vue à l'hallali ?

— J'y étais l'un des premiers, dit le beau jeune homme, et fort marri de ne point vous y voir.

— Ne vous mettez pas en peine... Un accident dont monsieur m'a tirée... J'ai pu me croire un instant dans la forêt de Brocéliande, et que don Galaor en personne survenait pour me tirer d'embarras.

Changeant de ton, et présentant Hugues à son voisin :

— Monsieur le comte de Chargepaul, mon cher cousin. Monsieur le comte César de Chivry, monsieur.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement sans échanger une parole.

Alors celle qu'il avait secourue se tournant vers Hugues et inclinant sa taille fine de l'air d'une reine :

— Mademoiselle Orphise de Montluçon, duchesse d'Avranches, prie monsieur de Montestruc de vouloir bien l'accompagner à son château.

M. de Chivry fronça le sourcil et Hugues salua profondément.

Presque au même instant parut sur la pelouse entourée de hautes futaies, où la compagnie s'était réunie et où les piqueurs sonnaient une fanfare, une dame à cheval vers laquelle M^{lle} de Montluçon se dirigea d'un

air d'empressement et d'amitié. Du premier regard Hugues venait de reconnaître la princesse Léonora Mamiari. Elle venait aussi de l'apercevoir et, tandis qu'on se rangeait avec respect devant elle, l'Italienne poussa droit à lui et, s'inclinant sur la selle :

— Vous souvient-il du jour où je vous criai au revoir ? fit-elle ; un certain temps s'est passé, mais une voix me disait que je ne m'étais pas trompée et que nous nous reverrions.

— Votre prophétie était un ordre pour moi, répliqua Hugues galamment, en effleurant des lèvres la main gantée de la princesse.

— Ah ! voici notre provincial en pays de connaissance ! murmura César.

Bientôt la cavalcade se remit en marche, la princesse et M^{lle} de Montluçon chevauchant en tête, M. de Chivry à côté d'Orphise, et M. de Montestruc auprès de Léonora.

Ses regards allaient de l'une à l'autre : l'une avait les yeux verts, l'autre les yeux noirs ; leur taille avait même élégance et même souplesse ; leur beauté un éclat pareil avec plus de jeunesse chez Orphise, plus de majesté chez la princesse. Entre elles deux les plus fiers et les plus difficiles eussent pu hésiter. Léonora cependant avait pour elle d'avoir la première troublé la pensée du Gascon et traversé ses rêves. Comment se faisait-il donc qu'il eût pour les grâces de la duchesse une attention plus complaisante, et qu'à la vue de M. de Chivry il éprouvât un sentiment de jalousie que M. de Saint-Ellix n'avait point éveillé ?

En ce moment Hugues s'aperçut que la plume rouge qu'il portait à son chapeau depuis son départ de la Testère avait disparu. Il l'avait sans doute perdue dans le chemin creux où la violence de sa course l'avait poussé sur les pas de M^{lle} de Montluçon.

Devait-il voir un présage dans cette perte soudaine d'un objet qui lui venait de la princesse ?

« Le temps et les circonstances me le diront », pensait-il.

Et il ne s'embarrassa pas d'y songer davantage.

Coquelicot, qui errait dans la forêt, finit par rejoindre Hugues au château de M^{lle} de Montluçon. Jamais il n'avait vu demeure si magnifique, communs plus vastes, cours plus spacieuses, cuisines plus flamboyantes, valetaille plus nombreuse et plus empressée à ne rien faire.

— Ah ! monsieur, disait-il, la Testère danserait dans l'une des galeries du palais ! Figurez-vous...

Brusquement son maître l'interrompit :

— Tu vas courir à Blois, où Kadour, à qui j'ai donné rendez-vous, doit être arrivé ; tu le prieras de ma part de mettre à sac toutes les boutiques de la ville à cette fin de m'envoyer tout ce qu'il y a de plus beau en fait de dentelles, d'habits, de rubans et de plumes. Je suis vêtu comme un croquant, et les gentilshommes qui m'entourent ont des airs de prince qui m'humilient. Crève ton cheval et apporte-moi le paquet ce soir ; ne marchande pas surtout et vide ta bourse, s'il le faut. Tu as de l'or, n'est-ce pas ?

— J'ai l'escarcelle qui m'a été confiée par M. Agrippa...

— Bon ! Mais j'y songe ! peut-être n'y a-t-il rien de présentable à Blois, une ville de province ! Tu diras à Kadour de pousser dans ce cas jusqu'à Paris. Il connaît cette grande ville pour y être allé avec M. de Saint-Ellix ; qu'il nous y prépare un logement, et qu'il m'en expédie tout ce qu'il faut pour m'habiller à l'air du jour.

— Toujours sans compter ?

— Toujours !

— Nous sommes donc ici chez le roi ?

— Bien mieux, mon pauvre Coquelicot ! nous sommes chez la duchesse d'Avranches... une duchesse plus semblable à une divinité qu'à une femme !...

— Ah ! il y a une femme ! je suis si bête que je ne l'avais pas deviné. Je monte à cheval, monsieur, je crève ma bête, je cours à Blois, et j'en reviens si vite que le vent en rougira de dépit.

Coquelicot revint en effet dans la soirée avec un grand assortiment d'ajustements superbes, de gants parfumés, de manteaux à la dernière mode, de bas de soie et de nœuds de ruban. D'une main piteuse il secouait la bourse d'Agrippa devenue flasque et molle. Hugues la fit sauter à l'autre bout de la chambre. En ce moment il eût vendu la Testère pour un habit qui eût attiré les yeux de M^{lle} de Montluçon. Il passa la soirée à la contempler et à tourner autour d'elle, et la nuit à rêver. Jamais il n'avait imaginé personne plus belle et plus faite pour le plaisir des yeux. Il lui paraissait impossible que ce fût une créature mortelle. Elle était toute pétrie de grâces et de séductions, avec un air de déesse qui descend des nuées. Chaque regard lui faisait découvrir en elle des charmes nouveaux, et son sourire donnait de l'esprit à tout ce qu'elle disait. Il comprenait que pour lui plaire on fît des miracles.

— As-tu remarqué de quel air engageant elle vous parle ? dit-il à Coquelicot, et que de perles son sourire fait découvrir ? Nulle ne marche comme elle, nulle ne s'assoit, nulle ne danse ! Elle ne fait rien comme les autres. Sa voix est une musique. Je la regardais tout à l'heure passant sur la terrasse. On aurait dit une divinité descendue de l'Olympe. Ne crois-tu pas que ce soit Diane ou Vénus ?

— Certainement, répondit Coquelicot ; mais, monsieur, vous qui remarquez toutes ces choses, avez-vous remarqué aussi qu'il y a céans deux dames ?... A laquelle des deux faites-vous allusion, s'il vous plaît ?...

— Comment, bélître, tu n'as pas compris qu'il s'agit de M^{lle} de Montluçon ?... Est-ce que quelqu'un existe à côté d'elle...

— Eh ! monsieur, cette personne que nous avons

vue au château de Saint-Savy vaut bien la peine qu'on la regarde !

— Je ne dis pas non, et je confesse même que lorsqu'elle m'est apparue dans la salle où nous attendions M. de Saint-Ellix, la grande tournure et la grande beauté de la princesse m'ont ébloui ! Mais à présent que je puis comparer, je n'ai plus d'yeux que pour sa compagne. Ne te semble-t-il pas que M^{lle} de Montluçon, blanche comme un lis et couronnée de cheveux blonds, soit la déesse Hébé en personne ?

Coquelicot n'avait aucune raison de contredire son maître, et avoua que M^{lle} de Montluçon étant un résumé charmant de toutes les perfections, devait être en effet la déesse Hébé. Mais ce lambeau de conversation suscita dans l'esprit de son maître une série de réflexions sur ce hasard singulier qui voulait qu'après avoir donné son admiration seulement à la princesse, la première en date dans l'ordre des apparitions, il eût donné son admiration et son amour à M^{lle} de Montluçon. Leur beauté cependant se disputait la palme. Pourquoi celle-ci et non celle-là ? Il ne pouvait voir dans cette préférence accordée à la divinité blonde sur la divinité brune, peut-être moins impérieusement éblouissante, qu'une marque du sort qui voulait disposer de sa vie.

Au plus fort de ces rêves et de cette agitation, le souvenir du comte de Chivry lui traversa l'esprit. Il était clair qu'il avait un rival en ce beau jeune homme qui vivait sur le pied d'une sorte d'intimité auprès de M^{lle} de Montluçon. Son titre de cousin l'y autorisait, mais cette parenté l'offusquait. Par hasard ne les aurait-on point fiancés l'un à l'autre ? Il fallait tirer la chose au clair. Le visage de M. de Chivry en outre lui déplaisait ; il avait un sourire mêlé d'insolence et de dédain qui donnait parfois des envies de lui chercher querelle.

D'après ce qu'il entendait dire autour de lui, M. de

Chivry passait pour l'un des gentilshommes les mieux tournés et les plus spirituels de la cour. Il avait de la naissance et de la fortune, bien que cette fortune eût subi quelques larges brèches dont seul il pouvait estimer l'importance et qu'un mariage eût réparées. On assurait qu'il était en passe d'arriver à tout. Il avait grand air, une grande recherche et une surprenante élégance dans ses ajustements, les mains fines et blanches, la taille aisée, les mouvements libres, le teint pâle, avec cette marque indéfinissable où l'on reconnaît les hommes qui ont des passions vives et le goût des plaisirs, les yeux hardis et brillants ou profonds et voilés, mais dont jamais rien n'adoucissait le regard, le sourire railleur, et dans la voix, le geste, l'attitude, la façon de parler ou d'écouter, quelque chose d'arrogant qui pouvait faire qu'on l'admirât ou qu'on le craignît, mais ne suscitait point l'amitié.

Les gentilshommes qui avaient accompagné les ambassades françaises à Rome lui trouvaient une curieuse ressemblance avec ce fameux portrait de César Borgia que l'on voit dans une galerie célèbre et que l'on doit au pinceau de Raphaël. Il avait ce même port de tête, cette même attitude, et comme son modèle, il s'appelait César.

— Cela m'étonnerait bien, se disait Hugues, si je n'avais pas quelque jour maille à partir avec ce cavalier.

Hugues avait appris — on apprend toujours ce qui vous intéresse, sans bien savoir parfois comment — que le roi Louis XIV avait tenu M^{lle} de Montluçon sur les fonts baptismaux, et qu'après avoir nourri pour le feu duc d'Avranches une fort grande estime, il entourait de sa protection sa fille unique devenue orpheline. Le bruit courait même, mais ce n'était qu'un bruit, qu'il se réservait le soin de la marier. Orphise avait de grands biens et une beauté qui lui permettait de s'en passer. On assurait en outre que le roi, en souvenir des

services que M. de Montluçon lui avait rendus à l'époque des troubles de la Fronde où il avait fait voir une fidélité inébranlable, voulait concéder à sa filleule le droit de porter le titre du duché d'Avranches à son mari. Tout cela faisait qu'un escadron de prétendants bourdonnait sans trêve ni repos autour de l'héritière d'un si beau nom ; mais la plupart désespéraient de l'emporter sur M. de Chivry.

M^{lle} de Montluçon, qui venait d'avoir dix-huit ans et qui avait quitté le couvent depuis un petit nombre de mois, vivait sous le patronage d'une respectable dame, sa tante, la marquise douairière d'Urcelles, qui avait ses grandes et petites entrées à la cour.

Tout cela troublait fort M. de Montestruc, qui n'ayant que la cape et l'épée, et les quinze cents livres de rente que rapportait la Testère, ne pouvait entrer en ligne de compte avec le duché d'Avranches et les terres de Montluçon. Mais le Gascon était homme à tout braver pour l'amour d'une si belle personne. C'était seulement un grand malheur qu'elle fût si riche.

Ce malheur cependant valait-il la peine qu'il y renonçât ?

— Oh ! pour cela non ! s'écria-t-il.

L'agitation tenait Hugues éveillé et le faisait rouler dans son lit en poussant de grands soupirs. Il se levait, marchait, ouvrait la fenêtre, regardait les étoiles, se recouchait. Coquelicot, qui avait bonne envie de dormir, donnait au diable cette fièvre. Tout à coup Hugues se souvint de ce que Brisquette lui avait dit.

— Ah ! pauvre Brisquette, s'écria-t-il, qu'elle avait raison, et que j'éprouve dans toute sa vivacité ce trouble qu'elle m'annonçait ! Cela ne ressemble en rien à la fantaisie qui m'a poussé vers elle... Mon cœur s'éveillait, moins encore mon cœur que ma jeunesse, et je courais à cette charmante fille comme un écureuil court aux noix fraîches !

Cette fois il aimait véritablement, et cette pensée

que M^{lle} de Montluçon pourrait appartenir à un autre lui faisait passer des frissons dans le cœur. Mieux valait cent fois mourir que d'assister à une telle misère ! Mais comment monter jusqu'à elle, par quelle voie, par quels prodiges ? Comment lutter contre M. de Chivry, qui avait la fortune, la parenté, la situation, les alliances, tout ce qui donne de l'assiette et autorise une poursuite ?

Toujours raisonnant, rêvant, réfléchissant, le souvenir de ce que sa mère lui avait dit dans cette soirée des adieux où tant de larmes avaient été répandues, au sujet de cette légende mythologique de la toison d'or et du symbole qu'elle en avait tiré, lui revint brusquement à l'esprit. Il tressaillit et creusa sa pensée.

— Oui, se dit-il enfin, c'est là ma toison d'or ! Je l'ai vue briller, et si haut qu'elle est comme dans le ciel. Ses cheveux en ont la couleur et ses yeux la lumière ! Ma vie se passera à la souhaiter, et peut-être mes jours s'épuiseront-ils à la poursuivre en vain... mais une voix secrète me révèle que je n'en pourrai jamais détacher mon cœur !

Si quelque chose avertissait Hugues qu'il trouverait M. de Chivry en son chemin, M. de Chivry de son côté avait senti qu'il venait de rencontrer en M. de Montestruc un concurrent qui n'était point à mépriser.

Ce n'était pas la situation qui le rendait redoutable, mais la jeunesse, la bonne mine, un certain air d'audace, un je ne sais quoi qui faisait comprendre que sous cette apparence juvénile il y avait un cœur, un courage, une volonté.

César s'étonnait de s'occuper de ce nouveau venu ; c'était un honneur que, jusqu'alors, il n'avait accordé à personne. Pourquoi cette différence en faveur de M. de Montestruc ? A quel propos et comment se faisait-il que depuis leur rencontre à la chasse il y pensât de plus en plus, chaque jour ? Dépité contre lui-même,

M. de Chivry voulut avoir l'opinion d'un gentilhomme qui vivait dans son ombre et qu'il traitait en confident pour qui l'on n'a point de secrets.

C'était un certain chevalier de Loudéac, dont l'histoire et les commencements étaient fort obscurs. Il se disait originaire du Périgord où, ajoutait-il, sa famille avait force châteaux et quelques seigneuries, mais rien d'authentique ni de précis qui permît de croire qu'il disait vrai. Des gens avisés prétendaient même que le plus clair de son patrimoine se composait d'impudence, d'astuce et de témérité. En somme, on le redoutait plus qu'on ne l'estimait.

Interrogé, Loudéac ne cacha pas à M. de Chivry qu'à son avis il ne fallait point ranger le nouveau venu parmi ceux qu'on écarte aisément et du premier coup.

— Mais j'ai ouï dire, s'écria M. de Chivry, que ces Montestruc sont gueux comme des rats d'église, et que celui qui nous est tombé du ciel dans une forêt n'a ni sou ni maille ?

— Il n'en a que plus d'appétit ! répondit Loudéac. Et puis il est Gascon, c'est-à-dire de cette race qui n'a peur de rien, ne recule devant rien, compte sur son audace et sur le hasard pour arriver à tout, et fournirait l'univers d'aventuriers, s'il en pouvait manquer jamais.

— Point d'état, point de famille, point de protection, presque pas de nom !

— C'est là précisément ce qui fait sa force !

— De n'avoir rien ?

— Oui ! Les femmes sont des créatures si fantasques, que ce qui éloignerait les êtres raisonnables les attire ! Combien n'en sait-on pas qui ne sont point fâchées de jouer le rôle de bonnes fées au profit de beaux fils qu'elles vengent ainsi de l'injustice du sort !... Tout ce qu'il n'a pas vient en aide à ce Montestruc et lui est compté... Or M^{lle} de Montluçon, ta cousine, a l'humeur capricieuse, et, si je ne me trompe, se plairait dans ces

aventures de romans de chevalerie où des princesses se trouvent engagées... As-tu remarqué de quel air elle l'a regardé lorsqu'elle l'a prié de s'arrêter en son château, et quel sourire après le compliment de la princesse Mamiani ?

— Oui, oui !

— Et cela ne t'a point donné à réfléchir ? Il a un terrible avantage encore, ce Montestruc du diable, malgré son feutre et son pourpoint qui sentent la province, et sa rapière comme on n'en porte plus depuis le feu roi Louis XIII !

— Un avantage, dis-tu ?

— Et cette façon dont il a fait la connaissance de M^{lle} de Montluçon, la comptes-tu pour rien ? Cette poursuite, ce coup d'épée, cette jument qui tombe, ce ravin qui se trouve là à point nommé pour qu'il ait la bonne fortune de l'arracher à un péril extrême... n'est-ce donc rien que tout cela ? Le voilà passé héros du premier coup ! N'a-t-elle pas évoqué le souvenir de don Galaor, un des preux de la Table ronde, si j'ai bonne mémoire, à propos de son sauveur ?

— Elle raillait !

— Les femmes ont des façons perfides de dire la vérité en raillant, mon ami ! Elle a l'imagination frappée, M^{lle} de Montluçon... Prends garde, Chivry, prends garde !

— Je prendrai garde, Loudéac, sois tranquille, et dès demain je tâterai mon homme !

Hugues cependant avait fait à la même heure qui rassemblait les deux gentilshommes les plus singulières réflexions du monde. Dès le matin, et tandis que les oiseaux secouaient les branches des buissons toutes trempées de rosée, il s'était enfoncé dans le parc où durant une heure il avait rôdé. Son honneur n'était-il point engagé à dire à M^{lle} de Montluçon qu'il l'aimait éperdument ? S'il avait agi avec une franchise pareille quand il avait été question d'une Brisquette, à plus

forte raison devait-il agir de même quand il avait affaire à une duchesse. Tout le problème se réduisait à trouver l'occasion de cet aveu. Et ce n'était pas une affaire commode, Orphise étant sans cesse entourée du matin au soir. Cette pensée, que si l'occasion ne se présentait pas il la ferait naître, consola Hugues.

La journée, qui avait commencé pour M. de Montestruc par cette grave résolution, amena une circonstance qui mit les deux jeunes gens en présence. Elle n'avait par elle-même aucune importance, mais elle suffisait pour qu'un œil exercé y pût découvrir l'étincelle qui devait un jour allumer l'incendie.

On était en promenade dans les jardins, M^{lle} de Montluçon badinait avec une rose. Elle la laissa tomber sur le sable. Hugues vivement la ramassa, et l'ayant portée à ses lèvres la présenta à la duchesse. César devint pourpre.

— Eh ! fit-il, vous auriez pu remarquer que je me baissais déjà pour rendre à ma cousine cette rose !

— Vous auriez pu voir aussi que je m'en étais emparé avant même que vous l'eussiez touchée.

— Monsieur !

— Monsieur ?

Déjà ils se regardaient comme deux jeunes faucons.

— Eh ! messieurs, s'écria la princesse Mamiani, qui avait tout vu et tout entendu, quelle mouche vous pique ? M^{lle} de Montluçon a laissé choir une rose tout à l'heure, à mon tour je perdrai mon mouchoir ou quelque nœud de ruban. M. de Montestruc a montré plus de promptitude aujourd'hui ; demain M. de Chivry fera voir plus d'agilité, et chacun d'eux à son tour aura droit à nos remerciements. N'est-ce pas, Orphise ?

— Sans doute !

— Soit ! dit César d'une voix nerveuse.

Se penchant alors à l'oreille du chevalier qui venait de changer de visage :

— Je crois, murmura-t-il, qu'il en faudra découdre.

— Hum ! ne te presse pas, répondit Loudéac, tu as pu voir que M. de Montestruc n'est pas de ceux qui baissent facilement la paupière. De plus, j'ai examiné l'autre jour la jambe de Pénélope. Ton homme a failli la détacher du coup. Quelle entaille ! Elle ne tient plus que par un reste de tendon, cette pauvre jambe !

Il entraîna M. de Chivry à l'écart, et tordant ses fines moustaches :

— Ou je me trompe fort, ou ta cause deviendra la mienne, reprit-il. N'as-tu pas remarqué l'air d'empressement avec lequel la princesse Mamiani est intervenue dans le débat ? Elle me semble bien prompte à venir en aide à ce Gascon qu'elle a connu en lointain pays... Si pour son malheur elle le regarde avec des yeux trop pleins de complaisance, M. le comte de Chargepaul verra de quel bois se chauffe un Loudéac.

— A te parler franchement, répliqua César, qui n'était point fâché de faire sentir à son ami la même peine qui le mordait, il m'a semblé que cette complaisance dont tu t'offusques à juste raison, les yeux de la belle princesse que tu entoures de tes attentions l'ont témoignée dès le premier jour. Je te dirai donc ce que tu m'as dit toi-même : Prends garde, mon ami, prends garde !

XIII

UN BAISER DANS L'OMBRE

HUGUES cependant ne voulait pas mentir à la promesse qu'il s'était faite à lui-même. La petite altercation qu'il avait eue avec M. de Chivry l'engageait en outre à la tenir le plus tôt possible, quoi qu'il pût arriver. Donc la chose décidée, pourquoi attendre ? Malheureusement la journée se prolongeait en amusements divers, et pas

une fois il ne s'était trouvé seul avec M^{lle} de Montluçon.

— Ma foi, se dit-il en se prenant la main, que ce soit en tête à tête ou publiquement, le soleil ne se lèvera pas demain avant qu'elle ne sache ce que je pense.

Cette détermination avait jeté M. de Montestruc dans une disposition d'esprit particulière. Il lui était resté de son adolescence élevée loin du bruit des villes et de sa jeunesse libre des habitudes de rêverie et de solitude qu'on n'aurait point soupçonnées chez un gentilhomme si prompt à se jeter dans les périls d'une aventure. Laissant dispersée dans les jardins la compagnie à laquelle il s'était mêlé, il se rendit à la tombée du jour dans une partie écartée du château où s'élevait une chapelle entourée d'un cloître tout rempli d'arbres verts dont les plaintes chantaient avec le vent.

La porte en était ouverte ; il entra.

La chapelle était vide. Quelques cierges, pareils à des étoiles, brûlaient sous l'ombre des voûtes où le bruit de ses pas sur les dalles se répandait en murmures. Les vitraux du chœur flamboyaient et baignaient les lourds piliers et le parvis de clartés vives où l'or, la pourpre et l'azur se mêlaient dans un rayonnement. Au travers de ces lueurs on voyait des statues de marbre blanc agenouillées sur des tombeaux. Un grand silence enveloppait tout. Hugues s'assit dans un coin sombre.

Il avait le sentiment de la gravité de ce qu'il allait faire. Était-ce bien l'heure de lier cette chaîne autour de son cœur ? Était-ce bien la vérité qui l'inspirait ? Éprouvait-il sincèrement cet amour dont il voulait faire l'aveu ?

Il s'interrogea comme s'il avait été en présence de sa mère, et sonda sa conscience en même temps que son cœur. Il trouva dans sa conscience l'inébranlable résolution de pousser jusqu'au bout, et dans son cœur l'image resplendissante de M^{lle} de Montluçon.

En levant les yeux, il aperçut dans un vitrail une

figure radieuse, tout entourée d'un nimbe d'or, qui avait une vague ressemblance avec celle dont il venait d'évoquer la pensée. Tout enveloppée de lumière et dans l'éblouissante clarté du soleil couchant, les bras ouverts, elle semblait le regarder.

Il se dressa et, les yeux attachés sur cette image rayonnante, dans l'élan de son extase :

— Eh bien, oui ! s'écria-t-il, je te fais don de mon amour, et je jure de consacrer ma vie à te conquérir !

Quand il sortit de la chapelle, le soir était venu ; le vitrail s'était éteint. On ne voyait plus dans la lueur pâle qui s'en dégageait que des formes vagues d'anges et de saintes. Hugues entra dans le cloître, en longea les arcades déjà pleines d'ombres, et pénétra dans une galerie isolée qui le mettait en communication avec le château. Les ténèbres l'y saisirent aussitôt.

Il s'avavançait dans cette obscurité lentement, lorsqu'il lui sembla qu'une forme indécise marchait non loin de lui, comme si tout à coup la muraille se fût ouverte pour lui livrer passage. Un son vague, le bruissement d'une robe de soie traînant sur les dalles, caressa soudain son oreille ; il s'arrêta, le bruit sembla se rapprocher, et, tout à coup, la respiration suspendue, il sentit sur son visage passer un souffle brûlant, et dans ce souffle un baiser chercha ses lèvres. Éperdu, il étendit les bras, mais déjà le fantôme invisible avait disparu dans la nuit, et tandis que ses mains essayaient encore d'en saisir la forme incertaine, une porte s'ouvrit au fond de la galerie, et dans l'encadrement clair de cette porte il vit s'effacer la silhouette d'une femme avant même que ses regards avides eussent pu en deviner les contours. La porte silencieuse venait de retomber sur ses gonds et la nuit l'enveloppa de nouveau.

Hugues s'élança. Mais ses mains heurtèrent la pierre rugueuse d'un mur. Longtemps il en consulta la surface dure et sourde, sans que ses doigts impatients

pussent découvrir les rainures de cette porte où l'apparition s'était échappée. Enfin ils rencontrèrent un bouton ; Hugues le poussa vivement. Devant lui s'enfonçait une grande pièce déserte au milieu de laquelle une lueur froide tombait des baies étroites de quatre profondes fenêtres.

Toute poursuite était vaine désormais. Hugues, qui sentait encore sur ses lèvres l'impression de ce baiser rapide où le souffle ardent d'une âme semblait s'être exhalé, se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'une vision, mais les battements de son cœur lui répondaient. Qui donc se cachait sous la vague apparence de ce fantôme entrevu ? Pourquoi cette apparition ? Pourquoi cette fuite ? Où retrouverait-il la femme aperçue un instant et saurait-il la reconnaître ?

Quand il fut revenu du trouble et de la fièvre qui précipitaient les battements de ses artères, M. de Montestruc se hâta pour rejoindre la compagnie. Un laquais lui indiqua un bâtiment disposé pour le jeu de paume et dont l'étendue permettait qu'on pût y tracer à l'occasion une enceinte pour courir la bague.

Lorsqu'il y parvint, tous les hôtes brillants du château s'y trouvaient réunis. Une profusion extraordinaire de lumières s'épanchait du plafond et faisait chatoyer les habits de velours et les robes de satin. Les chevaux, harnachés galamment, hennissaient dans l'arène et déjà les bagues étaient suspendues dans le vide aux fines tringles des poteaux.

Malgré l'éblouissement que lui causa ce passage subit des ombres épaisses de la galerie au vif éclat des lustres, Hugues, du premier regard, aperçut la duchesse d'Avranches et la princesse Mamiani à côté l'une de l'autre.

— Et arrivez donc, lui cria la princesse de sa voix musicale, on n'attend plus que vous !

— Vous étiez-vous égaré par hasard à la poursuite de quelque méchante fée ? lui demanda Orphise qui s'éventait coquettement.

Hugues la regarda au fond des yeux. Elle n'eut pas un clignotement de la paupière, et le frais incarnat de ses joues, la blancheur neigeuse de son front et de son cou n'avaient rien perdu de leur pureté virginale.

— Non, non, son visage ne saurait mentir ! Ce n'est pas elle ; mais qui donc alors ?... se dit Montestruc. Serait-ce la princesse ?

La princesse souriait à M. de Loudéac et badinait avec un bouquet de roses qu'elle effeuillait.

— La galerie serait-elle hantée par hasard ? reprit-il, ou, si ce n'est un lutin, aurais-je servi au badinage de quelqu'une de ces filles rieuses qu'on rencontre à tous pas dans ce château ?

M. de Chivry s'approcha du Gascon, tandis qu'on achevait les préparatifs du jeu de bague, et le tirant de ses rêveries :

— Est-ce un exercice qu'on pratique au pays d'où vous venez ? lui dit-il.

— Non, mais il ne me paraît pas qu'il soit impossible de s'en tirer.

— Vous plaît-il d'essayer ?

— Volontiers.

Hugues fit amener Brin-d'Avoine, et huit ou dix cavaliers s'étant réunis à l'une des extrémités de l'enceinte, chacun à son tour s'élança.

En voyant enlever les bagues du bout des lances, M^{lle} de Montluçon battit des mains.

— Je veux, dit-elle, décerner un prix au premier d'entre vous, messieurs, qui déposera dix bagues à mes pieds.

— Pardieu ! se dit Hugues, qui avait recouvré toute sa présence d'esprit, voici l'occasion désirée... jamais je n'en trouverai de meilleure.

Et il partit à fond de train, laissant glisser à chaque fois le long de la hampe les bagues qu'il enfilait de la pointe fine de son arme.

Un quart d'heure après, il avait conquis dix anneaux.

— Vous voyez, dit-il à M. de Chivry, qui n'en avait enlevé que huit, ce n'est pas plus difficile que cela.

Sautant alors sur le sable de l'arène, il s'avança vers M^{lle} de Montluçon et, pliant le genou devant elle, déposa les bagues à ses pieds.

La marquise d'Urcelles, qui aimait les belles façons, le complimenta sur son adresse.

— Je crois, dit-elle, que S. M. le roi, dont j'ai pu admirer la grâce dans les carrousels, n'eût pas mieux fait, monsieur. Vous voilà maintenant devant ma nièce comme autrefois les preux devant la dame de leurs pensées, quand ils venaient chercher le prix de leurs exploits.

— Et lequel réclamez-vous de moi pour votre triomphe, monsieur le comte ? dit Orphise coquettement.

— Le droit, madame, de vous consacrer ma vie, mon sang et mon amour.

La voix, le geste, l'accent, le regard donnaient à ces quelques paroles une valeur qui les dégagait de la banalité des formules galantes ; il était impossible de s'y méprendre. M^{lle} de Montluçon devint pourpre, la princesse pâlit ; il y eut autour d'eux un bruit léger de chuchotements.

— Est-ce un badinage, monsieur ? s'écria César, que la colère tourmentait.

Se relevant alors, mais sans lui répondre, et s'adressant toujours à Orphise avec un mélange de respect et de fierté :

— Je suis d'une race, continua Montestruc, où l'on a coutume de dire les choses sans détour et sans ambages, comme on les pense ; c'est ce qui m'engage à vous parler comme je le fais, madame. J'ajouterai que cet amour est né du moment que je vous ai vue.

— Il y a deux ou trois jours alors ? reprit César.

— Deux ou trois jours en effet, madame, comme le dit M. le comte de Chivry, votre cousin ; mais il durera jusqu'à mon dernier souffle.

Se tournant alors vers son rival, et sans rien perdre de son sang-froid :

— Trouvez-vous qu'il faille un long temps pour que l'amour naisse de l'admiration que M^{lle} de Montluçon inspire, et par hasard estimez-vous, monsieur, que ce soit trop d'une vie pour le lui prouver ?

Des bouffées d'impatience montaient au cerveau de M. de Chivry, mais se contenant encore :

— Que dites-vous de ce langage, messieurs ? s'écriait-il en s'adressant au cercle des gentilshommes qui l'entouraient, on voit bien que M. de Montestruc arrive d'un peu loin !

Cette fois Hugues changea de ton, et le prenant de plus haut :

— Ce langage est celui d'un bon gentilhomme, monsieur, fit-il le regard en feu, et de si loin qu'il arrive, ce gentilhomme défie à pied et à cheval, à la dague et à l'épée, quiconque se mettra en travers de son chemin !

M. de Chivry fit un pas ; M^{lle} de Montluçon l'arrêta d'un geste.

— M. le comte de Chargepaul a ma parole, dit-elle ; je la tiendrai.

Elle promena ses regards sur l'assemblée qui se pressait autour d'elle. Alors, avec un mélange de coquetterie et de dignité :

— N'avez-vous pas réclamé, monsieur, le droit de me consacrer votre vie et de me prouver votre amour par votre dévouement ?

— Oui, et si je ne parviens pas, au prix des plus constants efforts, à faire de vous M^{me} de Montestruc, ma femme, j'y laisserai tout mon sang.

Tandis qu'il parlait, la princesse brisait d'une main nerveuse les fleurs de son bouquet et en semait autour d'elle les débris. César était devenu affreusement pâle. Il s'étonnait qu'un homme qui se permettait un tel excès d'audace en sa présence fût encore debout ; et peut-être allait-il éclater, lorsque M. de Loudéac, qui

était parvenu à se glisser de son côté, se pencha à son oreille :

— Si tu ne plies pas, prends garde, murmura-t-il, elle rompra.

Soudain une révolution se fit dans l'esprit de M. de Chivry, et changeant d'attitude et de langage, tout à coup :

— N'est-ce pas vous, mon cher comte, qui tout à l'heure parliez de dague et d'épée ? s'écria-t-il gaiement. Eh ! bonté du ciel ! à qui en avez-vous ?... Ces façons terribles sont passées de mode ! On n'en sait donc rien là-bas dans l'Armagnac ? Mais d'honneur, personne à la cour ne descend plus en champs clos, comme autrefois les paladins armés de pied en cap. Chaque siècle a ses usages, et j'estime que les nôtres valent bien ceux du temps jadis... Au lieu de rompre des lances et de se porter de grands coups de hache, dont le moindre inconvénient est d'exposer la reine du tournoi à offrir sa main à un éclopé, on lutte d'esprit, de belles manières et d'aimables soins. On ne met plus le fer au poing à tout propos, ce qui est d'un brutal, mais on est homme de goût, et c'est par la galanterie, la délicatesse des procédés, les nobles attentions, le respect, la constance qu'on témoigne de son amour. Et un jour vient où la dame, enfin touchée, couronne les feux de qui a su lui plaire... N'est-ce point votre avis, ma chère cousine ?

M^{lle} de Montluçon avait écouté ce petit discours avec un mélange de surprise et de contentement. Elle connaissait M. de Chivry et le savait peu endurant. Un instant elle avait craint, au mouvement qui lui était échappé, qu'une provocation ne coupât court à l'entretien. Elle n'ignorait pas combien il était redoutable l'épée à la main, et sans se l'avouer, sans le savoir peut-être, elle avait eu peur pour M. de Montestruc. Interpellée par M. de Chivry, elle s'inclina d'un air de bonne humeur :

— Si je suis de votre avis, mon cher cousin ? dit-elle, mais tout à fait !... Et pour vous prouver combien je partage votre sentiment, puisque l'un et l'autre, vous, monsieur le comte de Chivry, depuis un an, et vous, monsieur le comte de Montestruc, depuis quarante-huit heures, vous me faites l'honneur de penser à moi, je vous ajourne tous deux à trois ans ; j'en ai dix-huit ; quand j'en aurai vingt et un, vous reviendrez, et si vous êtes en passe de prétendre à la main d'une personne qui s'estime à un haut prix, eh bien, messieurs, je verrai.

Un coup de foudre éclatant à ses pieds n'eût pas produit sur M. de Chivry un effet plus terrible que cette déclaration. Faite devant la marquise d'Urcelles, qui avait presque l'autorité d'une tutrice, puisque seule elle représentait la famille de M^{lle} de Montluçon, faite devant vingt témoins, elle avait la valeur d'un engagement. Il savait en outre sa cousine d'un caractère à s'y obstiner avec d'autant plus de rigueur qu'on aurait moins le désir de se soumettre à sa volonté. César avait cru qu'en poussant cette affaire sur le terrain du persiflage, M^{lle} de Montluçon, qui avait accueilli ses hommages, en profiterait pour la tourner en plaisanterie, et que M. de Montestruc en serait pour ses frais d'audace. Mais non ! une fantaisie d'Orphise transformait en chose sérieuse ce qui ne devait être dans sa pensée que le caprice d'une soirée ! Ah ! comme en ce moment s'ouvrait dans son âme une source amère et profonde de haine contre celui qui lui valait cet affront.

— Acceptez-vous ? dit soudain Orphise en regardant M. de Montestruc.

— J'accepte, répondit gravement Hugues.

Tous les yeux se tournèrent vers M. de Chivry. Il était de la couleur des cadavres. Il ne se méprenait pas sur la violence du coup qui lui était porté. Ajourné à trois ans, lui qui la veille encore se flattait de l'em-

porter, et cela pour un cavalier que M^{lle} de Montluçon connaissait à peine ! Mais si dès le premier jour il rencontrait de tels obstacles, que serait-ce dans un mois, dans un an ?

Sa main crispée tourmentait la garde de son épée, il mordait ses lèvres. La gravité de la situation s'accusait par son silence même. Chacun retenait son souffle autour de lui.

— Vous me faites attendre, je crois ? dit Orphise d'une voix claire.

César tressaillit. Il fallait se décider, et se décider promptement. Ses yeux sombres rencontrèrent le regard de M. de Loudéac qui avait toute l'éloquence d'une prière et d'un avertissement. Un pâle sourire effleura ses lèvres, et s'inclinant :

— J'accepte aussi, madame, dit-il enfin.

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de M^{lle} de Montluçon, et M^{me} la marquise d'Urcelles, qui se nourrissait de romans de chevalerie, complimenta M. de Chivry.

— Amadis des Gaules n'eût pas mieux fait, dit-elle à César qui ne l'écoutait pas et regardait sa cousine s'éloigner en compagnie de son rival.

Resté seul avec son confident, hors de lui, écumant, M. de Chivry, livide et fou de rage, frappa du pied et laissant exhaler sa colère :

— L'as-tu entendue ? s'écria-t-il. Comme elle parlait avec un superbe orgueil ! on aurait pu croire que je n'étais pas en cause... Comprends-tu cela, dis ! moi, pris au piège comme un écolier, joué, berné !... et par qui ?... par un petit aventurier de Gascogne !

— Quand je te disais qu'il était plus redoutable que tu ne le supposais !... dit Loudéac.

— Mais c'est ta faute aussi !... Sans les paroles que tu as murmurées à mon oreille, sans le regard que tu m'as jeté, je le mettais au pied du mur... et ce soir il était mort !...

— Qu'il y eût un mort, j'en suis certain. La question est de savoir lequel eût été tué, lui ou toi ?

— Oh ! fit César, qui haussa les épaules.

— Ne t'emporte pas ! Il m'est revenu certaine histoire de l'Armagnac qui me porte à croire que M. de Montestruc est de taille à se mesurer avec les plus habiles... Tu pourras t'en assurer d'ailleurs, et si l'on m'a trompé, tu seras toujours à temps de reprendre l'affaire. Il n'est pas d'humeur à s'en aller, va !

Loudéac passa son bras sous celui de Chivry, et d'une voix insinuante :

— Mon ami, dit-il, n'écoute pas les conseils de la colère ; elle en donne rarement de bons. Tu as d'excellentes qualités qui peuvent te mener loin ; tu les dépenses et les compromets par une vivacité qu'il faut laisser aux petites gens. Tu as l'esprit fin, délié, prompt à comprendre, prompt à résoudre. On peut te confier le soin de conduire une affaire délicate où il faut avoir tout à la fois de la souplesse et de la fermeté ; je t'ai vu à l'œuvre, et ton habileté ne le cède à aucune autre. Tu sais où il faut frapper, et tu frappes juste. Seulement, quelquefois, tu frappes trop vite. Tu as de l'ambition, ami César, et tu as pensé avec juste raison que la main d'une héritière telle que M^{lle} de Montluçon, qui t'apporterait en dot de grands biens et une couronne de duc, te permettrait de donner carrière à ton génie... Rien de plus sage, mais ne va pas jouer toutes tes chances sur un coup de dé... La belle avance quand tu auras reçu à travers le corps cinq ou six pouces de fer qui te mettront sur le flanc pour cinq ou six mois, s'ils ne t'envoient pas méditer dans l'autre monde sur l'instabilité des choses humaines ! Apprends à ne recourir à la force ouverte, pour te débarrasser d'un ennemi, que lorsque tu auras épuisé tous les moyens que la ruse peut fournir... Ne t'expose personnellement qu'à la dernière heure, mais alors fais-le résolument, et fond sur ton adversaire comme un tigre sur sa proie.

— Et la haine, qu'en fais-tu ? car je n'ai jamais haï personne comme je hais ce Montestruc qui va sur mes brisées et qui, en face d'une provocation, peut se vanter de m'avoir vu reculer, car il m'a provoqué, Loudéac, et j'ai reculé !

— Eh ! c'est de ce moment-là que j'ai pris meilleure opinion de toi, César ! Je ne l'ai point oubliée, ta haine, et c'est pour la mieux servir que je te parle ainsi que je le fais... J'en nourris une au fond de l'âme qui ne le cède point à la tienne... Je n'ai rien perdu de cette scène où d'autres, à côté de toi et de lui, ont joué un rôle... J'ai donc fait ma querelle de ta querelle ; elle aura son jour ; mais attends, Chivry, attends... et n'oublie jamais que le roi d'Ithaque, qui était le plus fourbe des hommes, l'a toujours emporté sur Ajax, qui en était le plus brave !

— Eh bien ! répliqua César, qui releva son front chargé d'orages, j'oublierai, pour quelque temps, qu'Alexandre a coupé le nœud gordien du tranchant de son glaive, et je laisserai dormir au fourreau mon épée ; mais aussi vrai que je m'appelle le comte de Chivry, je tuerai M. de Montestruc ou il me tuera.

XIV

MASQUES ET VISAGES

IL eût été difficile de deviner le mobile qui avait fait agir M^{lle} de Montluçon quand elle avait pris la résolution dont l'orgueil de M. de Chivry venait de recevoir une si cruelle blessure. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. Ces volontés soudaines, spontanées, on pourrait dire ces fantaisies dont les femmes ont donné et donneront tant d'exemples, y entraient certainement pour quelque chose. Orphise avait dix-huit ans et une

cour de flatteurs l'entourait, ce qui pouvait expliquer bien des choses ; mais on pouvait démêler aussi dans cette action, qui avait eu pour conséquence immédiate d'exciter la rivalité de deux hommes également jeunes, également fougueux, un désir de bien prouver son empire à tous les yeux. Son amour-propre était flatté du double hommage rendu avec cet éclat ; mais peut-être encore, en creusant bien, eût-on découvert dans le cœur de la brillante et fière duchesse d'Avranches une émotion, une sympathie, un sentiment indéfinissable où la surprise avait une part et qui la faisait pencher du côté de M. de Montestruc. Il avait eu le don de l'étonner, tandis que César avait eu le tort de laisser voir qu'il était sûr de vaincre toujours et quand même. Elle était froissée de cette attitude sans bien s'en rendre compte, et cette détermination qu'elle avait prise, en même temps qu'elle était un encouragement pour l'un, pour l'autre était un châtiment.

Quant à ce qui pouvait résulter de cette situation nouvelle, Orphise ne cherchait pas à s'en rendre compte. Il y avait même là dedans un imprévu qui ne lui déplaisait point. Il lui suffisait de savoir qu'à la dernière heure c'était elle qui ferait le dénouement.

En attendant qu'une circonstance déterminât de quel côté inclinerait sa préférence, le jeu de paume et le jeu de bague, la chasse et la promenade se partageaient les journées dans l'aimable résidence de M^{lle} de Montluçon. Coquelicot déclarait que c'était un pays de Cognac ; il engraissait à vue d'œil et jurait que des aventures qui consistaient en festins, fêtes et cavalcades étaient les seules qu'un galant homme dût courir.

Les jours de pluie, on ferrait quelquefois pour s'entretenir la main. Une salle était même disposée pour que les dames pussent s'y réunir et applaudir les victorieux.

M. de Chivry, qui s'était rendu aux conseils de M. de Loudéac, attendait cette occasion de tâter M. de Mon-

testruc et de juger par lui-même du degré de force qu'il avait pu acquérir en province. Depuis la soirée où il s'était plié aux volontés de sa cousine, il affectait envers son rival détesté des attitudes aimables, des manières engageantes, un langage tout plein de courtoisie. Hugues, qui avait l'âme bonne et l'humeur confiante, s'y laissait prendre, malgré les avertissements prodigués jadis par la philosophie expérimentale d'Agrippa, et, de temps à autre, rafraîchis par les discours de Coquelicot. Il était presque permis de croire que des germes d'amitié commençaient à naître entre les deux gentilshommes.

Un jour que l'ondée battait les vitres du château de la Meulière, M. de Chivry entra dans la salle d'escrime au moment où des luttes allaient mettre aux prises les plus habiles adversaires. Il avisa M^{lle} de Montluçon, et allant droit à Hugues :

— Cela ne vous tente point ? dit-il. Je ne serais pas fâché, je l'avoue, de me dégourdir un peu... l'humidité me gagne... Et puis ça me permettrait de savoir comment on pratique le noble jeu de l'escrime dans la province du Languedoc... Et Dieu me damne, j'estime qu'avec vous j'aurai affaire à un rude compagnon !

— Oh ! fit Hugues ; j'ai appris seulement à me débrouiller...

— Hum ! pensa le chevalier, de la modestie !... Mauvais signe pour César !

La princesse Mamiani s'était approchée en souriant :

— À mon tour, dit-elle, de couronner le vainqueur... Cette rose que je viens de cueillir et que mes lèvres ont touchée sera pour lui.

Et passant auprès de M. de Montestruc :

— Rappelez-vous Saint-Savy ! lui dit-elle tout bas.

Une minute après Hugues et M. de Chivry étaient en face l'un de l'autre, un fer émoulu à la main.

César avait une réputation à défendre, M. de Montestruc une situation à conquérir. M^{lle} de Montluçon

les regardait tous deux. César s'engagea avec une aisance affectée qui cachait une science profonde, Hugues avec franchise et précision. L'un et l'autre déployèrent tout ce qu'ils avaient de souplesse et de dextérité. Loudéac suivait attentivement les coups, tout en ne perdant pas de vue la princesse Léonora qui semblait plus émue que ne le comportait un simple amusement. Elle continuait à caresser la rose qu'elle avait à la main, Orphise badinait avec son éventail.

Des murmures d'admiration parcouraient l'assemblée.

Rien encore n'accusait aucun avantage en faveur de l'un des adversaires. On eût dit Ogier le Danois aux prises avec Guidon le Sauvage. Partout le fer rencontrait le fer. Cependant un œil exercé eût pu trouver qu'il y avait dans le jeu du Gascon plus de variété peut-être et dans sa main plus de fermeté, mais ce n'étaient que des nuances presque insaisissables.

Les passes se succédaient sans amener de résultat, si ce n'est des applaudissements arrachés aux spectateurs, lorsque, après quelques efforts nouveaux, M. de Chivry, qui n'avait pu prendre son adversaire en défaut et s'était vu quelquefois embarrassé par la furie de ses ripostes et l'imprévu de ses attaques, jugea que M. de Montestruc le valait et qu'une rencontre sérieuse entre eux resterait indécise. Il rompit, et le saluant de son épée avant d'avoir été touché :

— Partie égale, partie inutile, dit-il.

Orphise sourit ; ses yeux s'attachèrent avec plus de complaisance sur le jeune homme qui avait si rudement arrêté Pénélope dans sa course et qui tenait tête à l'une des plus fines lames de la cour.

M^{me} d'Urcelles battit des mains.

— Deux preux de la Table ronde ! dit-elle. La belle Yseult n'aurait su à qui donner la palme.

— Moi je le sais, murmura la princesse.

Et se glissant auprès de M. de Montestruc :

— Vous avez gagné cette rose et je vous la garde, dit-elle.

Cependant M. de Loudéac, qui n'avait perdu aucun de ses mouvements, s'était rapproché du jeune comte.

— A votre place, monsieur, moi j'aurais peur, dit-il.

— Peur, et pourquoi ?

— Parce que tant d'avantages et de succès unis à tant de jeunesse pourront vous susciter beaucoup d'ennemis.

— Monsieur, répondit Hugues fièrement, un empereur qui s'y connaissait disait à Dieu : « Garde-moi de mes amis, je saurai me garder de mes ennemis... » Ainsi ferai-je.

Cependant M. de Chivry venait d'offrir la main à M^{lle} de Montluçon qui s'éloignait. Tout en se laissant reconduire comme s'il eût mérité cette faveur par une victoire, elle affecta de l'accabler de compliments où l'on sentait une pointe d'ironie.

— Votre action est d'autant plus belle et plus méritoire, ajouta-t-elle, que vous avez eu affaire, à ce qu'il paraît, à un Renaud de Montauban.

César sentit l'aiguillon, mais sans sourciller :

— A ce propos, savez-vous bien, ma belle cousine, que je pourrais vous rappeler le fameux distique gravé sur les vitres de Chambord par une main royale :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie...

— A moi ce reproche poétique ? Qu'ai-je donc fait pour le mériter ?

— Comment, ce que vous avez fait ! Je croyais, j'avais l'illusion de croire, du moins, que vous m'honoriez de quelque amitié, et la jalousie de certains gentils-hommes m'autorisait à penser qu'elle était véritable.

— Je ne m'en défends pas...

— Et voilà que, du premier coup, vous mettez de

pair avec moi... qui ? un inconnu que le galop de son cheval a poussé dans une forêt où vous chassiez !

— Avouez du moins que ce galop m'a été fort secourable !... Sans l'intervention du cavalier dont vous parlez, il est assez probable que vous n'auriez plus la peine de m'adresser ni reproches ni compliments. Est-ce à cause de cette gageure que j'ai établie entre vous et M. de Montestruc que vous me dites cela ?

— Certes !

— Mais vous devriez l'adorer, ce gentilhomme qui a permis à vos feux de se déclarer publiquement !

— Raillez-vous, Orphise ?

— Un peu, je le confesse ; mais, par exemple, peut-être devriez-vous me remercier de la belle occasion que je vous ai fournie de montrer votre supériorité en toutes choses. Vous qui passez à bon droit pour l'un des gentilshommes les plus accomplis de la cour, douteriez-vous du succès ?... Ah ! mon cousin, une telle modestie d'un homme tel que vous m'étonne !

— Ainsi, vraiment, c'est la seule pensée de me mettre en passe de l'emporter sur un rival qui vous a inspiré cette magnifique idée ?

— N'est-ce pas la plus simple et la plus naturelle ?

— Maintenant que vous l'affirmez, je n'en doute plus ; mais j'aurais eu quelque peine à m'en persuader moi-même. Me voilà donc contraint de vivre avec M. de Montestruc, malgré la bizarrerie de la déclaration qu'il vous a faite, sur le pied d'une politesse aimable et cordiale ?

— Oh ! il arrive de si loin, comme vous l'avez dit si spirituellement !... s'écria Orphise qui l'interrompt.

— Et même, reprit M. de Chivry qui tordit sa moustache, exigerez-vous peut-être qu'à cette politesse succède le désir sincère de lui rendre service à l'occasion ?

— Ce serait d'un galant homme... N'est-ce pas d'ailleurs ce que vous faites déjà ?

— Faut-il encore que, pour reconnaître ce que votre

procédé a de gracieux et de flatteur pour moi, j'aïlle jusqu'à la plus franche amitié ?

— J'allais vous en prier.

— Votre désir n'est-il pas une loi pour qui vous aime ? A partir de ce jour, M. le comte de Chargepaul n'aura pas d'ami plus dévoué que moi, je vous le jure.

M^{lle} de Montluçon et M. de Chivry parlèrent quelque temps sur ce ton de badinage, César essayant par son langage de se conformer au goût de sa cousine, Orphise se plaisant à le féliciter de sa belle humeur. Quand il l'eut ramenée dans son appartement, il descendit au jardin où il avait aperçu le chevalier. Jamais peut-être il n'avait éprouvé de rage pareille. Il était blessé dans son ambition non moins que froissé dans sa vanité.

— Ah ! s'écria-t-il, M^{lle} de Montluçon peut se vanter d'avoir mis ma patience à une rude épreuve ! mais j'ai tenu bon, comme si j'avais voulu faire une expérience sur la docilité de mes nerfs... Ah ! tu avais terriblement raison ! Une heure durant, elle m'a impitoyablement raillé avec son Montestruc ! et cela d'un air doucereux, en souriant. Elle n'a rien fait que pour m'être agréable, et j'aurais dû la remercier du premier coup, me disait-elle... C'est le diable qui a suscité ce fils de la Gascogne et l'a jeté dans mon jeu !... Mais il n'en est pas encore où il croit être !... Ne veut-elle pas que je devienne son ami... son ami, à lui !

Il frappa du pied violemment.

— Le plus étrange, reprit-il en jetant un regard sinistre sur Loudéac, c'est que j'ai promis... je me suis inspiré de tes conseils !...

— Et tu as bien fait !... Est-ce qu'il n'y a pas un vers fameux là-dessus :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer !

Il est du sieur Racine, je crois, et en cette occasion le poète s'est montré profond politique. Deviens son in-

séparable, et ce sera bien surprenant si tu ne réussis pas, sous couleur de service à lui rendre, à l'embarquer dans quelque méchante affaire d'où il ne pourra pas se tirer... Sa mort ne sera plus qu'un accident qu'on mettra au compte de sa maladresse ou de la fatalité... Mais pour atteindre un si magnifique résultat, il ne faut pas se montrer économe de bonnes grâces et d'empressemens aimables, avare de belles paroles. Si même tu parvenais à te l'attacher par les liens de la plus vive reconnaissance, tu serais son maître... Or, si j'ai bien étudié M. de Montestruc, il est d'un naturel à cultiver cette sottie plante et à s'en nourrir innocemment.

Sa résolution prise, César se mit à l'œuvre sur-le-champ. En quelques heures son attitude fut changée, et de l'hostilité passa à la sympathie. Il mit de l'art dans ses prévenances, de la suite dans son désir de captiver la confiance de son rival, de l'esprit et de la gaieté dans les rapports fréquents que faisaient naître une vie commune et les amusements de chaque jour. Hugues, qui n'avait jamais pratiqué le jeu de paume, trouva en lui un professeur émérite et complaisant qui applaudissait à ses succès.

— Encore deux leçons, dit César à Orphise, et l'élève battra son professeur.

Hugues avait-il oublié sa bourse, César lui ouvrait la sienne et ne souffrait pas qu'il puisât dans aucune autre. Un certain soir de mascarade, un fournisseur ayant négligé d'expédier à M. de Montestruc un objet qui devait lui permettre d'y figurer à côté de M^{lle} de Montluçon, celui-ci le trouva dans sa chambre avec un mot de M. de Chivry, qui s'excusait de n'en pas mettre un plus beau à sa disposition. Et comme Hugues l'en remerciait, César l'arrêta :

— Vous montrer surpris de ce procédé serait me faire injure, lui dit-il. Est-ce une raison, parce que nous sommes rivaux, pour être ennemis ? Que prouve en somme cette rivalité qui nous rend esclaves l'un et

l'autre des mêmes beaux yeux, sinon que nous avons le goût bon ? Cela ne crée-t-il pas un lien entre nous ? Quant à moi, foi de gentilhomme, depuis que je vous connais, je me sens d'humeur à devenir votre Pylade si vous voulez être mon Oreste. Foin des haines ridicules et des jalousies sauvages ! Cela sent son petit monde et nous donnerait un vernis de barbarie dont vous ne devez pas être plus friand que moi. Imitons ces preux qui se prêtaient leurs armes et leurs coursiers pour courir aux mêmes combats. Touchez là, et usez de moi en toute occasion. Ce que j'ai est à vous, et vous m'affligeriez si vous ne vous en souveniez pas.

Ce petit discours, accompagné d'accolades, toucha Hugues, qui n'était point fait encore à ce langage de cour, et se crut d'honneur engagé à répondre à ces démonstrations bruyantes avec une grande abondance de cœur.

Coquelicot lui en témoigna son étonnement.

— Voyez comme va le monde ! lui dit-il ; j'aurais parié ma tête que vous vous détestiez, et voilà que vous vous adorez !

— Pourquoi veux-tu que je déteste un aimable gentilhomme qui me fait cent politesses ?

— Nierez-vous que ce soit là le premier sentiment qu'il vous ait inspiré ?

— Non, je l'avoue, j'avais presque un semblant de haine contre lui ; mais depuis lors, j'ai dû me rendre aux marques d'amitié qu'il m'a prodiguées. Sais-tu qu'il a mis sa bourse, sa garde-robe, son crédit, tout, jusqu'à son influence, à ma disposition, sans presque me connaître, au bout de quinze jours ?

— C'est bien pour cela, monsieur, que je m'en méfie ! Trop de miel ! trop de miel ! Moi qui suis si bête, je ne puis pas m'empêcher de penser aux pièges qu'on tend aux petits oiseaux... Ils cherchent du grain, et c'est la mort qu'ils trouvent !

— Eh ! pour un homme mort, je me porte assez bien ! dit Hugues.

Deux jours après cet entretien, César prit à part le chevalier.

— L'endroit me gêne, dit-il ; j'ai toujours pensé que Paris était le coin du monde où l'on trouvait le plus sûr moyen de se débarrasser d'un importun ; c'est pourquoi avant peu nous quitterons le château de la Meulière.

— Seuls ?

— Oh ! que nenni ! M^{lle} de Montluçon la première donnera le signal du départ. J'ai des amis à la cour, et l'un d'eux — qui est une amie — a parlé au roi, à mon instigation, du long séjour que M^{me} la duchesse d'Avranches, sa filleule, faisait dans ses terres, et lui a ainsi suggéré l'idée de la rappeler.

— M. de Montestruc naturellement voudra l'y suivre.

— Et c'est là que je l'attends. J'y gagnerai d'abord de briser cette vie commune où il jouit des mêmes avantages que moi.

— Sans compter que Paris est la ville classique des accidents. L'autre jour encore, n'a-t-on pas retiré de la Seine le corps d'un gentilhomme que des coupeurs de bourse y avaient jeté... et n'en a-t-on pas ramassé un autre à la Croix-du-Trahoir, assassiné à la sortie d'un tripot ?...

— Cela fait frémir ! dit César qui s'éventait avec les plumes de son chapeau.

— Et la dépêche qui doit rompre les enchantements de l'île de Calypso ?

— Elle arrivera prochainement, si je suis bien informé, et conçue en termes qui ne permettront pas l'indécision.

— Pauvre Montestruc !... Le provincial à Paris sera comme un louveteau en plaine... Je serai là, César, quand on sonnera l'hallali !

Une dépêche en effet arriva bientôt qui fit connaître

à M^{lle} de Montluçon que sa présence était réclamée à la cour.

— Le désir que Sa Majesté témoigne de vous voir auprès d'elle est trop flatteur, dit la marquise d'Urnelles, pour que vous ne vous empressiez pas d'y répondre par un prompt départ.

— C'est bien à quoi je suis décidée, répliqua Orphise. Vous me permettrez cependant, ma tante, de regretter ce beau pays où l'on était si bien et où tant de plaisirs et d'amitiés nous entouraient... Je sais ce que j'y laisse, je sais moins bien ce qui m'attend là-bas...

— Mais, ma nièce, n'êtes-vous pas assurée de rencontrer à la cour les mêmes personnes qui vous ont tenu fidèle compagnie ici ?... M. de Montestruc, qui n'y a point encore paru, ne sera pas en peine, étant de bonne maison, de s'y faire présenter.

— Ne suis-je pas là ? s'écria M. de Chivry ; je réclame en toute occasion l'honneur de servir de parrain à M. le comte de Chargepaul.

— Je savais bien, dit Orphise, que vous ne vous laisseriez devancer par personne en politesse et en galanterie.

— Vous m'avez ensorcelé, belle cousine, la générosité est mon fort à présent... Je veux vous prouver, quoi qu'il arrive, que je suis d'un sang à vous mériter toujours.

M^{lle} de Montluçon le récompensa de sa soumission et de son madrigal par un sourire qu'il n'avait point revu depuis l'aventure de chasse où Pénélope avait failli perdre la vie.

La perspective de ce départ prochain avait jeté le désespoir dans l'âme de M. de Montestruc. Il lui faudrait donc quitter ces lieux où chaque jour il voyait Orphise, où les mêmes plaisirs les unissaient, où il respirait dans son air, où la familiarité de la campagne lui permettait de pénétrer dans sa pensée. Que de choses

allaient les séparer à Paris, et combien peu de fois il la verrait !

La veille du jour où M^{lle} de Montluçon devait prendre la route de Blois et se rendre à Paris, conduit par cette tristesse qui l'accablait, après une dernière soirée passée à son côté, Hugues errait sous ses fenêtres, s'attachant à surprendre son ombre derrière les vitres. La fièvre le gagnait. Une idée folle s'empara de son esprit avec une telle force, qu'au bout d'un instant il se surprit mesurant de l'œil la distance qui le séparait de ce balcon derrière lequel se dessinait par intervalles la fine silhouette d'Orphise ; ce qu'il voulait, c'était quelque chose d'elle, un objet qu'elle eût touché et qui partout la lui rappelât.

La lumière qui avait changé de place lui indiquait que M^{lle} de Montluçon venait de passer dans son appartement particulier. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que tout à coup il se trouva debout sur le balcon, ne sachant ni comment ni par quel chemin il y était arrivé, mais bien déterminé à ne s'en aller qu'après avoir emporté son trésor. La fenêtre n'était qu'entre-bâillée ; il la poussa et posa le pied dans un petit salon qu'une tapisserie à demi soulevée séparait de la pièce dans laquelle M^{lle} de Montluçon venait de se retirer. Il fut soudain enveloppé d'un vague parfum dont il avait subi le charme déjà et qui était comme une émanation d'elle-même.

De tous côtés des objets étaient répandus qui lui appartenaient, la robe qu'elle avait portée le jour même et dont l'étoffe brillante avait serré sa taille souple, la dentelle dont le fin réseau protégeait ses épaules contre la fraîcheur du soir, les gants de peau de Hongrie qui conservaient la forme de ses mains douces, les petits souliers de satin où ses pieds d'enfant étaient restés emprisonnés, un éventail dont elle jouait avec la grâce d'une Castillane ; dans ce désordre, tout lui parlait d'elle. Hugues était comme en extase, immobile, s'eni-



vrant de l'arome qui s'en dégageait. Un trouble cependant commençait à le saisir malgré le ravissement de tous ses sens. Si tout à coup Orphise se dirigeait de son côté, que penserait-elle de sa présence en ce lieu, et quelle explication donnerait-il pour la justifier ? Pouvait-il espérer que le même bonheur qui lui avait permis d'arriver sans bruit lui permettrait de sortir de même ? Il était loin de se douter alors que déjà M^{lle} de Montluçon ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Si légère qu'eût été sa chute sur le balcon, le silence de la nuit était si profond, que Hugues, en y posant le pied, avait éveillé son attention ; elle tendit l'oreille ; bientôt il lui sembla que la fenêtre céda sous l'effort d'une main invisible ; un craquement furtif l'avertit qu'on marchait dans la pièce qui précédait celle où elle s'était retirée. M^{lle} de Montluçon était d'une nature trop vaillante pour appeler à son aide. Fille d'une héroïne de la Fronde qui avait bravé le feu des batailles, elle était, comme sa mère, inaccessible à la peur. Elle pensa que c'était peut-être M. de Chivry dont elle connaissait l'audace, et prête à lui faire payer cher son insolence, elle s'arma d'un poignard dont sa main fine se serait servie sans trembler, et silencieusement — écartant un pan de la tapisserie — regarda.

Un frisson la saisit en reconnaissant M. de Montestruc. Quoi ! lui chez elle, à cette heure ! Que voulait-il ? Retenant son souffle, et abritée par l'étoffe épaisse qui lui permettait de tout voir sans être vue, elle épiait chacun de ses pas. Le premier sentiment qu'elle avait éprouvé, c'était celui de la colère et de l'affliction ; Hugues descendait dans son estime et son cœur se serrait ; le second fut celui de la surprise et de l'attendrissement.

Après un instant d'hésitation, Hugues venait de s'avancer avec mille précautions discrètes vers un fauteuil sur lequel pendait une guirlande de roses qu'Orphise avait jetée autour du corsage dont elle s'était parée le

jour même. Il en détacha une fleur, l'œil au guet et le cœur ému, et après l'avoir portée à ses lèvres avec un geste de passion, la cacha dans son sein. Il allait se retirer et déjà venait de reposer soigneusement la guirlande sur le dos du fauteuil, lorsque son attention fut attirée par un objet dont, à la distance où elle était placée, Orphise ne pouvait distinguer la nature. Hugues s'abaissa, et délicatement prit sur le satin blanc du corsage un léger fil couleur d'or qu'il caressa du regard. C'était un long cheveu tombé de la tête de M^{lle} de Montluçon. Elle sourit en le voyant contempler cette trouvaille d'un air de ravissement qu'il n'aurait certes pas eu pour un fil de perles, et doucement laissa tomber le poignard à ses pieds. Qu'avait-elle besoin d'une arme contre ce respect et cette adoration ?

Longtemps Hugues admira à la clarté d'une bougie qui brûlait sur un meuble les souples ondulations et les douces lueurs de ce cheveu blond ; il en faisait jouer l'élasticité soyeuse dans la lumière, puis l'enroulait autour de son doigt comme une bague d'or fin. Tout à coup il tira de sa poitrine la rose qu'il y avait cachée, et nouant le long de sa tige les deux extrémités du cheveu qu'il venait de dérober, de nouveau la replongea dans sa cachette avec le mouvement vif d'un voleur qui a mis la main sur un objet de prix.

Il se retirait sans bruit, et déjà il touchait à la fenêtre, lorsque les plis lourds de la tapisserie qui le séparait de la pièce voisine se soulevèrent et M^{lle} de Montluçon se montra devant lui. Il se jeta en arrière avec un cri d'effroi.

Tout enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, sa chevelure dénouée, les bras à demi nus sous de longues manches flottantes, et baignée d'une clarté pâle qui laissait dans l'ombre sa forme indécise, elle avait quelque chose d'une apparition. Orphise n'avait pas conscience du sentiment subit qui l'avait poussée à se montrer ; la nouveauté de l'émotion qu'elle éprou-

vait donnait un charme de plus à sa physionomie, mais feignant une irritation qui était loin de son cœur :

— Par quel hasard, monsieur, vous trouvez-vous ici à cette heure?... Est-ce donc votre habitude, et pensez-vous qu'un tel procédé soit une façon honnête de reconnaître l'hospitalité que je vous ai donnée et la franchise de ma reconnaissance ?

Hugues allait répondre, elle l'arrêta :

— Par où vous êtes-vous introduit ainsi dans mon appartement ? comment ? pourquoi ?

— J'étais là tout à l'heure, sous vos fenêtres... j'ai vu une lueur derrière vos vitres... mon cœur s'est mis à battre, la folie m'a pris... un arbre se trouvait là, près d'un espalier... j'ai grimpé... toujours appelé par cette lueur où passait votre ombre... j'ai fait un bond dans le vide et je me suis trouvé sur votre balcon...

— Mais vous pouviez tomber dans cette obscurité... vous tuer !...

— Vous y pensez, madame, moi je n'y pensais pas !...

— Mais encore une fois, pourquoi ? dans quel but ?

— Je ne sais... Tenez, ne vous fâchez pas, je vais tout vous dire... Je cherchais quelque chose qui vous eût appartenu, que vous eussiez porté. J'en voulais faire un talisman. J'ai rencontré sous ma main une rose... elle était là dans cette guirlande, parmi d'autres... je l'ai prise.

— Mais si vous aviez une envie si singulière de cette fleur, ne pouviez-vous me la demander ?

— Moi, vous la demander ! Et quel titre avais-je à une si grande faveur ? Non, non, jamais je n'aurais osé ! Mais vous partiez, et savais-je quand je vous reverrais ? Ma tête s'est égarée. Je n'ai pas voulu tout perdre de vous... Ah ! madame, je vous aime tant !

Ce cri où toute son âme éclatait la fit tressaillir.

— C'est donc bien vrai que vous m'aimez ? reprit-elle d'une voix étouffée, et ce n'est pas un jeu ce qui

vous a fait me dire l'autre jour que vous vouliez me consacrer votre vie ?

— Un jeu ! mais c'est ce qu'il y a de meilleur en moi et de plus sincère qui parlait ! Cet amour qui m'a saisi au premier regard que j'ai osé lever sur vous, chaque jour passé sous vos yeux l'a rendu plus fort et plus profond... Je ne vis que par vous et voudrais ne vivre que pour vous... Est-ce que vous n'avez pas compris, deviné, senti que ce n'était pas la folie d'un instant, le caprice de ma jeunesse qui m'inspiraient, mais un sentiment inaltérable, intense, inconnu ? Mais l'audace même de ce que j'ai fait est une preuve de ma sincérité. Mon espérance et mon rêve, c'est vous. Rêve si haut, que même à présent que vous m'avez permis d'y prétendre, je ne sais quel miracle fera que j'y pourrai atteindre. Je vous vois dans les étoiles... Mais cette pensée qu'un Dieu m'a conduit sur votre chemin me reconforte et me soutient... Ah ! si la bravoure, le dévouement, tous les sacrifices, un amour sans bornes, un respect sans limite, l'adoration de toutes les minutes y suffisaient, je vous mériterais peut-être, et ma vie se consumerait à vous aimer !...

Ce langage enflammé, auquel les madrigaux de cour et les poètes de ruelle n'avaient point accoutumé M^{lle} de Montluçon, l'entraîna comme un souffle.

— Je vous crois, monsieur, dit-elle vivement, et je vous croyais sincère déjà quand je vous ai dit que j'attendrai. Mais j'ai le cœur fier, et des paroles ne me suffiront pas pour que je me rende ! Cependant, il me semble, à moi, que si j'aimais comme vous paraissez aimer, rien ne me coûterait pour triompher, ni les efforts, ni la patience, ni les plus dures épreuves. Les obstacles amoncelés ne me feraient pas reculer. J'irais à mon amour comme on va à l'assaut d'une forteresse, à travers le feu, bravant la mort. J'ai lu quelque part la devise d'un homme qui nourrissait une ambition pour laquelle il eût sacrifié tout le sang de ses veines :

Per fas et nefas ! Ces mots où d'autres peuvent voir le cri de l'orgueil et de l'audace, je les ai adoptés, j'en ai fait ma loi. Si l'amour qui vous a fait un jour plier le genou devant moi remplit votre âme, comme vous le dites, vous vous les rappellerez et ne regarderez plus en arrière, mais en avant !

Hugues allait s'élançer à ses pieds, elle l'arrêta.

— Vous m'avez, je crois, dérobé une rose ?... rendez-la-moi, reprit-elle.

Soumis à tout ce qu'elle voulait, M. de Montestruc la tira de son sein et la lui présenta.

— Je ne veux pas que l'on emporte rien d'ici sans mon consentement, dit-elle, mais je ne veux pas non plus paraître attacher une trop grande importance à une fleur... Telle qu'elle est je vous la rends.

Elle dégagea sa main sur laquelle Hugues venait d'incliner ses lèvres, et s'approchant d'une table sur laquelle on voyait un volume, le prit, chercha, et marquant d'un trait d'ongle la marge de la page ouverte :

— Je vous permets de lire, monsieur, et que Dieu vous garde !

Orphise passa devant lui, pâle et les yeux remplis de flammes, tandis que Montestruc s'emparait du livre et l'ouvrait à la place indiquée par un signet. Dès les premiers mots il avait reconnu le *Cid*, et sur la marge d'un feuillet, une marque nette et fine tracée d'un coup d'ongle, attira son regard sur ce vers fameux :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

— Orphise ! s'écria-t-il.

Ses bras étendus rencontrèrent la draperie qui venait de retomber sur M^{lle} de Montluçon et tremblait encore derrière elle. Hugues n'osa franchir le rempart léger qui le séparait de son idole. Mais n'avait-il pas trouvé dans cette chambre plus qu'il n'avait osé espérer, plus qu'une fleur, plus qu'un cheveu ? Ivre d'amour, fou,

le ciel dans le cœur, Hugues courut vers le balcon et s'élança, prêt, lui aussi, à s'écrier comme autrefois Rodrigues :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans !...

XV

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

CE n'était pas sans raison que Montestruc avait vu venir le moment du départ avec une appréhension secrète. Au mouvement de la campagne qui allait sans cesse le rapprochant de M^{lle} de Montluçon, allait succéder le mouvement de la ville qui devait sans cesse l'en éloigner. Puis des influences qui ne se faisaient point sentir sous les ombrages et dans la liberté de la Meulière ne pouvaient manquer de l'entourer aussitôt après son retour à Paris. Hugues, en effet, ne devait pas tarder à s'apercevoir que la distance est grande qui sépare un hôtel d'un château.

M^{lle} de Montluçon rentrée dans l'agitation de Paris et de la cour, sa maison resta ouverte à Montestruc, mais il ne la voyait plus qu'en nombreuse compagnie et en passant. C'était pour son amour la saison froide et grise succédant sans transition à la saison chaude et claire.

C'était, au demeurant, une étrange personne que M^{lle} de Montluçon. Jeune, belle, fille unique, héritière d'un grand nom et d'une grande fortune, avec une âme fière et un cœur loyal, elle avait été le sujet de trop d'adulations constantes et empressées, de trop d'adorations soumises, pour ne pas se prendre en haute estime et se croire un peu tout permis. On l'avait habituée en outre à recevoir avec des transports de

reconnaissance les moindres faveurs qu'il avait plu à ses mains de laisser choir. Devant ses caprices, point de révoltes ; point de résistance autour de ses désirs. De là des airs de reine et des fantaisies d'enfant gâtée.

Après la nuit qui avait précédé son départ de la Meulière, retirée dans le silence de sa pensée, elle devint pourpre en se rappelant cette scène des adieux où, entraînée par l'heure et le souffle de la jeunesse, elle avait presque fait un aveu à Montestruc, car n'était-ce pas un aveu que ce vers qu'elle avait marqué d'un coup d'ongle ?

Quoi, elle Orphise de Montluçon, duchesse d'Avranches, vaincue par un cadet de Gascogne ! Elle que poursuivaient les hommages de tous les seigneurs qui étaient la parure de la cour, elle s'était engagée en un instant avec un beau fils qui n'avait que la cape et l'épée ! Son orgueil regimbait, et, dépitée contre elle-même, elle se promettait de punir l'audacieux qui l'avait troublée. Si plus tard il devait sortir vainqueur du combat où elle l'avait défié, il ne savait pas de quels sacrifices et par quels efforts il payerait son triomphe.

Dès les premiers jours qui suivirent son retour à Paris, Orphise fit donc voir à Montestruc les changements qui s'étaient opérés dans son esprit. Son accueil fut celui qu'on réserve à un indifférent, presque à un inconnu.

Perdu dans la foule des visiteurs empressés autour de l'idole, il était rare que Montestruc ne rencontrât pas M. de Chivry à l'hôtel d'Avranches ; mais tout en l'accablant de politesses, César, qui était lancé dans le plein tourbillon des plaisirs et des intrigues, affectait avec lui des manières qui auraient pu être celles d'un grand seigneur avec un hobereau. Mais Hugues avait l'esprit ailleurs et ne s'arrêtait pas à ces bagatelles.

Perché au troisième étage d'une méchante hôtellerie de la rue du Petit-Musc, où Kadour lui avait retenu un logement, il s'abandonnait à une série de réflexions

maussades et de lugubres préoccupations dont la mélancolie aurait pu déteindre sur son humeur, s'il n'avait eu un fonds de jeunesse et de gaieté contre lequel rien ne pouvait.

Orphise ne semblait plus se souvenir de l'entretien nocturne qui avait marqué la veille de son départ, et comme si ce premier déboire dont la cause lui échappait n'eût point suffi, la mine piteuse de Coquelicot, qui remplissait les fonctions de trésorier, achevait de lui faire voir les choses sous les plus sombres couleurs.

Toutes les fois que son maître lui demandait quelque argent pour une de ces dépenses dont les amoureux ont toujours le plus pressant besoin, le pauvre garçon avait une façon de secouer sa bourse qui prédisposait aux sinistres méditations. Elle se faisait mince et fluette, cette pauvre bourse, de ronde et grasse qu'elle était naguère, et Hugues avait toujours mille prétextes pour y pratiquer des saignées qui devaient promptement la mettre à sec.

— Monsieur, lui dit un matin le valet aux cheveux rouges, les choses ne peuvent durer ainsi ; nous nous serrons le ventre et vous élargissez vos poches ; j'économise un écu de trois livres et vous prenez, en revanche, un louis d'or de vingt-quatre francs. Mon intendance est aux abois...

— C'est pourquoi il convient de prendre un grand parti... Apporte-moi ta caisse et vide-la sur la table. Un homme prudent doit se rendre compte de l'état de ses finances avant d'agir.

— Voilà, monsieur, répondit Coquelicot qui alla tirer le sac du fond d'un coffre et en répandit le contenu sous les yeux de Montestruc.

— Mais c'est admirable ! s'écria Hugues qui alignait en belles piles l'argent et l'or qui roulaient sous ses doigts. Je ne me croyais vraiment pas si riche !

— Riche !... monsieur, mais il reste à peine...

— Ne compte pas ! cela porte malheur ! Prends à

même le tas, et cours chez un tailleur dont voici l'adresse qui m'a été fournie par mon excellent ami M. de Chivry, et commande-lui un habit complet de cavalier espagnol... Ne lésine pas ! Je joue la comédie avec M^{lle} de Montluçon, qui a bien voulu me réserver un rôle dans une pastorale, et je veux, par l'éclat de mon ajustement, faire honneur au choix qu'elle a fait de ma personne. Va !

— Mais demain, monsieur, après que la comédie aura été jouée ?...

— Ce serait faire injure à la Providence de croire qu'elle laisserait un honnête gentilhomme dans l'embarras. Kadour est là pour te dire que si nous devons être sauvés, quelques misérables pièces ne pèseront pas dans la balance, et que si nous devons périr, nos pauvres économies n'y pourront rien !

— Ce qui est écrit est écrit, dit l'Arabe.

— Tu l'entends ? Va, te dis-je, va !

Coquelicot jeta les bras en l'air avec le geste d'un homme désespéré, et sortit, oubliant sur la table quelques débris de pièces jaunes et blanches que M. de Montestruc balaya du revers de sa main et glissa dans sa poche.

M^{lle} de Montluçon, en effet, avait eu la fantaisie de faire dresser une salle de spectacle dans un appartement de son hôtel, et, pour l'inaugurer, avait fait choix d'une comédie héroïque dont elle s'était amusée à distribuer les rôles parmi les personnes qui étaient le plus avant dans son intimité. M. de Montestruc, M. de Chivry, le chevalier de Loudéac, la princesse Mamiani elle-même, figuraient parmi les interprètes de cette œuvre inspirée par le goût espagnol, tout-puissant à cette époque. Il avait fallu se soumettre à son caprice et ne pas discuter, sous peine d'être rayé du nombre des élus.

— Si l'on juge des choses par les apparences, dit le chevalier à son ami César, nous n'avons pas lieu de nous réjouir beaucoup de l'idée qu'a eue ta belle cou-

sine... Dans cette poésie folle dont nous allons réciter les vers entre quatre pans de toile, parmi des bosquets de carton, c'est toi qui enlèves, mais c'est le Montestruc qui épouse... Que te semble de cette combinaison ? Quant à moi, réduit aux humbles fonctions d'écuyer, j'ai le droit de soupiner à la suite de ma princesse... J'admire avec quelle aisance ces dames, qu'elles s'appellent Orphise ou Léonora, prennent au sérieux leur rôle dans les répétitions... Œillades et soupirs, tout est pour le héros !

— Tu ne diras pas que j'ai fait fi de tes conseils, répondit César ; mais la patience que tu m'as recommandée a des bornes... et l'effet de ces répétitions sur mon esprit est tel que j'ai résolu d'agir prochainement ; la comédie jouée, le Gascon aura de mes nouvelles, advienne que pourra !

— Tu verras peut-être alors que je n'ai pas perdu mon temps... Tirades et nœuds de rubans n'ont pas tout pris...

Le fait est que depuis un certain nombre de jours, on voyait fréquemment le chevalier en compagnie d'un aventurier qui traînait dans tous les lieux publics ses grandes bottes armées d'éperons de fer et sa longue rapière à coquille d'acier ciselé. C'était un homme bâti en Hercule et dont l'aspect n'eût point rassuré des voyageurs égarés au coin d'un bois. Il était toujours chaussé et harnaché comme un reître tout prêt à entrer en campagne. M. de Loudéac, qui le menait boire volontiers dans les cabarets les mieux hantés de la ville, semblait faire grand cas du capitaine d'Arpallières, dont les services, disait-il, n'avaient point reçu leur récompense.

Ceux qui connaissaient le chevalier de longue date se demandaient pourquoi il promenait ainsi partout l'insatiable appétit et la soif inextinguible de ce farouche batailleur dont le modèle semblait avoir disparu avec les héros de la guerre de Trente ans.

M. de Chivry devait en avoir l'explication le matin même du jour où allait être donnée la fameuse représentation pour laquelle tant d'aunes de rubans et tant de belles pièces d'étoffes avaient été gaspillées par les bonnes faiseuses de Paris.

Ce matin-là il vit entrer chez lui le chevalier, qui, après avoir donné ordre qu'on leur servît à déjeuner, ferma prudemment toutes les portes.

— J'ai toujours remarqué, dit-il, qu'une réfection abondante et délicate aidait à l'enfantement des idées et à leur bonne constitution, c'est pourquoi nous allons causer entre ce pâté de perdreaux et ce buisson d'écrevisses flanqués de quatre flacons de vieux vin de Clos-Vougeot et de clair Sauterne.

Il attaqua les flancs dorés du pâté, et remplissant leurs deux verres :

— Je t'avais dit l'autre jour que je n'avais pas perdu mon temps, reprit-il ; tu vas en avoir la preuve. Que dirais-tu d'un projet qui ferait de l'aimable comédie où nous allons déployer nos petits talents la plus délicieuse des réalités ?

César regarda Loudéac.

— Tu ne me comprends pas ? Bon, je vais m'expliquer. N'est-il pas question, dans cette comédie, d'un seigneur barbaresque dont tu es chargé de représenter la figure rébarbative et qui enlève, malgré ses cris, une noble princesse dont il a dessein de faire sa femme à la mode turque ?

— J'en sais quelque chose, puisque je m'escrime à lancer deux tirades à la façon de messieurs les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, l'une pour peindre la vivacité de ma flamme, l'autre pour exprimer les fureurs de ma jalousie.

— Eh bien ! grâce aux inventions de mon génie, le seigneur maure enlèvera pour tout de bon M^{lle} de Montluçon, costumée en infante. Quand on lui permettra de se débarrasser de ses voiles, au lieu du fa-

rouche Abdallah, seigneur d'Alger, c'est le galant comte de Chivry qu'elle trouvera à ses pieds... Le reste te regarde.

— Je comprends fort bien ce dénoûment qui corrige agréablement la pièce, je m'y associe même volontiers, mais par quels moyens arrives-tu à ce résultat mirifique ?

— Ils sont fort simples et propres à égayer ton imagination. J'ai mis la main sur un homme que les dieux ont fait naître tout exprès pour brusquer les situations difficiles. Il est à ma dévotion. C'est un soldat de fortune tout disposé à venir en aide aux gens, moyennant récompense honnête. Je le soupçonne d'avoir été quelque chose dans son pays, jadis... Des malheurs ou des crimes l'ont fait ce qu'il est... Tout est prévu ; je l'ai mis au fait de nos petites affaires. Il racole quelques bons compagnons exempts de préjugés, se faufile dans l'hôtel où personne ne prend garde à lui, grâce au tapage qu'on y va faire, embusque ses complices dans le jardin ou les disperse parmi la valetaille, et à un signal convenu, l'héroïne de la comédie, qui s'est égarée sous les charmilles pour prendre l'air, se trouve entre les bras de quatre gaillards masqués commandés par mon capitaine... Il se met à leur tête, et promptement ils déposent la belle éplorée dans un carrosse amené tout exprès par un cocher discret qui attend la fin de l'aventure derrière une petite porte dont j'ai pu me procurer la clef.

Le chevalier acheva de vider un flacon de vin dans le verre de César.

— On m'a toujours assuré, reprit-il, que les personnes enlevées ne gardaient point rancune aux beaux cavaliers qui savaient galamment leur demander grâce pour un si grand crime. Or, comme je n'ai jamais douté de ton éloquence, il me paraît certain qu'après quelques bordées de soupirs, M^{lle} de Montluçon pardonnera au duc d'Avranches.

Ce dernier mot fit sourire le comte de Chivry.

— Si cependant quelques maladroits se fâchaient et tiraient l'épée ? dit-il ; on en connaît un qui est bien capable de ne pas comprendre l'ingénieuse beauté de cette combinaison !

— Tant pis pour lui ! Ce ne sera point ta faute si pendant la bagarre quelque bonne estocade lui enseignait pour l'éternité les mérites de la prudence ! Moi je n'y verrais point d'inconvénient.

— Ni moi non plus ! D'ailleurs, s'il t'en souvient, quand je me suis décidé à faire quitter son château à M^{lle} de Montluçon, quelque chose de semblable à ton projet et où le Gascon devait perdre la vie, germait dans mon esprit.

— Alors c'est chose convenue, et je puis dire à mon capitaine de dresser ses batteries ?

— Tope là, chevalier, l'aventure est scabreuse, mais, comme dit le proverbe, qui ne risque rien n'a rien.

— A ta santé, monsieur le duc !

Loudéac vida jusqu'à la dernière goutte la liqueur rouge et blanche des quatre flacons, et d'un coup de poing assurant son feutre sur sa tête :

— Tu verras ce soir de quel bois se chauffe un écuyer de ma façon !

A l'heure où la représentation devait avoir lieu, une foule brillante se réunit dans l'hôtel de M^{lle} de Montluçon, tout étincelant de mille feux. Un observateur attentif eût pu remarquer dans cette assemblée magnifiquement parée un cavalier sec, robuste et grand, dont le visage basané était coupé en deux par une formidable moustache fauve dont les pointes aiguës se tordaient le long de ses joues. Vêtu d'un riche vêtement de couleur sombre et empaqueté dans une cape de velours, il se glissait parfois auprès de personnages muets auxquels il parlait bas à l'oreille et qui se dispersaient ensuite dans les jardins ou parmi les groupes de laquais grouillant autour des portes et dans les

vestibules. Un instant ce grand diable d'homme rencontra M. de Loudéac, et en passant l'un près de l'autre, ils échangèrent quelques paroles à demi-voix, rapidement ; après quoi le chevalier rentra dans les coulisses en fredonnant.

M. de Chivry achevait de s'ajuster en chevalier maure, et n'attendait plus que le signal pour monter sur la scène.

— Tout va bien, murmura Loudéac qui s'approcha.

— Vous dites?... demanda Orphise, que deux ou trois suivantes entouraient, piquant une épingle dans un nœud de dentelles, ou d'un coup de peigne relevant une boucle rebelle.

— Je dis que tout marche à souhait, répliqua le chevalier. Je crois même que le résultat de cette soirée dépassera nos espérances.

On frappa les trois coups et le spectacle commença.

Le tailleur auquel Hugues s'était adressé sur la recommandation de M. de Chivry, avait fait merveille. Jamais chevalier castillan du temps d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique ne parut à la cour de Tolède avec un costume plus galant. Animé par la nouveauté de la situation, la profusion des lumières, la magnificence des ajustements, la vivacité de l'intrigue, mais surtout par le sourire et la rayonnante beauté d'Orphise, Montestruc déploya une verve qui lui valut mille applaudissements. Il y eut un instant où, tombant aux pieds de la belle infante réduite en captivité, il lui jura de se dévouer à son service avec de tels transports, un accent si fier et si sincère, une passion si contagieuse, que M^{lle} de Montluçon oublia sa main dans celle du jeune vengeur incliné à ses genoux. L'assemblée ravie était tout entière dans l'enchantement.

Ce succès, la princesse Mamiani, qui portait les voiles brodés d'or et les robes étincelantes de pierreries d'une sultane trahie par son maître, le partagea. Dans une scène où elle souffrait des blessures d'une infidélité

tout à coup révélée, elle fit voir une si poignante jalousie et eut de tels accents, qu'on put la comparer aux plus fameuses tragédiennes. Des larmes coulaient de tous les yeux.

Cependant le personnage mystérieux à qui Loudéac avait parlé dissimulait sa présence dans un coin de la salle où des draperies suspendues aux murailles l'entouraient d'ombre. Ses yeux brillaient comme ceux d'un oiseau de proie.

Quand pour la première fois la princesse Mamiani parut sur la scène, il tressaillit, et son corps se pencha en avant comme s'il eût voulu s'élancer.

— Elle ! elle ! murmura-t-il.

Une pâleur étrange s'était répandue sur son visage et une sorte de tremblement convulsif en agitait les muscles.

La princesse revint, et de nouveau les regards de l'inconnu s'attachèrent sur elle avec une extraordinaire fixité. Sa poitrine se soulevait ; il était comme un homme devant qui, tout à coup, un fantôme vient de se dresser.

Vers la fin de la représentation, Loudéac, qui n'avait plus à paraître sur la scène, se glissa auprès de lui. L'homme à la cape de velours lui saisit le bras avec une force dont il ne se rendait pas compte et qui étonna le chevalier.

— Laquelle dois-je enlever, dites, laquelle ? reprit-il d'une voix étranglée. Est-ce cette Mauresque brune que je vois là, celle qui mêle tant de perles et de diamants à ses cheveux noirs ?...

— La princesse Mamiani ?

— Oui... oui, la princesse Léonora Mamiani !...

— Vous la connaissez donc ?

L'homme aux moustaches fauves passa la main sur son front moite :

— Je l'ai rencontrée autrefois, à Florence... mais tant d'événements se sont passés depuis lors, qu'elle

me semble appartenir au royaume des ombres !... Ce n'est pas elle ?

— Eh ! non... c'est l'autre...

— Celle qui porte une écharpe d'azur ?

— Oui, la blonde, celle qui remplit le rôle de l'infante, M^{lle} de Montluçon enfin.

— Ah ! fit le capitaine avec un soupir de soulagement.

— Mais qu'avez-vous ? Votre main est froide comme le marbre, et l'on dirait qu'il a neigé sur votre visage !

— Ce n'est rien... une impression désagréable qui me saisit parfois dans les lieux enfermés où une foule nombreuse est agglomérée... Cela passe au grand air...

Il faisait un pas pour se retirer lorsque, se ravissant :

— Ce jeune homme qui porte le pourpoint de satin rose du chevalier castillan, vous l'appellez ?...

— Le comte de Chargepaul.

— Ce nom ne me dit rien... Sa voix, quelque chose dans son air, avaient réveillé de lointains souvenirs... Je me trompe sans doute.

Un tonnerre d'applaudissements l'interrompit ; la représentation était finie et le rideau tombait.

L'inconnu roula les plis de son manteau autour de ses épaules, et soulevant un pan de la draperie, se dirigea vers le jardin.

— A tout à l'heure ! lui cria Loudéac, tandis que la compagnie, repoussant les chaises et les fauteuils, se précipitait au-devant de M^{lle} de Montluçon, qui apparaissait au bout de la galerie, suivie de M. de Chivry et de M. de Montestruc.

La princesse marchait lentement à l'écart, les bras inertes sous son voile d'or.

La foule des gentilshommes entourait Orphise et se fondait en éloges où elle était comparée aux divinités de l'Olympe. Les dames qui tout à l'heure battaient des mains se pressaient autour de Montestruc et le complimentaient.

— Voyez, disait l'une, en tournant vers lui ses yeux humides, vous m'avez fait pleurer.

— Quant à moi, disait une autre, j'avoue que si l'on me parlait de la sorte, avec une véhémence si passionnée, une flamme si pénétrante, j'aurais grand'peine à me défendre.

La princesse Léonora traversa fièrement, sans s'arrêter, cette foule qui l'accablait également de marques d'admiration, et, sans répondre aux hommages qui la poursuivaient, chercha une porte au fond d'une galerie. Un instant après, elle se perdait dans la solitude du jardin, où des verres de couleur tremblaient dans le feuillage.

Quand elle eut gagné un coin plus sombre où le bruit de la fête s'éteignait, elle ralentit sa marche et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Elle n'était plus soutenue en ce moment par la fièvre du jeu et son orgueil de patricienne ; le souvenir de ce qu'elle avait souffert pendant cette représentation lui revint à la pensée, et deux larmes qui grossissaient lentement sous ses paupières roulèrent le long de ses joues.

En cet instant une ombre se dressa devant elle au détour d'une allée, et ce même inconnu qui, tout à l'heure, avait si brusquement quitté Loudéac, posant une main sur son bras, la tira de sa douloureuse rêverie :

— Ainsi donc, vous aussi vous pleurez ! dit-il.

Un frisson passa sur le visage de la princesse, qui changea de couleur.

— Orfano ! cria-t-elle, ici, vous !

— Oui, ce même Orfano qui vous a tant aimée et qui croyait que son cœur n'était plus rempli que de cendres ! Je vous ai vue sur ce théâtre où je ne sais quels vers tombaient de votre bouche, et tout mon cœur a frémi ! Je ne croyais plus vous rencontrer jamais depuis les jours lointains où du pied vous avez repoussé mon amour. Je vous retrouve... vous pleurez, et je

sens que tout le sang qui gonfle mes veines est à vous !

— Oui, il y a longtemps !... Combien d'années ? je ne sais plus, mais si je vous ai fait souffrir, vous êtes bien vengé, allez !

Alors, la tête basse, la voix âpre, les lèvres pâles, et comme se parlant à elle-même :

— Moi aussi je l'ai connue la jalousie, et je les connais les larmes !... Comme il la regardait ! De quel accent il lui disait ces vers où chaque parole est un aveu ! Et comme elle semblait heureuse de l'entendre ! Cet amour lui faisait une parure, elle en était plus belle. Et tout cela près de moi qu'il ne voit même pas !

Elle s'appuya au tronc d'un arbre et resta un instant silencieuse.

— Faut-il vous venger, frapper, punir ? Dites un mot, je suis prêt ! murmura l'étranger.

La princesse regarda Orfano comme si elle fût sortie d'un rêve ; puis faisant un effort comme pour se ressaisir elle-même :

— Que faites-vous ici ?... qui vous y amène ? pourquoi ? dans quel but ?... Quel hasard vous a poussé dans cette ville ?... Quelle aventure vous a fait quitter l'Italie ?... D'où venez-vous ? où allez-vous ?

Un rire amer crispa la bouche d'Orfano :

— Demandez donc à cette feuille morte que je foule du pied quel vent l'a arrachée de l'arbre dépouillé ! Demandez-lui où elle va ? La cause de mon malheur a un nom... vous le connaissez. Elle s'appelle Léonora... J'ai fui sa colère, j'ai fui son dédain... et depuis ce jour, je vais de-ci de-là, au gré de je ne sais quelle fantaisie ou de quelle misère, un jour conduit par la haine, un jour poussé par une envie furieuse de tuer ou d'être tué... Ce que j'étais, je l'ai laissé là-bas où je vous ai connue... j'ai descendu la pente, j'ai roulé... qu'importe ce que je pouvais devenir !... Vous ne vouliez pas m'aimer !

— Et maintenant cet Orfano de Monte-Rosso, qui avait des palais et des châteaux, est un aventurier, n'est-ce pas ?

— Et un cortège de passions endiablées hurle derrière lui ! Le marquis s'est fait bandit.

Un nuage assombrit son visage.

— Ah ! si vous aviez voulu, cependant !... reprit-il. Si la pitié avait touché votre cœur, quel homme n'eussiez-vous par fait de moi !... Pour vous, tout m'eût été facile !...

— Et pouvais-je, dites, accepter le don d'une main ensanglantée par un forfait ?... Ah ! mon cœur s'est révolté à la pensée du nom que vous m'offriez... L'aviez-vous su garder, dites ?

— Laissons cela..., fit l'Italien en frappant du pied avec violence. Le passé est mort !... J'appartiens corps et âme aux aventures... Chaque jour a la sienne, et l'une terminée une autre commence ! Quand elles me manquent pour mon propre compte, je m'associe volontiers à celles d'autrui.

— Est-ce quelque chose de semblable qui vous amène ici ?

— Peuh ! une bagatelle !... une femme qui, à ce que j'ai pu deviner, résiste à son galant, et que je me suis chargé d'enlever pour lui épargner les ennuis de la réflexion...

— M^{lle} de Montluçon, peut-être ?

— Oui, c'est bien ce nom... Une blonde qui aurait été belle si vous n'aviez pas été à son côté... Un peu de violence l'aidera à être heureuse... et tout finira par un mariage... Il se peut, m'a-t-on dit, qu'un cavalier qui la regarde d'un air tendre se jette à la traverse de nos projets... J'ai pour mission de ne point le ménager... et on ne m'en voudra pas si un coup d'épée le jette trop rudement par terre.

— Ce cavalier, le connaissez-vous ?

— Je l'ai aperçu tout à l'heure... Il a le regard d'un

homme en passe de se pousser dans le monde, si on lui en laisse le temps... Il s'appelle, je crois, le comte de Chargepaul.

La princesse réprima un cri prêt à jaillir de ses lèvres, et faisant un pas pour abriter son visage dans l'ombre d'une charmille :

— Si je plaçais ma main dans la vôtre, Orfano, et si je demandais au marquis de Monte-Rosso de me rendre un service ; si je le lui demandais en souvenir de cet amour qu'il a eu pour Léonora, au temps où il la voyait dans les jardins de son père, à Florence, dites, le lui rendrait-il ?

Quelque chose d'humide parut dans les yeux du gentilhomme déchu ; il avança sa main nue, humblement :

— Vrai, comme autrefois, vous mettriez cette main adorée dans la main que voilà ?

— Vous pouvez la prendre si vous me jurez de faire aujourd'hui même, tout à l'heure, ce que je vous dirai.

— Je vous le jure !

La main fine et blanche de la princesse se posa dans la rude main de l'aventurier. Il la porta lentement à ses lèvres.

— Ah ! ma jeunesse ! murmura-t-il.

— Vous valiez mieux que votre destinée, Orfano, mais rien ne peut faire que ce qui a été ne soit pas !... J'emporterai du moins de cette rencontre, qui sera probablement la dernière, un bon souvenir...

— Parlez, reprit Monte-Rosso, qui avait retrouvé l'accent et l'attitude d'un gentilhomme, que faut-il que je fasse ?

— Je ne sais par quels moyens et avec quels complices vous voulez mener à bonne fin cette entreprise coupable pour laquelle vous vous êtes engagé, mais je ne veux pas qu'elle ait une suite !... Je veux que M^{lle} de Montluçon, chez laquelle je suis, reste libre... Vous ne porterez donc pas la main sur elle, et vous et les vôtres vous partirez d'ici sur-le-champ.

— Ce dévouement pour une femme, chez une femme ! s'écria Orfano, et tout à l'heure vous pleuriez, tout à l'heure vous parliez de jalousie ! Non, ce n'est pas pour elle que vous avez peur !

Il attira la princesse dans une zone de lumière, et, la regardant en plein dans les yeux :

— Attendez ! reprit-il, un homme n'est-il pas mêlé à cette affaire ?... Cet homme n'était-il pas entre vous dans cette comédie où vous m'êtes apparue ?... N'est-ce pas le comte de Chargepaul, et ne vous ai-je pas dit que peut-être dans la bagarre un coup d'épée le renverserait mort ?... C'est pour lui !

— Et bien ! oui, je ne veux pas qu'il meure !

— Vous ne voulez pas !... Et pourquoi ?

— Parce que je l'aime !

— Tonnerre !...

Orfano venait de repousser la main de la princesse ; l'expression de la colère la plus violente se peignit sur ses traits bouleversés, mais tout à coup se maîtrisant :

— Vous avez ma parole, dit-il, je la tiendrai... Aujourd'hui, pas un cheveu ne tombera de sa tête ; aujourd'hui, M^{lle} de Montluçon restera libre, comme lui restera vivant... Mais demain est à moi, et si grand que soit Paris, j'y saurai bien rencontrer le comte de Chargepaul.

— Seul à seul, j'imagine, homme contre homme alors !

— Le capitaine d'Arpallières n'a besoin de personne pour venger la querelle du marquis de Monte-Rosso !... Que Dieu soit avec vous, Léonora !... Moi, je retourne au démon.

Il s'éloigna là-dessus rapidement, ramenant autour de sa grande taille les pans de sa cape. Comme il sortait de l'allée où il venait de laisser la princesse, il rencontra Loudéac qui marchait d'un air affairé.

— Je vous cherchais partout, dit le chevalier en l'apercevant ; voyez-vous là-bas M. de Chivry qui se

promène avec M^{lle} de Montluçon ? Le jardin est presque désert, vos hommes que j'ai reconnus à la mine rôdent sous les charmilles. L'instant est propice. Donnez le signal, et en un tour de main tout est fini. Tenez, M. de Chargepaul est là justement pour qu'on puisse le houspiller en passant. Un coup de dague est si vite donné... En chasse donc !

Mais le capitaine secouant la tête :

— Ne comptez plus sur moi. Ce matin j'étais à vous, ce soir je ne suis à personne : demain nous verrons.

Et comme Loudéac exaspéré ouvrait la bouche pour répondre :

— Je sais ce que vous allez me dire, reprit-il, argent reçu, affaire conclue. Je ne suis pas d'humeur à m'expliquer à présent. Quant à l'argent, le voici... Je n'en veux rien garder, ne voulant rien faire.

Le capitaine tira de sa poche une bourse ronde qu'il jeta aux pieds de Loudéac et, prenant à son cou un sifflet d'argent, siffla trois fois, coup sur coup, sur un mode particulier.

On vit des ombres se glisser le long des charmilles, et lestement disparaître, parmi les clartés joyeuses des illuminations, sur les pas du capitaine qui gagnait sans se presser la petite porte du jardin.

XVI

TABLEAU D'INTÉRIEUR

APRÈS le départ du capitaine, Loudéac n'était pas homme à perdre son temps en lamentations. Il rejoignit César, qui s'impatientait et s'épuisait en madrigaux pour retenir Orphise, et lui frappant sur l'épaule :

— Affaire manquée, lui souffla-t-il à l'oreille.

Et tandis que M. de Chivry offrait sa main à Orphise

pour la ramener dans la galerie de l'hôtel où l'on dansait, tout bas, sur le même ton :

— Mais si j'ai bien compris, ajouta-t-il, il en est de cette affaire comme d'une étoffe qu'un accident a déchirée... on peut recoudre.

César n'en avait pas fini avec les irritations et les déconvenues de cette nuit. Orphise s'était montrée distraite et comme préoccupée d'une autre pensée, tandis qu'il prolongeait à dessein leur promenade parmi les bosquets illuminés. Elle eut hâte de le quitter en arrivant sur la terrasse du jardin et de se mêler à un groupe auquel la princesse Mamiani venait de se joindre et qui l'accueillait par des félicitations. Un tel rayonnement éclairait le visage de Léonora que Montestruc lui en fit la remarque.

— On avait vu s'éloigner une nymphe en pleurs, on voit revenir une déesse, lui dit-il en continuant à se servir du langage de la comédie.

— C'est que je viens peut-être, sans qu'il s'en doute, de sauver quelque héros d'un grand péril, répondit-elle en souriant.

— Un héros qui vous est cher alors ?

— Je ne m'en défends pas.

— Ah ! c'est donc elle qui a tout défait ! pensa Lou-déac, qui n'avait pas perdu un mot de cet entretien.

La princesse détacha un nœud de ruban d'argent qui brillait sur son épaule, et l'offrant à Hugues :

— C'est l'usage dans mon pays, dit-elle, qu'on laisse quelque objet qu'on a porté à ceux avec qui trois fois on s'est rencontré dans des circonstances différentes. Une première fois je vous ai vu l'épée à la main, dans un château ; une seconde fois à la chasse, en plein bois ; aujourd'hui, nous avons joué la comédie ensemble, à Paris. Voulez-vous accepter ce nœud de ruban en souvenir de moi ?

Et en badinant, tandis que Montestruc attachait le nœud sur son habit :

— Je ne sais, ajouta-t-elle, ce qu'une sultane aurait répondu au chevalier qui se fût élancé à son secours, mais j'admire qu'une infante ait pu si longtemps résister à la poésie et au feu du langage que vous lui parliez tout à l'heure.

Mlle de Montluçon avait un peu la fièvre ; quelque dépit s'y mêlait. Elle s'étonnait de n'avoir point été suivie au jardin par Hugues, et s'irritait de le retrouver en échange de galanteries avec la princesse. Elle s'avança, et hardiment :

— L'infante avait pour se défendre la conviction que cette poésie et ce feu dont vous parlez n'étaient qu'une comédie, dit-elle avec une nuance de colère et sans prendre garde aux personnes qui l'entouraient.

La même fièvre qui l'animait fouettait le sang de Montestruc, mais avec une intensité plus douce et plus profonde. Il sourit, et la regardant d'un œil fier, avec la même audace qu'il avait eue au château de la Meulière :

— Non, madame, non ! et voilà ce qui vous trompe, répliqua-t-il ; ce n'était pas une comédie, ce n'était pas une fiction ; en vous voyant si brillante sous cette cuirasse de pierreries qui étincelaient à chacun de vos mouvements, je me suis souvenu de cette expédition des Argonautes qui cherchaient au delà des mers la toison d'or promise à leurs efforts... J'ai leur constance et leur courage dans le cœur... Vous me paraissiez non moins belle et non moins éclatante, et je me suis écrié dans le silence de mon admiration et l'ivresse de ma pensée : Ma toison d'or, à moi, la voilà !...

— Ainsi, dit Orphise, dont les yeux s'illuminèrent, vous marchiez à ma conquête ?

— Aux yeux de tous, en bon gentilhomme, déterminé à vaincre ou à mourir !

Elle le regarda et fut frappée de l'expression enthousiaste de sa physionomie, où brillait le feu de la jeunesse et de l'exaltation.

Prise par ce magnétisme qui se dégage des yeux d'un homme qui aime :

— Eh bien ! marchez ! dit-elle à voix basse et rapidement.

M^{lle} de Montluçon allait passer et se perdre dans la foule lorsque ses yeux rencontrèrent le regard menaçant de M. de Chivry. Elle s'arrêta, et d'une voix haute :

— Je crois vous avoir parlé de ma devise un jour, monsieur de Montestruc, reprit-elle : *Per fas et nefas*. Savez-vous ce que cela veut dire ?

— Assez pour comprendre qu'on pourrait traduire ces quatre mots latins par ces quatre mots français : *Contre vents et marées !*

— Alors, prenez garde aux tempêtes.

Et sans baisser les paupières, elle s'éloigna.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? souffla M. de Loudéac dans l'oreille de César.

— Je dis qu'il est temps que cela finisse ! Ce soir je causerai avec ma cousine, et si je n'obtiens pas une promesse formelle, demain j'agirai... et cette tempête dont elle parle, on l'entendra gronder.

— Ce n'est pas moi cette fois qui te détournerai de ce projet... Le terrain brûle, mais demain, ou cette nuit même, avant de prendre aucune résolution, viens me parler...

Une heure après cet échange de quelques mots, M. de Chivry, qui allait et venait à travers le bal, mordu, harcelé par sa colère, mais jugeant inutile encore de rompre en visière à Montestruc, rencontra Orphise dans une galerie.

— Je vous cherchais, lui dit-il en l'abordant.

— Et moi je vous attendais, répliqua-t-elle en s'arrêtant.

— C'est qu'alors il vous semble comme à moi que nous avons à causer ?

— Veuillez dire qu'il m'a semblé que j'avais besoin de vous demander une explication.

— A propos, n'est-ce pas, des paroles que je viens d'entendre ?

— Non, répondit Orphise avec hauteur, mais à propos des regards qui les ont provoquées.

M. de Chivry connaissait M^{lle} de Montluçon de longue main et avait pu remarquer que rien ne la faisait plier. Quoique jeune, elle était de ces personnes qui sont telles dès le premier âge qu'elles seront toujours. Il commençait donc à regretter presque d'avoir amené la conversation sur ce terrain difficile, mais il n'était plus temps d'éviter le choc. Il cherchait encore un moyen habile de battre en retraite, que déjà elle avait engagé l'attaque.

— Si nous différons sur les causes, nous sommes du moins d'accord, mon beau cousin, sur la nécessité de cet entretien. Nous allons donc, s'il vous plaît, en bien préciser les points, et vous n'aurez pas lieu, je vous le jure, de vous plaindre de ma franchise. Cette conversation terminée, j'espère que notre situation, l'un vis-à-vis de l'autre, sera clairement définie.

— Je le désire, ma cousine, pour le moins autant que vous.

— Vous savez que je ne reconnais à personne le droit d'ingérence dans mes actions. J'ai le regret amer de n'avoir plus ni père ni mère ; j'ai donc payé assez cher, ce me semble, le droit d'être libre et de ne relever que de moi-même.

— Il y a le roi, mademoiselle.

— Le roi, monsieur, a son royaume à gouverner et n'a point de temps à perdre en de telles vétilles. Or il m'est revenu qu'on a mêlé nos noms dans les bavardages des importuns qui peuplent la cour ; vous en conviendrez, cependant, rien ne nous lie, ni promesses, ni engagements d'aucune sorte ; donc, indépendance absolue et réciproque des deux parts.

— Vous me permettrez d'ajouter à cette déclaration un peu sèche qu'il y a de mon côté des sentiments

auxquels vous avez paru quelque temps rendre justice.

— J'ai si peu douté de leur sincérité que je vous ai mis en passe d'en fournir la preuve et d'en montrer la durée.

— Ah ! oui, le jour où vous avez ajourné votre choix à une époque dont trois années nous séparent encore !... le jour où vous m'avez convié à une lutte où vous réserviez les mêmes avantages à un inconnu ! N'est-ce pas cela que vous voulez dire ? Du premier coup l'égalité !... Singulière façon de punir l'incartade de l'un et de récompenser le dévouement de l'autre !

— Si cette égalité vous choque à ce point que vous y voyiez une injure, que n'en rejetez-vous le poids ? Rien ne vous enchaîne, vous êtes libre...

Un mot et tout pouvait être rompu. Peut-être Orphise l'espérait-elle. César le sentit, et mettant un frein à la colère qui le tourmentait :

— Libre, dites-vous ? Je le serais si je ne vous aimais pas, s'écria-t-il.

— Alors pourquoi vous révolter contre la loi que je vous impose ? Quoi ! trois années vous effrayent, trois années durant lesquelles vous me verrez à votre gré ? C'est confesser bien peu d'estime pour votre mérite !

— Non ; mais il y a parfois des paroles qui font croire à un oubli de l'impartialité promise.

— Est-ce à cause de l'allusion que j'ai faite à ma devise que vous dites cela ? J'allais y venir. Vidons cet incident d'un seul coup. Le dernier mot était à votre adresse, j'en conviens. Avais-je tort de mettre M. de Montestruc en garde contre des tempêtes que votre attitude me faisait prévoir prochaines, malgré vos protestations d'amitié et de soumission chevaleresques, et ne devais-je pas l'avertir qu'en prétendant s'élever jusqu'à moi, il devait s'appêter à lutter contre vents et marées ? Avouez à votre tour que je ne me trompais guère.

— Certes M. de Montestruc me trouvera partout entre vous et lui !

— Ceci, c'est votre droit, comme le mien est de maintenir intacte ma résolution. J'ai voulu savoir si un homme — et Dieu sait si tous parlent avec emphase de leur tendresse et de leur dévouement ! — est capable de mettre de la durée dans son amour, de la constance dans son effort ; c'est une ambition que j'avais étant petite fille de ne faire don de mon cœur et de ma personne qu'à celui qui saurait les mériter... Essayez. Si vous parvenez à me plaire, je dirai : Oui ; si vous n'y réussissez pas, je dirai : Non.

— Et cette même réponse, vous vous réservez de la faire à lui comme à moi ?

— Je me réserve de la faire à tous.

— Tous ! s'écria M. de Chivry, qui avait repris possession de lui-même ; dois-je entendre par là que vous nous accordez comme unique privilège, à M. le comte de Chargepaul et à moi, la faveur de compter comme des soldats dans une phalange, comme des numéros dans une loterie ?

— Pourquoi enchaînerais-je ma liberté, puisque je n'enchaîne pas votre choix ?

César se tira d'embarras par un éclat de rire.

— Alors, c'est aujourd'hui absolument comme autrefois ! Il n'y a qu'un Gascon de plus ! Mais, s'il en est ainsi, pourquoi, belle cousine, cette loi que vous avez promulguée, un jour d'automne, dans l'enceinte d'un jeu de paume ?

— Peut-être un badinage... peut-être aussi une chose sérieuse. Je suis femme, devinez.

Orphise venait de rompre l'entretien, laissant César fort peu satisfait du tour qu'il avait pris. Il s'en alla, maugréant, trouver Loudéac, qui n'avait point encore quitté l'hôtel de Montluçon et battait les cartes.

— Si le jeu te traite comme moi la galanterie, lui dit-il, nous n'aurons pas lieu de marquer cette soirée

d'une pierre blanche ! Ma belle cousine m'a chanté pouille et m'a prouvé clair comme le jour que tous les torts étaient de mon côté... Je n'ai pas compris grand-chose à son langage mêlé de sarcasmes et de réticences... mais j'ai une peur de diable qu'elle ne se soit engagée avec ce damné Montestruc !

— J'ai deviné cela à ta mine... Alors ton avis ?...

— Est qu'il faut le supprimer.

— En ce cas, viens souper. Je t'ai déjà dit que j'avais mis la main sur un brave qui n'a pas son pareil pour débarrasser les gens des importuns qui les gênent...

— N'est-ce pas celui qui devait, cette nuit même, me faire jouer auprès de la belle Orphise le rôle de Jupiter auprès d'Europe ?

— Lui-même !

— Hum ! ton brave a battu un peu bien vite en retraite pour un homme si prompt aux résolutions !

— Je le connais. Il n'a reculé que pour mieux sauter.

— Tu l'appelles ?

— Le capitaine d'Arpallières... Baudoin d'Arpallières... En as-tu entendu parler ?

— Vaguement, ce me semble, et dans des lieux où l'on ne va qu'à la nuit tombante, en manteau couleur de muraille... quand cette envie baroque vous prend de casser des pots.

— C'est bien cela !... Ne me demande pas comment j'ai fait sa connaissance... C'est un soir où les vapeurs du vin de Champagne me faisaient voir tout en rose... Il en a profité pour m'emprunter quelque argent qu'il ne m'a point rendu et que je ne lui réclamerai jamais, par cette raison toute simple qu'on a toujours besoin d'avoir pour ami un homme capable de tout.

— Et tu dis qu'il est capitaine ?

— C'est lui qui me l'a juré ; mais j'ai cette idée que sa compagnie rame sur les galères du roi... Il réclame,

dit-il, auprès des ministres pour qu'on lui rembourse les sommes qu'il a dépensées au service de Sa Majesté. Entre temps il bat le pavé, hante les tripots et vit d'expédients. J'imagine qu'il sera toujours à la dévotion de cinquante pistoles.

— Le brave homme !

— Hâtons-nous, si nous voulons le trouver dans l'établissement où il s'est fait ouvrir un crédit et où il vide force bouteilles qu'il paye en récits de batailles.

— Tu as donc un projet ?

— Parbleu ! te ferais-je galoper la nuit par le brouillard qu'il fait, si un plan de campagne magnifique n'avait germé dans ma tête ?

Ils pressèrent le pas et arrivèrent rue Saint-Honoré, du côté où elle rencontre la rue Tirechappe, chez un rôtisseur dont les broches célèbres dans tout le quartier ne cessaient jamais de tourner devant un feu d'enfer. Au moment où ils approchaient de la porte entrebâillée, un bruit terrible sortait de l'intérieur de la boutique où le choc métallique des brocs heurtant les murs se mêlait au trépignement sourd des luttes et au glapissement aigu des injures.

— Une bagarre, dit philosophiquement Loudéac, ces lieux en sont fertiles !

Ils entrèrent, et à la clarté du feu qui flambait, ils aperçurent debout, au milieu de la salle, un géant fort comme un chêne qui se démenait au milieu d'une bande de valets et de marmitons pendus à ses chausses. On aurait dit un sanglier soutenant l'assaut d'une meute. Quatre ou cinq garçons déjà vaincus par la poigne terrible du solitaire geignaient dans les coins. Il venait d'éviter la pointe d'une broche dirigée contre sa poitrine et de faire rouler à dix pas l'hôtelier assommé d'un coup du pommeau de son épée, et frappant sur toutes les têtes qui étaient à portée de ses bras, il achevait de culbuter la troupe des assaillants, lorsque César et Loudéac sautèrent dans la salle, parmi les

débris d'assiettes et de bouteilles qui craquaient partout sous les talons de leurs bottes.

— Holà ! qu'est-ce ? cria Loudéac, est-ce une façon de recevoir d'honnêtes gentilshommes qui, sur la foi de la renommée, viennent demander à souper à l'hôtelier du *Marcassin* ?

Un gémissement répondit au chevalier, et l'hôtelier, qui nouait une serviette autour de son front ensanglanté, se traîna vers les deux amis.

— Ah ! messieurs, quelle aventure ! dit-il, il n'en faudrait pas deux semblables pour perdre de réputation cette boutique honnête !

— Tais-toi, vermine !... cria le géant qui, faisant le moulinet, tenait en respect la valetaille toute meurtrie de horions. Je vais expliquer ce qui en est à ces gentilshommes, et ils me comprendront. Et si l'un de vous bouge, je le coupe en quatre !

Un éclair de sa rapière fit reculer jusqu'au fond de la salle ceux qui faisaient mine d'avancer. Alors posant son épée nue sur une table et vidant un verre qui par miracle était resté à demi plein, il fit noblement signe aux deux gentilshommes de s'asseoir sur un banc en face de lui.

Le capitaine Baudoin d'Arpallières, celui-là même que la princesse Mamiani avait appelé Orfano de Monte-Rosso, portait encore le costume qu'on lui avait vu chez M^{lle} de Montluçon. Un reste de colère qu'il éteignait dans les pots se voyait sur son visage assombri.

— Voici la chose, reprit-il en frisant ses rudes moustaches. Une aventure fâcheuse m'est arrivée cette nuit. J'en avais l'esprit brouillé. Pour en dissiper le souvenir, je me suis dirigé vers cette hôtellerie où mon projet était d'achever la nuit discrètement entre un quartier de jambon et quelques brocs.

Il se tourna vers le rôtisseur qui tremblait sur ses jambes, et le menaçant du doigt :

— Il faut vous dire, ajouta-t-il, que je faisais à cette

racaille l'honneur de manger chez elle, autant par bonté d'âme que parce que sa cuisine n'est point mauvaise, lorsque tout à l'heure, sous le prétexte ridicule que je lui devais quelque argent, il a eu l'insolence de ne vouloir me servir à boire que contre remise d'espèces sonnantes ! Manquer de confiance envers un officier du roi ! J'ai voulu infliger à ce drôle le châtement qu'il méritait ; la canaille qui le sert s'est jetée sur moi... vous avez vu le reste. Mais, vrai Dieu ! si votre présence n'eût réveillé la douceur qui m'est naturelle et ne m'eût incliné à la mansuétude, j'allais embrocher une demi-douzaine de ces coquins et faire une fricassée des autres !

Le large pied du capitaine chaussé de bottes éperonnées frappa le sol ; tout trembla.

— Leur maître est un bêtête, reprit Loudéac ; il n'est habitué qu'à parler à des gens de mince condition. Et quelle somme vous réclamait-il, cet animal ?

— Je ne sais... des misères !

— Deux cent cinquante livres en chiffres ronds, murmura le rôtiisseur, qui se tenait à distance, deux cent cinquante livres consommées en belles volailles, andouilles et chapons gras, et en vins de Bourgogne des meilleurs crus.

— Et c'est pour cette bagatelle que vous importunez ce gentilhomme ? s'écria César. Allez, coquin, il eût bien fait de vous couper les oreilles ! Voilà ma bourse, prenez dix louis, et courez à vos casseroles !

En un clin d'œil les broches chargées de cochons de lait et de poulardes appétissantes tournèrent devant le feu ravivé par un paquet de bourrées, tandis que les valets et les marmitons, remettant tout en ordre, dressaient le couvert et couraient à la cave.

Le procédé de César avait touché le géant. Il enleva son feutre, dont la plume balaya la table, et fourrant sa lame dans le fourreau, s'avancait déjà pour le remercier, lorsque Loudéac le prévenant :

— Mon cher comte, dit-il en prenant César par la main, permets-moi de te présenter le capitaine Baudoin d'Arpallières, l'un des plus braves gentilshommes qui soient en France. Je dirais le plus brave, s'il n'y avait pas mon ami le comte César de Chivry.

— N'est-ce point pour le service de Votre Seigneurie que j'avais entrepris de vaincre cette nuit les scrupules d'une jeune dame qui ne rend point assez promptement justice à vos mérites ?

— Vous l'avez dit, capitaine, et votre retraite inattendue n'a pas laissé de me peiner fort.

— La griffe du diable est intervenue dans nos affaires sous la forme d'une petite main blanche, et voilà pourquoi je vous ai faussé compagnie ; mais il y a des choses dont j'ai juré à part moi de me souvenir, et je m'en souviendrai. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en emprisonnant dans sa large main celle de César, vous venez d'acquérir des droits éternels à ma reconnaissance. L'épée et le bras du capitaine d'Arpallières sont à vous.

— Heureuse conquête ! s'écria Loudéac ; la Flandre, l'Espagne et l'Italie connaissent le bras et l'épée.

— Ainsi, dit César qui rendit au capitaine son étreinte, vous ne m'en voulez pas de la liberté que j'ai prise de jeter au nez de ce maroufle les quelques sous qu'il avait l'impertinence de vous réclamer ?

— Moi ? entre gens d'épée ces familiarités sont permises ! Combien de gentilshommes n'ai-je point tirés d'embarras en usant des mêmes procédés !

— Je n'en doute pas ; cela se voit de reste à votre air ! Vous consentirez donc à me faire l'honneur de partager mon souper avec mon ami Loudéac ?

— D'autant plus volontiers que cette correction où vous m'avez surpris m'a mis en appétit !

— Qu'on serve, et vivement ! cria Loudéac.

XVII

AU CLAIR D'UNE LAMPE

L'HOMME que César avait en face de lui était de grande taille, sec comme un jonc, tout en muscles, les épaules robustes, les mains nerveuses, la tête ronde, petite et couverte d'une toison de cheveux frisés comme ceux de l'Hercule Farnèse, le cou solide, la poitrine large et le visage orné d'une balafre qui se perdait dans une moustache épaisse. Sa peau basanée était couleur de brique, et tout dans sa physionomie indiquait des passions brutales servies par la violence d'un tempérament sanguin et une force d'athlète.

Par éclairs cependant, avec un mot, une attitude, un geste, le gentilhomme reparaisait, comme on voit tout à coup la fraîcheur d'un paysage quand un souffle de vent déchire un brouillard ; puis le soudard revenait et le comte Orfano s'effaçait sous le capitaine d'Arpallières.

— Ah ! monsieur, dit-il en débouclant son ceinturon, on a bien de la peine à vivre dans un temps où les ministres du roi méconnaissent les services des braves gens !... Faire courir après un arriéré de solde un capitaine qui commandait un escadron de gendarmes dans le Milanais et une compagnie de grenadiers en Flandre ; faire droguer dans les antichambres un homme qui a pris Dunkerque avec Turenne et monté sur la brèche de Lérida avec le prince de Condé, et cela tandis qu'on donne des régiments à des cadets qui n'ont pas trois poils au menton ! Si la vaillance avait sa juste récompense, je serais colonel !

— Dites mestre de camp général ! dit Loudéac. Pourquoi cette modestie ?

— Ne vous mettez point en peine, continua César,

je fais mon affaire de la vôtre, et aussi longtemps que je n'aurai pas réussi à vous faire rendre justice, ma bourse est à vous...

Au petit jour, dix bouteilles couchées sur le flanc témoignaient de la soif du capitaine, et trois carcasses de volailles, de son appétit. Entre temps, il avait raconté ses campagnes, mêlant l'excitation des paroles aux vapeurs des libations, et ne bronchant pas plus qu'un chêne.

— Si jamais vous avez besoin du capitaine d'Arpallières, dit-il en replaçant à sa ceinture la longue rapière qui ne pesait pas plus à sa forte main qu'une plume au bonnet d'un page, rue Tiquetonne, à l'enseigne du *Brochet rouge*... J'y dors jusqu'à midi.

— As-tu compris ?... dit Loudéac à César après qu'ils eurent remis le capitaine en son chemin. Nous invitons M. de Montestruc à souper... on cause, on vide force plats, on casse force pots... les têtes s'échauffent... le hasard fait naître une discussion que nous avons la maladresse d'envenimer en voulant l'apaiser... on se fâche, et il arrive qu'une querelle pousse sur le pré nos deux champions altérés de sang.

— Et alors ?

— Alors Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul, est mort. Je ne sais pas au juste si le capitaine d'Arpallières a commandé un escadron de gendarmes en Italie ou monté sur les remparts de Lérída avec le prince de Condé, mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a pas de plus fine lame en Europe. Et c'est pourquoi je t'ai fait souper cette nuit avec ce brave à l'enseigne du *Marcassin*.

— Il me vient un scrupule, dit César qui frisait sa moustache ; tu es bien sûr que ce n'est pas un assassinat ?

— Eh ! non, puisque c'est un duel !

— Tu as de l'esprit, Loudéac, dit César.

Les choses s'arrangèrent comme le chevalier les avait

prévues ; une rencontre calculée mit en présence Hugues et César chez M^{lle} de Montluçon, un soir de mascarade, et dans le feu des divertissements, M. de Chivry ayant perdu un pari, on prit jour pour souper.

— Et je veux que vous gardiez bonne mémoire du menu et du compagnon dont je me réserve de vous faire faire la connaissance ! dit-il à Hugues. C'est un vaillant qui a vu les ennemis du roi face à face en Catalogne et en Flandre, dans le Palatinat et le Milanais !

Mais il n'entrait pas dans les intentions de Loudéac que Montestruc rencontrât le capitaine d'Arpallières avant d'avoir eu avec l'ancien commandant d'une compagnie de grenadiers à la bataille des Dunes un entretien qui le mît en haleine.

— Mon cher capitaine, lui dit-il en lui rendant visite dans son bouge de la rue Tiquetonne, vous n'ignorez pas que vous allez vous trouver en face d'un nouveau visage ces jours-ci. Je vous sais un homme de bonne compagnie, non moins prudent que hardi ; cependant je vous supplie en cette occasion de redoubler de prudence.

— Parce que ?

— Comment vous dire cela ?... C'est fort délicat !

— Allez toujours.

— Vous ne vous fâchez pas ?

— Non... j'ai la douceur de l'agneau.

— C'est précisément de cette douceur que nous allons avoir besoin... D'ailleurs vous remarquerez que je ne suis qu'un écho...

— Vous me faites bouillir avec vos réticences... Allez au but.

— Figurez-vous donc que des gens qui vous ont vu ferrailer et qui savent comment se comporte le convive que M. de Chivry veut vous présenter, soutiennent que dans le noble art de l'escrime il vous dépasse de vingt coudées... Il faut que le brave capitaine d'Arpal-

lières en prenne son parti, et se décide à porter le deuil de sa supériorité, disait l'un... Il ne sera plus que le second, disait un autre.

— Ah ! on disait cela ?

— Oui, et mille autres sots commentaires que je vous épargne accompagnaient ces billevesées... C'est pourquoi, et dans votre intérêt, je vous engage à ne rien dire qui puisse exciter la vivacité de votre rival. Notre convive est jeune, je vous l'ai dit ; non seulement il passe pour un duelliste rare, un homme friand de la lame, mais aussi pour être fort chatouilleux sur le point d'honneur... N'allez pas vous faire de sottie querelle, je vous en prie !

— Qu'appellez-vous sottie querelle, s'il vous plaît ?

— Oh ! mon Dieu, ne vous échauffez pas ! J'appelle sottie querelle celle qui n'a pas de motif suffisant pour que d'honnêtes gens se coupent la gorge... S'il a le verbe un peu haut, laissez-le chanter...

— C'est mettre mon amitié à une rude épreuve !... Mais qu'il ne chante pas trop fort, s'il tient à ce qu'on ne lui rabatte pas le caquet !... J'ai plumé des coqs qui avaient d'autres ergots !...

— J'en suis parfaitement sûr, répliqua Loudéac, qui lui serra la main ; cependant vous êtes averti et vous connaissez le proverbe.

Tranquille de ce côté-là, Loudéac s'en alla chez Hugues.

— Je vous dois un bon conseil, lui dit-il, vous allez souper avec un homme dont mon ami César vous a chanté les louanges, il les mérite toutes ; mais il a un défaut, oh ! un seul ! Il est susceptible en diable ; il se froisse d'un mot et se formalise d'un sourire, ce qui fait qu'il est toujours prêt dans ces circonstances à mettre flamberge au vent.

— Ah !

— Avec cela, prompt à la raillerie et fort enclin à lancer des épigrammes. Il m'en a criblé, moi qui vous

parle ! Filez doux, et si vous remarquez qu'il vous prend à partie, n'ayez point l'air de vous en apercevoir.

— Cependant, s'il dépassait les bornes d'une honnête plaisanterie ?

— Entre nous, le capitaine d'Arpallières porte à la ceinture une épée qu'on pourrait appeler une buveuse de sang ; elle a toujours soif. La belle avance quand vous attraperiez une estocade pour avoir manqué de patience ?

— Oh ! l'estocade n'est point encore donnée !

— Je sais que vous êtes homme à lui prêter le collet... Mais enfin, il n'est pas si bon cheval qui ne bronche. Donc, point d'emportement, croyez-moi.

Loudéac là-dessus tourna les talons.

— Dors en paix, dit-il à César, j'ai mis l'étoupe et soufflé le charbon ; si le feu ne prend pas, il faudra que tous les saints du paradis s'en mêlent.

Deux ou trois jours après cette conversation, les quatre convives se réunissaient chez ce même rôtiisseur de la rue Saint-Honoré où M. de Chivry avait fait la connaissance de M. d'Arpallières. Hugues et le capitaine, en se saluant, échangèrent un regard plein de menaces, fier et un peu hautain de la part du comte de Montestruc, provoquant de la part de l'aventurier.

— L'étincelle y est, se dit Loudéac.

Le maître du *Marcassin* s'était surpassé, et, malgré la compresse qu'il portait sur le front et qui aurait dû attiser sa rancune, il avait mis de l'amour-propre à confectionner un festin dont le célèbre Vatel eût admiré la délicatesse et l'ordonnance. Les vins des meilleurs crus en arrosaient les divers services.

A peine assis, et le visage du capitaine en pleine lumière, Montestruc n'avait pas tardé à le regarder avec une attention de plus en plus vive.

Il avait été frappé comme d'une commotion électrique à sa vue, et sans cesse son rayon visuel était ramené vers ce personnage, en quelque sorte malgré lui.

Où donc avait-il aperçu ce front carré, ces oreilles rouges et charnues, ce nez court aux narines mobiles, ces lèvres lippues, ces yeux gris d'un éclat métallique et percés par des vrilles, ces deux sourcils hérissés comme des broussailles et surtout cette taroupe farouche qui donnait tant de dureté à cette physionomie de malandrin ? Cela flottait vaguement dans ses souvenirs, mais il était presque sûr de l'avoir rencontré déjà sans qu'il pût encore préciser dans quelle circonstance.

Le capitaine, de son côté, ne perdait pas Hugues de vue et le considérait d'une façon singulière, où il y avait tout à la fois de l'inquiétude et de la curiosité. Il lui paraissait confusément qu'une fois déjà il s'était trouvé en présence du gentilhomme avec lequel la fantaisie de M. de Chivry l'appelait à vider un flacon. Mais à quelle époque ? dans quel pays ?

Déarrassé des ajustements qu'il portait pendant la comédie, M. de Montestruc avait dans l'air de son visage et l'ensemble de son attitude mille choses qui ravivaient ce souvenir et lui donnaient une force nouvelle. Fatigué cependant de l'obstination avec laquelle ce jeune convive l'examinait :

— Ça, monsieur, lui dit tout à coup le capitaine, qu'y a-t-il donc sur mon visage de si particulièrement intéressant que vous n'en puissiez pas détacher vos regards ? Est-ce mes yeux dont la couleur vous déplaît, ou mon sourire dont la franchise vous agace ?

— Ce n'est pas le sourire non plus que les yeux, bien que l'épaisseur de votre moustache et l'ambition de vos sourcils en dissimulent la grâce, mais c'est le tout ensemble ! On ne devrait pas oublier vos traits, monsieur, quand on a eu la bonne fortune de les considérer une fois et j'ai la certitude que cette bonne fortune m'est arrivée déjà... Mais en quel temps, en quel endroit et dans quelle occasion, c'est ce que ma mémoire ingrate a le tort impardonnable de ne pas se rappeler.

— Raillez-vous, par la mortdiable ? s'écria M. d'Arpallières déjà exaspéré des formes de ce langage.

— Modérez-vous, de grâce ! dit Loudéac tout bas à Hugues.

— Moi, vous railler ! Dieu m'en garde ! répliqua gaiement celui-ci sans cesser de regarder le capitaine. Je cherche ! Vous avez là surtout entre les deux sourcils, à la racine du nez, un bouquet de poils qui trotte dans mes souvenirs et que je ne saurais me lasser d'admirer... Il se mêle à une historiette dont le héros doit avoir à l'heure qu'il est de la corde de pendu autour du cou...

— Et vous avez l'impertinence de trouver qu'il me ressemble ?

— J'en ai le regret.

— Soyez prudent ! souffla Loudéac à l'oreille de M. d'Arpallières qui venait de changer de visage.

Hugues et le capitaine s'étaient levés.

— Et tenez ! reprit Montestruc, plus je vous considère et plus mon souvenir s'éclaire et s'accentue. Des écailles tombent de mes yeux... un frère seul a le droit de ressembler à son frère comme vous ressemblez à ce héros... C'est le même air... la même tournure, la même voix !... C'était un aigrefin doublé d'un coupe-jarret.

Un rugissement sortit de la poitrine du capitaine.

— Je crois que je n'ai plus besoin de m'en mêler, murmura Loudéac en se penchant vers M. de Chivry.

M. de Montestruc venait de se croiser les bras.

— Êtes-vous bien certain de vous appeler Baudoin d'Arpallières ? reprit-il. Cherchez un peu, je vous prie ?... Vous devez avoir un autre nom... un nom de guerre, quand vous courez les grands chemins ?...

— Tonnerre ! s'écria le capitaine qui du poing frappa la table.

— Briquetaille ! j'en étais sûr !

Et froidement, faisant luire une bague aux yeux de l'aventurier :

— Reconnais-tu cette bague que tu m'avais volée?... Elle brille encore à mon doigt... Ce qui m'étonne, c'est que la tête tienne encore sur tes épaules !...

Un flot de sang monta au visage de Briquetaille, car c'était lui devenu le capitaine d'Arpallières par la grâce des aventures. Il fit un mouvement comme pour s'élancer par-dessus la table qui le séparait de son ennemi et sauter à sa gorge, mais, avec une incroyable force de volonté, se reprenant :

— Ah ! tu es le louveteau de la Testère, celui dont les dents ont laissé la trace d'une morsure sur mon bras?... Voyez, messieurs !

Il retroussa sa manche et fit voir sur ses muscles la marque blanche des dents qui en avaient entaillé la peau velue ; puis, avec le même sang-froid terrible, trempant ses doigts dans le verre où tout à l'heure il buvait, il en envoya deux ou trois gouttes au visage de M. de Montestruc.

— Oh ! je vous en supplie ! fit Loudéac qui se jeta sur Hugues comme pour le retenir.

— Je voulais voir l'effet de la couleur rouge sur cette peau blanche !... dit Briquetaille qui bouclait froidement sa rapière à son flanc.

— Vous en verrez l'effet tout à l'heure sur une peau noire ! répliqua Hugues.

Et d'un mouvement tranquille il se dégagea de l'étreinte de Loudéac.

Les choses en bon point, M. de Chivry intervint à son tour.

— Vous êtes mon ami, mon cher comte, dit-il en s'adressant à Hugues ; j'ai donc le droit de vous demander jusques à quand vous comptez garder ces taches de vin que vous avez sur les joues ?

— Jusqu'à ce que j'aie tué cet homme.

— Et quand le tuerez-vous ?

— Tout à l'heure, s'il n'a pas peur de la nuit.

— Viens donc ! répondit Briquetaille.

— Toi, Loudéac, tu seras le témoin du capitaine, moi celui de Montestruc, reprit César.

Tous ensemble ils prirent le chemin de la rue, M. de Chivry faisant passer Briquetaille le premier et précédant Hugues, que suivait Loudéac. En descendant l'étroit escalier qui conduisait à la boutique du rôtisseur, Loudéac se pencha à l'oreille de Montestruc :

— Je vous avais prévenu cependant... Il fallait ne rien dire... Je tremble à présent.

On arriva promptement sous une lampe qui brûlait devant une image de la Vierge, à l'angle de la rue de la Lingerie, tout auprès du cimetière des Innocents. Il s'en dégagait une lueur douteuse qui tremblait sur le pavé humide et gras, augmentée par la clarté des étoiles. Le quartier était désert. Quelques lumières brillaient çà et là, au sommet des hautes maisons endormies, et le croissant aminci de la lune qui étincelait entre les cheminées, comme la lame d'un sabre turc, faisait luire les toits d'ardoise pareils à de larges plaques de métal.

— La place est bonne ici, ce me semble, dit Hugues en frappant du pied à un endroit de la rue qui lui paraissait comparativement sec et uni ; le cimetière est là pour recevoir celui de nous deux qui tombera.

Il dégaina, et piquant la pointe de son épée dans le cuir de sa botte, en fit ployer l'acier fort et souple.

Loudéac, qui s'empressait autour du capitaine, prit un air contrit.

— Méchante affaire ! lui souffla-t-il. Si vous vouliez, peut-être pourrait-on l'arranger encore.

Pour toute réponse, le pandour se tourna vers son adversaire, et l'imitant :

— Vous rappelez-vous qu'un soir je vous ai dit : « Faites que je ne vous rencontre plus ! » Je vous ai rencontré... recommandez votre âme à Dieu !...

— C'est un soin que tu n'as pas à prendre, mon pauvre Briquetaille, le diable attend la tienne !

Briquetaille souffla comme un dogue, et, jetant son feutre au loin, tomba en garde.

Le duel commença âpre, dur, silencieux, les pieds rivés au sol, les yeux dans les yeux. Les deux adversaires se tâtaient l'un l'autre, la pointe au corps, ne donnant rien au hasard, Hugues se rappelant les coups qui l'avaient autrefois lacéré, Briquetaille se souvenant du coup droit qui avait déjoué toutes ses feintes. Le sang-froid était égal des deux parts, égale aussi était l'habileté. M. de Chivry et Loudéac, qui suivaient les passes en connaisseurs, ne découvraient encore aucun indice de supériorité ni d'un côté ni de l'autre.

Hugues faisait voir qu'il avait de l'école, et, sous une apparence plus frêle, un poignet qui ne le cédait pas en vigueur à celui de l'aventurier. Briquetaille étonné passa la main sur son front et s'échauffa, mais sans rien perdre de sa prudence. Tout à coup on le vit se coucher, s'aplatir en quelque sorte, allonger le bras et ne plus présenter à l'épée qui le menaçait qu'une surface étroite et courte, abrité encore par la distance.

— Ah ! le jeu napolitain ! fit Hugues qui sourit.

Briquetaille mordit ses lèvres, et ne trouvant pas une ouverture où faire glisser son fer, bondit tout à coup, se redressa, et, déployant sa grande taille, multiplia ses attaques de tous les côtés à la fois avec la vélocité d'un loup qui tourne autour d'un chien de garde.

— Ah ! le jeu espagnol à présent ! reprit Hugues.

Et le même sourire parut sur sa bouche.

— Diable ! c'est un maître ! fit Loudéac, qui échangea un regard avec César.

Briquetaille rompit brusquement, se ramassa, raccourcit sa main, et le coude au corps, pelotonné sur lui-même, présenta au fer de M. de Montestruc une sorte de boule d'où sortait une pointe.

— Ah ! le jeu flamand !... C'est une revue, dit Hugues.

Tout à coup, et sans reculer d'une semelle, il changea de main, faisant passer son épée de la droite à la gauche. Briquetaille pâlit. Il poussa une attaque à fond et fut égratigné d'une riposte.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, c'est une cuirasse que cette épée !

Ses coups arrivèrent en feu de file, plus pressés et moins sûrs, et partout écartés.

— Jeu d'écolier, cette fois ! dit Hugues.

— Son sang-froid perdu, il est perdu, murmura Loudéac qui observait Briquetaille.

Soudain Hugues se fendit ; on aurait dit un ressort d'acier qui se détend.

— Souviens-toi du coup droit ! dit-il.

Et la pointe étincelante de son épée disparut dans la poitrine de Briquetaille.

Le reître resta debout un instant, la main pendante, l'expression de l'épouvante et de la surprise sur le visage, puis soudain il tomba lourdement. Un flot de sang vint à ses lèvres et rougit le pavé ; mais, dans un dernier effort, relevant la tête :

— Si j'en reviens, gare à toi ! dit-il.

Sa tête, que l'orgueil ne soutenait plus, s'affaissa et heurta le sol avec un bruit sourd ; ses talons, agités de mouvements convulsifs, en égratignèrent la boue, et il resta roide.

— Mort ! dit Chivry qui venait de se pencher sur lui.

Loudéac s'agenouilla près du corps, et posant la main sur son cœur, l'oreille à sa bouche.

— Non, répliqua-t-il, un semblant de vie l'anime encore... Je suis une trop bonne âme pour laisser mourir un chrétien sans secours.

Avec l'aide de César il appuya le vaincu contre une borne, la tête haute, pour que le sang qu'il rejetait par gorgées ne l'étouffât pas, et tout en complimentant Montestruc sur son adresse :

— Toi, veille sur lui, dit-il à M. de Chivry, moi je cours chez un chirurgien que je connais et qui est un très habile homme pour ces sortes d'accidents... Un gaillard comme celui qui râle là est bon à conserver.

Le chirurgien ramené avec une civière pour porter le moribond, Hugues gagna au pied. Il était inutile que le guet ou quelque sergent de la maréchaussée le surprît une épée sanglante au fourreau, auprès d'un homme qui paraissait avoir une heure à vivre. Loudéac le regardait s'enfoncer dans l'ombre le long du cimetière des Innocents, et la cape roulée autour du corps, tandis que le chirurgien examinait le blessé.

— Voilà un garçon dont il ne sera pas commode de nous débarrasser..., dit-il à César. Où le capitaine a échoué, qui donc réussira ?

— Moi.

— L'épée au poing ?

— Non... à moins d'y être contraint par une nécessité absolue ; mais on peut perdre un homme sans le tuer.. j'ai vingt cordes à mon arc.

— Hum ! il n'y a que la mort à quoi je me fie !... Tu sais le vieux proverbe : « Morte la bête, mort le venin... »

— J'en apprécie la logique et au besoin m'en souviendrai. Tout ce que je puis te dire provisoirement, c'est que si jamais M. de Montestruc épouse M^{lle} de Montluçon, c'est que César de Chivry qui te parle sera mort.

Le chirurgien, cependant, avait pansé le malheureux, dont la tête roulait sans force d'une épaule à l'autre ; tout en appliquant des paquets de charpie sur la plaie, il admirait cette poitrine large, cette forte musculature qui témoignaient d'une constitution robuste.

— Oui, disait-il entre ses dents, la blessure est terrible, toute une lame à travers le poumon !... Dieu me pardonne ! elle a failli le percer d'outre en outre et

sortir par le dos ! mais bâti comme il l'est, il en peut revenir... j'en ai connu de plus mal accommodés qui s'en tiraient... Tout dépend des soins.

Regardant alors Loudéac :

— Où conduisez-vous cet homme ? A l'hôpital ? c'est pour lui le tombeau ! A-t-il un domicile où on puisse s'occuper de lui sans avoir la crainte de perdre son temps et sa peine ?

— En répondez-vous, seulement ?

— Dieu est le maître, mais s'il m'est confié, et s'il ne manque de rien, oui, peut-être...

— Alors qu'on le prenne et qu'on l'emporte chez moi..., dit César en faisant signe aux porteurs de la civière. Mon hôtel et mes gens sont à son service, et s'il guérit, il y a cent pistoles pour vous.

— C'est donc votre ami ? s'écria le chirurgien qui prit la tête du cortège.

— Mieux que cela... c'est un homme utile.

— Et raccommoé, on pourra s'en servir encore, reprit tout bas Loudéac.

XVIII

SAUVE QUI PEUT

COMMENT cela se fit-il ? par quel hasard ? C'est ce que Montestruc ne parvenait pas à s'expliquer. Mais dès le lendemain, quatre ou cinq personnes lui parlèrent de la rencontre qu'il avait eue au coin du cimetière des Innocents. On aurait dit que la renommée aux cent bouches en colportait la nouvelle partout. Interrogé, Hugues n'en fit point mystère. Et comme on lui faisait compliment du résultat :

— Laissez, dit-il, c'est un coureur d'aventures qui a voulu me traiter en débiteur ; je lui ai fait voir que

j'étais son créancier. Nos comptes sont réglés, voilà tout.

Deux ou trois jours après, et comme il sortait de son logis un matin, accompagné de l'inévitable Coquelicot, un enfant auquel en mainte occasion il avait jeté quelques pièces de monnaie et adressé la parole amicalement, vint à lui, et d'un air timide :

— Vous n'avez point d'ennemi qui ait intérêt à vous nuire, monsieur ? dit-il.

— Non que je sache. Pourquoi ?

— C'est que hier, dans la journée, un homme de mauvaise mine a rôdé dans le quartier, s'informant de l'endroit où vous demeuriez.

— Eh bien ?

— Attendez ! Il est revenu dans la soirée ; mais alors il n'était plus seul. Un camarade qui n'avait pas meilleur visage l'accompagnait. J'ai entendu qu'ils prononçaient votre nom. Vous m'avez fait l'aumône souvent, voyant que j'étais pauvre, et vous faisiez suivre ces aumônes de bonnes paroles ; je me suis dit que peut-être je pourrais vous rendre service en écoutant. Je me suis approché.

— Très bien, mon enfant ! tu es un garçon avisé, s'écria Coquelicot ; et qu'ont-ils dit ces deux mécréants ?

— L'un d'eux, désignant votre maison du doigt, a dit à l'autre : « C'est ici qu'il demeure. »

— Bon ! a fait celui-ci.

— Il ne sort presque jamais seul, a repris son compagnon. Arrange-toi pour ne pas le perdre de vue, et quand tu connaîtras bien ses habitudes, le reste me regarde.

— Quelque ami de Briquetaille, sans doute, qui vient me chercher noise, dit Hugues d'un air indifférent.

— Et après ? fit Coquelicot.

— Après, le premier s'en est allé et l'autre est entré dans cette taverne qui est de ce côté-ci de la rue et d'où l'on voit la porte de votre maison.

— Une sentinelle ! L'as-tu revue ce matin ?

— Non, mais dès que je vous ai aperçu, j'ai couru au-devant de vous pour vous avertir de ce que j'avais entendu.

— Je t'en remercie, et tu peux compter que tant qu'il restera quelque monnaie dans ma poche, tu en auras ta part ; si maintenant les mêmes individus reparaissent et t'interrogent, sois aimable et réponds-leur que personne n'a d'habitudes plus régulières que moi. Je me lève à des heures diverses, et on ne sait jamais quand je rentre. Et si, par impossible, des renseignements aussi précis ne leur suffisent pas, engage-les poliment à laisser leurs noms et leur adresse : j'irai leur rendre visite au plus tôt.

Coquelicot se grattait la tête. Il ne prenait pas la chose avec l'insouciance de son maître. Depuis que Briquetaille s'était retrouvé sur le pavé de Paris, il ne rêvait plus que bandits et mauvaises rencontres. Il se méfiait en outre de M. de Chivry, de qui il avait conçu la plus détestable opinion.

— Toi, reste, dit-il à Kadour qui s'apprêtait à suivre M. de Montestruc, et surtout aie l'œil à tout.

— Je reste, dit Kadour.

Puis, passant la main sur la tête de l'enfant :

— Tu te nommes ?

— Oh ! moi, je n'ai qu'un nom de guerre.

— Dis toujours.

— On m'a surnommé l'Anguillet : cela vient que je suis agile naturellement, prompt à la course, et qu'à cause de ma petite taille assez fluette comme vous voyez, je me glisse partout.

— Eh bien ! l'Anguillet mon ami, je te tiens pour un brave petit garçon. Continue à nous avertir de ce que tu remarqueras, tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

Et, s'assurant que son épée jouait librement dans son fourreau, il fila sur les pas de son maître.

Hugues, le dos tourné, ne pensa plus au récit de l'enfant. Il passa la soirée à la comédie avec M^{lle} de Montluçon et M^{me} d'Urcelles, qui l'avaient engagé à souper chez elles, et rentra tard. Kadour rêvait aux étoiles, assis sur une borne.

— As-tu vu quelqu'un ? dit Coquelicot, tandis que son maître, un falot à la main, montait l'escalier.

— Oui.

— Que t'a-t-il dit, ce quelqu'un ?

— Quatre ou cinq mots à peine.

— Et qu'est-il devenu après ce bout de conversation ?

— Il est allé prendre un bain.

Coquelicot regarda Kadour, se demandant s'il n'était pas devenu fou subitement.

— Un bain ! que me chantes-tu là ?

— C'est fort simple, répliqua l'Arabe qui consentait à répondre, mais qui songeait aussi à rendre son récit le plus succinct possible. J'étais là couché. Un homme vient, regardant ; une espèce de soldat avec un air de laquais. « C'est lui ! » me dit le petit. Je lui réponds : « Tais-toi et dors. » Il me comprend, ferme les yeux et nous ronflons. L'homme passe, glisse un œil de mon côté, avise la porte, ne voit personne, ouvre la serrure avec une clef qu'il tire de sa poche, bat le briquet, allume un rat et monte. Je me glisse derrière lui. Il était déjà chez nous.

— Un habile homme !

— Comme ça, puisqu'il n'a pas remarqué que je le suivais. Il se met à fouiller partout. Je lui saute à la gorge ; il veut crier ; mais je l'avais pris par la cravate et la respiration lui manqua ; subitement il devient bleu et ses genoux fléchissent. Il allait tomber ; je le charge sur mes épaules et descends l'escalier. Il ne remuait plus. Je cours du côté de la rivière, et les pieds sur la berge, je le jette au fil de l'eau.

— Et alors ?

— Je ne sais plus ; la rivière était haute. Quand je suis revenu, l'enfant qui avait eu peur avait disparu.

— Hum ! fit Coquelicot, il y a décidément quelque chose. Ami Kadour, ne dormons plus que d'un œil.

— Ne dormons pas du tout, si tu veux.

Les craintes de Coquelicot eussent été bien plus vives encore s'il avait pu voir le lendemain M. de Loudéac entrer dans une salle basse dépendante du Châtelet où écrivait un homme vêtu d'un habit noir râpé et courbé sur une table chargée de paperasses. A la vue du chevalier, il passa la plume derrière l'oreille et salua. Son corps replet qui reposait sur des cuisses molles semblait fait de coton, tant celui qui en était possesseur avait le geste et le mouvement silencieux.

— Eh bien ! quelles nouvelles ? dit Loudéac.

— J'ai touché un mot de l'affaire à M. le lieutenant criminel. Il y a mort d'homme, presque mort, du moins. Il me laisse libre de la conduire à ma guise. J'ai fait signer l'ordre d'arrestation ; mais vous m'avez recommandé de ne pas ébruiter la chose, et d'un autre côté notre homme ne marche jamais seul. Il faudra, du caractère dont vous me l'avez dépeint, livrer bataille pour l'enlever. Et ce Briquetaille qu'il a mis par terre, étant un homme de sac et de corde à qui personne ne s'intéresse, — j'en sais quelque chose, l'ayant employé à des expéditions obscures, — il pourrait arriver que M. de Montestruc s'échappât de nos mains, libre et furieux.

— Ne pourrait-on trouver un moyen de le faire disparaître ?

— C'est à quoi je songe.

— Et vous le trouverez, monsieur Coussinet, vous le trouverez, si vous ajoutez un peu de complaisance à votre habileté ordinaire ! M. de Chivry, qui vous veut du bien et à qui déjà vous devez cette place, sait que vous avez de la famille, et m'a chargé de vous dire

qu'il serait heureux de contribuer à l'établissement de M^{lle} Coussinet.

Un rouleau que Loudéac venait de poser discrètement sur la table, entre deux liasses de papier, coula sans bruit dans la poche du petit homme gras.

— Je sais, je sais, reprit-il d'une voix onctueuse ; aussi n'est-il rien que je ne fasse pour le service d'un si digne gentilhomme. Un personnage qui se permet de le contrecarrer dans ses desseins ne peut avoir qu'un méchant esprit... C'est pourquoi j'avais chargé un de mes agents, l'un des plus actifs et des plus discrets, de jeter un coup d'œil dans ses papiers.

— Dans les papiers de M. de Montestruc ? Quels papiers ?

— Vous me regardez d'un air surpris, monsieur le chevalier. Tout le monde a des papiers, et il ne faut pas plus de deux lignes de l'écriture d'un homme pour qu'on en puisse tirer, en les pressurant un peu, de quoi l'impliquer dans une méchante affaire d'empoisonnement ou de conspiration.

— C'est admirable !

— Malheureusement celui de mes affidés qui devait opérer la nuit dernière et que j'attendais ce matin, n'a point reparu...

— Vous verrez qu'on lui aura fait un mauvais parti !

— Tant pis pour lui ! nous ne réclamons jamais les maladroits. Il ne faut pas qu'on puisse croire que notre administration, protectrice de tous les intérêts, ait rien à démêler avec ces espèces.

— J'admire la profondeur de votre génie, monsieur Coussinet.

M. Coussinet salua d'un air modeste, et reprenant :

— L'attention de M. de Montestruc éveillée, il mettra ses papiers à l'abri ; le beau maintenant serait de lui tendre quelque embuscade.

— Où pris au collet par des gens à vous, il aurait l'audace d'essayer une résistance.

— Ce qui mettrait les miens dans le cas de légitime défense...

— Un coup part...

— L'homme tombe.

— Qu'y faire ? Vous avez l'esprit inventif, monsieur Coussinet.

— Et le vôtre excelle à saisir une pensée au vol !

— Encore un effort, et vous découvrirez l'appât qui l'attirera dans le piège.

— Ah ! si j'avais seulement un bout de lettre de la personne qu'il aime, — à son âge on est toujours amoureux, — je saurais bien l'attirer à quelque rendez-vous nocturne où il aurait du mal à m'échapper...

— Encore faudrait-il qu'elle l'écrivît, cette personne dont vous avez besoin ?

— Oh ! non ; nous avons des secrétaires habiles qui lui épargneraient cette peine ! mais le modèle manque...

— N'est-ce que cela ? J'ai justement dans la poche un rondeau qui m'a été confié par M^{lle} de Montluçon, à qui je l'avais demandé pour en prendre copie.

— Ah ! l'héroïne s'appelle M^{lle} de Montluçon ? celle qu'on nomme aussi M^{me} la duchesse d'Avranche ? Peste !... Voyons le rondeau.

M. de Loudéac présenta un papier à M. Coussinet qui le déplia et le parcourut des yeux.

— Jolis vers, reprit-il, galamment troussés !... J'ai là plus qu'il ne m'en faut pour la confection d'un billet. Et voici la signature au bas : Orphise de Montluçon... C'est parfait ! dormez en paix maintenant ; votre homme est à moi.

— Bientôt ?

— Je vous demande deux jours au plus, et le tour est fait.

Le surlendemain, en effet, Hugues fut accosté dans la soirée par une espèce de petit laquais à mine sournoise qui lui remit un billet d'où se dégageait une fine odeur d'ambre.

— Lisez promptement, monsieur, dit le petit laquais. Hugues ouvrit le billet et lut ces quelques mots :

« Si monsieur de Montestruc veut prendre la peine de suivre le laquais qui lui remettra ce papier, il sera bientôt en présence d'une personne qui lui porte un vif intérêt et qui a une importante communication à lui faire. Des considérations dont il aura l'explication ne permettent pas à cette personne de l'en entretenir chez elle ; mais elle l'attend, ce soir même, à neuf heures, dans une petite maison de la rue du Crucifix, en face de l'église Saint-Jacques où elle va faire ses dévotions.

« ORPHISE DE M... »

— A neuf heures !... Il en est plus de huit ! j'y cours ! s'écria Hugues qui portait le billet à ses lèvres.

— Où ça courez-vous ? dit Coquelicot.

— Regarde...

— A la rue du Crucifix, et c'est M^{lle} de Montluçon qui vous y donne rendez-vous ?

— Tu le vois bien !

— Et vous croyez vraiment que c'est une personne de ce caractère altier qui a écrit cette lettre ?

— Comme si je ne reconnaissais pas l'écriture ! La signature n'y est-elle pas ? Et jusqu'à ce doux parfum qui est le sien et qui me la ferait découvrir la nuit, dans une foule !

Coquelicot se grattait l'oreille, ce qui était son habitude quand quelque chose le tourmentait.

— Si je voyais au bas de ce billet le nom de la princesse Mamiani, je n'en serais pas surpris... J'ai mon idée là-dessus... Mais la fière M^{lle} de Montluçon !

— Fière tant qu'il te plaira, mais femme aussi à ses heures, répliqua Hugues qui sourit, et puis tu sais bien que la princesse Léonora vit dans la retraite depuis quelque temps.

— Ce qui me confirme dans mes petites idées !

De nouveau Coquelicot se gratta l'oreille vivement :

— C'est égal, moi, à votre place, je n'irais pas à ce rendez-vous, reprit-il.

— Y penses-tu ? faire attendre une aimable personne qui a la bonté de se déranger pour moi ! Ce serait agir comme un païen... J'y cours, te dis-je.

— Alors, souffrez que je vous accompagne avec Kadour.

— Depuis quand se présente-t-on à un rendez-vous en compagnie ? Que ne m'offres-tu de sonner de la trompette !

— C'est ton idée à toi que M. de Montestruc aille où on l'appelle ? reprit Coquelicot en se tournant vers Kadour.

— Le maître est le maître, répondit Kadour.

— Que le diable t'emporte avec tes sentences ! murmura Coquelicot.

Déjà Hugues avait fait signe au petit laquais de marcher et le suivait d'un pied leste.

— Eh bien ! mon idée à moi est de ne pas le perdre de vue, ajouta Coquelicot qui le regardait s'éloigner à grandes enjambées ; viens avec moi, Kadour.

— Je viens.

On était dans une saison de l'année où la nuit tombe vite. Paris, à cette époque, n'était guère éclairé çà et là que par quelques falots qui ne dissipaient les ténèbres dans de petits coins que pour les rendre plus épaisses aux environs. Toute boutique était fermée. Le ciel était gris et maussade. Une ombre dense descendait des toits dans les rues, où ne glissaient le long des murailles que de rares passants regagnant leurs demeures à pas pressés. Hugues et son guide marchaient fort vite. Coquelicot et Kadour, enveloppés de leurs manteaux et ne voulant pas être découverts, avaient grand'peine à les suivre. Cependant, grâce à un vêtement de couleur claire que portait M. de Montestruc, ils parvenaient à

ne pas le perdre de vue et à se diriger derrière lui à travers le dédale des hautes maisons. Aucune clarté ne tombait du ciel ; l'obscurité se faisait de plus en plus noire.

— Belle nuit pour un guet-apens ! murmura Coquelicot qui s'assurait que son épée jouait bien dans le fourreau.

Neuf heures sonnaient au moment où Hugues et le petit laquais tournaient l'angle de la rue des Arcis, ouverte comme une faille entre deux rangées de vieilles maisons grises. On n'y voyait pas plus que dans la gueule d'un four.

— Attendez là, dit le petit laquais, je vais gratter à la porte de la petite maison où vous êtes attendu et voir ce qui s'y passe. Au premier coup que vous entendrez, ne perdez pas une minute...

Il prit sa course vers le milieu de la rue, et presque aussitôt il s'engloutit dans l'épaisseur de l'ombre. Bientôt ses pas cessèrent de résonner, et peu d'instants après, dans le grand silence qui l'entourait, Hugues entendit un coup sec pareil à celui que ferait un marteau cognant contre une porte. Il s'élança, mais au moment où il passait devant le porche noir de l'église voisine, une troupe de gens qui s'y tenaient embusqués en sortit précipitamment et fondit sur lui.

— Au nom du roi, je vous arrête ! cria celui qui paraissait être leur chef et qui déjà posait la main sur son épaule.

Mais Hugues n'était pas de ces hommes dont il soit aisé de s'emparer. Avec la souplesse d'un chat il s'était jeté de côté vivement et d'un coup vigoureux avait forcé son adversaire à lâcher prise.

— Ah ! c'est comme cela ! cria l'argousin. Sus ! sus ! vous autres !

Toute la bande suivit son chef qui revenait à la charge, et se précipita sur Hugues avec la furie d'une meute.

Mais déjà d'un bond Montestruc s'était mis à l'abri de la première attaque. Réfugié dans un angle de muraille, et roulant son manteau autour de son bras gauche, il présentait la pointe de son épée aux assaillants. Quatre ou cinq coups lui furent portés qui se perdirent dans les plis de sa cuirasse flottante, et l'un de ceux qui le poussaient avec le plus de vivacité, atteint à la gorge, tomba sur les genoux.

Les autres reculèrent, sans cesser cependant de former un cercle autour de lui.

— Ah ! traître ! tu te défends !... cria celui qui le premier avait tenté de le prendre au collet. Mort ou vif, je t'aurai !

Il venait de tirer un pistolet de sa ceinture et lâcha le coup.

La balle mal dirigée troua le manteau qui couvrait Montestruc et s'aplatit contre le mur.

— Maladroit ! dit Hugues.

Et d'un revers de sa rapière il coupa en deux un visage qui grimaçait à portée de son bras.

Cette fois, la troupe exaspérée se rua contre lui, l'épée haute, criant et vociférant, chacun animant son voisin de l'exemple et le poussant de la voix. On entendit vaguement des portes s'ouvrir et se fermer ; deux ou trois lumières qui brillaient à des lucarnes, çà et là, s'éteignirent subitement, et ce ne fut plus dans la rue qu'un grand cliquetis de fer et un sourd trépignement de pieds qui bruissaient au milieu de l'ombre.

Mais des secours sur lesquels il ne comptait pas arrivèrent à Hugues de deux côtés opposés. Par le haut de la rue du Crucifix, du côté de la rue Saint-Jacques, un cavalier s'élança au galop et chargea la bande, tandis que par le bas, du côté de la rue de la Vieille-Monnaie, deux hommes qui semblaient avoir des ailes se jetaient dans la mêlée à corps perdus. C'était trop pour le courage de ces mercenaires. Frappés d'estoc et de taille, par devant et par derrière, de droite et de gauche, ils

lâchèrent pied, laissant par terre trois ou quatre des leurs.

— Moi qui suis si bête, je m'en doutais ! dit Coquelicot qui ne put s'empêcher de sauter au cou de M. de Montestruc.

Celui-ci se tâtait.

— Non, rien de sérieux, se dit-il, des égratignures seulement.

— Pardieu ! c'est bien lui, mon ami Hugues de Montestruc ! s'écria le cavalier, qui se penchait sur l'encolure de son cheval pour mieux voir quel était l'homme qu'il venait de tirer d'embarras.

Hugues poussa un cri.

— Mais je ne me trompe pas !... le marquis de Saint-Ellix !

— Lui-même, et j'aurais dû te reconnaître à cette furieuse résistance, reprit le marquis qui mit pied à terre pour embrasser Montestruc. Mais pourquoi cette bagarre ? à quel propos ?

— C'est là ce que j'ignore et c'est là justement ce que je voudrais savoir ! Mais toi-même qui viens à point nommé pour me sortir d'affaire, par quelle aventure te trouves-tu sur le pavé de Paris lorsque je te croyais encore dans ton beau château de Saint-Savy ?

— C'est toute une histoire, et je ne demande pas mieux que de te la raconter... Mais en ce moment m'est avis que mieux vaut s'occuper de ce qui se passe ici ; peut-être tirerons-nous quelque renseignement utile des coquins que je vois là.

Deux des hommes qui étaient couchés sur le sol fangeux de la rue ne donnaient plus aucun signe de vie ; un troisième, celui qui avait reçu un coup d'épée dans la gorge, ne valait guère mieux et râlait au pied d'un mur ; le quatrième gémissait et se traînait. Kadour se pencha sur lui, et appliquant la pointe de son poignard sur son cœur :

— Parle ou je t'achève, dit-il.

— La mort, si tu te tais, ajouta M. de Saint-Ellix, et, si tu parles, cette bourse, qui te sera d'un bon secours pour t'aller faire pendre ailleurs, quand tu seras guéri.

Il venait de jeter une bourse sur le corps du malheureux qui, malgré sa faiblesse, étendit la main et la saisit.

— A la vivacité de ce geste, reprit le marquis, je vois que tu m'as compris. Tu me parais un garçon de sens égaré en mauvaise compagnie. Rassemble tes souvenirs et parle.

On souleva le blessé, qu'on adossa contre le mur ; quand il fut sur son céans, serrant la bourse dans sa poche et soupirant :

— J'ai cru comprendre, dit-il, que notre sergent avait ordre d'arrêter un certain M. de Montestruc, coûte que coûte. Je ne suis, moi, que pour les coups de main. En nous comptant notre gratification, qui devait être doublée en cas de succès, on nous avait engagés à ne point ménager ce gentilhomme s'il s'avisait de résister. On nous a dit que c'était pour une affaire de duel.

— Ah ! le beau prétexte ! murmura Coquelicot.

— Je n'en sais pas plus long... mais votre procédé me touche et la reconnaissance m'invite à vous dire qu'il serait prudent de gagner au large... Le sergent est têtue... il a une bonne somme à recevoir s'il mène à bien cette expédition... donc il reviendra pour sûr avec du renfort. Filez !

Kadour, qui dès le commencement de l'interrogatoire avait été se placer en vedette à l'extrémité de la rue, du côté par où la bande avait disparu, revint en toute hâte sur ses pas.

— Là-bas, des hommes, dit-il ; ils arrivent en courant.

— Ce sont eux, reprit le blessé. Croyez-moi, sauvez vous !

On entendait un bruit de pas tumultueux à l'extré-

mité de la rue. Une troupe surgit ayant à sa tête un homme qui portait une torche. Il n'y avait pas à faire de chevalerie contre la maréchaussée. M. de Saint-Ellix remonta à cheval et chacun tira au pied au moment où les argousins allaient tourner l'angle de la rue du Crucifix.

Au point où elle aboutissait dans la rue des Arcis, deux coups de feu retentirent et deux balles passèrent en sifflant auprès des fugitifs, l'une égratignant le pavé, l'autre effleurant la muraille.

— Ah ! les mousquets s'en mêlent ! dit Hugues.

— La partie n'est pas égale. Sauve qui peut et partageons-nous pour ne les avoir pas tous ensemble à nos trousses, dit Coquelicot.

M. de Saint-Ellix hésitait.

— Pas de compliment, lui souffla Hugues ; libre, tu me serviras mieux que si tu te faisais prendre avec moi.

Ils échangèrent leurs adresses rapidement ; M. de Saint-Ellix piqua des deux, Hugues prit sa course du côté de la rue Saint-Jacques, suivi de Coquelicot, tandis que Kadour se faufilait dans une ruelle.

La direction que Hugues avait choisie le conduisait vers la Seine. Un premier élan les mena jusqu'à la rue de la Vannerie, où lui et Coquelicot s'arrêtèrent pour souffler un peu et tendre l'oreille. La clarté vacillante d'une torche teignit presque aussitôt en rouge le coin de la rue, et un homme qui parut dans cette lueur épaula et fit feu. La balle traça une raie blanche le long du mur, à trois pouces de la tête de Coquelicot.

— En route ! cria le valet.

Attirés sans doute par la détonation, deux hommes qui remontaient en sens inverse cherchant leur proie, essayèrent de barrer le passage aux fugitifs à l'entrée de la rue de la Planche-Mibray. Celui qui heurta Hugues reçut du pommeau de l'épée en plein visage un coup qui l'envoya rouler dans la boue à demi mort ; celui qui avait pris à partie Coquelicot trouva un ad-

versaire qui avait profité des leçons données récemment par Kadour. Saisi à la gorge subitement, et à moitié étranglé, il s'affaissa dans le ruisseau.

Coquelicot sauta par-dessus son corps inerte et regagna son maître qui détalait devant lui.

Toujours courant, et salués d'une nouvelle décharge, ils arrivèrent dans le voisinage de la place aux Veaux, qu'ils traversèrent sans reprendre haleine. Ils se trouvaient alors dans une rue étroite que longeait un grand mur au-dessus duquel on apercevait la tête de quelques arbres. Ils prêtèrent l'oreille ; aucun bruit derrière eux, si ce n'est une vague rumeur dans l'éloignement.

— Il est très agréable, ce moment de répit qu'on nous accorde, dit Coquelicot, qui commençait à souffler, mais il est clair que nous n'en jouirons pas longtemps... En outre, la situation se complique... Il est clair que quelques-uns de ces coquins rôdent autour de notre logis, où ils guettent notre retour... Si d'un autre côté ils s'avisent de s'embusquer sur les quais, nous sommes pris entre la rivière et leurs mousquets, l'eau et le feu.

— D'où je conclus qu'il faut les attendre ici, de pied ferme, et mourir après en avoir tué le plus que nous pourrons.

— On a toujours le temps de mourir, monsieur, et l'extermination d'une douzaine de ces drôles ne nous consolera pas d'avoir perdu la vie... C'est pourquoi, si vous le permettez, je ne m'accommode pas de votre avis.

— Que veux-tu faire alors ?

— Moi, monsieur, je n'attendrais personne, mais je m'arrangerais de manière à passer de l'autre côté de ce mur pour conserver un mari à M^{lle} de Montluçon.

— Tu crois qu'elle en sera bien aise ? répondit Hugues, à qui ce nom arrachait un soupir.

— M^{lle} de Montluçon est une personne de goût ; elle vous en voudrait beaucoup si vous vous faisiez tuer, et

même ne vous le pardonnerait jamais... Si au contraire vous vous maintenez en bonne santé pour l'amour d'elle, il n'est rien qu'elle ne fasse pour vous récompenser. Vite ! la rumeur approche... grimpez sur moi comme vous grimperiez sur un arbre ; c'est un exercice auquel nous nous sommes livrés cent fois à la Testère quand il s'agissait de dénicher des oiseaux ou de cueillir des pommes ; à présent, mettez vos pieds sur mes épaules, et, en vous aidant des mains, un élan vous portera au faite du mur.

— Mais toi ? dit Hugues, qui avait suivi de point en point les conseils de Coquelicot.

— Oh ! moi... n'ayez pas peur ! j'ai mon idée. Ce n'est pas encore cette nuit qu'on m'attrapera !... Y êtes-vous ?

— Oui, répondit Hugues qui était à cheval sur le mur, jambe de-ci, jambe de-là.

— Eh bien ! monsieur, sautez à présent.

— Et toi, cours vite !...

XIX

CE QU'IL Y A DERRIÈRE UN MUR

AU moment où Coquelicot reprenait sa course, rasant la muraille, Hugues apercevait au loin la lueur des torches que portait la brigade de la maréchaussée lancée à sa poursuite ; la rumeur des voix arrivait jusqu'à lui. Il se laissa glisser et tomba sans bruit sur le sable fin d'une allée bordée d'arbres. Son premier soin fut de regarder autour de lui. Partout un grand silence. Le vent se jouait dans les branches dépouillées. Après un instant de réflexion, il s'engagea dans l'allée déserte qui s'ouvrait devant lui, traversa une pelouse au milieu de laquelle chantait le jet d'eau cristallin d'une fontaine, et au loin, dans une vague obscurité, au delà

d'une terrasse où veillaient sur leurs socles de marbre les fantômes blancs de quelques statues, il aperçut la masse imposante d'un hôtel dont le flamboiement de quelques fenêtres rendait visible la large façade et le perron à double rampe.

— Par la mordieu ! se dit-il, voilà un hôtel que je crois reconnaître.

Il s'enfonça sous une charmille dont la voûte noire courait vers la terrasse ; il n'avait pas franchi la moitié de la distance qui l'en séparait, lorsqu'il vit venir à lui une femme, en déshabillé de couleur claire, qui écartant les rameaux chargés de bourgeons, trottait menu sans faire plus de bruit qu'une couleuvre filant sur l'herbe.

— Est-ce vous, Pascalino ? fit-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Je ne sais pas si je suis Pascalino, mais je sais bien que j'ai besoin de vous pour me tirer d'ici, répliqua Montestruc.

L'inconnue poussa un faible cri et se mit à courir. En trois bonds Hugues l'eut rattrapée et la reçut entre ses bras, à demi pâmée.

— Ah ! je suis morte ! soupira-t-elle.

— Non, pas encore ! dit-il en l'embrassant sur le cou.

La fugitive revint à elle, et radoucie :

— Je vous prenais pour un voleur... comme on se trompe ! reprit-elle.

Elle le regarda du coin de l'œil, cherchant à reconnaître dans la pénombre le visage dont les moustaches venaient de caresser son épiderme. Émue encore, elle se laissait aller sur le bras qui la soutenait.

— Où suis-je ? dit Hugues.

— Chez M^{me} la princesse Mamiani, ma maîtresse.

— La princesse Mamiani !... Tu es adorable. Et si tu en veux la preuve, la voici.

De nouveau il l'embrassa, mais cette fois sur les deux joues.

La soubrette prit un petit air modeste, et souriant :

— Il ne faudrait peut-être pas me le prouver d'aussi près ! murmura-t-elle.

— Alors, si tu veux que je me taise, ma jolie Chloé, conduis-moi chez ta maîtresse promptement.

— Vous savez mon nom ? alors je comprends pourquoi tout à l'heure...

— Veux-tu que je recommence ?

— Non... Dites-moi seulement qui vous êtes.

Hugues la prit par la main et l'entraînant hors de la charmille :

— Regarde-moi, reprit-il !

— M. de Montestruc ! fit-elle.

— Lui-même... à présent, consens-tu ?

La soubrette lui répondit par un petit salut et marcha droit du côté de la terrasse.

— Quelle aventure ! disait-elle. Avouez, monsieur, que j'ai bien fait d'aller me promener dans le jardin ce soir ?

— C'est une bonne fortune dont je remercierai M. Pascalino.

Chloé rougit, et hâtant sa course vers la terrasse, ouvrit une petite porte dont elle avait la clef.

Tandis que ces choses se passaient dans le jardin de l'hôtel habité par la princesse Mamiani, Coquelicot, lancé comme un cerf, gagnait de l'avance sur la maréchaussée. Il venait de tourner l'angle du mur derrière lequel son maître avait disparu ; regardant alors autour de lui pour s'orienter, il ne put retenir une exclamation de surprise.

— Pardieu ! dit-il en reconnaissant l'hôtel de la princesse, le hasard fait bien les choses ! Nous voici en pays ami ; n'en bougeons pas !

Il avisa en cet instant un chiffonnier qui, sa hotte sur le dos et sa lanterne à la main, venait d'entrer dans la rue.

Il courut droit à lui :

— Combien, mon ami, veux-tu de ta défroque tout entière ?

— Habit, veste et culotte ?

— Tout, te dis-je.

— Vous êtes friand !... reprit le chiffonnier en posant sa hotte sur le haut d'une borne. Trois écus de six livres... Est-ce trop cher ?

— Va pour les trois écus ! Vite à présent, la casaque et le crochet !

Le chiffonnier, qui trouvait l'affaire bonne, ne se fit pas prier et enleva lestement sa défroque rapetassée que Coquelicot passa par-dessus ses vêtements. En trois minutes le travestissement fut complet. L'homme détala, faisant sonner les trois écus de six livres dans le creux de sa main, et Coquelicot se coucha au pied de la borne, sa hotte à côté de lui ; il était temps ; deux soldats du guet apparaissaient à l'angle de la rue.

— Hé ! l'homme à la lanterne, tu n'as rien vu ? dit l'un d'eux en poussant Coquelicot du pied.

— Quoi vu ? répliqua celui-ci en se frottant les yeux comme un dormeur qu'on vient de réveiller en sursaut.

— Deux coquins qui fuyaient !

— Ah ! pour ça, oui !... je ne sais pas si c'étaient des coquins, mais ces gars-là avaient de bonnes jambes ; ils couraient comme des lièvres ; l'un d'eux même a failli tomber sur moi.

— Et par où ont-ils pris ?

— Par là !... dit Coquelicot en ayant soin d'étendre le bras dans une direction opposée à celle que suivaient les soldats. Ah ! ils doivent être loin, allez... sur le bord de la rivière, peut-être.

— Alors, ils sont à nous ; nous avons des amis par là.

— Je m'en doutais bien ! pensa Coquelicot.

Les deux soldats prirent leur course du côté de la Seine, et le jeune chiffonnier fermant les yeux :

— J'ai le temps de faire un bon somme, profitons-en.

Nous avons laissé Hugues à l'entrée d'une petite porte dont M^{lle} Chloé, en personne prudente, avait la clef. Elle l'introduisit dans une longue galerie au bout de laquelle, par la rainure d'une autre porte, filtrait un rayon de lumière.

— Attendez-moi là, fit-elle, je reviens dans un instant... je ne sais pas si ma maîtresse est seule ; surtout pas de bruit.

Chloé disparut par une ouverture cachée dans la boiserie ; Hugues regarda autour de lui. Dans la vague obscurité qui l'entourait, il apercevait des tentures, des portraits accrochés au mur, des glaces dans leurs cadres de bois doré : toutes les traces d'un grand luxe ; c'était donc chez la dame aux yeux verts que le hasard de sa course effrénée l'avait fait tomber. Mais tandis qu'un soupir de soulagement soulevait sa poitrine, il ne pouvait s'empêcher de penser à la singularité des circonstances qui le ramenaient en sa présence. On aurait dit qu'un destin la poussait vers lui, et toujours dans des moments où sa vie traversait une crise.

Soudain, du côté où brillait le mince filet de lumière qu'il avait aperçu, une porte s'ouvrit toute grande et la princesse se montra tout enveloppée de clartés, marchant fort vite, les deux mains tendues. Il s'avança à sa rencontre :

— Vous ! vous ! chez moi, à cette heure ! Par quelle aventure ? dit-elle en l'entraînant.

Il se trouva presque aussitôt dans une vaste pièce éclairée par les feux de cinquante bougies et dont les larges portes-fenêtres donnaient sur la terrasse. Sur les meubles traînaient épars des manteaux, des tuniques, des robes, des dentelles. La princesse, qui tenait toujours Montestruc par la main, le contemplait, l'inquiétude peinte sur le visage. Le ravissement s'y laissait voir aussi.

— Ce n'est pas un malheur, au moins ? reprit-elle ; vous étiez dans le jardin... pourquoi ?... Tout à l'heure

il m'a semblé entendre des coups de feu. Ce n'est pas sur vous qu'on les tirait, n'est-ce pas ?

— Mais si, au contraire.

Et ouvrant son manteau, Hugues lui montra les trous qui en perçaient les plis.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle en joignant les mains.

— Ne vous effrayez pas ; les maladroits qui me visaient ne m'ont pas atteint. Vous parliez de malheur ? ce n'est point tout à fait cela ; c'est une poursuite... mais acharnée, et au bout de laquelle il y a peut-être une arrestation...

— Que me dites-vous là ! Sous quel prétexte ? qu'avez-vous fait ? de quoi vous accuse-t-on ?

Chloé entra tout effarée.

— Ah ! madame, dit-elle, je ne sais pas ce qui arrive. Il y a là-bas un officier de la maréchaussée suivi de quatre ou cinq hommes qui ont forcé la porte ; il demande à visiter l'hôtel où, dit-il, un coupable qu'il est chargé d'arrêter s'est réfugié. Je n'ai eu que le temps de m'échapper. Il monte derrière moi.

Un bruit de pas se fit entendre en effet dans la pièce qui précédait celle où la princesse avait conduit M. de Montestruc.

— Vite là, fit-elle en le poussant dans une chambre voisine dont elle venait d'ouvrir la porte ; c'est ma chambre à coucher. Cachez-vous dans l'alcôve. Je vous jure qu'ils n'iront pas vous chercher jusque-là. Et toi, ma fille, vite à ma toilette !

Hugues disparut ; la princesse se plaça devant Chloé qui venait de s'emparer d'une robe dont elle faisait chatoyer les plis de satin aux lumières.

On gratta à la porte.

— Entrez, dit la princesse.

Un officier parut, l'épée nue à la main.

— Qu'est-ce ? fit-elle d'un air de hauteur.

A sa vue l'officier se découvrit.

— Pardon, madame, si je pénètre ainsi chez vous

pendant la nuit, mais je suis porteur d'un ordre d'arrestation, et je dois l'exécuter.

— C'est fort bien, monsieur, répliqua la princesse ; mais quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre cet ordre et cet hôtel que j'habite ? Est-ce moi, par hasard, qu'il concerne ?

— Oh ! non, madame, mais il s'agit d'une personne que les miens poursuivent, et qui, selon toute apparence, s'est réfugiée ici même, sous votre toit.

— Ah ! et quel crime a-t-elle commis cette personne ?

— M. de Montestruc s'est battu en duel contre tout respect des lois et arrêts, et non content d'avoir blessé à mort peut-être un capitaine qui a versé son sang au service de Sa Majesté, il a frappé de l'épée deux ou trois soldats qui avaient mission de s'assurer de lui, et s'est mis en révolte contre la justice. Le meurtre et la rébellion, voilà son crime. Or, madame, il y va pour lui de la vie, Sa Majesté le roi étant accoutumée à ce qu'on lui obéisse.

— Et qui vous fait croire que M. de Montestruc soit dans cette maison ?

— On a découvert le long des murs de votre jardin des traces récentes d'escalade. La muraille est éraillée à son faite... j'ai donné ordre qu'on visitât le jardin de fond en comble.

— Sans ma permission, monsieur ?

— La chose pressait, madame, il pouvait m'échapper cet homme ; or il me le faut et je l'aurai.

— Quel beau zèle ! On dirait qu'il se double d'un peu de haine ?

— C'est qu'en effet je hais M. de Montestruc.

— Lui ! et pourquoi ? Que vous a-t-il fait ?

— A moi, rien ; je ne le connais même pas...

— Eh bien alors ?

— Ce capitaine, qui peut-être ne reviendra pas du coup qu'il a reçu, c'est un père pour moi, madame. Non pas qu'il le soit par les droits du sang, mais parce

que les liens d'une reconnaissance éternelle m'attachent à lui comme un fils... Je lui dois la vie.

La princesse Mamiani tressaillit. Elle n'avait plus affaire à un soldat qu'on peut évincer aisément ou corrompre, mais à un ennemi implacable. Découvert, Hugues était perdu. Elle avait devant elle un grand jeune homme pâle dont le visage exprimait la tristesse et la résolution. On y voyait la trace de longues luttes courageusement endurées et comme la marque d'une destinée que la souffrance avait accompagnée dès le berceau et qu'elle ne devait pas trahir.

L'officier garda un instant le silence comme suffoqué par le réveil d'une émotion poignante ; la princesse l'observait.

— J'étais chargé d'une mission en province, reprit-il enfin, lorsque ce duel fatal a eu lieu ; dès mon arrivée j'en ai connu le résultat ; et c'est aujourd'hui, il y a une heure, qu'un exprès m'a prévenu de ce qui venait de se passer entre M. de Montestruc et la maréchaussée. J'ai pris en main la conduite de cette affaire.

Il achevait à peine de parler quand un soldat parut.

— Lieutenant, dit-il en frappant le tapis de la crosse de son fusil, j'ai fait le tour du jardin sans y découvrir personne. Mais pour sûr un homme l'a traversé il y a peu d'instant. On voit des traces de pas imprimées dans le sable des allées. J'en ai suivi la piste jusqu'aux premières marches d'une terrasse où elle se perd sur les dalles qui n'en pouvaient conserver l'empreinte ; mais certainement quelqu'un a pénétré par là dans cet hôtel.

Le lieutenant arrêta ses yeux sur la princesse :

— Vous avez entendu, madame ? dit-il.

La situation devenait critique ; la princesse entendait les sourdes pulsations de son cœur ; elle avait la crainte que l'officier qui l'observait ne les entendît comme elle ; ses regards faisaient le tour de l'appartement et glissaient sur la porte derrière laquelle se

cachait Montestruc. Le silence en se prolongeant pouvait trahir son trouble et accroître le danger.

Chloé s'approcha timidement, et baissant les paupières avec une nuance d'embarras :

— Voulez-vous, madame, demander à cet homme s'il n'a pas remarqué à côté de ces empreintes qui l'ont conduit jusqu'à la terrasse, d'autres traces plus petites qui les suivaient parallèlement, comme si deux personnes eussent marché de compagnie dans le jardin ?

— C'est vrai, répondit le soldat. Les deux traces, l'une grande, l'autre petite en effet, étaient toujours voisines.

— Eh bien, madame, quoique ma modestie en doive souffrir, force m'est d'avouer que ces traces, c'est moi qui les ai laissées.

La princesse respira. Elle eût volontiers remercié Chloé de son intervention, mais prenant un air d'étonnement :

— Vous, mademoiselle ? Que signifie cela ?

— Vous allez tout savoir, madame, reprit la soubrette sans lever les yeux et tortillant un bout de ruban entre ses doigts. J'étais descendue au jardin pour y attendre quelqu'un que je suis prête à nommer si madame l'exige, et avec qui je suis rentrée à l'hôtel par la petite porte de la galerie dont voici la clef. J'ose à peine solliciter le pardon de madame la princesse...

Tout cela avait été dit avec un trouble et un air de confusion qui jouaient admirablement la vérité et la jouaient d'autant mieux que les aveux de Chloé s'en approchaient davantage.

— Je vous pardonne, mademoiselle, en faveur de la franchise de cette confession inattendue, répondit la princesse ; elle aura pour résultat de faire comprendre à monsieur que ses soupçons étaient mal fondés : où l'on a cru découvrir les traces d'un fugitif, il n'y a plus que celles d'un amoureux. Avouez que ce sont là des choses où la justice du roi n'a que faire !

La princesse, qui souriait, avait pris le ton du badinage. Déjà par son attitude elle semblait prendre congé de l'officier. Celui-ci parut hésiter, mais tout à coup se ravisant :

— Je n'ai aucune raison de douter de la sincérité de ce récit, dit-il, mais j'ai malheureusement un devoir rigoureux à remplir. Le jardin de l'hôtel a été visité, l'hôtel ne l'est pas encore. Il doit l'être.

— Faites, répliqua la princesse froidement.

Et marchant d'un pas délibéré vers la porte que M. de Montestruc avait franchie peu de minutes auparavant, elle l'ouvrit d'un geste hardi :

— C'est ici mon appartement particulier, monsieur, reprit-elle en le regardant bien en face. Vous pouvez y entrer, mais quand je serai de retour dans mon pays, en Italie, je dirai à mes compatriotes comment on respecte à Paris l'hospitalité que des dames de qualité viennent demander à la France, et quelle courtoisie on leur fait voir.

L'officier s'arrêta.

— Que n'entrez-vous, monsieur ? reprit-elle ; vous m'avez surprise tout à l'heure, en train de préparer un costume pour un ballet où je dois figurer au Louvre. Vous m'auriez surprise un peu plus tard dans une chambre que mes femmes ont arrangée pour la nuit.

La faible lueur d'une lampe enfermée dans un globe d'albâtre permettait au lieutenant de voir par la porte ouverte, les rideaux de l'alcôve relevés, le lit blanc, et, sur des meubles, les vêtements d'une toilette nocturne. Il fit un pas en arrière.

— Ainsi, madame, vous n'avez vu personne ?

— Personne.

— Vous le jurez ?

Il sembla à la princesse que l'un des rideaux de l'alcôve tremblait comme si une main invisible eût essayé d'en écarter les plis.

— Je le jure, dit-elle résolument.

— Je me retire, madame, reprit l'officier en s'inclinant.

Cette fois la princesse s'avança vers lui.

— Votre nom, monsieur, pour que je sache au moins qui je dois remercier de la délicatesse de ce procédé.

— C'est un nom inconnu que le mien, madame ; les syllabes modestes qui le composent ne vous apprendront rien : je m'appelle Lorédan.

Il salua profondément la princesse, et faisant signe à ses hommes de le suivre, il sortit lentement comme s'il eût éprouvé quelque peine à quitter une maison où il avait eu l'espoir de mettre la main sur le meurtrier de son père.

Un mouvement simultané poussa la princesse et Chloé du côté de la porte par laquelle le lieutenant venait de battre en retraite ; la tête penchée en avant, elles écoutaient le bruit de ses pas, d'abord dans une antichambre, puis sur l'escalier. Les yeux dans les yeux, sans parler, elles mesuraient en esprit la distance qu'il avait encore à parcourir avant de disparaître. Le son allait s'affaiblissant de plus en plus. Quand elles furent certaines l'une et l'autre que l'officier poursuivait sa marche et que toute apparence de danger s'éloignait, un long soupir souleva leur poitrine comme si elles eussent été débarrassées du poids qui les oppressait.

— Ah ! madame ! dit Chloé, j'en tremble encore. J'ai cru que j'allais tomber, quand ce maudit homme a parlé de visiter l'hôtel !

— Sais-tu bien que sans toi il était perdu !... Ah ! tu ne me quitteras plus, toi, et tu épouseras qui tu voudras !...

Elle venait d'ouvrir la porte ; une rumeur confuse de voix montaient du grand vestibule.

— Que se passe-t-il encore ? reprit la princesse, tandis que Chloé, qui s'était jetée sur ses mains, les embrassait... A présent que tout péril est conjuré, la terreur me glace ! va... va t'assurer que rien n'arrête celui

qui vient de s'éloigner... M. de Montestruc pris, c'était la mort, comprends-tu ?

Chloé s'éloigna rapidement. Restée seule, la princesse courut vers la chambre où elle avait poussé le fugitif. Il venait d'écarter les rideaux sous lesquels il s'était caché.

Elle s'élança vers lui.

— Ah ! sauvé ! sauvé ! s'écria-t-elle.

Son visage était inondé de larmes qu'elle laissait couler.

— Avouez, reprit-elle, que vous alliez vous montrer quand j'ai juré que je n'avais vu personne ?

— Voyez, j'avais déjà tiré l'épée ! Ils ne m'auraient pas pris vivant ceux qui me cherchent ! Mais vous exposer à mentir, vous, et pour moi ?... Oh ! cette pensée me faisait monter le rouge au front !

— Eh ! que m'importe, et que vous me connaissez peu ! J'aurais juré cent fois, mille fois, tout ce qu'il aurait voulu, la main sur les Évangiles, la main sur la croix... sans pâlir !... Est-ce que quelque chose m'eût coûté pour vous arracher à la mort ?...

Emportée par l'excitation fiévreuse qui la dévorait, la princesse ne se connaissait plus ; ses yeux rayonnaient, une sorte d'extase brillait dans son sourire.

— Cette ardeur qui perce dans mon langage vous étonne, reprit-elle, et peut-être vous demandez-vous pourquoi tant de zèle et tant de feu ?

— Oui, pourquoi ? fit-il en la contemplant.

Elle lui saisit la main, et l'entraînant dans la pièce qu'elle venait de quitter, sous la lumière de vingt bougies qui éclairaient en plein son beau visage, pâle, émue, oppressée, mais les paupières hautes et la lèvre frémissante :

— Vous rappelez-vous ce soir où, dans un château près de Blois, presque à l'heure même où votre jeunesse enivrée allait parler le langage de la passion à une autre, vous avez senti tout à coup dans l'ombre

d'une galerie le souffle ardent d'une bouche qui cherchait vos lèvres ?

— Quoi ! ce baiser ?...

— C'est moi qui vous l'ai donné... et vos mains qui s'efforçaient de me saisir dans cette nuit n'ont pu retenir l'inconnue qui s'enfuyait.

— Vous ! vous ! c'était vous !

— Oui, moi ! ah ! j'ai senti que ce baiser me liait à vous pour toujours... ce que j'étais alors, je le suis encore aujourd'hui...

Ébloui, fasciné, Hugues regardait ce visage charmant où resplendissaient tous les feux de la passion. Les yeux verts de Léonora lançaient des flammes. Il ouvrait la bouche pour parler ; elle posa sa main sur ses lèvres :

— Ah ! ne me gênez pas ce moment délicieux par des remerciements ! reprit-elle. C'est l'égoïsme de l'amour qui me fait agir. Qu'avez-vous fait pour me l'inspirer ? Rien. Je vous ai aimé du premier moment que je vous ai vu, sans le savoir, sans le deviner ; je prenais cela pour de la sympathie inspirée par votre jeunesse et votre courage, puis l'amour a fait explosion... Tout ce qui palpite en moi vous appartient. J'ai vécu de votre pensée, et je sais que votre pensée n'est pas à moi !

Une ombre de tristesse se répandit sur son visage ; l'éclair de ses larges prunelles s'éteignit, et sa main découragée laissa tomber celle de Montestruc.

— Ah ! je suis folle ! murmura-t-elle.

Deux larmes jaillirent de ses yeux ; elle s'éloignait, Hugues la retint.

— C'est par le don d'une vie entière qu'il faudrait payer un pareil dévouement !... s'écria-t-il. Mais plus vous m'en faites voir la grandeur et l'étendue, et plus l'honneur me fait un devoir de n'en pas abuser... Non, non, je ne puis pas accepter une hospitalité qui fera peser sur vous peut-être une part des dangers qui me menacent !...

— Oui, je comprends, fit-elle avec amertume. Vous êtes las déjà de me devoir quelque chose ! Cette reconnaissance que vous m'accorderiez, ce serait un vol que vous feriez à une autre !... Vous voulez me quitter, partir de cet hôtel où vous m'avez retrouvée ?... Assurez-vous d'abord que c'est possible.

De nouveau elle le prit par la main et, le faisant passer à travers une série de pièces sombres, le conduisit dans un cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur la façade principale de l'hôtel. Elle souleva le coin d'un rideau, et Hugues regarda devant lui. Un chiffonnier, la tête sur sa hotte, dormait au coin d'une borne, et, allant et venant, deux soldats de la maréchaussée veillaient à quelques pas de la grande porte.

— Impossible de ce côté-ci, n'est-ce pas ? reprit la princesse. Voyons du côté du jardin.

Ils entrèrent ensemble dans la galerie que M. de Montestruc avait traversée une première fois, et, par un petit escalier intérieur, gagnèrent une tourelle qui s'élevait à l'un des angles de l'hôtel, et d'où, par une lucarne, on dominait la rue le long de laquelle s'étendait le mur qui fermait le jardin. Deux sentinelles s'y promenaient, le mousquet sur l'épaule.

— Le lieutenant Lorédan a renoncé à visiter l'hôtel, ajouta la princesse Mamiani, mais non à le surveiller. Essayez de sauter par-dessus ce mur !... Voulez-vous que la balle qui vous atteindra me traverse le cœur, dites ?

— Que faire cependant ? s'écria-t-il.

— Me suivre ! m'obéir ! reprit-elle.

Elle se pencha vers lui, se serrant contre sa poitrine comme si déjà elle eût senti la blessure qui devait le frapper, et l'entraîna vers l'appartement qui l'avait protégé tout à l'heure. Les battements de son cœur, dont il pouvait compter les rapides et lourdes pulsations, portèrent dans le sien le même trouble et la même agitation. La contagion de l'ivresse le gagna, et

pris de la même fièvre qui la dévorait, incliné sur son visage brûlant :

— Ah ! je reste ! dit-il.

XX

OÙ L'ON RETROUVE UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

IL était impossible cependant que, malgré l'éblouissement dans lequel cette rencontre et le choc de leurs deux jeunesses avaient jeté le comte de Montestruc et la princesse Mamiani, une réflexion ne vînt pas, avec le réveil du jour, se glisser dans leur ivresse.

Hugues ne pouvait pas espérer que sa présence chez la princesse restât longtemps ignorée. Léonora lui garantissait, il est vrai, la discrétion de Chloé, qui avait pour se taire le double mobile de l'intérêt et de l'affection, mais un plus long séjour devait avoir pour conséquence inévitable de la compromettre sans sauver le fugitif, après lequel Loudéac allait lâcher tous ses limiers. Ne rien faire en outre, se cacher, c'était presque reconnaître qu'il était coupable ; mais ce qui le préoccupait le plus, c'était la situation que son arrivée dans l'hôtel Mamiani faisait à celle qui s'était si généreusement dévouée à son salut.

Léonora vit le reflet de toutes ces pensées sur son visage comme on voit l'ombre d'un nuage sur la transparence d'un lac.

— Vous pensez à me quitter, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Je l'avoue. Il y a vous d'abord qu'il ne m'est pas permis d'entraîner dans une méchante affaire au fond de laquelle je sens vaguement qu'il y a quelque chose. Je vous dois trop depuis hier pour qu'il ne me soit pas intolérable de penser qu'un ennui peut vous arriver à

cause de moi... Puis il y a ces deux serviteurs toujours prêts à jouer leur vie pour ma défense... je les ai perdus de vue ; où sont-ils à cette heure ? L'un d'eux surtout que je connais depuis l'enfance est un ami pour moi...

— Je sais... mais sortir et vous exposer à être pris avant d'avoir fait dix pas dans la rue, en quoi donc est-ce les servir ? J'ai regardé au petit jour ; les mêmes hommes que nous avons vus cette nuit veillent encore aux mêmes places...

— Je m'en doute assez... mais encore une fois il y a vous !...

— Et qu'ai-je à redouter, si aucun danger ne vous menace ici ?...

La princesse fut interrompue par un léger bruit ; Chloé, qui venait de gratter à la porte, entra.

— Il y a là, dit-elle, un homme vêtu de loques qui a mis pour pénétrer jusqu'à madame la princesse une telle insistance que le suisse de l'hôtel m'a fait appeler. J'ai donc vu cet homme, il m'a juré, madame, que vous ne seriez pas fâchée de le voir... Je l'ai regardé au fond des yeux... « Je suis si bête, m'a-t-il dit alors, que je ne sais pas m'expliquer clairement, mais j'ai idée que votre maîtresse me comprendra parfaitement. »

— Il vous a dit ?... Parbleu, c'est Coquelicot ! s'écria Hugues. Voulez-vous permettre qu'il entre, madame ?

La princesse fit un signe, et presque aussitôt le chiffonnier qu'elle avait aperçu dormant au coin d'une borne parut devant elle. Il jeta son crochet, et, courant vers M. de Montestruc :

— Ah ! sain et sauf, me voilà content ! s'écria-t-il.

Il promena un vif regard autour de lui, puis souriant :

— La cage est bonne et jolie, reprit-il ; mais comme on n'y saurait éternellement demeurer, la question est de s'arranger à présent pour en sortir.

— Vous l'entendez ? dit Hugues, qui tourna les yeux vers la princesse.

— Mais, s'écria-t-elle, n'y a-t-il pas là des gens qui vous guettent ?... et puissiez-vous, par un coup d'audace, vous débarrasser de leur attaque, d'autres accourront qui se rendront maîtres de vous !

— Aussi, madame, ne s'agit-il point d'avoir recours à l'audace, dit Coquelicot de cet air tranquille qui lui était habituel : c'est une trop grande dame en ce moment ; la ruse me suffit.

Chloé, qui jusqu'alors avait écouté, fit mine discrètement de se retirer.

— Non, non ! fit Coquelicot qui la retint par le bras, vous m'avez l'air d'une personne avisée, vous ne serez point de trop dans la conférence qui va s'ouvrir.

M^{lle} Chloé fourra ses mains dans ses poches, prit un air modeste, et resta debout derrière sa maîtresse, regardant Hugues du coin de l'œil.

— Les coquins qui vous poursuivent, reprit Coquelicot, ont le diable au corps. Il y a quelque scélératesse abominable qui se cache sous cette poursuite. On ne se méfie point d'un chiffonnier qui traîne sa hotte ; tout en rompant une croûte de pain assaisonnée d'un morceau de fromage, j'ai fait causer un des drôles que nous avons si bien houspillés là-bas, dans la rue des Arcis. Il m'a conté que leur chef, un nommé Lorédan, passait pour le fils...

— Du capitaine d'Arpallières, interrompit la princesse.

— Ah ! vous savez cela, madame ? C'est une chose d'importance et qui ne nous permet d'espérer ni quartier ni merci de ce côté-là... Il paraît que ce Lorédan a été ramassé sur le pavé d'une ville qu'on mettait à feu et à sang après une heure d'assaut. Le Briquetaille, pour la première et la dernière fois de sa vie, sans doute, commit une bonne action. Il prit le pauvre petit qui vagissait sur le seuil d'une maison en flammes, le coucha sur l'arçon de la selle et l'emporta. L'enfant vécut par miracle, apprit le métier de soldat et devint,

je ne sais comment, lieutenant de la maréchaussée, où il passe pour un garçon solide.

— Oui, solide et quelque chose de mieux, dit Hugues.

— Ça ne vous étonnera pas si j'ajoute que, pour le bandit auquel il doit le jour qui l'éclaire et l'épée qu'il porte, il se coucherait de son long sur la roue. Je me suis fait raconter tout cela, parce qu'il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire entre ennemis.

— Et la conclusion ? reprit Hugues.

— La conclusion, monsieur, est qu'il ne faut songer ni à l'offre d'une somme d'argent pour nous tirer de ce mauvais pas, ni à une attaque de vive force. Le Lorédan a bien pris ses mesures ; l'hôtel est cerné.

— J'en étais sûre ! dit la princesse.

— Ce n'est point une raison pour se désoler. Combien de poissons qui passent à travers les mailles d'un filet ! Et je compte bien le lui faire voir.

— Comment cela ? reprit-elle vivement. Il y a une personne qui vous en aura une grande reconnaissance si vous y réussissez, monsieur Coquelicot.

— Eh ! ma bêtise ne m'empêche pas d'avoir quelquefois l'esprit ouvert ! Et c'est ici que mademoiselle que voilà va nous venir en aide.

Chloé salua et s'approcha du petit groupe formé par la princesse, Hugues et Coquelicot.

— Y a-t-il quelqu'un ici, en dehors de mademoiselle, à qui l'on puisse se fier ? ajouta Coquelicot.

La princesse et Chloé se consultèrent du regard.

— Il y a Pascalino, dit Chloé qui rougit un peu ; je crois le connaître assez pour répondre qu'il fera tout ce qu'on voudra pour l'amour de sa maîtresse, si je l'en prie.

— Il faudra l'en prier, mademoiselle, et l'engager à ne point trop s'étonner s'il ne reconnaît pas le visage du camarade qui va l'aider à faire voyager madame la princesse dans sa chaise.

— Ah ! je sors donc ? dit la princesse.

— Oui, madame, vous voudrez bien faire un tour de promenade, dans votre chaise, en plein jour, sur le coup de midi ; et c'est avec Pascalino, M. de Montestruc, mon maître, qui aura l'honneur de vous porter.

— Tiens ! tiens ! fit Hugues. Et toi ?

— On a vu entrer un chiffonnier, monsieur, il faut qu'on voie sortir un chiffonnier. Madame la princesse permettra qu'on mette votre défroque dans la chaise, sous ses jupes... et mademoiselle, qui nous répond du dévouement du bon Pascalino, saura bien encore nous procurer un habit de livrée en état de déguiser mon maître.

— Grâce aux bontés de madame, Pascalino en a deux fort propres, et il n'hésitera pas, si je le lui demande, à mettre le meilleur des deux à la disposition de M. de Montestruc ; ils sont de la même taille ; j'ai failli m'y tromper hier.

— Alors l'habit est à nous, car mademoiselle va bien vite le demander à son propriétaire qui ne le lui refusera pas, j'en ai pour garants ses jolis yeux, et nous le rapportera sur-le-champ. Le changement se fera en un tour de main, dans quelque cabinet noir, et si l'on ne me revoit pas, au premier coup de midi, en route !

— Et nous irons ? demanda Hugues.

— A l'endroit où madame la princesse croira pouvoir vous arrêter sans danger ; tenez, chez un étuviste ou dans quelque logis dont le maître sera à sa dévotion.

— Il y a Bartholino le parfumeur, rue des Lavandières, qui est du pays de madame et qui lui a des obligations, dit Chloé. Je ne doute pas qu'il ne vous ouvre son arrière-boutique.

— Chloé a raison, dit la princesse ; je n'en aurais point eu l'idée sans elle... Cette pensée des périls que vous courez me fait perdre la mémoire !

— Quant à moi, poursuivit Coquelicot, j'irai en éclai-

reur, en avant... Kadour est comme un lièvre lancé, il retourne à son gîte. J'irai donc rôder du côté de la rue du Petit-Musc, où certainement il nous attend déjà... vous comprenez que si on l'avait empoigné ou tué, je l'aurais su par les gredins que j'ai fait causer. Mes renseignements pris, je cours chez le parfumeur qui a l'honneur de fournir madame la princesse, et nous aviserons à un nouveau plan de campagne... En attendant, mademoiselle va faire un tour aux environs comme si sa maîtresse l'envoyait en commission, et viendra nous dire après si rien de suspect n'est survenu... Si je rentrais de nouveau à l'hôtel après en être sorti, je pourrais éveiller quelque soupçon... il n'en faut point en ce moment.

Tout se passa ainsi que Coquelicot l'avait arrangé. Chloé revint promptement de sa promenade aux environs sans avoir rien découvert qui méritât d'être signalé ; Pascalino, à qui elle avait glissé un mot en passant, s'était empressé de lui remettre le plus neuf de ses deux habits, et en un clin d'œil Hugues se trouva transformé en porteur de chaise, la sangle aux épaules. A l'heure convenue, la princesse sortit en grande cérémonie par la porte ouverte à deux battants, saluée par le suisse, tenant droite sa hallebarde. Coquelicot, armé de son crochet, se mit sur le flanc du cortège, et l'on prit à travers les rues, lentement, en gens que rien ne presse et qui dignement vont à leurs affaires.

Quand on fut à quelque distance de l'hôtel, et sûr enfin que rien ne pouvait plus mettre obstacle à leur marche, le valet aux cheveux rouges se hâta dans la direction de la rue du Petit-Musc où il avait l'espoir de rencontrer Kadour.

Comme il tournait le coin de la rue des Lions, il aperçut l'enfant qui leur avait le premier signalé la présence des argousins. Tout en ayant l'air de jouer à la toupie, l'Anguillet regardait de tous côtés. Cette attitude donna à penser à Coquelicot.

— Mon petit ami, se dit-il, ne joue pas tant que ça pour rien à la toupie ; m'est avis qu'il faut l'interroger.

Il s'approcha tandis que l'enfant penchait la tête à l'angle du mur et jetait un coup d'œil au loin, et se fit reconnaître.

— Ah ! que vous avez bien fait de venir ainsi déguisé ! dit l'Anguillet qui put à peine retenir un cri de joie.

— Il y a donc du nouveau ?

— Je crois bien ! Ceux qui vous en veulent sont là à monter la garde. Ils n'ont pas quitté la place depuis le petit jour.

— Et mon camarade ?

— Le grand brun qui tourne la langue dix fois dans sa bouche avant de parler ? Il est venu... j'ai pu l'avertir. Il avait son idée d'entrer chez vous...

— Et il y est entré ?

— Oui, mais par la clôture d'un jardin voisin ; il a escaladé trois ou quatre murs, après quoi il est reparti par le même chemin.

— Un vrai chat que ce Kadour !... Et à présent ?

— Il est ici près dans un endroit que je connais... je vais vous y conduire... Ayez toujours l'air de fureter le long des murailles avec votre crochet, et suivez-moi de loin. Là où vous me verrez entrer, entrez.

L'Anguillet ramassa sa toupie et se mit à filer devant lui comme un lièvre dans un sillon. Coquelicot le suivait en sifflant. Deux ou trois hommes en costumes d'artisans allaient et venaient, bayant devant les portes, mais l'œil au guet.

— Bon ! je sais ce que c'est ! se dit Coquelicot.

Quand on fut dans une ruelle écartée, l'Anguillet, qui trottait toujours sans retourner la tête, poussa la porte d'un cabaret dont quelques méchants rideaux de cotonnade rouge masquaient les vitres et s'y jeta prestement.

Coquelicot entra après lui, et du premier regard reconnut Kadour malgré le déguisement qu'il portait : l'Arabe était assis devant un verre auquel il ne touchait pas, le coude sur la table, la tête dans la main. Son camarade alla s'asseoir à côté de lui, sur le même banc.

— Eh bien ? lui dit-il en vidant le verre dans lequel l'Arabe n'avait pas trempé ses lèvres.

Kadour se retourna ; aucun des muscles de son visage ne tressaillit.

— Enfin ! dit-il seulement.

— Parle vite ! dit Coquelicot ; quelqu'un nous attend qui est fort inquiet de toi, tandis que moi je suis fort inquiet de lui.

— Alors inutile de parler ; allons.

— Diable d'homme ! fit l'autre, il a une langue tout exprès pour ne pas s'en servir !

Kadour s'était déjà levé, et sans répondre ouvrait la porte. Coquelicot le vit avec surprise s'arrêter devant une charrette à bras qu'il n'avait pas remarquée et qui reposait le long des murs du cabaret. L'Arabe, silencieux, passa la bricole autour de ses épaules, se campa entre les brancards et, allongeant le pas, tira la charrette derrière lui. La charrette était à demi pleine de salades et de légumes. Sa bouche venait de se dérider en un éclat de rire silencieux.

— La même idée ! se dit Coquelicot, moi chiffonnier, lui maraîcher !

Coquelicot prit les devants ; l'Anguillet filait à son côté. Au bout de la rue, l'enfant ralentit sa marche, et le tirant par le pan de son habit :

— Monsieur, dit-il, si j'osais, je vous demanderais bien quelque chose ?

— Parle, mon petit homme, je voudrais trouver une occasion de te rendre service.

— Elle est toute trouvée, reprit l'Anguillet qui tortillait sa ficelle autour de sa toupie ; si j'ai pu vous

être bon à quelque chose, veuillez dire à votre maître qu'il y a par ici un pauvre enfant qui voudrait bien se dévouer à lui tout entier.

— Ni père ni mère, alors ? dit Coquelicot tout en marchant.

— Ni frère ni sœur non plus.

— Bon ! je connais quelqu'un qui a été comme toi.

— Vous, peut-être ?

— Moi-même, et c'est ce qui fait qu'on ne t'oubliera pas... compte sur nous.

Une demi-heure après cette rapide conversation, l'un tirant toujours sa charrette, l'autre portant sa hotte, et sans avoir échangé une parole et un regard, Kadour et Coquelicot arrivèrent devant la boutique de Bartholino le parfumeur. Coquelicot passa le premier, et Kadour le suivit dans une allée étroite au fond de laquelle Chloé, qui était en sentinelle, les introduisit dans un réduit obscur où Hugues et la princesse Miamiani s'étaient enfermés.

— Voilà Kadour, dit Coquelicot ; si vous le pouvez, arrachez-lui le récit de ce qu'il a vu.

— Maison gardée, répondit l'Arabe ; mais on entre par la fenêtre quand on ne peut pas passer par la porte. J'ai vidé les armoires. Nippes, argent, papiers, j'ai tout mis sur ma charrette.

— Avec des carottes et des navets par-dessus, murmura Coquelicot, qui se frottait les mains ; presque aussi bête que moi, ce bon Kadour !

— Alors tout est sauvé ? dit Hugues.

— Tout.

— Il s'agit de prendre une résolution à présent, ajouta Coquelicot ; il est clair que nous ne pouvons pas plus demeurer éternellement dans la boutique d'un parfumeur que dans l'hôtel d'une princesse, ni rester les uns et les autres à perpétuité dans ces vêtements de comédie.

La princesse regardait Hugues avec anxiété. L'heure

des partis extrêmes était arrivée. Tout à coup celui-ci se frappa le front :

— Tu as trouvé certainement dans ces papiers que tu as emportés, dit-il à Kadour, un pli cacheté de cinq sceaux de cire noire ?

— Certainement.

— Va me le chercher.

Kadour sortit.

— Je n'avais permission de m'en servir que dans le cas d'une nécessité urgente, reprit Hugues, ou si quelque péril pressant me menaçait.

— Hélas ! le péril est de tous les instants ! dit la princesse.

— Je vais donc avoir recours à ce talisman qui m'a été remis par la comtesse de Chargepaul, ma mère, à l'heure de la séparation. Qui sait ? le salut est peut-être là dedans !

— N'en doutez pas, monsieur ; est-ce que rien est jamais perdu à votre âge ?

Kadour venait de rentrer, tenant à la main le pli demandé par Hugues.

Montestruc prit avec émotion ce papier qui lui rappelait tant de souvenirs d'une époque heureuse, et dont tant d'événements le séparaient déjà. Il en baisa le fil de soie que les mains de la comtesse avaient noué autour du pli, et en déchira la première enveloppe ; sur la seconde, également scellée d'un sceau de cire noire, il lut ces mots d'une écriture respectée : A monsieur le comte de Coligny, la comtesse Louise de Montestruc.

— Pauvre chère mère ! murmura-t-il, il me semble que c'était hier encore qu'elle m'embrassait !

Il refoula l'émotion qui le prenait à la gorge, et relevant la tête :

— Eh bien ! reprit-il, c'est à présent chez M. le comte de Coligny que j'irai, et c'est à lui que je demanderai aide et protection. Seulement ce n'est pas dans un pareil costume que je veux paraître devant lui. C'est

un gentilhomme qu'il doit secourir, c'est en gentilhomme que je veux lui parler.

— Bah ! dit Coquelicot, nous n'en sommes plus à compter les folies ! Une de plus ou de moins, qu'est-ce ?

Kadour n'avait pas soufflé mot, et de nouveau il était sorti. Il tira de sa charrette un ajustement complet protégé par un rempart de choux, et l'apporta à M. de Montestruc, qui fit incontinent peau neuve. Cette fois la princesse ne pouvait pas être de l'expédition. Elle devait enfin se séparer de celui à qui elle avait tout sacrifié. Elle se leva pâle, mais ferme, et lui tendant la main :

— Vous m'avez aimée un jour, dit-elle, comptez sur moi toujours.

Bientôt après, empaqueté dans un grand manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et qui ne laissait voir de toute sa personne que le talon de ses bottes, la pointe de son épée et le plumet de son feutre, Hugues se présentait à l'hôtel de Coligny, où il arrivait sans encombre, toujours suivi à distance par Kadour le maraîcher et Coquelicot le chiffonnier.

La porte franchie, une espèce de majordome lui barra le passage. Le comte de Coligny était occupé de choses graves et ne recevait personne.

— Veuillez lui dire que celles qui m'amènent sont non moins importantes, répliqua Hugues fièrement, et ajoutez qu'il se repentirait de ne m'avoir point reçu : il y va de la vie d'un homme.

— Le nom de Votre Seigneurie ? demanda celui qui l'avait reçu.

— M. le comte de Coligny le lira sur un papier que j'ai à lui remettre.

— Votre Seigneurie ne peut-elle pas me le confier ?

— Non ; M. le comte de Coligny seul doit en prendre connaissance... Allez.

Le majordome céda à cet accent d'autorité, et revenant presque aussitôt :

— Entrez, monsieur ; mon maître vous attend, dit-il.

Hugues trouva M. de Coligny debout devant une table chargée de cartes et de plans, dans une grande pièce éclairée par de hautes fenêtres ouvrant sur un jardin plein de lumière. Il avait la taille bien prise, un visage qui frappait par son expression de hardiesse et de ténacité, et dont les fatigues de la guerre, non plus que les soucis de l'ambition, n'avaient pu éteindre la beauté. Son regard mâle et clair se posa sur Hugues.

— Vous avez désiré me parler, monsieur, et ne parler qu'à moi ? dit-il.

— C'est la vérité, monsieur.

— Vous avez donc pensé que les papiers que vous aviez à me remettre ont une importance sérieuse, puisque, sans me connaître et sans vouloir vous nommer, vous avez insisté pour être introduit en personne auprès de moi ?

— Vous pourrez en juger vous-même dans un instant, car moi j'ignore ce que ces papiers contiennent.

— Ah ! fit M. de Coligny avec un air de curiosité.

Il tendit la main, et Hugues lui remit le pli qu'il serrait sous son manteau.

Au premier regard qu'il jeta sur la suscription, le comte de Coligny eut un frémissement qu'il ne chercha même pas à dissimuler.

— La comtesse Louise de Montestruc !... s'écria-t-il.

Il releva les yeux et les reporta sur l'inconnu qu'il avait en face de lui, comme s'il eût cherché à démêler dans ses traits quelque ressemblance avec une image dont il conservait le souvenir dans son cœur.

— Votre nom, monsieur, je vous en prie ? dit-il enfin.

— Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul.

— Son fils, alors !

M. de Coligny resta un instant silencieux devant le fils du comte Gédéon, reconstruisant par la pensée les traits à demi effacés de celle qu'il avait rencontrée dans le feu de sa jeunesse et dont la forme indéfinie sem-

blait lentement sortir du lointain passé et se dessiner invisible, mais présente, dans la transparence de l'air. Tout à coup, il la revit tout entière, telle qu'elle était à l'heure des adieux, quand il lui avait juré de revenir. Des jours, des mois, des ans s'étaient écoulés, et d'autres tristesses, d'autres amours l'avaient emporté, et il n'avait plus revu ces lieux où il avait aimé et pleuré. Que son cœur était plein d'elle alors ! et qu'il était sincère quand il lui avait proposé d'enchaîner son existence à la sienne !

— Ah ! la vie ! murmura-t-il, et que tout passe !

Mais déjà il avait étouffé ce soupir, et se dirigeant vers Hugues, qui l'observait :

— Monsieur le comte, reprit-il en lui tendant la main, je ne sais pas encore ce que M^{me} la comtesse de Montestruc, votre mère, me demande, mais quoi que ce puisse être, je vous suis tout acquis.

Il rompit alors les sceaux de cire noire et lut attentivement les quelques lignes que celle qu'il avait appelée Louise lui avait adressées du fond de sa retraite. Les yeux de l'homme de guerre, du capitaine qui avait vu si souvent le sang couler, devinrent humides, et d'une voix émue :

— Parlez, monsieur, que puis-je pour vous ?

XXI

LE ROI-SOLEIL

HUGUES mit M. de Coligny en quelques mots au courant de sa situation ; le duel, l'embuscade, le combat, la poursuite, le refuge qu'il avait trouvé dans une maison où l'honneur lui faisait un devoir de ne pas rester, l'embarras où cette aventure l'avait jeté, et le secours qu'il venait chercher auprès de lui, à l'heure de l'ex-

trême péril. Il lui raconta tout avec une entière franchise, et entraîné par la pente des confidences, il entra dans le récit de sa vie depuis le moment où il avait quitté la Testère. Son accent de loyauté frappa M. de Coligny, qui l'avait fait asseoir à son côté.

— Il n'y a rien dans tout cela, dit-il, après que Hugues eut achevé de parler, que je n'eusse fait étant à votre place, peut-être avec moins de bonheur, mais avec la même décision. En somme, à qui avez-vous enfoncé six pouces de fer dans le corps, et qui a été le provocateur ? Un aventurier qui n'a ni feu ni lieu, un de ces coquins prédestinés à la potence, et que la chiourme s'étonne de ne pas voir sur le banc des galères, vous cherche noise ; vous le jetez par terre d'un coup d'épée. Rien de plus simple ! Ce qui l'est moins, c'est le piège qu'on vous a tendu... Vous ne soupçonnez personne d'avoir trempé dans ce guet-apens ?

— Personne. Il ne vous semble donc pas que la rancune de Briquetaille l'explique suffisamment ?

— Le duel, j'y consens, on vide des flacons, on s'échauffe et on se bat, cela se voit tous les jours ! Mais l'embuscade, la poursuite, ce billet qui vous appelle à un rendez-vous où vous trouvez une escouade d'argousins à la place de la femme attendue, voilà où l'affaire se complique ! Quelqu'un a-t-il intérêt à vous perdre ?

— Pas que je sache.

— Vous m'avez parlé d'une rivalité entre vous et M. de Chivry.

— Oui, mais au grand jour, et qui ne l'empêche pas de me prodiguer les marques de la plus vive amitié. Il était mon témoin dans ce duel.

— Et M. de Loudéac servait de second à ce capitaine d'Arpallières, sous lequel vous avez retrouvé votre pandour ? Et ce souper qui vous a fait mettre flamberge au vent, c'est M. de Chivry et son ami, n'est-ce pas, qui en ont eu l'idée ?

— Quoi ! vous pourriez supposer ?...

— Mon cher Hugues, — et permettez-moi de me servir d'un nom que mon âge m'autorise à vous donner, — vous ne connaissez pas encore les hommes de cour. Le meilleur est profond et s'enveloppe de ténèbres. Ce Chivry qui vous accable de protestations que votre jeunesse accueille avec confiance, est un homme à ne reculer devant rien pour écarter les obstacles qui lui barrent le chemin. Il est d'une naissance illustre, et sa fortune est considérable, mais on la dit embarrassée de dettes, et il ne serait point fâché de poser sur sa tête une couronne de duc. Or celle qui peut la lui donner vous a permis d'aspirer à sa main... je serais bien surpris si le Chivry ne vous haïssait pas !

— Quelqu'un m'a déjà parlé comme vous le faites.

— Ce quelqu'un n'avait pas tort. Quant au Loudéac qui vit dans l'ombre de M. de Chivry, c'est une âme noire et vile, où la pensée du bien ne découvrirait pas une fissure par où se glisser. Il a des appétits farouches, une naissance incertaine, et rien dans son escarcelle. C'est, comme on disait dans l'ancien temps, l'homme lige du comte, si vous le préférez, l'exécuteur de ses basses œuvres ; avec cela insatiable dans ses besoins, obstiné dans ses rancunes, retors comme un juge, secret comme un confesseur, habile en toutes sortes de manœuvres, et brave quand il le faut... Avec ces deux limiers à vos trousses, tenez-vous sur vos gardes !

— Le diable est que la Providence n'est pas de mes amis...

— Eh bien ! c'est moi qui, à toute heure, me chargerai de vous crier : « Casse-cou ! »

M. de Coligny repoussa de la main un plan qui était sur la table et qu'il examinait au moment où Hugues était entré.

— Demain, reprit-il en se levant, nous irons chez le roi.

— Chez le roi ! s'écria Hugues.

— Pourquoi non ? Vous êtes d'assez bonne maison pour paraître à son petit lever... je me charge de vous y conduire... Il y a des circonstances dans la vie où il est bon de prendre le taureau par les cornes. La conjoncture où vous vous trouvez en est une.

M. de Coligny frappa sur un timbre. Un laquais entra.

— Monsieur est ici chez lui, dit-il, faites qu'un appartement lui soit préparé.

— Alors vous me permettez de donner un ordre ?

— A votre guise.

Hugues, se tournant vers le laquais qui restait immobile :

— Vous allez, s'il vous plaît, vous rendre devant la porte de l'hôtel ; vous y trouverez un homme qui est attelé à une charrette à bras et un autre qui porte une hotte sur son dos. L'un répond au nom de Kadour, l'autre au nom de Coquelicot. Ce sont deux amis. Vous les prierez d'entrer.

Et comme M. de Coligny le regardait avec étonnement, tandis que le laquais s'éloignait :

— Je ne puis pas laisser exposés aux recherches de Lorédan et de sa maréchaussée, alors que moi-même je suis à l'abri, deux serviteurs qui n'hésitent jamais à jouer leur vie pour moi.

Un instant après, Hugues présentait Kadour et Coquelicot à son hôte. L'un avait remis sa charrette et l'autre son crochet dans les écuries du comte.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, et peut-être en aurons-nous encore besoin, disait philosophiquement Coquelicot.

M. de Coligny jouissait de la faveur de Louis XIV, qui n'avait point oublié avec quel éclat l'héritier du grand amiral s'était séparé des princes pour se rallier à sa cause, dans un moment où elle n'était pas encore triomphante. Cette faveur lui donnait une situation à sa cour, où cependant il avait à lutter contre le prince

de Condé, dont la rancune n'avait pas été amoindrie par le temps. C'était cette influence personnelle que M. de Coligny voulait mettre au service de M. de Montestruc, et le faire avec hardiesse et promptitude.

Dès le lendemain, en effet, il se rendit à Fontainebleau où la cour se trouvait alors, et accompagné du jeune gentilhomme dont il avait donné le nom à l'écuyer de service, il s'arrangea de manière à se trouver sur le passage du roi au retour de la chasse.

Des fanfares annoncèrent bientôt l'arrivée de Louis XIV qui marchait accompagné d'un grand nombre de veneurs et de dames. La foule des gentilshommes se précipita dans les cours pour le saluer et se dirigea à sa suite vers les grands appartements du château, au milieu des torches et des flambeaux portés par les pages et les garçons bleus. C'était comme un torrent de lumières qui passait. Dans cette marche ascendante, sur le large escalier d'honneur, il y avait comme la représentation éclatante et visible de ce règne qui allait atteindre au plus haut point de splendeur. Ébloui par ce spectacle où la jeunesse, la beauté, la gloire avaient leurs représentants, Hugues suivit M. de Coligny dans la galerie où le roi venait de s'arrêter.

— Monsieur le comte de Chargepaul, qui est arrivé tout exprès de l'Armagnac ces temps derniers, pour avoir l'honneur de saluer Sa Majesté avec le désir de s'employer à la servir, dit M. de Coligny qui s'inclinait profondément.

— Monsieur de Chargepaul est le bienvenu à ma cour, dit le roi, qui faisait voir déjà son goût pour la jeunesse et à qui le visage d'Hugues avait plu tout d'abord.

— Ce gentilhomme a de plus une grâce à solliciter de la bonté du roi, poursuivit son protecteur.

— Déjà ! fit le roi d'un air souriant où une nuance d'ironie se mêlait à la bienveillance.

— C'est que je veux que la reconnaissance marque

d'une pierre blanche le premier jour où il m'a été permis de me mettre aux ordres du roi, répondit Hugues avec une hardiesse respectueuse.

— Parlez donc, reprit le roi en se tournant vers M. de Coligny.

— Il a eu le malheur de rencontrer un aventurier et a été conduit par un enchaînement fatal de circonstances à tirer l'épée contre lui sur le pavé de la bonne ville de Paris, une nuit, et de le jeter sur le carreau.

— Un duel ! fit le roi qui fronça le sourcil.

— Je ne serais pas ici — et Sa Majesté le sait bien — si la cause de M. de Montestruc n'était juste ; il a été provoqué et a dû défendre sa vie contre un indigne adversaire qui jadis avait trahi chez le comte de Charcepaul les lois de l'hospitalité.

— Je vous pardonne alors, monsieur, et j'ose croire qu'à l'avenir vous ne manquerez plus au respect et à l'obéissance qu'on doit aux édits que nous avons rendus.

— Ce n'est pas tout, sire, M. de Montestruc, attiré dans un guet-apens à la suite de cette rencontre, a eu à se défendre contre les gens de la maréchaussée qui l'ont attaqué et assailli de coups de feu contre toute équité. Il a dû se servir de son épée et le sang a coulé.

— Et je le regrette d'autant plus, reprit Hugues qui gardait fièrement son attitude calme et respectueuse, que mon ambition était, en quittant ma province, de verser tout le mien pour la gloire de Votre Majesté.

— Quant à moi qui me porte caution pour M. de Montestruc, j'ai pour garant de son innocence et de sa loyauté le nom qu'il porte. Le dévouement au roi est de tradition dans sa famille. M. de Montestruc en est l'unique représentant. Votre Majesté n'ignore pas ce que le premier de sa race a fait dans une circonstance où il y allait de la liberté et de la vie du roi Henri IV, son glorieux aïeul.

— Je sais, répondit Louis XIV ; le feu roi mon père

m'a raconté cette histoire qu'il tenait de l'auguste chef de notre maison. Il me tardait de voir à ma cour le petit-fils d'un homme qui s'est montré si bon Français et si bon soldat. Je remercie M. de Coligny de me l'avoir fait connaître.

— Mon vif désir est de marcher sur les traces du comte Samuel de Chargepaul, et de courir à mon tour sur les ennemis du roi, l'épée haute.

— M. de Montestruc peut donc croire, sire, qu'il ne sera plus inquiété ni poursuivi pour une affaire où il a le bon droit de son côté ?

— J'en donnerai l'ordre et je ferai plus.

Le roi fit un signe. Un officier de service approcha.

— Monsieur de Créqui, reprit-il, une lieutenance est vacante, je crois, dans ma maison. Vous direz à M. de Louvois d'en faire expédier le brevet à M. de Montestruc, que j'attache ainsi à ma personne.

Cela dit, le roi salua Hugues de la main ainsi que M. de Coligny, et passa.

On avait remarqué l'attitude gracieuse du roi et son sourire pendant le long entretien qu'il avait eu avec le nouveau venu dans le vieux palais de Fontainebleau. Le cercle des courtisans, qui s'était tenu à distance, se rompit et se rapprocha. On voulut savoir quel était ce gentilhomme qu'une marque de si haute faveur venait d'accueillir. Quelques-uns, sur les réponses qu'ils obtinrent de M. de Coligny, demandèrent à lui être présentés.

— Le roi vous a parlé avec bienveillance, dit celui-ci à Hugues, vous compterez demain plus d'amis qu'il n'y a de brins à votre plume.

— Tant mieux !

— Eh ! eh ! je n'en sais rien ! C'est fort dangereux quelquefois qu'un si grand nombre d'amis. Leurs embrassements me rappellent ces guirlandes que les sacrificeurs suspendaient autrefois au cou des victimes. On vous éblouit de compliments, on vous étouffe de

caresses. Et ce sont les mains auxquelles on se fie qui vous conduisent aux abîmes. Je ne sais pas de marécages plus remplis de fondrières que ces belles galeries toutes resplendissantes de dorures où nous nous trouvons ensemble. N'y marchez que les deux yeux ouverts et les oreilles tendues.

Le conseil était bon ; mais une chose préoccupait Montestruc plus que les embûches et les pièges qu'il allait rencontrer sur le terrain glissant de la cour. Il voulait avoir le mot de cette énigme qu'il avait dans la poche de son habit sous la forme d'un billet signé O... de M...

Son premier soin, après l'entrevue de Fontainebleau si habilement conduite par M. de Coligny, fut de courir chez M^{lle} de Montluçon. Il la trouva magnifiquement habillée, prête à paraître au cercle de la reine. M. de Chivry était auprès d'elle, admirant les bijoux dont l'une de ses femmes achevait de la parer. César ne put réprimer un geste de surprise en apercevant Hugues ; mais courant à lui :

— Que m'avait-on dit ? que vous aviez la maréchassée à vos trousses ?... Il n'en est rien, Dieu merci ! à ce que je vois.

— Il n'en sera plus rien du moins à l'avenir, mais l'autre jour encore je n'aurais pas pu tenir ce langage.

— Comment cela ?

— C'est toute une histoire qui se passe à courir les rues, à franchir les murs, à tomber dans un jardin, à battre le pavé sous un costume extravagant, et tout cela pour n'avoir pas maille à partir avec une bande d'alguazils lancés sur mes talons.

— Une odysée alors ? fit César.

— Qui ne s'est terminée qu'à Fontainebleau, chez le roi.

— Vous m'expliquez toutes choses ! Voilà pourquoi sans doute j'ai eu le vif regret de ne vous avoir point vu..., dit Orphise qui se mirait devant une glace. On

m'a parlé aussi, ce me semble, d'un duel où vous avez fait merveille... Qui donc hier encore vous comparait à l'illustre Amadis des Gaules ?

L'air et le ton sarcastique de M^{lle} de Montluçon piquèrent Montestruc :

— Il a eu des conséquences surprenantes, ce duel dont il a plu à quelques godelureaux de chatouiller vos oreilles, reprit-il, et la première, c'est une échauffourée qui a coûté la vie à quelques pauvres diables.

— Autant que cela, et sans doute exterminés par votre vaillante épée ?

— Hélas, oui ! La seconde de ces conséquences, c'est que votre nom a été mêlé à cette échauffourée.

— Mon nom à moi ! s'écria Orphise.

— Le vôtre, et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est ce billet.

Hugues tira de sa poche le petit papier qui lui avait été remis un soir dans la rue du Petit-Musc, et le présenta tout ouvert à M^{lle} de Montluçon. A peine l'eut-elle parcouru des yeux qu'elle partit d'un grand éclat de rire.

— Et vous avez pu croire qu'un pareil billet, c'est moi qui l'avais écrit ? reprit-elle. Voilà une naïveté qui frise l'impertinence ! Regardez donc, monsieur de Chivry !

M^{lle} de Montluçon passa le billet à César, qui sourit.

— On m'accuse de présomption, dit-il après avoir jeté les yeux sur les quelques lignes tracées sur le papier, mais vrai, si j'avais reçu un pareil poulet, le regret de ne pouvoir y croire m'aurait certainement arraché un soupir, mais jamais surtout je n'aurais supposé que la main de M^{me} la duchesse d'Avranches pût me l'avoir adressé... Ah ! mon pauvre ami, quelle singulière imagination vous avez eue là !

Orphise eut un sourire d'approbation qui acheva d'irriter Montestruc. Il reprit des mains de M. de Chi-

vry le billet qui lui avait été passé, en fit une boulette, et d'un geste tranquille l'envoyant dans le feu :

— Un peu d'encre... un peu de cendres... il n'en reste rien ! dit-il.

Puis, sur le ton du badinage :

— C'est cependant de l'ingratitude !... reprit-il. J'aurais dû garder ce bout de papier, quelle que soit la main qui l'a barbouillé, en souvenir du bien qu'il m'a rapporté.

— Et quoi donc ? demanda César.

— Une chose qui a son prix : la bienveillance du roi.

— Au fait, vous avez vu le roi !... s'écria M^{lle} de Montluçon. Je n'y pensais déjà plus... C'est à Fontainebleau, je crois ; à quel propos ? pourquoi ?

— Mais n'est-ce pas l'usage que tous les gentils-hommes de son royaume lui fassent leur cour ?... Demandez à M. de Chivry... J'avais en outre une faveur à lui demander.

— Et il vous l'a accordée ?

— Il a mieux fait. Depuis hier et par son ordre j'appartiens à sa maison militaire.

— Ah ! fit M. de Chivry.

— C'est un commencement, ajouta Hugues, mais je compte bien aller plus loin et plus haut, contre vents et marées, *per fas et nefas*.

— Jusqu'où, s'il vous plaît ? dit M^{lle} de Montluçon, qui sourit à cette allusion et dardait sur lui ses yeux lumineux.

— Mais vous le savez bien... jusqu'à la conquête de la toison d'or.

— Ah ! c'est donc une chose décidée que vous m'enlèverez sur le navire Argo, sans même crier gare !

— Vous voyez bien que non, puisque je vous avertis.

— C'est beaucoup de bonté ! Si cependant je m'avisais de refuser ? Les femmes sont si capricieuses !

Hugues, qui était en veine de sang-froid, sourit, et saluant :

— Non, madame, non, vous consentirez.

— Tout à l'heure vous faisiez voir une naïveté qui frisait l'impertinence. A présent vous montrez une audace qui touche à l'insolence.

Orphise s'était levée là-dessus comme si un mouvement d'indignation l'avait poussée à rompre l'entretien.

Mais Hugues s'était promis de brûler ses vaisseaux.

Il posa la main froidement sur la garde de son épée, et s'inclinant devant Orphise, qui le couvrait d'un regard courroucé :

— Si l'audace est un crime, rien ne m'en fera dé-mordre cependant... Vous ou la mort !

A peine avait-il disparu que César, haussant les épaules :

— C'est un fou ! s'écria-t-il.

Alors, par un de ces revirements si fréquents chez les femmes, et regardant son cousin bien en face :

— Il ne ressemble pas à tout le monde... C'est quelqu'un, dit Orphise, et prise par lui on serait bien gardée !

La porte de l'hôtel d'Avranches dépassée, Hugues se mit à marcher au hasard dans les rues de Paris. Il bâtissait en rêves des châteaux en Espagne, au-dessus desquels flottait l'image d'Orphise. Il viendrait à bout de cette orgueilleuse de qui la conquête était toujours à refaire. Il y laisserait son sang, il y laisserait la vie. Elle verrait enfin que ce n'était pas une vaine gageure.

— Avec elle, se disait-il, on espère, puis l'on désespère ; un jour son regard a la douceur d'un sourire, le lendemain, l'ironie d'un sarcasme... Sa jeunesse s'amuse aux changements, et sa beauté se plaît aux caprices... Mais je suis d'une race entêtée, et je le lui ferai bien voir ! Bon gré, mal gré, il faudra qu'elle se rende, et elle se rendra.

Ainsi rêvant, Hugues allait devant lui tout droit.

Les rues succédaient aux rues ; il marchait toujours ; l'ombre descendit des toits ; la nuit se fit autour de lui.

Quand il reprit possession de lui-même, il ne savait plus où il était. Au moment où il cherchait quelque passant auquel il pût demander le chemin de l'hôtel de Coligny, il entendit des cris retentir dans le voisinage. Il s'élança, et dans une ruelle étroite, à la clarté pâle et froide qui tombait d'un ciel blafard, il aperçut une chaise à porteurs jetée au pied d'un mur et dont les laquais avaient peine à se défendre contre une poignée de malandrins.

Hugues mit l'épée à la main et fondit sur les assaillants. A la vue du plus enragé de la bande qui venait d'être renversé du premier coup, les coupeurs de bourse prirent la fuite, craignant que la maréchaussée n'intervînt si la lutte se prolongeait. Le vainqueur ne songeait pas à les poursuivre et remettait l'épée au fourreau lorsque la portière de la chaise s'ouvrit et une dame en sortit, enveloppée d'un manteau et couverte d'un masque qui ne permettaient de reconnaître ni sa taille ni ses traits.

— Si elle est vieille et laide, se dit Montestruc, c'est une bonne action qui me sera comptée là-haut.

L'inconnue le regardait par les trous de son masque, tandis qu'il la saluait.

— Ça, monsieur, que se passe-il ? fit-elle.

— Ma foi, madame, j'allais vous le demander, répondit Hugues déjà rassuré, la voix étant jeune et d'un timbre frais.

— Pardon, monsieur, j'interroge, je ne répons pas.

La dame au masque de velours poussa du pied le corps de l'homme que Montestruc avait frappé. Il ne remua pas.

— Ah ! voilà comment vous les arrangez ! reprit-elle en examinant de nouveau le défenseur qu'elle avait devant elle.

— Oui, c'est mon habitude, reprit Hugues qui ne voulait pas être en reste de hauteur et de fierté avec l'inconnue ; quand je frappe, on tombe.

La dame jeta les yeux autour d'elle. Des deux porteurs et des deux laquais qui l'accompagnaient, l'un était mort, deux avaient pris la fuite, le quatrième gémissait au pied du mur, près de la chaise renversée.

— Monsieur, reprit la femme au masque noir, quand on se mêle de sauver les gens, on leur appartient.

— Ordonnez, madame. Que dois-je faire ?

— Vous allez donc, s'il vous plaît, me ramener chez moi, mais à la condition que vous ne cherchiez pas à me voir ni à savoir qui je suis.

— Dieu m'en garde ! C'est déjà trop quelquefois de regarder les gens que l'on connaît et de connaître ceux que l'on regarde !

— Quelle insolence !

— Voilà un mot qu'on m'a dit tout à l'heure, et c'est ce qui fait que je n'ai point envie de causer avec personne.

L'inconnue s'approcha du laquais blessé, et le touchant du pied à l'épaule :

— Cesse de geindre, toi, et marche !

Le pauvre diable fut debout en un instant, et, se traînant, gagna l'extrémité de la ruelle.

— Belle aventure ! murmura l'inconnue qui le suivait, et qui ferait bien rire si on savait à qui elle est arrivée !

— Rire ou pleurer, dit Hugues qui marchait à son côté.

— Ah ! fit-elle, qui vous fait croire cela ?

— Parce que l'un ne va pas sans l'autre. Il en est des femmes comme des chats qui font pattes de velours ou pattes de tigre. Quand ceux-là rient, ceux-ci pleurent.

— Vous savez cela, vous ?

— Que penseriez-vous de moi si je ne le savais pas ?

— Un peu ou beaucoup ?

— Assez pour n'avoir point envie de faire de nouvelles expériences.

Un voisin que le bruit de l'algarade avait tiré de son repos, n'entendant plus rien, ouvrit discrètement une fenêtre, curieux de savoir ce qui s'était passé. A la lueur tremblante de la chandelle qu'il tenait à la main, la femme au masque regarda Hugues attentivement, presque sous le nez.

Hugues se mit à rire :

— Le visage vous dit-il quelque chose ?

— Rien.

— C'est tout ce qu'il a à vous apprendre. Nous nous serons rencontrés comme deux fantômes dans la nuit.

Les murs d'un grand jardin se dressèrent bientôt devant eux. On distinguait à travers les arbres le profil d'un palais dont les lignes apparaissaient confusément dans l'ombre.

— Tiens ! le Luxembourg ! dit Hugues, comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Je n'ai plus rien à craindre ici, vous pouvez me quitter, répondit sa compagne.

Montestruc s'arrêta subitement, et déjà il tournait les talons lorsque sa compagne le retenant :

— Si cependant il me prenait fantaisie de vous remercier, ne m'en donnerez-vous pas le moyen ? reprit-elle un peu étonnée de sa promptitude à lui obéir.

— Rien de plus facile, et le moyen est tout trouvé. Vous plaît-il d'ôter votre gant ?

— Voilà, fit-elle après un moment d'hésitation.

Elle lui présenta une main fine, souple, élégante, attachée par un poignet délicat à un bras blanc dont les rondeurs disparaissaient sous une manche de soie.

Hugues la prit respectueusement du bout des doigts, et le chapeau à la main, s'inclinant, la porta à ses lèvres.

Se relevant alors :

— C'est maintenant à moi de vous remercier, dit-il.

Il salua de nouveau l'inconnue et s'éloigna sans retourner la tête, tandis qu'elle le suivait des yeux.



— Eh ! eh ! fit-elle, un homme de cœur qui deviendra un homme de cour !

La réplique par laquelle M^{lle} de Montluçon avait clos son entretien avec M. de Chivry après le départ de Montestruc, avait donné fort à réfléchir à l'irascible César. Il connaissait trop les femmes pour ne pas savoir que beaucoup d'entre elles ne sont pas insensibles à certaines hardiesses de langage et d'attitude. Il sentait qu'en ne se laissant pas intimider par l'accueil de M^{lle} de Montluçon et l'ironie de son sourire, Hugues avait fait un progrès dans son esprit. De plus, il venait de se tirer sans encombre d'un pas où d'autres auraient pu laisser ou la liberté ou la vie, et non seulement il n'y avait rien perdu, mais il y avait même gagné l'attention du roi. S'il sortait avec de tels avantages d'une conjoncture difficile, que n'avait-on pas à redouter d'un tel homme quand il aurait le vent en poupe ?

M. de Chivry avait bien toujours Briquetaille sous la main, Briquetaille endiablé par sa défaite et sa blessure et qui ne tenait à la vie que pour l'employer à combattre M. de Montestruc en toutes circonstances et en tous lieux ; mais de longtemps l'aventurier, percé d'outre en outre et couché sur son lit, ne devait être en état de rien entreprendre. Celui-ci vaincu, nul autre ne pouvait être lancé contre le Gascon avec quelque chance de succès ; il fallait attendre, mais en attendant se mettre en mesure de lutter en se servant des armes que lui fournissaient son nom et sa situation.

Il lui fallait, à présent, considérer M^{lle} de Montluçon comme un capitaine en campagne considère une citadelle. Il n'avait plus à espérer qu'elle viendrait lui apporter les clefs de son cœur sur un plat d'argent, heureuse d'avoir à se rendre à la première sommation. C'était un siège à faire, un siège en règle où il fallait de la suite et de l'habileté. Des travaux de sape devenaient nécessaires pour s'en rendre maître. M. de Montestruc venait de trouver un allié inattendu dans la personne

du roi. Pourquoi M. de Chivry, à son tour, ne s'adresserait-il pas à Louis XIV, qui avait sur M^{lle} de Montluçon une autorité toute spéciale, presque absolue ? Rapidement analysée, l'idée ne lui parut point mauvaise.

Il ne s'agissait plus que de l'exploiter avec adresse, mais de ce côté César était en fonds. Quelques minutes de réflexion lui firent voir tout à la fois de quelle façon il devait aborder le roi avec la connaissance qu'il avait de son caractère et le parti qu'il pourrait tirer de cette démarche pour son ambition.

César fit donc naître promptement l'occasion de se trouver en présence du roi, et l'abordant avec les signes de la plus extrême humilité :

— Sire, dit-il, j'avais hâte d'exprimer à Votre Majesté la crainte que j'éprouve d'avoir couru le risque de la mécontenter.

— Vous, monsieur de Chivry ?

— Hélas ! oui, sire... J'ai osé lever les yeux sur une personne que votre bonté royale entoure de sa protection.

— Vous parlez ?

— De M^{lle} de Montluçon... Je m'abandonnais avec ivresse au charme de cette séduction qui l'entoure, lorsque je me suis souvenu qu'elle tenait à Votre Majesté par un lien qui a droit à tous mes respects. Peut-être innocemment avais-je été à l'encontre des intentions de mon roi. Mon repentir a suivi mon amour, et je me suis juré que si j'avais eu le malheur de déplaire à Votre Majesté en pensant à une personne sur laquelle peut-être elle a d'autres projets, dût mon cœur en saigner toute la vie, je renoncerais à cet amour. Je suis aux pieds de mon roi, c'est à lui de prononcer... Je mettrai à lui obéir le même empressement que j'ai mis à faire l'aveu de ma faute.

Ce langage, dont M. de Chivry avait calculé chaque mot, plut à Louis XIV, qui déjà voulait être l'arbitre

de toutes choses, et le flattait dans son impérieux besoin de domination. Il sourit, et d'un air gracieux :

— Vous êtes d'un sang auquel M^{lle} de Montluçon qui fera duc celui qu'elle choisira, dit-il, peut s'allier sans déchoir. Je vous autorise donc, monsieur, à penser à elle. Vous avez mon agrément.

— Pour que M^{lle} de Montluçon ne croie pas à une vaniteuse présomption de ma part, Votre Majesté m'autorise-t-elle aussi à lui répéter les paroles que je viens d'entendre et dont je ne sais comment remercier mon roi ?

— Monsieur, mon agrément vous donne tous les droits.

C'était plus que M. de Chivry n'avait osé espérer. Louis XIV venait en quelque sorte de s'engager.

— Ce n'est plus moi seulement que ce damné Montestruc trouvera entre lui et M^{lle} de Montluçon, se dit-il, c'est le roi ! Il a eu sa journée heureuse ; la mienne, je crois, sera décisive.

XXII

UN CONTRE UNE

HUGUES n'avait plus aperçu M. de Saint-Ellix depuis le secours inespéré qu'il en avait reçu dans le guet-apens de la rue des Arcis.

Son premier soin, le lendemain du jour où il avait laissé la dame au masque noir dans le voisinage du Luxembourg, fut de courir à l'adresse que lui avait jetée le marquis en courant.

S'était-il tiré d'affaire seulement ? Il le trouva arpentant sa chambre et ne tarissant pas en exclamations qui ne témoignaient pas moins en faveur de sa bonne santé que de sa mauvaise humeur.

— Après quoi en as-tu donc ? s'écria Hugues, jamais diable tombé dans un bain d'eau bénite ne fit tant de bruit !... Aucune blessure au moins ?

— Que serait-ce que cette misère auprès de ce qui m'arrive ? J'y trouverais le régal d'une bonne fortune, la douceur d'un bain parfumé ! Sais-tu seulement ce qui m'est arrivé depuis ton départ de l'Armagnac ?

— Je ne m'en doute seulement pas.

— Écoute, alors. Un jour, tu t'en souviens, la fatalité me conduisit à Toulouse où je fis rencontre d'une princesse... Que te dirai-je d'elle ? Une fée, une sirène... Calypso ! Circé ! Mélusine !... une merveille ! Mais à quoi bon t'en faire le portrait... Tu l'as connue à Saint-Savy, où sur mes instances elle consentit à me rendre visite.

— Bref, la princesse Léonora Mamiani ?

— Elle-même. Naturellement j'en tombai éperdument épris du moment que je la vis ; j'ai le cœur tendre, c'est un don de famille... Pour lui plaire, je mis en œuvre tous les secrets de la galanterie la plus raffinée. Il faut qu'elle ait un roc au fond de la poitrine. Rien n'y fit ! Un matin elle me quitta sans pitié pour ma douleur, mais non sans me permettre de la rejoindre à Paris où elle se rendait à petites journées.

— Abrège, mon ami, abrège ! Je n'ai pas oublié qu'un matin je t'ai vu décamper, plus vif qu'un Romain en quête d'une Sabine. Je me rappelle aussi qu'un bon coup d'épée mit fin à ton odyssée aux environs d'Agen, ce qui te contraignit à chercher un refuge sous les ombrages du château paternel, où j'ai souvenance de t'avoir laissé. Après ?

— Il parle comme un livre, ce scélérat ! Après, dis-tu ? Ah ! mon cher Hugues, remis en santé, j'apprêtais mes équipages pour rejoindre ma chère princesse, mais passe une danseuse espagnole qui m'ensorcelle, et me voilà courant sur la route de Madrid... C'est bien certainement le diable qui l'a suscitée !

— Je n'en doute pas. Et puis ?

— Remarque que cette danseuse était fort jolie, et c'est ce qui fait que je l'ai suivie de Madrid à Séville, de Séville à Cordoue et de Cordoue à Barcelone, où un gentilhomme florentin lui persuada de l'accompagner à Naples. Ma chaîne rompue, je n'ai plus eu qu'une pensée, revoir mon incomparable Léonora, et je gagne Paris au grand galop.

— J'en sais quelque chose ! Tu étais encore à cheval quand je t'ai aperçu !

— Je cours chez elle, j'entre, je me précipite à ses pieds, et j'éclate en adoration ! Un roc, mon ami, toujours un roc !... Et le terrible, c'est qu'elle m'est apparue encore plus pétrie d'attraits... J'en mourrai, bien sûr. N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Très belle !

— Et charmante, une taille de déesse, la grâce d'une nymphe, un air de jeunesse qui fait songer à Hébé, un port de reine, des pieds d'enfant, des yeux pareils à des escarboucles... des mains...

— Assez, de grâce ! ou tu vas épuiser tout le vocabulaire des comparaisons mythologiques. A quoi bon d'ailleurs, puisque je la connais et que je l'admire ?

— Et tu n'es pas fou d'amour comme moi ?

— Mais, reprit Hugues en hésitant, avoue que ton exemple n'est pas fait pour m'encourager beaucoup ?

— C'est juste, répondit M. de Saint-Ellix qui soupira ; mais je veux l'oublier, cette dédaigneuse. Je veux lui payer en indifférence ce qu'elle me donne en ingratitude. Je m'associe à ton sort, je ne te quitte plus. Nous courrons les aventures de compagnie. Nous ferons retentir du bruit de nos prouesses les cent trompettes de la Renommée, et je veux qu'éblouie de l'éclat de ma réputation, un jour, en personne, et les yeux trempés de larmes, elle tombe à mes genoux en me suppliant de la prendre à merci... Viens, à présent !

— Et où veux-tu que j'aille ?

— Ma foi, je n'en sais rien, mais viens toujours.

— J'y consens, mais à la condition que tu m'accompagneras chez M. de Coligny, où j'ai pris gîte après l'escapade de l'autre soir.

— À propos ! c'est vrai ! qu'es-tu donc devenu après cette algarade qui est arrivée juste à point pour dissiper mes humeurs noires ?

— J'ai rencontré une maison où une bonne âme m'a offert l'hospitalité.

— Une bonne âme jolie ? demanda M. de Saint-Ellix.

— La charité n'a pas de sexe, répondit Hugues d'un air hypocrite.

Et tout bas il ajouta :

— Décidément ce pauvre Saint-Ellix n'a pas de chance avec moi !

Quand les deux amis furent dans la rue, le marquis passa son bras sous celui de Montestruc, et revenant à l'objet dont il ne pouvait distraire sa pensée :

— J'ai toujours eu cette idée singulière que le diable en personne, avec une lanterne allumée au feu de l'enfer, ne verrait pas ce qui s'agite dans le cœur d'une femme ! reprit-il. Que veux-tu qu'y démêle un pauvre garçon tel que moi ? La princesse était tout de noir habillée, elle m'a reçu dans son oratoire, elle qui jadis respirait la joie et la gaieté... et dans les discours qu'elle m'a tenus, j'ai cru comprendre qu'elle était sous le coup d'une grande douleur, quelque chose comme une espérance trompée, un rêve évanoui où le bonheur de sa vie était intéressé... Sais-tu ce que ça peut être ?

— Non, répondit Hugues sans regarder le marquis.

— Ce ne peut être assurément un chagrin d'amour ! Quel est le malotru qui, distingué par cette adorable personne, ne se prosternerait pas à ses pieds pour baiser le bas de sa robe ? Si je pouvais supposer qu'un pareil animal existât quelque part, j'irais toujours courant lui plonger mon épée dans le corps !

— Il faut être miséricordieux au pauvre monde ; c'est bien assez déjà d'être aveugle sans être mort.

— Miséricordieux envers ce bélître ! chanson que tout cela ! Elle veut se retirer du monde cette belle princesse, ornement de l'univers, s'enfermer dans ses terres au delà des monts, et même elle m'a fait entendre qu'elle nourrissait secrètement l'horrible projet d'ensevelir ses charmes dans la nuit d'un couvent. Voilà à quelle extrémité l'a réduite son malheur. Je te le jure, mon ami, je ne survivrai pas à la disparition de mon idole...

— Quand tu ne tues pas ton semblable, tu t'immoles toi-même ; mieux vaudrait peut-être la faire changer d'idée et l'amener à d'autres résolutions, ta chère déité.

— Tu parles d'or, et je veux rêver au moyen d'y parvenir... Je puis compter sur ton concours à l'occasion ?

— Certainement !

Toujours causant, Hugues et son ami arrivèrent chez M. de Coligny qu'ils trouvèrent, la tête dans ses mains, devant cette même table chargée de cartes et de plans où une première fois déjà M. de Montestruc l'avait surpris.

Présenté par Hugues, M. de Saint-Ellix fut reçu par le comte tout comme une vieille connaissance ; leur faisant signe à tous deux de s'asseoir auprès de lui :

— Ah ! dit-il, vous me voyez dans une situation d'esprit horriblement perplexe. Il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler l'un et l'autre de cette demande de secours que l'empereur Léopold a adressée au roi, ces temps derniers ?

— Pour l'aider à combattre les Turcs qui, de nouveau, dit Saint-Ellix, menacent Vienne, l'Allemagne et la chrétienté ? Oui, assurément.

— Il n'est bruit que de cela partout, ajouta Hugues.

— Alors vous savez peut-être qu'il a été décidé dans les conseils du roi qu'une armée serait envoyée en Hon-

grie le plus promptement possible pour repousser cette invasion ?

— On m'en a touché quelques mots, répondit Saint-Ellix, mais j'avoue qu'une certaine princesse qui a des lèvres de corail...

— Il tient aux comparaisons, murmura Hugues.

— ...trotte dans ma pensée plus que le Grand Turc.

— Eh bien ! reprit M. de Coligny qui sourit, c'est le désir d'avoir le commandement de cette expédition et d'en tirer un bon parti qui me fait examiner ces cartes avec une attention si soutenue ; mais ce ne sera point chose commode que de l'emporter sur mes rivaux !

— Est-ce que cela ne dépend pas du roi ? dit Saint-Ellix.

— Certes oui !

— Eh bien ! n'êtes-vous pas en bonne situation dans l'esprit du roi ?... J'en ai eu la preuve, ce me semble..., poursuivit Hugues.

— Je n'en disconviens pas... mais à côté du roi il y a les influences occultes.

— Oui, ces jolies influences qui s'appelaient Égérie, à Rome, avec Numa, et Gabrielle, à Paris, avec Henri IV.

— Et aujourd'hui M^{lle} de La Vallière ou Olympe de Mancini, au Louvre, avec Louis XIV.

— Et M^{lle} de La Vallière, dit-on, protège le duc de La Feuillade.

— Et la reine fait échec au roi.

— Sans compter que j'ai contre moi le prince de Condé et sa cabale.

— Hum ! la favorite et un prince du sang, c'est beaucoup à la fois !

— Oh ! le prince du sang ne m'inquiéterait guère, s'il était seul... Le roi ne l'aime pas... Les souvenirs de la Fronde sont entre eux, mais c'est Olympe de Mancini qu'il faudrait avoir... Si je l'avais, j'aurais tout.

— Que n'allez-vous la trouver ? Que ne lui dites-

vous : Madame, un grand empire est en péril, plus que cela même, la chrétienté, et Sa Majesté le roi de France est le fils aîné de l'Église. Il donne ses soldats pour vaincre les infidèles et assurer le repos de l'Europe... Cette armée qui va être rassemblée a besoin d'un chef brave, résolu, dévoué, qui consacre sa vie au triomphe de la bonne cause... J'ai fait mes preuves et tout mon sang appartient au roi. Faites, madame, que l'honneur de commander cette armée me soit confié, et je jure que j'emploierai tout ce que j'ai de courage, de vigilance, d'ardeur, à faire rejaillir une gloire nouvelle sur la couronne royale de Sa Majesté. Je trouverai là-bas la victoire ou la mort. Et dans ma reconnaissance je bénirai les mains de qui je tiendrai mon épée.

— Bravo, ami Montestruc, bravo ! s'écria Coligny en battant des mains, mais pour tenir un pareil langage à une favorite, il faudrait avoir votre bonne mine, ce regard de feu, ce geste enthousiaste, cette voix qui vibre et dont l'accent va droit au cœur, cet air d'assurance, votre jeunesse enfin !... Alors peut-être, si j'avais tout cela, en tenterais-je l'aventure, et peut-être alors réussirais-je... mais avec ce front ravagé par les fatigues de la guerre, ce visage où les soucis et les ans ont laissé leur empreinte, ces moustaches et ces cheveux tout parsemés de fils d'argent, quelle espérance puis-je conserver que la brillante comtesse de Soissons s'intéresse à moi !

— Parbleu ! s'écria Montestruc, elle ne vit pas dans la tour solitaire d'un château enchanté, cette fameuse comtesse qui a, dit-on, la grâce d'un ange et tout l'esprit d'un démon ? Elle n'est pas enchaînée dans une caverne sous la garde d'un dragon. Elle a, si je ne me trompe, des fonctions qui l'attachent à la cour. Il est donc possible de l'aborder, de la connaître, de lui parler. Une bouche charmante m'a dit que j'avais une audace voisine de l'insolence. Je pousserai la mienne

jusqu'à la témérité, et la jeunesse aidant, je me sens une foi à remuer les montagnes.

— S'il ne s'agit que de te présenter, dit M. de Saint-Ellix, qu'à cela ne tienne. Je suis là.

— Toi ! mon cher marquis ?

— Moi qui te parle. Quand je te dis que je ne suis arrivé à Paris que pour te venir en aide, une nuit dans la rue, un jour dans un palais ! J'ai contribué à te tirer des griffes d'une poignée de coquins, je me charge de te pousser entre celles d'une jolie femme.

— Comment t'y prendras-tu ?

— C'est fort simple. Il y a un brin de parenté entre ma famille et celle du comte de Soissons, mari de la belle Olympe : quelque chose comme une alliance entre cousins. Je n'ai pas abusé de cette parenté, je la mets à ta disposition.

— Acceptez, dit Coligny. Elle est femme, et l'a bien prouvé !... Qui sait !...

— Bon ! s'écria Saint-Ellix, je cours chez ma cousine à la mode de Bretagne, et j'emporte la présentation d'assaut.

— Ne croyez point que ce soit aussi aisé... Entrer chez qui a été, qui est ou qui sera favorite, c'est pis que chez une reine. Ses antichambres sont encombrées.

— Je l'emporterai, vous dis-je, mais à une condition, c'est que mon ami Hugues et votre serviteur seront de la partie. Nous voulons tâter de la Hongrie tous deux, et je prétends m'y couvrir de lauriers aux dépens des Turcs et leur enlever une demi-douzaine de sultanes dont je ferai présent à une princesse qui n'a pas de rivale au monde pour la beauté !

— Rassurez-vous !... s'il me faut aller jusqu'en Bulgarie pour exterminer les mécréants, je vous y conduirai.

Deux jours après cet entretien, Hugues, étant de service à Fontainebleau, vit passer dans une galerie qui menait aux appartements de la comtesse de Soissons

un sourire, un regard, un visage, une taille qui trottaient d'un air si leste et si pimpant qu'il ne put s'empêcher de regarder ce tourbillon de soie emporté sur deux petits pieds fringants. La femme à qui appartenaient cette taille, ce visage, ce regard, ce sourire, et dont les ajustements piqués de nœuds et de rubans frétilaient dans sa course, se retourna instinctivement.

Soudain elle poussa un cri d'oiseau et courut vers le Gascon.

Un même cri lui répondit et porta Montestruc vers elle.

— Mais, Dieu me pardonne, c'est Brisquette ! s'écria-t-il.

— Mais c'est bien lui, c'est Hugues ! s'écria Brisquette en même temps.

Et l'enveloppant d'un regard qui brillait comme du diamant :

— Mon cher Hugues dans ce bel uniforme !... reprit-elle. Quelle surprise !

— Ma jolie Brisquette dans ces beaux atours ! répliqua-t-il. Quelle aventure !

Des courtisans parurent.

— L'endroit n'est pas propice pour causer, dit-elle, trop d'yeux et trop d'oreilles ; mais dans une heure descendez, vous me trouverez dans la cour des Princes ; ne vous y arrêtez pas, mais suivez-moi sans avoir l'air de me connaître ; nous gagnerons les jardins, et je sais un bosquet du côté de la Treille du roi, où nous aurons toute liberté de nous expliquer.

Et soudain, comme une alouette qui s'envole, elle disparut après lui avoir envoyé un baiser du bout des doigts.

Hugues attendit avec une extrême impatience le moment que Brisquette lui avait indiqué ; il descendit même dans la cour des Princes un peu avant que l'heure où il devait la revoir eût sonné. Elle n'y était pas encore arrivée. Hugues se mit à se promener de long en

large, cherchant les coins sombres et feignant d'étudier l'architecture pour ne pas éveiller l'attention. La crainte que Brisquette eût oublié sa promesse ne le troubla pas une seconde.

— Si elle tarde à paraître, c'est qu'elle est retenue, se disait-il ; mais par quoi ? ou par qui ?

C'était là justement ce qu'il voulait savoir. Par quelle aventure la fille de l'armurier d'Auch se trouvait-elle dans le palais de Fontainebleau et non pas comme une étrangère qu'on y rencontre par hasard et qui passe, mais comme une personne qui s'y trouve chez elle et y demeure ? Mais tout n'était-il pas dans le domaine du vraisemblable et du possible, surtout l'extravagant, avec une personne de cette humeur fantasque ?

Hugues en était là de ses réflexions lorsqu'un bruissement de soie frôlant les degrés d'un escalier qui aboutissait dans la cour lui fit tourner la tête. Il avait devant lui Brisquette, un peu essoufflée par l'ardeur de sa course. Elle avait ce même air riant qu'il lui avait vu tout à l'heure dans la galerie. Elle lui fit un signe des yeux et s'enfonça dans un passage obscur d'où lestement elle gagna les jardins ; arrivée aux environs de la Treille du roi, Brisquette passa vivement son bras sous le sien et l'entraîna dans l'asile discret d'un bosquet où l'on pouvait causer sans courir beaucoup le risque d'être dérangé.

— Vous avez mille questions à me faire, n'est-ce pas ? lui dit-elle, et moi mille à vous adresser... Elles m'arrivent en foule aux lèvres et je ne sais par laquelle commencer. Depuis quand à la cour ?... Comment y êtes-vous entré ?... Pourquoi ?... Qu'espérez-vous ?... Êtes-vous content ?... Cela vous fait-il plaisir de m'avoir retrouvée ? J'ai bien souvent pensé à vous, allez !... Embrassez-moi.

Et sans attendre son baiser Brisquette lui sauta au cou.

— On est bien là..., ajouta-t-elle en restant appuyée

sur son cœur un instant. Ah ! je vous ai bien aimé, mon cher Hugues, quand nous étions là-bas !

— Et maintenant ?

— Maintenant ? fit-elle en relevant la tête avec un joli mouvement d'oiseau, ayez seulement besoin de moi, et vous verrez si je n'ai pas toujours pour vous le cœur que j'avais rue des Saules !...

Elle sourit et, sans s'éloigner beaucoup, de nouveau :

— Je babille et c'est ce qui fait que vous ne me répondez pas, reprit-elle. Dites-moi tout.

Hugues la mit au courant de sa situation, tout en gardant un silence prudent sur certains détails qu'il ne lui semblait pas utile de révéler. Il glissa sur les causes du danger qu'il avait couru proche l'église Saint-Jacques, mais s'arrêta complaisamment sur sa rencontre avec M. de Saint-Ellix, le secours qu'il avait obtenu de M. de Coligny, sa présentation au roi et le beau dénouement qui en avait été la conséquence. Montestruc avait fait son récit d'un air si délibéré et d'un accent si vif, que Brisquette lui en fit compliment.

— Alors, poursuivit-elle, vous êtes parfaitement heureux ?

— Heureux ! L'est-on jamais complètement ?

— Il y a donc quelque chose encore que vous désirez ?

— Eh ! mon Dieu oui, et mon bonheur n'aura plus rien à prétendre quand j'aurai obtenu de M^{me} la comtesse de Soissons ce que j'ai à lui demander...

— Vous avez véritablement quelque chose à demander à M^{me} la surintendante de la maison de la reine... vous ?...

— Oh ! une bagatelle... le commandement de l'armée qu'on va expédier en Hongrie pour un de mes amis que je me suis mis en tête de servir.

— Rien que cela !... Ah ! vous êtes toujours bien de votre pays ! Et par quel moyen vous flattez-vous d'arriver jusqu'à elle ?

— Une personne que vous connaissez et qui est aussi

de l'Armagnac, M. de Saint-Ellix, s'est chargé de m'ouvrir sa porte.

Brisquette parut réfléchir une seconde, et des doigts caressant son joli menton :

— Vous plaît-il que je m'occupe de cette affaire-là, dites ?

— Vous ?

— Oui, moi. Il y a beaucoup de circonstances où une femme vaut un marquis.

— Au fait, comment êtes-vous ici ? en quelle qualité ? qu'y faites-vous ?

Un flot de questions jaillit des lèvres de Montestruc. Brisquette arrêta ce débordement de paroles en posant sa main sur les lèvres du lieutenant.

— Ah ! la curiosité vous monte vite au cerveau, reprit-elle en riant ; vous saurez tout cela plus tard... La seule chose importante en ce moment, la seule qui doive nous occuper, c'est votre entrevue avec M^{me} de Soissons... cette entrevue dont vous attendez merveille... Si je m'en mêle, j'ai quelque idée qu'elle vous sera promptement accordée... et dans de meilleures conditions que par M. de Saint-Ellix... Voulez-vous ?

L'air d'assurance de Brisquette frappa Hugues.

— Faites ! dit-il, et comment saurai-je que vous avez réussi ?

— Soyez ici demain, à la même heure.

— Comment, demain déjà ?

— Pourquoi vous faire attendre ?

— Vous avez donc la baguette magique d'une fée ?

— Presque.

Brisquette le quitta sur ce dernier mot, et Hugues se garda bien de parler à M. de Coligny de ce qui s'était passé entre lui et une jolie fille d'Auch rencontrée dans une galerie de Fontainebleau. Il avait une confiance extrême dans le savoir-faire de Brisquette, et il craignait qu'on ne se moquât de cette confiance dont il n'aurait pas pu donner l'explication.

Un peu avant l'heure où il avait l'espoir de rencontrer Brisquette dans le bosquet voisin de la Treille du roi, comme la veille, l'impatience le fit descendre dans les jardins. Bientôt il la vit accourir de loin, se glissant le long des charmilles, et dès qu'elle fut auprès de lui, se haussant sur la pointe des pieds pour lui parler à l'oreille :

— C'est fait ! dit-elle.

— Comment ! du premier coup ! Mais cela tient du prodige !

— Est-ce que cela vous étonne ? C'est toujours ainsi que les choses se passent quand je m'en mêle. Mais d'abord, avant de vous mettre au courant des petits moyens que j'ai employés pour arriver à mon but, une prière... Ça me gêne de te dire *vous*, mon cher Hugues, voulez-vous me permettre de vous dire *tu* ?

— Dis.

— Voilà ce qui s'appelle répondre ! Eh bien ! mon ami, M. de Saint-Ellix t'avait mal présenté, ce qui était absolument comme s'il ne t'avait pas présenté du tout.

— Qu'avait-il dit ?

— Il avait juré à la comtesse qu'elle t'avait ébloui par sa rare beauté, et que tu étais en passe de rendre l'âme si elle ne t'accordait la faveur de l'admirer de plus près !

— Pas si bête !

— Stupide, mon pauvre Hugues, stupide ! Elle est blasée sur l'éblouissement, la comtesse. Ne sait-elle pas qu'elle est un astre et que les rayons de ses yeux incendient les pauvres mortels ? Tous les poètes de cour lui en ont fait le serment en rimes superbes, et mille solliciteurs le lui ont prouvé. Sais-tu ce qu'elle me disait ce matin ?

— A toi ?

— A moi.

— Voilà qui est plaisant !

— Écoute d'abord, tu t'étonneras après ! « Ah ! ma

chère, me disait-elle, quel ennui et quelle fatigue ! Un cousin qui m'est tombé de l'Armagnac veut à toute force me présenter un provincial de ses amis... Que faire ? »

— Et tu as répondu ?

— Il faut l'éconduire, madame, et sur-le-champ... Un provincial ! nous n'en avons déjà que trop !

— Hein ?

— Et d'un air indifférent j'ai ajouté :

« — Comment s'appelle-t-il ce provincial dont on veut vous assommer, madame ?

« — M. de Montestruc, je crois, a-t-elle répondu.

« — Ah ! madame, me suis-je écriée en joignant les mains, que le ciel vous préserve de le recevoir jamais ! Un homme de la pire espèce, un amoureux dont la vie se passe à soupirer et à faire des sonnets pour sa belle !

« — Bah ! a-t-elle fait !

« Et moi insistant toujours :

« — Un chevalier de la Table ronde, madame, un héros de fidélité.

« — Que me dis-tu là, Brisquette ? s'est-elle écriée.

« — La vérité, madame, la pure vérité ; des princesses, des impératrices l'assailleraient de leurs plus doux sourires qu'il y répondrait par des impertinences. Je ne sais même pas s'il s'en apercevrait.

« — Un Tristan, alors, un Tancrède ?

« — A peu près. Ah ! ce n'est pas lui qui jamais tromperait celle qu'il aime !... Il croirait commettre une trahison s'il adressait seulement un pauvre compliment à une autre femme !...

« — Et sait-on le nom de la femme qu'il aime ?... m'a-t-elle demandé avec une nuance de dépit.

« — On le soupçonne à peine... un grand mystère !... Des duchesses, M^{me} de Créqui, M^{me} de Saint-Albans, M^{me} de La Ferté, M^{me} de Lesdiguières, M^{me} de Chaulnes, M^{me} de Soubise... que sais-je moi ? les plus jolies ont essayé de l'enlever à sa divinité... Coquetteries perdues, elles en ont été pour leurs œillades...

— Tu as de drôles d'inventions, Brisquette ! dit Hugues.

— Attends ! et tu vas voir qu'elles ne sont pas si bêtes !... Cette tirade achevée, et j'y ai mis un entrain, un feu, il fallait m'entendre ! M^{me} de Soissons s'est penchée sur son miroir :

« — Tu me donnes envie de le connaître, cet enfant de la province ; un homme véritablement épris et fidèle à celle qu'il aime... c'est si rare !... je recevrai cet original...

« C'était bien sur quoi je comptais, mon cher Hugues ; est-ce que jamais une femme a résisté à un accès de curiosité où son amour-propre est intéressé ?

— Et quand penses-tu que la belle comtesse m'accorde une audience ? demanda le Gascon, qui ne pouvait s'empêcher de rire.

— Oh ! ça ne peut pas tarder ; demain, ce soir peut-être.

— Bah ! tu crois...

— Elle a mordu à l'hameçon, te dis-je ! Que je perde mon nom de Brisquette si elle n'est pas impatiente d'essayer le pouvoir de ses charmes sur ton inviolabilité...

Elle avança son joli visage à deux pouces de celui de Montestruc.

— Avoue, reprit-elle, que pour une personne qui n'en fait pas son métier, je n'ai pas mal conduit tes affaires.

— Je le reconnais.

— Mais, à présent, ne va pas me démentir, au moins. Applique-toi surtout à bien jouer ton rôle d'amoureux.

— Ça me sera d'autant plus facile, répliqua Hugues avec un grand soupir, que rien ne pourra me faire oublier celle dont l'image remplit mon cœur.

— Tu dis ?

— Je dis que je n'aurai qu'à parler naturellement, sans contrainte, pour être dans la vérité de mon em-

ploi... Va ! ta recommandation me met fort à mon aise !

— Toi, amoureux... véritablement ?

— Hélas ! oui.

— Ah ! traître. Et tu ne le disais pas !

— Mais, à la manière dont tu en parlais, je croyais que tu le savais.

— Et pour qui, s'il vous plaît, cette belle flamme ?

— Pour M^{lle} de Montluçon.

— La filleule du roi ! Peste, monsieur de Montestruc, vos regards montent haut !

— J'ai suivi tes conseils, Brisquette.

— Au fait, c'est vrai, reprit-elle en riant, pardonne-moi le moment de dépit que j'ai eu en voyant que ce n'était plus moi ! Mais à présent que M^{me} la surintendante est dans la disposition d'esprit où je la voulais mettre, pas de faiblesse au moins, et résiste ferme.

— A quoi ?

Brisquette partit d'un grand éclat de rire :

— Comment ! si jeune encore, même à la cour !... Mais, mon petit ami, tu es le fruit défendu pour Olympe !... comprends-tu ? Qu'es-tu en ce moment, sinon une pomme à deux pattes et sans plumes. Si tu n'y prends garde... tu seras croqué tout vif.

— Tu me fais trembler... et c'est pour cela que d'un pied leste tu t'es chargée de me conduire en paradis ?

— Marche à présent et que le diable te guide !

Brisquette allait se retirer ; Hugues la retint.

— Tu as oublié de me dire ce que tu fais ici et ce que tu es auprès de M^{me} la comtesse de Soissons ? reprit-il.

Brisquette se leva, et d'un air mutin :

— Je suis attachée à sa personne... Tu as l'honneur de voir devant toi sa première soubrette... sa soubrette de confiance...

Et faisant une révérence :

— Pour vous servir, monsieur le comte.

Et cela dit, elle prit sa course comme une alouette qui trotte dans un pré.

Les choses s'arrangèrent comme Brisquette l'avait annoncé.

Un billet qu'elle fit tenir à Hugues l'avertit qu'il serait reçu le soir même au jeu de la reine où il aurait l'honneur de saluer M^{me} la surintendante. M. de Saint-Ellix n'avait qu'à le nommer. Le reste irait de soi.

Montestruc ne manqua pas de se présenter au cercle de la reine à l'heure convenue. Après qu'il eut salué Sa Royale Majesté en observant toutes les lois de l'étiquette qui étaient en usage à la cour, il fut conduit auprès de M^{me} la surintendante par le marquis de Saint-Ellix.

— Monsieur le comte de Chargepaul, qui a sollicité l'honneur de vous offrir ses hommages, dit-il.

M^{me} de Soissons leva les yeux tandis que le nouveau venu s'inclinait. Un air de surprise se répandit sur son visage. Un instant elle resta interdite, mais se remettant avec la rapidité de l'éclair :

— Soyez le bienvenu à la cour, monsieur, dit-elle, je ne doute pas que vous n'y trouviez un accueil digne de votre mérite...

— Je l'ai déjà trouvé, madame, puisque M^{me} la comtesse de Soissons a bien voulu me permettre de la saluer.

— C'est bien lui !... pensa-t-elle. Ah ! l'impertinent de l'autre soir ne perd rien aux lumières !... Un grand air, de belles façons, et un joli visage !

Cela dit, Olympe ne parut pas tout d'abord l'entourer d'une grande attention ; mais Hugues ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle glissait assez fréquemment un coup d'œil de son côté.

Bientôt ce coup d'œil fut suivi d'un sourire engageant.

— Tenons-nous bien ! se dit-il en se souvenant à propos des conseils de Brisquette, et n'allons pas nous aviser de faire naufrage au port... M^{me} de Soissons a une physionomie qui pétille de malice et d'esprit.

Bien enraciné dans sa résolution, Hugues joua l'indifférence, rôdant çà et là et se cachant dans les coins sombres comme un homme qu'une pensée unique absorbe. Deux ou trois fois Olympe appliqua sur les bras de son fauteuil des petits coups d'éventail qui témoignaient de son impatience et qu'il n'eut garde de remarquer.

Soudain M^{lle} de Montluçon parut. En un instant tout fut oublié ; Hugues s'approcha d'elle avec une vivacité qui ne pouvait échapper à M^{me} de Soissons. Orphise à son côté, rien n'existait plus pour lui. Il ne fut distrait de son attention et de ses galanteries que par l'arrivée de la princesse Mamiani, vers laquelle il se dirigea. Elle lui indiqua un siège vide auprès d'elle.

— C'est donc chez la reine que je dois vous complimenter du changement qui s'est opéré dans votre fortune ? dit-elle. L'autre jour fugitif et la mort suspendue sur votre tête, et maintenant vous appartenez au roi et vous comptez parmi les courtisans. Quels échelons vous reste-t-il encore à gravir ?

Hugues balbutia quelques mots d'excuses. Mille soins l'avaient pris. Elle l'interrompit :

— Ne vous excusez pas, ajouta-t-elle ; en nous séparant, un matin où vous alliez chercher un appui chez M. de Coligny, je vous ai dit un mot dont vous n'avez pas suffisamment compris la vérité : « Vous m'avez aimée un jour, je vous suis acquise pour toujours. » Votre ingratitude même ne saurait me changer, moins encore la distance, l'éloignement, la séparation. Ce que je deviendrai, je l'ignore, mais telle je suis, telle je resterai.

Elle vit accourir M. de Saint-Ellix qui venait d'être informé de sa présence, mais avant qu'il pût l'entendre :

— Pourquoi vous en voudrais-je d'ailleurs ? reprit-elle avec un accent douloureux. Voici votre ami, M. de Saint-Ellix, qui a pour moi le cœur que j'ai pour vous. En quoi cela me touche-t-il ?... Vous le vengez.

Cependant M^{me} de Soissons venait de suivre la reine qui se retirait et passa de bonne heure dans ses appartements particuliers. Bientôt elle renvoya ses femmes et restant seule avec Brisquette :

— Votre M. de Montestruc est un impertinent, fit-elle vivement.

— Madame se sert d'un pronom possessif qui m'honore infiniment, mais je lui ferai remarquer que M. le comte de Chargepaul n'est pas à moi...

— Oh ! je sais qui tient son cœur à présent !...

— Vraiment ?

— Il n'a pas même pris la peine de dissimuler !... Elle était là, son héroïne, sa divinité !... M^{lle} de Montluçon, enfin !... Ah ! tu ne m'avais point trompée... il l'adore !

— Oui, de la folie !

— Le plus plaisant, c'est que tandis qu'il n'avait d'yeux que pour elle, une autre femme, une Italienne, la princesse Mamiani, faisait assez voir qu'elle se consumait d'amour pour lui !

— Mais c'est une épidémie ! Et vous êtes sûre ?...

— Ce n'est pas moi qu'on abuse... Il m'a suffi de les regarder tous trois un instant pour tout deviner !... D'ailleurs, que m'importe ! C'est un malappris de ne pas s'apercevoir même que j'existe...

— Vous ! qui avez vu le roi à vos pieds, et qui pourriez y voir Jupiter, si l'Olympe existait encore !... Punissez-le par vos dédains, madame.

— C'est ce que je ne manquerai pas de faire ; mais je veux d'abord savoir s'il a l'esprit muet comme il a les yeux aveugles !... Ah ! s'il s'avisait alors de remarquer que je vau sa Dulcinée, comme je le punirais !

— Sans pitié !... Et que vous auriez raison !

— N'est-ce pas ?... Tu me conseilles donc de le recevoir encore ?

— Certes ! si cela peut servir à votre agrément et à son châtement.

— Ce sont deux plaisirs que je saurai mener de front.

— J'ai peur seulement qu'à la dernière heure votre bon cœur ne s'attendrisse.

— Sois sans inquiétude... Fût-il repentant et fou d'amour à mes genoux...

— Il y sera, madame !

— Je le traiterai comme il le mérite... et serai sans pitié.

— Et je ne le plaindrai pas d'être égratigné par les jolis ongles que voilà, dit Brisquette en baisant les jolis doigts de sa maîtresse. Si même vous le mordiez à belles dents, que d'autres envieraient son sort !

— Je ne dis pas non... Charge-toi seulement de lui faire dire que je l'attends demain à mon petit lever.

Et comme Brisquette se retirait, se ravisant :

— Et moi qui oubliais Maurice de Savoie, comte de Soissons, notre mari, reprit-elle. Pauvre Maurice !

Elle étouffa un éclat de rire et disparut.

XXIII

CE QUE FEMME VEUT

LA cour cependant avait quitté Fontainebleau pour rentrer à Paris, où le roi trouvait plus facilement l'occasion d'entretenir l'homme d'État qui avait toute sa confiance, M. Le Tellier, et son fils, M. de Louvois, déjà tout-puissant au ministère de la guerre, des grands projets que son ambition éveillée concevait.

La surintendante de la maison de la reine avait naturellement suivi son auguste maîtresse au Louvre, et naturellement aussi tout ce que la cour comptait de gentilshommes jeunes et vieux avait marché sur les pas de Leurs Majestés. Ils devaient trouver dans la capitale les mêmes intrigues dont l'amour, la vanité, l'ambition avaient noué les fils à Fontainebleau.

M. de Montestruc, bien stylé par Brisquette, parut le lendemain de son retour au petit lever d'Olympe, et le soir encore on le revit au jeu de la reine. Ainsi que le farouche Hippolyte de la tragédie, il semblait s'adoucir pour l'astucieuse et hautaine Aricie qui partageait, disait-on, avec M^{lle} de La Vallière la faveur du roi et tenait une partie de la cour inclinée sous son influence et la crainte qu'elle inspirait ; mais, en diplomate prudent à qui le soin d'une négociation difficile a été confié, il ne se laissait pénétrer par les séductions de son esprit et les grâces de son manège que lentement, par gradations habiles et successives, non pas comme une cire malléable qui fond aux premières atteintes du feu, mais comme un dur métal dont la surface d'abord est échauffée. Olympe, qui pouvait calculer ses progrès, prenait goût au badinage et se livrait aussi. Cela la changeait d'avoir une conquête à faire et de trouver devant elle un cœur qui ne capitulait pas à la première sommation. Cette résistance lui rendait la saveur de l'émotion. C'était comme un condiment qui réveillait la sensibilité assoupie de ses sens et la curiosité émoussée de son esprit.

On devine que dans ces rencontres presque quotidiennes l'occasion s'était présentée maintes fois de parler de M. de Coligny et du commandement qu'il ambitionnait. Hugues l'avait saisie avec empressement. L'affaire de l'expédition de Hongrie tournait toutes les têtes. C'était quelque chose qui rappelait les croisades d'autrefois ; on avait, comme au temps de Saladin, les infidèles à combattre, et cette guerre en pays lointain empruntait à la distance, à l'inconnu, un charme chevaleresque qui faisait que tout le monde voulait en être. Point de gentilhomme qui ne brûlât du désir de mettre son épée au service de la chrétienté. On savait que le roi, entraîné par les prières de l'empereur Léopold, dont l'orgueil humilié s'était décidé à envoyer le comte Strozzi à la cour de France, venait de donner

ordre à M. Le Tellier de rassembler une armée sous les murs de Metz, pour de là être dirigée sur Vienne menacée par les multitudes sauvages que le sabre du grand vizir Kiuperli poussait à l'assaut de l'Allemagne.

Le comte Strozzi en pressait le rassemblement. Mais on ne savait point encore qui serait mis à la tête de cette expédition, pour laquelle les noms de Turenne et du margrave de Bade avaient été prononcés des premiers et bientôt écartés. La cour, foyer de toutes les intrigues, était partagée en deux camps. Les uns tenaient pour M. le duc de La Feuillade, les autres pour le comte de Coligny. Leurs chances paraissaient à peu près égales et l'on discutait sans trêve ni repos.

Un soir, au cercle de M^{me} de Soissons, Hugues éclata.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà une de ces rares circonstances où l'on regrette de tenir une épée au lieu de manier un éventail, et de porter le nom de Hugues de Montestruc au lieu de s'appeler Louise de La Vallière !

— Et pourquoi ? demanda vivement Olympe, sur laquelle ce nom produisait l'effet d'une secousse électrique.

— Parce que jamais occasion meilleure ne se présentait de faire une chose utile et bonne, grande et glorieuse, et d'attacher son nom à une entreprise qui rehaussera l'éclat de la couronne de France ! Une expédition se prépare, hardie et périlleuse... Pour commander l'armée qui va au secours d'un empire chancelant il faut un homme de guerre, un général qui ait fait ses preuves, et qui va-t-on choisir ? M. le duc de La Feuillade !... Et voilà le sort des batailles remis aux mains d'un homme qui ne saurait peut-être pas faire manœuvrer un escadron !... Et pourquoi le choisit-on ? Parce qu'une femme le protège... M^{lle} de La Vallière soupire ; elle pleure, elle prie et cela suffit pour que le drapeau de la France soit porté par un chef incapable, alors qu'il y a là un capitaine rompu aux choses du métier, endurci dans

les plus durs travaux, que l'estime de tous entoure, qui a combattu sous Turenne, qui forcerait la victoire à le suivre !... Ah ! si j'étais femme !

— Que feriez-vous, monsieur, si vous étiez du sexe dont je suis ?

— Je voudrais faire triompher le bon droit et me servir de ma beauté, de ma jeunesse, de mon esprit, pour que la fortune de la France prît un essor plus vif... Je voudrais qu'on pût dire un jour : « Cet empire sauvé, ces villes délivrées, ces batailles gagnées, ces barbares vaincus, c'est à mon influence qu'il en faut rendre hommage, parce que moi seule j'ai armé le bras qui a porté ces grands coups ! La victoire qui fait resplendir l'aurore d'un nouveau règne, c'est à M. de Coligny qu'on la doit ! Mais le choix de M. de Coligny, c'est moi qui l'ai décidé ! »

Quelque chose remua dans l'âme de M^{me} la comtesse de Soissons qui la surprit elle-même. C'était comme si un courant d'air chaud eût tout à coup traversé sa poitrine. Elle regarda Montestruc, dont le visage lui apparaissait tout enflammé d'une ardeur martiale.

— Ainsi, dit-elle avec une nuance de dépit, vous pensez, monsieur, qu'aucune autre femme à la cour n'aura assez d'influence pour opérer ce miracle ? Vous pensez que seule M^{lle} de La Vallière...

— J'en sais qui le pourraient. N'ont-elles pas tous les charmes, tous les dons pour tout obtenir ? Elles n'auraient qu'à vouloir... une surtout ! Mais non ! pas une femme ne comprend cela ; pas une n'osera combattre la favorite ! et M. de La Feuillade sera nommé.

— Qui sait !... murmura Olympe.

— Ah ! si c'était vrai ! s'écria Hugues en arrêtant sur elle des yeux de feu.

Émue encore le lendemain, et tout étonnée de cette émotion, la comtesse prit prétexte d'un peu de fatigue pour écarter les importuns et retenir auprès d'elle l'ami de M. de Coligny :

— Je n'ai fait que rêver assauts, prises d'armes et combats, grâce à vous, dit-elle ; mais si vous mettez une telle ardeur, une telle flamme à parler des choses de la guerre, que serait-ce donc si vous parliez des choses de l'amour ?

— Celle qui me fournirait l'occasion de verser mon sang pour la gloire de Sa Majesté dans une entreprise glorieuse le saurait bientôt.

— Quoi ! vous consentiriez à la quitter ?

— Oui, pour me rendre plus digne d'elle.

— Mais M^{lle} de Montluçon y consentirait-elle donc aussi ?

— Qui vous parle de M^{lle} de Montluçon, madame ? Ce n'est point d'elle, je crois, que dépend cette expédition.

Olympe sourit.

— Vous qui ne vous laissez pas de demander pour M. de Coligny, reprit-elle, vous ne demandez jamais rien pour vous. Pourquoi ?

— Et qu'aurais-je à demander quand je suis seul auprès de la surintendante de la maison de la reine dont tant de courtisans se disputent les regards et les instants, quand celle qui fut Olympe de Mancini, la plus charmante des charmantes nièces du grand cardinal, daigne me recevoir et m'écouter, lorsque enfin cette reine de beauté, M^{me} la comtesse de Soissons, me permet d'arrêter mes lèvres sur la main de la plus séduisante femme du royaume !

La comtesse ne retira pas sa main, et le regardant avec des yeux tendres et coquets :

— Vous tenez donc beaucoup à ce que M. de Coligny soit appelé au commandement de cette armée que le roi envoie au secours de l'empereur d'Allemagne, son cousin ? reprit-elle.

— C'est la chose à laquelle je tiendrais le plus si, celle-ci obtenue, il n'en était une autre à laquelle je tiens encore davantage.

— Laquelle ?

— Votre courroux ne me punira pas si je vous en fais l'aveu ?

— Je vous le demande.

— Eh bien ! madame, cette chose à laquelle je tiens par-dessus tout, c'est l'occasion désirée de me jeter aux pieds de la personne qui m'aura ainsi permis d'acquitter la dette de la reconnaissance.

— Vous avez de telles raisons à faire valoir en faveur de M. de Coligny, que je commence à trouver son ambition légitime... Je me décide à parler au roi.

— Quand le ferez-vous, madame ?

— Mais ce soir, peut-être.

— Alors, partie gagnée, dit Hugues en se laissant glisser à ses genoux.

Olympe le releva lentement et lui fit signe de s'éloigner.

— Ce n'est pas la colère qui me fait vous renvoyer, reprit-elle, mais vous m'avez troublée avec vos histoires de reconnaissance et de guerre, d'amour et de gloire... J'ai besoin d'être seule, de penser, de me consulter. Je vous reverrai prochainement... J'espère alors que vous vous montrerez digne de l'intérêt que je vous porte.

Hugues s'inclina et disparut ; mais le soir, Olympe causant avec Brisquette :

— Il a de l'esprit, M. de Montestruc..., dit-elle. Il ira loin.

— Je le crois, répliqua la soubrette, si quelque bon ange lui vient en aide.

— Un bon ange ou une bonne fée...

— C'est ce que je voulais dire.

Ce même jour, vers minuit, au moment où Hugues, qui venait de quitter le service du Louvre, rentrait à l'hôtel de Coligny, Coquelicot s'approcha de lui vivement, et soupirant comme un homme las de guetter son arrivée :

— Ah ! monsieur, fit-il, il y a là quelqu'un qui vous attend !

— Qui, quelqu'un ?

— Le cousin, non, la cousine du diable... regardez !

Montestruc tourna les yeux du côté que lui indiquait le geste de Coquelicot et aperçut, debout sur le perron de la cour, la silhouette noire d'une femme enveloppée d'un manteau de soie à larges plis et portant sur la tête un capuchon qui ne permettait pas de distinguer ses traits. Il fit un pas vers elle.

Elle en fit deux vers lui, et appuyant une main légère sur son épaule :

— Veux-tu me suivre ? dit-elle.

— Où veux-tu que j'aille ?

— Si je pouvais te le dire, tu le saurais déjà.

Coquelicot, qui tirait son maître par la manche de son habit, se pencha à son oreille :

— Monsieur, souffla-t-il, rappelez-vous le petit laquais qui a failli faire, il n'y a pas bien longtemps encore, d'honnêtes gens qui se portaient bien, de pauvres morts criblés de coups.

— Les mêmes choses n'arrivent pas deux fois de suite, répliqua Hugues.

— Le même jour, c'est possible, murmura Coquelicot, mais à quelques semaines d'intervalle, cela se voit !

— Si tu as peur, reste, reprit le domino ; si tu es amoureux, viens.

— Marche, dit Hugues qui depuis une minute observait attentivement son interlocutrice.

La femme au capuchon noir se dirigea vers la porte de l'hôtel et, quand elle l'eut franchie, s'empara vivement de la main de son compagnon. Elle tourna l'angle de la rue, s'approcha d'une voiture auprès de laquelle veillait un laquais, fit un signe, le marchepied s'abattit, et d'un bond, sautant dans l'intérieur, elle invita Hugues à prendre place à côté d'elle.

— Vite à présent ! cria-t-elle.

Le cocher fouetta ses chevaux, et la voiture disparut aux yeux effarés de Coquelicot qui s'était jeté à la poursuite de son maître.

— Il n'en mourra peut-être pas, murmura l'honnête serviteur, mais moi, bien sûr, je finirai par en mourir.

Tandis qu'il se promettait de passer une nuit blanche, assombrie par les plus vilains rêves, la voiture qui emportait Montestruc filait à toute vitesse dans le dédale des rues de Paris. Des pensées moins lugubres semblaient occuper le Gascon. Tout à coup roulant son bras autour de la taille souple de son guide mystérieux :

— Décidément, où me conduis-tu, Brisquette, ma mignonne ? dit-il gaiement.

— Ah ! tu m'as reconnue ?

— Me serais-je laissé enlever sans cela !

Tout en parlant il écartait le capuchon qui couvrait la tête de l'espiègle fille et faisait sonner deux baisers sur ses joues.

— Il ne s'agit pas de moi aujourd'hui, dit-elle en lui rendant baiser pour baiser. C'est même un vol que vous faites à une grande dame qui vous en voudrait un peu et m'en voudrait beaucoup si elle le savait.

— Ah ! est-ce que par hasard M^{me} de Soissons...

— Je ne sais rien, sinon que ma maîtresse a une communication importante à vous faire... et qu'elle ne veut faire qu'à vous... Elle suppose que cette confidence achevée elle aura des droits éternels à votre reconnaissance... Il me semble même qu'en me parlant elle a appuyé sur ce dernier mot.

— Ma reconnaissance lui est acquise, Brisquette... Mais, je t'en prie, donne-moi un conseil en courant... Une personne pour qui le roi a eu des attentions particulières, ce qui l'entoure d'un reflet de majesté... c'est quelque chose d'extraordinaire... Toi qui la connais... que dois-je faire et comment lui parler quand je me trouverai tout à l'heure dans l'intimité délicate d'un tête-à-tête ?

— Agis et parle comme si c'était moi... Au fond de toutes les femmes, vois-tu, il y a une Brisquette.

La voiture venait de s'arrêter le long d'un grand mur qui formait l'un des côtés d'une rue déserte dont l'extrémité se perdait dans la solitude d'un faubourg. Brisquette sauta par terre et gratta d'une façon particulière contre les ais d'une porte étroite dont la couleur se confondait avec celle de la muraille et que voilait à demi un épais rideau de lierre. La porte s'ouvrit discrètement, et Brisquette se jeta, suivie de Montestruc, dans un jardin au bout duquel on distinguait vaguement dans l'ombre l'architecture d'une petite maison entourée de grands arbres. Brisquette s'avança sans hésiter sur le sable fin d'une petite allée dont elle semblait connaître de longue main toutes les sinuosités, tant elle y marchait d'un pas délibéré. Ils arrivèrent ainsi devant un pavillon de modeste apparence, qui paraissait inhabité. La façade en était silencieuse et sombre, et pas un rayon de lumière ne filtrait par les rainures des persiennes.

— Eh ! eh ! murmura Hugues, c'est ici le palais du mystère !

— Il serait mieux de dire que c'est le château de la Belle au bois dormant ; seulement, la Belle ne dort pas, répliqua Brisquette d'une voix étouffée.

Elle glissa une petite clef dans la serrure d'une porte qui tourna sans bruit sur ses gonds, et introduisit Hugues dans un vestibule dont les dalles étaient couvertes d'un tapis épais. Il y régnait une obscurité profonde auprès de laquelle l'ombre du jardin semblait claire. Hugues suivait docilement son guide, qui marchait à l'aise dans ces ténèbres comme si elle avait eu l'usage d'un cinquième sens. Brisquette souleva une draperie, monta lestement un escalier où le mouvement de ses pieds agiles ne réveillait aucun bruit, et s'arrêta devant une porte étroite qu'elle poussa.

Un mince rayon de lumière pareil à une flèche d'or

traversait la pièce noire dans laquelle Hugues venait de pénétrer.

— Va droit à ce rayon, lui souffla Brisquette à l'oreille, le bouton d'une porte se trouvera sous ta main. Ouvre, et bonne chance !

Elle disparut là-dessus, et Hugues poussa droit vers la porte que lui indiquait la flèche d'or. Un vague parfum l'enveloppait de ses émanations douces, et il se sentait baigné par une tiède chaleur. Il trouva le bouton que Brisquette lui avait indiqué, et, la porte ouverte, un flot de lumière l'éblouit.

Il venait d'entrer dans une pièce ronde où, parmi des tentures de soie, brillaient des girandoles dont les feux se réfléchissaient dans des glaces de Venise. Des flammes pétillaient dans une cheminée coquette sur laquelle une pendule d'un travail exquis, et couronnée d'un Amour qui portait un doigt à ses lèvres, sonnait discrètement les heures. Mille objets d'un luxe charmant se voyaient partout, faisant étinceler sur les consoles dorées l'argent, l'ivoire et l'or. Personne dans ce réduit tout imprégné de senteurs pénétrantes.

Étonné, et le cœur plein d'une ivresse indéfinissable, Hugues regardait autour de lui. Une porte qu'il était impossible de distinguer entre les plis du satin de Chine, glissa tout à coup parmi les draperies, et soudain M^{me} de Soissons parut devant ses yeux ravis.

Elle avait les bras à demi nus, les cheveux en boucles épars sur les épaules, le cou libre ; la galanterie de son ajustement rehaussait le piquant de sa beauté. C'était la divinité qui venait prendre possession de son temple.

— Me remercierez-vous si j'ai tenu parole ? dit-elle en levant vers Hugues ses yeux brillants.

— Je vous remercie déjà, madame, de vous être révélée à moi dans cette solitude enchantée, répliqua Montestruc, qui plia le genou devant elle.

— Eh bien ! reprit-elle en s'inclinant vers lui, le

choix du roi est fixé ; il s'arrête sur M. de Coligny... Vous avez la chose que vous désiriez le plus, avant une autre...

Olympe chancela comme si une émotion dont elle n'était pas maîtresse la laissait sans force.

M. de Montestruc s'était soulevé à demi et l'entourait de ses bras pour la soutenir.

— Que faire pour vous prouver ma reconnaissance ? s'écria-t-il.

— Aimez-moi seulement ! soupira-t-elle.

Son corps souple plia comme un jonc, tout disparut aux yeux de M. de Montestruc ; il ne vit plus que le sourire étincelant d'Olympe ; l'image de M^{lle} de Montluçon qu'il avait évoquée un instant s'évanouit, et, entre deux baisers, se souvenant de ce qu'elle lui avait dit un jour :

— *Per fas et nefas !* murmura-t-il.

Une lueur pâle qui rendait presque visibles les teintes roses des tentures de soie et qu'Olympe lui fit remarquer dans un sourire, indiqua à Montestruc que l'heure de la retraite était venue.

Il voulait cependant rendre paresseuses les minutes courtes qui l'en séparaient.

— Le soleil pourrait nous trahir, dit-elle, il pourrait nous perdre...

— Vous reverrai-je au moins ? reprit-il en se détachant avec peine des bras qui ne le retenaient plus.

— Si votre cœur le désire, il dépendra de vous que ce nœud de perles que j'avais ce soir et que je vois là par terre, à côté de cette mule, brille encore dans mes cheveux. Ramassez-le, je vous prie, puisque vous l'avez fait tomber, et rendez-le-moi. Ce sera entre nous le signe d'alliance. Regardez-le bien pour le reconnaître et souvenez-vous alors d'Olympe et du pavillon.

Avant que le jour eût paru, Brisquette, d'un pas léger, ramenait à travers le vestibule sombre et le jardin silencieux celui auquel la veille elle avait servi

de guide. Le sable fin des sentiers, complice de ces amours discrètes, criait à peine sous leurs pieds, tandis qu'il se dirigeait lentement vers la porte cachée dans le mur.

— Ah ! Brisquette ! chère Brisquette ! soupira Hugues.

— Oui ! oui ! vos lèvres disent mon nom, mais c'est le sien à elle, traître, que murmure votre cœur !

— Si je ne devais plus la revoir, je serais le plus malheureux des hommes !... Ce n'est pas une mortelle, Brisquette, c'est une enchanteresse...

— C'est une favorite, je le sais... et cela revient au même... Mais, reprit-elle avec un sourire malin, rassurez-vous, vous la reverrez.

— Tu me le promets ?...

— Je vous le jure...

— Tu es adorable, Brisquette !

— Oui... par ricochet.

— Tu ne me tutoies plus, Brisquette ?

— Chaque chose a son temps. Il y a en vous comme un reflet de la majesté royale, de cette majesté que vous savez et qui vous inquiétait... Mais cela reviendra, seigneur.

Ils touchaient à la porte secrète. La voiture attendait dans la rue, où l'on n'apercevait aucun passant. Brisquette s'arrêta sur le seuil du jardin, et saluant M. de Montestruc :

— M^{me} la surintendante souhaite que Votre Seigneurie lui rende ses respects, aujourd'hui, à son grand lever, dit-elle à demi-voix.

— Je me rendrai avec bonheur au désir de M^{me} la comtesse, répondit Hugues sur le même ton.

Et il s'élança dans la voiture qui partit au galop.

Une heure après, il forçait la porte de M. de Coligny, qu'il prenait au saut du lit, et s'inclinant avec les marques du plus profond respect :

— Permettez-moi, monsieur le comte, d'être le pre-

mier à féliciter le général en chef de l'armée que S. M. le roi de France envoie au secours de S. M. l'empereur d'Allemagne.

— Que me dis-tu là !... s'écria M. de Coligny. Comment le sais-tu ? qui te l'a dit ?

— Une personne qui doit le savoir avant tout le monde, puisque c'est elle quelquefois qui inspire la volonté qui commande.

— M^{lle} de La Vallière ?

— Eh ! non !

— M^{me} la comtesse de Soissons, alors ?

— Elle-même !

— Embrasse-moi, ami Hugues !... Ah ! tu payes au centuple le service que je t'ai rendu !

— Ainsi faisons-nous dans la famille des Montestruc, à laquelle le roi Henri en a donné l'exemple.

Il soupira et d'un air contrit :

— Seulement il m'en a coûté beaucoup pour arriver à ce beau résultat, reprit-il.

— Et quoi donc ?

— Une trahison, hélas !... J'ai dû choisir entre un ami que j'aime et une ingrate que j'adore... J'ai trompé celle-ci pour servir celui-là !

— Va ! dit Coligny qui sourit, si ta galanterie se fût adressée à une petite comédienne de l'hôtel de Bourgogne ou à quelque grisette tortillant ses jupes autour de la place Royale, on aurait pu te tenir rigueur... mais tu as visé haut, et le succès fait qu'on te pardonnera.

Il achevait à peine de parler que, s'asseyant devant une table, il tira à lui une feuille de papier, trempa une plume dans l'encre, et, d'une main ferme, écrivit tout d'un trait la lettre que voici :

« Madame,

« Un gentilhomme qui a eu l'honneur de vous être présenté jadis, vient d'être appelé au commandement

de l'armée que le roi envoie au secours de son frère l'empereur d'Allemagne, menacé dans ses États par l'invasion turque.

« Il fera en sorte que M. le comte de Chargepaul, votre fils, qu'il vous remercie de lui avoir envoyé, marche à côté de lui et partage les périls et la gloire de cette lointaine expédition.

« Comptez, madame, qu'il ne lui épargnera pas les occasions d'ajouter, par sa vaillance, un nouveau lustre au nom fameux qu'il tient de ses ancêtres. N'est-ce pas la manière la meilleure de lui prouver ma reconnaissance pour le dévouement qu'il m'a fait voir et mon estime pour le nom qu'il porte ?

« Où que j'aille, il ira. Il a appris de vous, madame, à être bon gentilhomme ; il apprendra de moi à être bon soldat. Le reste appartient à Dieu.

« Daignez me permettre de déposer à vos pieds l'hommage d'un inaltérable souvenir et d'un profond respect, et de vous supplier de mêler quelquefois aux prières que vous adressez au ciel pour votre fils le nom de

« JEAN DE COLIGNY. »

Il se tourna vers Hugues, les yeux humides :

— Je viens d'écrire à votre mère vénérée ; lisez, dit-il.

— Ainsi vous l'avez connue, dit Hugues, qui venait de porter à ses lèvres l'endroit du papier où se lisait le nom de M^{me} de Montestruc.

— Oui, et j'ai toujours regretté que la fortune n'ait pas permis qu'elle s'appelât Louise de Coligny.

Il ouvrit ses bras à Hugues qui s'y jeta et il le retint longtemps serré contre son cœur. Puis, tout à coup, rendant à son mâle visage bouleversé par une émotion profonde son expression de virile fermeté, il appela, et ayant fermé le pli de son scel :

— Que quelqu'un monte à cheval et porte ceci à M^{me} la comtesse de Chargepaul en son château de la

Testère, entre Lectoure et Auch, dans l'Armagnac...
Allez !

Le laquais s'éloigna ; redevenu maître de lui-même, M. de Coligny passa le baudrier de son épée et d'une voix haute :

— Maintenant que M^{me} de Montestruc est prévenue de l'entreprise où nous allons nous jeter tête baissée, ne pensons plus, toi et moi, qu'à faire notre devoir... Et si nous y devons mourir, que ce soit l'épée nue à la main, la face à l'ennemi, et l'âme fière, comme il sied à des chrétiens qui combattent des mécréants !

Le bruit de la nomination de M. de Coligny se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre. Lorsque Hugues parut au Louvre, il n'était bruit que de cette nouvelle. Les partisans de M. de La Feuillade jetaient feu et flammes. On se demandait quelle influence avait emporté la victoire en une heure. Montestruc, que l'on questionnait à cause de ses relations connues avec l'heureux élu, affectait un air d'étonnement.

M^{me} de Soissons, qu'il rencontra au jeu du roi, sourit pendant qu'il la saluait.

— Êtes-vous satisfait, monsieur, dit-elle, de la nouvelle surprenante que vous venez d'apprendre sans doute ?

— Et qui le serait, si ce n'est moi... Je n'ai plus rien à souhaiter !

Elle prit un air coquet, et badinant avec son éventail :

— En êtes-vous bien sûr?... Je croyais que vous aviez le projet de suivre cette expédition dont toute la noblesse brûle de faire partie ?

— Oui, madame, et j'y courrai un des premiers si j'obtiens l'assentiment du roi. N'ai-je pas été l'objet d'une faveur que je veux mériter par mon empressement à saisir toutes les occasions de le servir ? Il n'est rien que je ne fasse pour que cette faveur me soit continuée.

M^{me} de Soissons sourit encore.

— Si vous en avez un si grand désir, comptez, monsieur, sur mon appui pour qu'il réussisse.

La comtesse de Soissons n'exagérait pas en disant que toute la noblesse du royaume pensait à s'associer à l'expédition de Hongrie. Depuis quelque temps déjà, tout ce qu'il y avait de jeune et de brillant à la cour et dans l'armée s'agitait pour être autorisé à l'accompagner en qualité de volontaire. L'expédition décidée, et officiellement annoncée, le feu prit aux poudres. Toutes les imaginations ne rêvaient plus que guerres en pays inconnus qui promettaient de recommencer les romans de chevalerie. M. de Louvois était assailli de demandes. C'était parmi la fleur des gentilshommes comme un réveil de l'esprit qui avait conduit Godefroy de Bouillon en Palestine.

Il n'était plus d'affaires, il n'était plus d'intrigues, il n'était plus d'amours ; le rêve de tous les cœurs, l'ambition de tous les courages, c'était la guerre de Hongrie, la guerre contre les Turcs. Qui avait l'espoir de partir était ravi ; qui avait la crainte de rester en France tombait dans l'affliction. On aurait dit qu'il y allait du salut de la monarchie. Les périls de cette lointaine aventure n'effrayaient personne. Il suffisait pour cette vaillante jeunesse qu'il y eût de l'honneur à gagner.

On savait en outre que le roi entourait d'une faveur particulière le voyage de Hongrie. C'était ainsi qu'en langage de cour on appelait l'expédition pour laquelle l'empereur Léopold, réduit aux dernières extrémités, avait abaissé son orgueil jusqu'à envoyer une ambassade à Paris sous la conduite du comte Strozzi. Pour le recevoir, le jeune roi avait déployé un faste qui était dans ses goûts et qui devait être plus tard dans ses habitudes. Il aurait voulu — et ce n'était plus un secret pour personne — entrer dans cette guerre comme roi de France et non pas en qualité de comte d'Alsace

seulement. C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter tous les courages.

Aussitôt que la nomination de M. de Coligny fut déclarée, Hugues avait été l'un des premiers à demander au roi la permission d'accompagner l'armée qui avait reçu ordre de se présenter à Metz.

— J'ai l'honneur inappréciable, dit-il, d'appartenir à la maison de Votre Majesté, mais je saisis, avec une ardeur qu'elle comprendra, la première occasion qui se présente de lui prouver mon zèle à la servir. Mon ambition est de compter parmi ceux qui veulent combattre pour la gloire de son nom.

— Vous avez raison, répondit le roi ; cette permission je vous l'accorde, ma noblesse me fera sa cour en Hongrie aussi bien qu'au Louvre.

Et se tournant vers le cercle des gentilshommes :

— Si le dauphin mon fils avait seulement dix ans, ajouta-t-il, je l'enverrais à cette guerre.

Ces paroles, colportées de bouche en bouche, achevèrent de pousser les esprits dans la voie où tous se jetaient. M. de Louvois qui commençait à partager avec son père, M. le chancelier Le Tellier, le poids du ministère de la guerre, fut accablé de suppliques. Qui n'était pas du voyage de Hongrie semblait n'être plus à la mode. L'élan fut tel qu'après avoir accordé sans difficulté l'autorisation de suivre M. de Coligny au delà du Rhin et du Danube, à tous ceux qui la sollicitaient, on fut bientôt obligé de restreindre le nombre des permissions.

Au milieu de cette agitation de tous qui communiquait une vie nouvelle à cette cour si pleine d'animation déjà et où bouillonnait la sève d'un jeune règne, il eût été difficile de démêler ce qui se passait dans l'esprit de la comtesse de Soissons, surprise et comme entraînée par la fantaisie qui l'avait poussée dans les bras de Montestruc.

Quelle place réservait-elle dans sa vie à cette liaison

née d'une aventure et où la curiosité avait eu plus de part que l'amour ? Elle-même ne le savait pas. On l'avait connue dès sa jeunesse disposée à mener de front la galanterie et les intrigues ; la charge de surintendante de la maison de la reine que lui avait ménagée la toute-puissance de son oncle, le cardinal Mazarin, lui donnait accès partout, et le génie italien qu'elle tenait de sa race lui permettait, avec la connaissance qu'elle avait des coteries, dont les influences et les ambitions se combattaient autour du roi, de s'insinuer dans les affaires qui n'étaient point de sa compétence, mais qu'elle n'eût point tenues pour licites et bonnes si elle n'eût réussi à s'y glisser. La vivacité de son esprit et l'ardeur de son caractère, soutenues par une singulière élasticité de principes, suffisaient à tout.

Sous la haine profonde, implacable et résolue que lui inspirait M^{lle} de La Vallière et qu'elle couvait dans le secret de sa pensée, palpait encore un espoir tenace de ramener le roi à ses genoux et de l'y retenir. C'était l'occupation de ses jours, le vœu de son ambition que la plus absolue domination eût pu seule satisfaire. C'était au plus fort de ses menées et des agitations qui en étaient la conséquence, que sa rencontre avec Hugues l'avait surprise.

Un trouble en sortit qu'elle ne put vaincre et qui s'enracina par l'effort même qu'elle fit pour s'en débarrasser ; ce qui devait être la distraction d'une heure devint la préoccupation de son amour-propre. Sans avoir la pensée de faire quelque chose de durable d'un caprice qui avait eu le badinage d'une conversation pour point de départ, Olympe aurait voulu se rendre maîtresse du cœur de Montestruc. Elle s'étonnait et s'irritait de n'y point parvenir, elle qui avait plu au roi et pouvait lui plaire encore, et qui tenait une moitié de la cour à ses pieds.

Si elle n'avait pas la beauté souveraine de sa sœur Hortense qui était devenue M^{me} la duchesse de Ma-

zarin, ni la grâce pénétrante de sa sœur Marie qu'on appelait alors M^{me} la princesse Colonna, Olympe avait un mouvement d'esprit et, dans la physionomie, un piquant qui l'enveloppaient de séductions.

Des heures venaient où Hugues en subissait la fascination ; mais l'heure passée, cette fascination s'effaçait avec elle. Rentré en possession de lui-même, il n'éprouvait plus qu'un sentiment qui n'avait aucun lien de parenté avec la tendresse et l'adoration. Pour tout dire même, il attendait avec une certaine impatience le moment de partir pour Metz. Un instinct avertissait la comtesse de Soissons de cette disposition morale d'où ses efforts et ses coquetteries ne parvenaient qu'à faire jaillir des feux passagers.

Épris, tremblant, éperdu, elle l'eût certainement repoussé, après quelques jours dont le mystère eût fait toute la parure ; indifférent, elle voulait se l'attacher par des liens que seule elle aurait eu le pouvoir de rompre ou de dénouer.

Un soir, et presque au moment de s'éloigner, Hugues aperçut dans les cheveux d'Olympe ce nœud de perles dont il connaissait la galante signification.

Il eût été lui-même fort en peine de dire alors s'il en était heureux ou mécontent.

XXIV

VOLTE-FACE

CETTE même voiture qui avait pris Hugues une première fois, sous la conduite de Brisquette l'enleva de nouveau le lendemain, en passant par les mêmes quartiers déserts, et l'arrêta à la porte du même jardin, où le même pavillon s'ouvrit devant lui.

Personne n'était là pour le guider, mais il avait la

mémoire trop fraîche pour oublier aucun détour du chemin déjà parcouru. Il suivit le sentier, gagna le perron de la petite maison muette, traversa le sombre vestibule, grimpa l'escalier, poussa une première porte, aspira les mêmes senteurs pénétrantes, et, guidé par le rayon lumineux qui brillait comme une flèche d'or, se trouva bientôt dans cette pièce où tant de clartés, un soir, l'avaient ébloui.

Mais Hugues, cette fois, n'aperçut pas la divinité du temple. Un rire gai l'avertit qu'elle ne l'attendait pas dans ce réduit dont il connaissait tous les enchantements. Il fit un pas du côté d'où venait ce son cristallin, et par une ouverture étroite dissimulée dans les plis de la soie il la découvrit dans un joli boudoir où tout avait été ménagé pour le plaisir des yeux. Vêtue d'un déshabillé galant, Olympe était assise devant une table chargée de mets délicats et de flacons où étincelaient, sous l'éclat des bougies, les rubis et les topazes des vins d'Espagne et de Sicile. Le rire pétillait sur ses lèvres ; un feu extraordinaire brillait dans ses yeux.

— Voulez-vous souper ? dit-elle en lui faisant signe de se placer auprès d'elle.

— À minuit ? fit-il d'un air de regret.

— L'aurore ne luit pas encore, reprit-elle en souriant.

Il lui baisa les deux mains.

— Si loin qu'elle soit de l'heure qui me met à vos pieds, elle est toujours trop près.

— Vous m'aimez donc ?

— En doutez-vous ?

— Hum ! on n'est jamais bien sûr de ces choses-là !...

— Que voulez-vous dire par ces vilains mots ? Dois-je croire que je n'ai pas le droit de compter beaucoup sur votre cœur ?

— Eh ! qui sait ? Le roi Louis XIV, votre maître et le mien, aime-t-il M^{lle} de La Vallière ? On pourrait le supposer en voyant quelle situation lui est faite à la

cour. Cependant il a des attentions pour les grâces touchantes de ma sœur Marie.

— Sans oublier qu'il vous a regardée, dit-on, et qu'il vous regarde encore d'un air...

— D'un air de complaisance, voulez-vous dire ? Je ne m'en défends pas. Cela prouve-t-il qu'il m'adore ?... à d'autres ! Bien folle est celle qui se fie à ces tendresses fugitives ! Et moi que fais-je ici ? Je suis seule avec un cavalier aimable et jeune qui, un jour, a tiré l'épée pour le service d'une inconnue ? Une table est entre nous qui nous rassemble plus qu'elle ne nous sépare... Vous portez à votre bouche un verre que mes lèvres ont effleuré. Vos yeux cherchent les miens qui ne se détournent pas. Ces meubles, ces tentures, ces lustres qui nous éclairent de leurs flammes joyeuses savent que ce n'est pas la première fois que je suis venue en ces lieux. S'ils pouvaient parler, ils jureraient que ce ne sera pas la dernière... ma main que vous venez de prendre ne fuit pas vos baisers... ma taille ne se dégage pas de vos bras qui l'enlacent... Qu'est-ce que tout cela signifie ? et que sait-on ?

Olympe avait posé un de ses coudes sur la table ; les dentelles de ses manches rabattues sur le poignet découvraient les rondeurs blanches de son bras, tandis que ses prunelles noires et vives étincelaient de malice. Elle inclina sa tête vers Hugues, et laissant voir l'émail de ses dents au travers d'un sourire provoquant :

— On pourrait croire que je vous aime... et ce ne sont peut-être que des apparences, reprit-elle.

Soudain elle jeta ses bras autour de son cou et, de son souffle effleurant ses joues :

— Qu'en penses-tu, dis ?

Il voulut la retenir sur son cœur ; elle s'échappa avec la vivacité d'un oiseau et, glissant entre ses mains, se mit à tourbillonner autour de la chambre comme un feu follet, se faisant un rempart léger des fauteuils et des tabourets et laissant sonner son rire. Tout en cou-

rant, elle éteignait les bougies à coups d'éventail. Une clarté douce remplaçait lentement l'éblouissante lumière ; mais dans l'obscurité même Hugues aurait pu suivre la fugitive, guidé par le parfum qui flottait derrière elle et marquait la trace de ses pas. Quelquefois elle se laissait atteindre, puis s'échappait de nouveau et reprenait sa course rapide et gaie.

Elle n'était plus entourée que d'une lueur douteuse lorsque enfin, épuisée, elle tomba sur un fauteuil ; déjà les bras de Montestruc étreignaient son corps souple et délicat ; elle pencha sa tête languissamment sur son épaule, et d'une voix mourante :

— Vous croyez donc que je vous aime ? murmura-t-elle.

Olympe avait encore la tête appuyée sur son épaule lorsque ouvrant ses yeux baignés d'une clarté humide, et l'enveloppant d'un sourire :

— A propos ! ne m'a-t-on pas dit l'autre jour, je ne sais plus qui, que vous accompagniez M. de Coligny dans son expédition ? J'ai ri.

— Ah ! fit Hugues, et pourquoi ?

— Oh ! la belle question ! Serais-je ici, vous-même y seriez-vous, si vous aviez dû partir ?

Montestruc voulut parler.

Elle l'interrompit :

— Vous m'objecterez peut-être que je le savais et que vous me l'aviez dit, et que je ne paraissais pas désapprouver ce projet...

— En effet.

— Oui, mais j'ai réfléchi... Tout est changé. Qu'iriez-vous chercher là-bas que vous n'avez ici ?

— Il est certain que si je n'allais chercher en ce pays lointain, émaillé de Turcs, que la grâce et la beauté, ce serait une duperie que de changer de place.

— Eh bien ?

— Et la gloire ?

— Et moi ?

Hugues ne répondit pas. Il sentait vaguement qu'une lutte décisive commençait.

— Vous vous taisez ? reprit-elle en lui jetant un regard vif ; dois-je croire que vous persistez à vouloir partir pour la Hongrie quand je reste à Paris ?

— Et le service du roi, madame ?

— Et le mien ?

Elle s'était levée ; l'expression de son visage n'était plus la même. La colère en avait fait disparaître le frais incarnat ; un pli crispait ses lèvres.

— Voyons, reprit-elle, ce n'est pas sérieux, vous ne partez pas ?

— J'ai le regret de vous dire que rien au contraire n'est plus certain que ce départ.

— Même si je vous en priais ?

— Ce serait un regret de plus que vous ajouteriez à celui que j'éprouve de faire quelque chose qui vous déplaît.

La comtesse de Soissons pâlit.

— Vous savez, monsieur, que si vous partez, c'est une rupture entre nous.

Sa voix était devenue âpre et dure ; malheureusement Hugues était de ces hommes qui se cabrent quand on les menace et que la contagion de la révolte gagne aisément.

— Mon cœur en portera le deuil éternellement, mais mon honneur est engagé, et rien ne me fera reculer.

— Ah oui ! votre honneur ! s'écria-t-elle ; la mémoire me revient à présent : une promesse sans doute que vous avez faite à M^{lle} de Montluçon !

Hugues releva la tête fièrement :

— Avouez du moins que cette raison en vaut bien une autre ?

— Et c'est à moi que vous dites cela ? Ah ! tenez, on n'est pas plus maladroit ou plus imprudent !...

Elle était devenue livide et pareille à une morte ; on ne voyait plus dans son visage que deux yeux noirs

remplis de flammes qui l'éclairaient d'une lueur sinistre. Hugues était resté debout devant elle sans plier la paupière. Cette fierté l'irritait et lui plaisait à la fois.

— Un mot encore, dit-elle, le dernier peut-être.

Montestruc s'inclina.

— Si j'oubliais tout, si je consentais à vous laisser partir, sans rancune, même à vous tendre la main, mais à la condition seulement que vous ne reverriez pas M^{lle} de Montluçon, dites, accepteriez-vous ?... Oh ! pas de phrases... rien qu'un mot d'une syllabe, oui ou non.

— Non.

Olympe tressaillit, et fronçant le sourcil :

— Quoi qu'il arrive à présent, ce ne sera pas ma faute !

Alors, d'un geste hautain congédiant M. de Montestruc :

— Monsieur le comte, dit-elle, je ne vous retiens plus.

Au moment où Hugues, après avoir profondément salué la comtesse de Soissons, se dirigeait à travers l'obscurité d'une pièce voisine vers la porte de sortie, il se sentit saisi par une petite main qui s'emparait de la sienne.

— Comment ! déjà ! murmura une voix rieuse qui lui parlait à l'oreille et dont le timbre caressant trahissait Brisquette.

— Tiens, c'est toi, mignonne !... fit Hugues. D'où viens-tu donc ? Je ne t'ai point aperçue ce soir, ni dans le jardin, ni dans le pavillon.

— On est soubrette, mais on peut avoir ses affaires comme une grande dame... Puis l'idée qu'on aurait peut-être besoin de moi ici m'a fait revenir... Ça ne va donc pas tout à fait bien ?

— Ton absence m'a porté malheur... Le temps de déguster une aile de perdreau... et bonsoir !

— Ah ! ah !

— Que veux-tu... ce n'est pas ici comme à la rue des Saules ! Avec les surintendantes, le matin est quelquefois tout près du soir, bien que la première heure ne m'ait pas donné lieu de croire à un si malencontreux dénoûment.

— Mais pourquoi ?

— Parce que M^{me} de Soissons, après m'avoir aimé un peu, s'avise de me détester beaucoup.

— C'est dans l'ordre, hélas !

Ils venaient tous deux de pénétrer dans le jardin tout rempli d'ombres. Les étoiles brillaient dans le ciel d'un bleu profond. Brisquette marchait silencieusement à côté de M. de Montestruc, le tenant toujours par la main.

— A quoi penses-tu, Brisquette, ma mie ? dit Hugues.

— A toi... et cette rupture vaut bien la peine qu'on y songe. Mais, dis-moi, car enfin il y a des nuances, comment ma maîtresse et toi vous êtes-vous séparés ?... froidement ou violemment ? rien que mal ou trop mal ?

— Aussi mal que tu pourras le supposer et même un peu plus encore, malgré la fertilité de ton imagination.

— Diable !

— C'est bien ce que je me suis dit à part moi, mais qu'y faire ?

— Il y a à prendre des précautions.

— Contre une femme ?

— Surtout contre une femme ! Quand pars-tu ?

— J'espère avoir terminé mes derniers préparatifs aujourd'hui, et je sais que M. de Coligny sera prêt ce soir.

— Demain alors ?

— Ou après-demain au plus tard.

— Eh bien ! ne pars pas avant de m'avoir revue.

— Volontiers. Mais où, comment ?

— Ne vous mettez pas en peine, monsieur le comte,

ceci me regarde ; vous serez averti en temps utile. Seulement, ne négligez pas de passer au Louvre demain et d'attendre dans la galerie du bord de l'eau jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

Ils se séparèrent là-dessus et la porte du jardin se referma sans bruit sur Brisquette.

— Quelle amie j'ai là ! se disait Hugues tout en marchant le long de la ruelle sombre d'où la voiture qui l'avait amené avait disparu. C'est la petite fille qui a le grand cœur, et la grande dame qui a la petite âme !

Il y avait un endroit à l'angle de la rue où le mur du jardin s'abaissait. En levant les yeux par-dessus cette espèce d'échancrure, Hugues aperçut une lumière rouge qui brillait comme une étincelle tout en haut du pavillon, derrière un rideau d'arbres. Il soupira.

— Voilà une lumière qui me rappelle les yeux d'Olympe quand la colère l'anime, murmura-t-il, des yeux d'où s'échappe une flamme pourpre !

Il venait de tourner le coin de la ruelle et la hauteur du mur ne lui permettait plus de voir le pavillon, lorsqu'un homme sortit d'un enfoncement et lui lâcha presque à bout portant un coup de pistolet. Hugues sauta en arrière, mais la balle s'était amortie entre les plis de son manteau sans produire sur sa poitrine d'autre effet que celui d'un choc inutile. Revenu de sa surprise, Hugues avait mis l'épée à la main et chargeait le malandrin, mais déjà celui-ci détalait au plus vite et se perdait dans un dédale de rues noires.

— On voit bien, se dit Montestruc philosophiquement, que je n'ai plus un carrosse à ma disposition.

Il n'oublia pas dans la journée du lendemain, et malgré les émotions diverses de la nuit précédente, de se présenter au Louvre et de gagner la galerie du bord de l'eau. Au bout d'une heure d'attente vaine, un laquais qui portait la livrée de la maison de la reine parut et le pria de le suivre. Quand il fut au bout d'une vaste pièce, à la porte de laquelle veillait un mousque-

taire, une portière fut soulevée, et Brisquette, l'entraînant dans un coin, lui glissa dans la main deux clefs.

— La plus lourde de ces clefs ouvre la porte extérieure du jardin, que vous connaissez, dit-elle fort vite ; l'autre, celle-ci, la porte du pavillon. Je n'ai voulu les confier qu'à vous. On vous y attendra à minuit...

— La comtesse ? Mais tout à l'heure, un gentilhomme qui appartient à la reine m'a dit qu'elle était malade et gardait la chambre !

— La comtesse est toujours malade le jour quand elle doit sortir le soir.

— Ah ! c'est peut-être alors pour une réconciliation ?

— Peut-être...

— Tant mieux... ça me déplaît d'être brouillé avec une femme.

— Vous serez exact ?

— Moi ! garde-toi d'en douter, malgré une petite aventure qui pourrait me donner à réfléchir... mais je n'ai point de rancune.

— Quelle aventure ?

— Une bagatelle qui a failli me trouer la peau... mais j'aime à penser que M^{me} de Soissons n'y est pour rien.

— Une aventure, une bagatelle, cela ne dit rien ; expliquez-vous.

Hugues mit sa confidente au courant de ce qui s'était passé après sa sortie du pavillon. Brisquette parut réfléchir une minute, puis avec un sourire :

— Ce n'est pas moi qui vous enverrais dans un endroit où vous auriez quelque risque à courir... faites ce que je vous dis, il ne vous arrivera aucun malheur.

Lorsque Brisquette, rappelée par ses fonctions intimes, reparut chez M^{me} de Soissons, elle la trouva allant et venant dans sa chambre comme une louve dans sa cage, la lèvre pâle, le regard sombre.

— Oh ! oh ! se dit-elle, l'orage gronde ; tant mieux, je saurai ce qu'elle pense.

— Ah ! c'est toi ! fit la comtesse sans s'arrêter.

— Oui, c'est moi, répondit Brisquette d'un air doux.

— Te rappelles-tu ce que je te disais ce matin ?

— A quel propos, madame ?

— Au sujet de M. de Montestruc.

— Madame m'a dit, je crois, que c'était un impertinent.

— Un insolent, Brisquette !

— C'est une nuance, madame, une nuance qui accentue l'opinion de madame la comtesse.

— J'ajouterai maintenant que son insolence passe toutes les bornes... Ne m'a-t-on pas dit tout à l'heure qu'il s'était présenté au Louvre ?

— Je l'ai oui dire, en effet.

— Peut-être même l'as-tu vu, Brisquette, de tes propres yeux vu ? Ah ! tu peux l'avouer ; de sa part, je m'attends à tout.

— Je l'ai aperçu, c'est vrai, mais de loin...

— Quand je te le disais ! Lui, au Louvre ? J'aurais bien cru cependant qu'il n'y paraîtrait plus.

— Parce que ?

— Parce que, fit la comtesse en hésitant, parce que le sentiment des plus simples convenances, après le peu de respect qu'il m'a fait voir, aurait dû lui défendre de s'y montrer jamais... Sa présence dans un lieu que j'habite ne t'a pas indignée, Brisquette ?

— Indignée est un mot qui traduit mal ma pensée. Je n'en trouve pas qui puisse l'exprimer.

— Je ne le reverrai jamais, sois-en sûre...

— Le châtiment sera à la hauteur de l'offense.

— Mais je me souviendrai de la dernière soirée que nous avons passée ensemble, Brisquette !

— Voilà une chose dont je suis certaine, madame.

— Partout il me trouvera sur son chemin.

— Et moi sur sa route, car je prétends imiter madame la comtesse de tous points et ne jamais oublier M. de Montestruc.

— Tu es une bonne fille, Brisquette.

— C'est vrai, madame, je l'ai prouvé et le prouverai encore.

— J'ai été bonne aussi, moi, et mal m'en a pris... Tu avais raison, vois-tu ; j'aurais dû laisser ce hobereau de l'Armagnac se morfondre à mes pieds... Mais s'il a vu ce que je puis faire quand j'aime, il verra ce que je suis quand je hais !... L'ennemie ne sera pas moins implacable que l'amie a été généreuse...

— Oh ! oh ! voilà justement ce que je craignais ! pensa la soubrette.

Tout en écoutant de toutes ses oreilles, Brisquette préparait les diverses parties d'un costume de couleur sombre qu'elle étalait sur les fauteuils. La comtesse venait de s'approcher d'un miroir et, prenant du rouge dans un petit pot, s'accommodait.

— Je t'ai dit, je crois, reprit-elle, que j'allais ce soir chez ma sœur, M^{me} la connétable, où j'ai idée que le roi viendra... Ne m'attends pas ; je n'aurai besoin de tes services que dans la matinée...

— Madame la comtesse peut voir que j'apprêtais son ajustement.

— Et je te jure que M. de Montestruc saura bientôt à qui il a affaire !

— Je n'en doute pas, madame.

Restée seule et tout en mettant en ordre l'appartement de sa maîtresse, Brisquette écoutait les pas d'Olympe, qui descendait les marches d'un escalier dérobé.

— A quelle diablerie va-t-elle se livrer ? se dit-elle. Une pareille femme, blessée dans son amour-propre, est capable de tout... Ce coup de pistolet... c'est elle qui l'a fait tirer, bien sûr... Mais Hugues a bon pied et bon œil, et moi je ne suis pas sotte...

La pendule sonna minuit ; elle se mit à rire.

— Bon ! reprit-elle, j'ai la nuit devant moi, à demain les affaires sérieuses.

Hugues se garda bien de manquer au rendez-vous

que Brisquette lui avait indiqué. À minuit, mais en prenant certaines précautions, il s'engagea dans la ruelle sombre dont il connaissait tous les détours. Deux minutes après il était dans le jardin désert, et le même sentier qu'il avait suivi dans la matinée avec Brisquette, le mena vers le pavillon, dont la porte céda au premier effort et sans qu'il eût besoin de mettre la clef dans la serrure.

— Ah ! je n'arrive pas le premier ! se dit-il.

Il monta l'escalier noir, traversa une pièce silencieuse, entr'ouvrit une draperie et se trouva dans l'obscurité la plus épaisse.

— Oh ! oh ! fit-il en s'arrêtant.

Mais au même instant le frémissement soyeux d'une robe qui traînait sur le tapis frôla son oreille, et avant qu'il eût fait un pas, une main mignonne avait pris la sienne. Cette main qu'il sentait frissonner l'entraînait ; il se laissa faire. Un parfum subtil dont il connaissait les émanations l'entourait ; une porte s'ouvrit devant lui, et à la clarté d'une bougie rose qui brûlait solitaire sur le coin d'une cheminée, il reconnut la chambre mystérieuse où Olympe l'avait accueilli dans des heures d'abandon. Sa compagne, qui se laissait presque porter tout en le guidant, était enveloppée d'un vêtement noir et flottant ; un masque de soie couvrait son visage. Elle en souleva la barbe vivement et souffla sur la bougie rose qui s'éteignit.

— Je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous dire adieu..., murmura-t-on à son oreille d'une voix tremblante. Que d'inquiétudes pour arriver jusqu'ici !... que de difficultés !...

— Et cependant vous êtes venue.

— Rien n'aurait pu m'en empêcher.

— En m'éloignant, je puis donc croire que c'est une amie que je laisse au Louvre ?

— Une amie, oh ! oui, et qui vous aime plus que vous ne le supposez.

C'était un souffle qui passait sur les lèvres de M. de Montestruc. Il sentait palpiter sous sa main le cœur dont il n'était séparé que par un mince tissu de soie.

— Un caprice vous avait donnée, un caprice vous a rendue, dit Hugues. Que le caprice soit béni !

Au petit jour, un rayon de lumière qui filtrait à travers les tentures lui fit voir, reposant sur son épaule, un visage rose que voilaient des boucles de cheveux épars de tous côtés ; il les écarta d'une main légère et poussant un cri :

— Toi, Brisquette !

— Ingrat ! fit-elle gaiement.

Un rire frais sonnait sur ses lèvres, mais changeant de ton subitement :

— Oui, vous avez une amie au Louvre, une amie bien humble, mais bien vraie, et c'est moi... mais vous y avez une ennemie aussi, et terriblement puissante, M^{me} la comtesse de Soissons, et c'est pour cela que vous pardonnerez à la fille d'un armurier d'avoir pris la place de la nièce d'un cardinal... Pensez à l'autre plus qu'à moi, et prenez garde !

— Que puis-je avoir à redouter ?...

— Et que sais-je !... reprit-elle en se pressant contre lui. Tout, te dis-je, tout !... Les perfidies, les trahisons, les embûches, la calomnie, le guet-apens, l'intrigue. Elle aura la ruse du serpent, la patience du chat, la férocité du tigre... Veille, mon ami, veille, mon cher Hugues, veille sans cesse !... je la connais !

— Eh ! chère mignonne, tu oublies que ce soir je serai loin de Paris, dans huit jours en Allemagne, dans un mois en Hongrie... Peux-tu croire que son souvenir ait la force d'aller si loin !

— Un souvenir bon, je n'en sais rien ; un souvenir mauvais, j'en suis sûre ; ne sais-tu donc pas que la Mancini est italienne !

— Eh ! eh ! tu deviens moraliste et philosophe, Brisquette !

— Non, il me suffit de rester femme... Et remarque bien, ami Hugues, que je suis de celles devant qui on ne se gêne pas pour parler librement. Une soubrette, qu'est-ce que cela ? une chose, une machine qui va, vient, trotte et obéit, moins qu'un être enfin... Va ! M^{me} la comtesse de Soissons aura la mémoire longue !... Tu as froissé, blessé, ulcéré ce qui pardonne le moins chez une femme... l'amour-propre... Son dépit s'est donné carrière librement devant moi, et Dieu sait si j'écoutais ! Le langage, c'est quelque chose... mais c'est le regard, c'est l'accent, c'est le sourire !! Quel sourire !... je m'y connais aux sourires des femmes... celui-là m'a fait peur... Une vengeance couve sous son ressentiment.

Elle prit les mains de Montestruc entre les siennes ; ses yeux gais devinrent humides.

— Si je t'avais écrit ces choses-là, reprit-elle, tu n'aurais point ajouté foi à mes paroles. Il me fallait te les dire de vive voix et te dire : J'ai vu, j'ai entendu !... Une idée folle m'a traversé l'esprit... je l'ai saisie au vol... j'ai pu croire pendant quelques instants que c'était encore ici la petite chambre de la rue des Saules. T'en souviens-tu, dis ? Où que j'aille et quoi qu'il arrive, le souvenir m'en restera toujours... Que de choses depuis lors !... Je te regarde, je me dis c'est bien lui, c'est Hugues, et j'ai des envies de rire et de pleurer tout ensemble quand je me rappelle ce passé lointain fait de quelques jours !... Est-ce que mon cœur n'a pas sauté vers toi quand je t'ai vu... C'est pourquoi tu dois me croire quand je te crie : Prends garde !... Ce danger qui te menace, quand viendra-t-il ? d'où viendra-t-il ? Je l'ignore, mais il est partout, je le sens... Il est à Paris, si tu y restes, il sera à Vienne, si tu y cours... Encore une fois veille, je t'en prie, veille !

Elle essuya les larmes qui baignaient son visage et son rire s'éteignit dans un baiser.

— Je veillerai, dit Hugues, mais cela me gêne !... Un

ennemi, ce n'est rien... une ennemie, c'est le diable !

— Oui, le diable, voilà son vrai nom ; surtout quand cette ennemie s'appelle la comtesse de Soissons !

Tandis que ces choses se passaient dans le petit pavillon où la surintendante de la maison de la reine se ménageait un asile discret, Briquetaille, que M. de Loudéac avait pu croire mort, était assis à l'hôtel de Chivry devant une table copieusement servie à laquelle il faisait gaillardement honneur. Il achevait de dépecer une volaille dont la carcasse faisait une mine piteuse sur un plat d'argent et l'arrosait d'amples rasades d'un vin de Bourgogne qui colorait ses joues. César le regardait faire et admirait l'infatigable activité de ses fortes mâchoires.

— Que diriez-vous d'une tranche de ce pâté que son odeur appétissante m'engage à vous recommander ? lui dit-il en le servant.

— Je dirais qu'une seconde tranche de même taille me permettra d'apprécier la qualité de la première.

— Cela va donc mieux ? reprit César, tandis que le capitaine engloutissait la tranche de pâté coupée en quatre.

Pour toute réponse, Briquetaille saisit par l'un des montants une lourde chaise en bois de chêne qui était à côté, et la fit tourner autour de sa tête sans plus de peine que si c'eût été un tabouret de paille.

— Voilà ! reprit-il en rejetant la chaise sur le parquet avec une telle violence, qu'elle en craqua et faillit tomber en morceaux.

— La santé revenue, continua M. de Chivry, la mémoire s'en est-elle allée ?

— Pourquoi cette question ?

— Pour savoir si vous n'avez point oublié M. de Montestruc ?

A ce nom Briquetaille sauta sur ses pieds et, d'une main furieuse reprenant la chaise qu'il avait à demi rompue, il acheva de la mettre en pièces d'un seul coup.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, moi l'oublier, moi oublier ce mirmidon du Languedoc qui par deux fois m'a glissé des mains ! Je ne le tiendrai quitte de la blessure qu'il m'a faite que lorsque je le verrai par terre, à mes pieds, en quatre morceaux, comme l'est cette chaise !...

— Alors on peut compter sur vous, capitaine, s'il s'agissait d'en finir avec ce garçon ?

— Aujourd'hui, demain, toujours !

— Touchez là... Nous serons deux à le traquer...

Ils échangèrent une rude poignée de main où ils mirent toute leur haine.

— Il y a donc quelque chose ? demanda le capitaine qui d'un coup de fourchette venait d'éventrer le pâté.

— Certainement ; l'occasion guettée pendant votre maladie va se retrouver.

— La bonne aubaine ! Expliquez-moi ça, poursuivit Briquetaille qui noya les débris du pâté dans un flacon de vin de Bourgogne.

— Vous savez qu'il est du voyage de Hongrie ? dit alors César.

— Lorédan m'en a touché deux mots.

— N'avez-vous pas quelque désir de l'accompagner dans cette promenade et de vous trouver à Vienne — une belle ville, dit-on — en même temps que lui, s'il y va ?

— Faites-moi signe et je vivrai dans son ombre, ici ou là.

— Seul, sans le secours d'un camarade ? Vous savez que c'est un rude compagnon.

— Les camarades se trouvent quand on en a besoin ; il ne s'agit que de leur faire voir quelques pistoles bien sonnantes et trébuchantes.

— Vous en aurez ! Et surtout n'économisez pas si l'occasion désirée se présente.

— Du fer à mon flanc et de l'or à la ceinture, je répons de tout.

— Alors vous partirez ?

— Quand il partira.

Le capitaine redressa sa grande taille, remplit un verre, et le vidant d'un trait :

— Monsieur de Chivry, je vous jure que M. le comte Hugues de Montestruc mourra de ma main ou que j'y laisserai la vie.

— Ainsi soit-il ! fit César.

XXV

LA PENTE DE LA RÊVERIE

HUGUES ne s'était pas présenté chez M^{lle} de Montluçon depuis le jour où il avait eu avec elle, en présence de M. de Chivry, l'explication que l'on sait au sujet du fameux petit billet qui avait eu pour conséquence de le faire arriver, par un chemin détourné, de la rue des Arcis à la petite maison d'Olympe, en passant par l'hôtel de la princesse Mamiani. Il avait une opinion assez haute de son caractère pour être certain qu'elle tiendrait sa parole jusqu'au délai qu'elle-même avait fixé ; en outre, il la considérait comme une de ces citadelles dont un habile capitaine ne peut nourrir l'espoir de s'emparer qu'après avoir terminé ses travaux d'approche. Cependant il ne voulait pas s'éloigner de Paris sans avoir pris congé d'elle. Il parut donc à l'hôtel d'Avranches dans la journée.

Orphise poussa en l'apercevant un léger cri de surprise où il y avait un peu d'affectation.

— Vous me voyez en train de vous écrire, dit-elle. Vraiment, monsieur, je vous croyais mort !

— Eh ! madame, quelque chose de semblable aurait pu m'arriver, mais me voilà vivant et bien vivant... et mon premier soin est de vous rendre mes hommages.

— Ce premier soin, comme vous dites, n'a pas fait

preuve d'un grand empressement. Mais quand on accompagne M. de Coligny, on n'a point le temps de penser à tout... car vous l'accompagnez, je crois ?

— Rien de plus vrai, madame.

— Il n'est bruit, à la cour, que de l'attachement qu'il vous porte. Le général choisi par le roi parle de vous en termes qui témoignent d'une vive amitié. Il va jusqu'à dire qu'en cette affaire il vous doit beaucoup.

— M. le comte de Coligny exagère... Son mérite a tout fait. Cependant, je l'avoue, quand j'aime les gens, mon dévouement à les servir ne recule devant rien.

— Si on rapproche du langage qu'il tient vos assiduités chez M^{me} la comtesse de Soissons, qui a pour vous des attentions d'une bienveillance particulière, on en conclut que votre fortune a pris en peu de temps un vol considérable... Quel est donc votre secret, monsieur, pour arriver à de tels résultats, si prompts, si brillants ?

— Je me suis souvenu d'une devise dont vous-même m'avez parlé, madame.

— Quelle devise ?

— *Per fas et nefas.*

Un sourire amer plissa les lèvres de M^{lle} de Montluçon.

— Je désire, reprit-elle, qu'elle vous soit aussi favorable en Hongrie qu'elle vous l'a été en France.

— C'est mon espoir. Si je vais si loin, c'est pour gagner plus vite mes éperons. Mon aïeul a conquis le nom qu'il m'a transmis et le blason que je porte au prix de son sang, à la pointe de l'épée... Je prétends arriver par le même chemin au but où j'aspire... Ce but vous le connaissez, madame.

— Je crois me rappeler, en effet, une histoire que vous m'avez racontée. Ne s'agissait-il pas de la toison d'or ? Est-ce toujours à vous en emparer, vraiment, que tendent vos efforts ?

— Toujours.

— Voilà qui me passe !

— Pourquoi cela ?

— Parce que les apparences m'auraient fait croire le contraire.

— Les apparences ne prouvent rien... la surface est changeante, le fond inaltérable.

Le sourire de M^{lle} de Montluçon perdit de son amertume.

— Bonne chance, alors ! fit-elle.

Orphise, qui s'était levée, passa devant Hugues, et à demi-voix, les yeux dans ses yeux, lentement :

— Olympe Mancini, c'est beaucoup déjà ; une autre encore, ce serait trop !

Il allait répondre ; elle l'interrompit et en souriant :

— C'est donc un adieu que vous étiez venu m'apporter ?

— Non pas un adieu, répliqua Hugues fièrement ; ce triste mot des séparations, je ne le prononcerai que le jour où la mort me touchera, mais il en est un autre qui remplit mon cœur au moment de prendre congé de vous : Au revoir !

— A la bonne heure ! Voilà comment parle un gentilhomme qui a le cœur haut placé ! Adieu ! est le mot du découragement ! Au revoir ! c'est le cri de l'espérance ! Au revoir donc, monsieur le comte !

M^{lle} de Montluçon lui tendit la main. Si quelque chose des avertissements sinistres prodigués par Brisquette était resté dans l'esprit de Montestruc, tout fut dissipé en une seconde. Dans le regard de feu qui accompagnait ces dernières paroles, il lisait mille promesses, mille serments. C'était comme un rayon de soleil qui chasse tous les brouillards, éclaire le chemin, dore l'horizon. Tout devenait possible à cette clarté. Que lui importait à présent que M^{me} de Soissons l'oubliât dans son indifférence ou le poursuivît de sa haine ! N'avait-il pas pour lui Orphise de Montluçon ?

Hugues ne touchait pas terre quand il arriva à l'hôtel

de Coligny, où tout n'était que bruit, tumulte et mouvement du matin au soir, depuis quelques jours. La cour ne se désemplissait pas de cavaliers portant des ordres, de gentilshommes qui sollicitaient la permission d'attacher leur fortune à celle du général, de fournisseurs qui offraient leurs services pour monter ses équipages, des chevaux qu'on amenait, d'officiers sans emplois qui en désiraient, de cadets de famille que leurs parents voulaient pousser dans le métier des armes.

Ce tapage et ce perpétuel va-et-vient de gens de toute condition et de toute espèce plaisait à Coquelicot, qui aurait estimé son sort le plus heureux du monde, entre une cuisine toujours pleine de provisions abondantes et une chambre où il avait le droit de s'étendre sur un lit mollet, si son maître avait pu se décider à rester tranquille le soir, au logis.

Il s'en plaignait à Kadour, qui daignait parfois sortir de son silence pour lui répondre par des apophtegmes.

— Le lion veille la nuit ; la nuit, la gazelle dort. Qui a tort ? qui a raison ? Le lion a raison de veiller parce qu'il est le lion ; la gazelle n'a pas tort de dormir parce qu'elle est la gazelle.

L'Arabe avait fait de l'hôtel de Coligny sa maison, sa tente, son gourbi. Il ne s'en écartait jamais, passant ses heures à rêver dans les jardins ou à donner des leçons d'escrime à l'Anguillet, et ne sortant de son indolence que pour essayer les chevaux que les maquignons offraient de vendre. Alors l'enfant du désert rentrait dans sa passion et sa sauvage énergie. La chose achevée, il retombait dans son indifférence muette.

Le jour où il avait été décidé que M. de Montestruc ferait campagne avec M. de Coligny, on le vit montrer ses dents luisantes dans un sourire.

— Courir ? Bon ! dit-il.

Et se glissant dans l'écurie il choisit pour lui et ses deux compagnons les meilleurs chevaux que son flair lui fit reconnaître parmi vingt autres.

A partir de ce moment il coucha entre eux et les entoura de soins vigilants.

— A la guerre, dit-il à Coquelicot qui s'en étonnait, tant vaut le cheval, tant vaut le cavalier.

Lorsque M. de Montestruc parut dans la cour de l'hôtel, Coquelicot et Kadour achevaient de tout préparer pour le départ. Chevaux gorgés d'avoine et bagages bien sanglés n'attendaient plus que le signal.

— Est-ce pour aujourd'hui ? lui cria Coquelicot qui bouclait une valise.

— Sellez et bridez nos bêtes... nous partons ! répondit joyeusement M. de Montestruc.

— Enfin ! Je n'ai jamais vu d'autres Turcs que ceux qu'on fabriquait en pain d'épices et qu'on vendait à la foire d'Auch, ce qui fait que je ne serai pas fâché d'apprendre comment ils sont bâtis en chair et en os.

Tout en parlant, et tandis que Kadour donnait un dernier coup d'œil à leurs montures, il poussait un jeune garçon entre les jambes de son maître :

— Reconnaissez-vous ce petit homme ? lui dit-il.

Hugues regarda l'enfant, qui levait sur lui ses yeux doux et brillants.

— Eh ! parbleu, c'est notre petit ami de la rue du Petit-Musc ! s'écria-t-il, en passant la main sur la tête bouclée de l'enfant.

— Lui-même ! Et comme l'Anguillet avait envie d'apprendre le métier de soldat en compagnie de braves gens, j'ai pensé que vous me permettriez de l'emmener avec nous.

— Qu'il vienne ! Est-ce qu'il ne nous est pas venu en aide bravement ! Embrasse-moi, l'Anguillet.

Le petit l'Anguillet ne se le fit pas dire deux fois, et pleurant de joie, sauta au cou de M. de Montestruc.

— A présent, te voilà enrégimenté, mon garçon, dit Coquelicot ; tant qu'il y aura un morceau de pain pour trois, sois tranquille, il y en aura pour quatre.

— Et il y a déjà quatre chevaux, murmura Kadour.

A l'heure même où Hugues mettait le pied à l'étrier et, à la tête de sa petite troupe, traversait Paris pour prendre la route de Metz, M^{lle} de Montluçon allait et venait dans sa chambre, en proie à une vive agitation.

— Ce n'est pas un prétendant ordinaire que ce comte de Chargepaul, se disait-elle ; rien ne l'intimide, ni la pensée du danger, ni les caprices d'une femme. Il ne baisse les yeux ni devant une épée, ni devant mon courroux... On ne saurait l'accuser de suivre les routes battues pour arriver à son but... Cette histoire de M^{me} de Soissons, dont son silence m'a fait l'aveu, est singulière... Pourquoi me le dissimuler à moi-même !... J'ai senti un frisson de jalousie quand j'ai pu croire qu'elle était vraie... Avec quelle superbe assurance ne part-il pas pour cette lointaine expédition dont je dois être le prix, et sa confiance en ma parole va jusqu'à ne pas me la rappeler ! Tel il est, telle il me juge, et il a raison. Ne me suis-je pas comparée à Chimène un jour ! J'étais étonnée moi-même le lendemain de ce que j'avais dit. Je l'ai presque regretté tant cela me ressemblait peu... N'était-ce pas comme un engagement que je prenais ? On ne peut pas dire qu'il en ait tiré aucune vanité. Il n'a songé et il ne songe encore qu'à m'obliger à le tenir par les nobles risques qu'il va courir... Certes, l'audace de M. de Chivry est grande, mais elle n'a pas le même caractère de franchise et de hardiesse. J'ai cru quelquefois y sentir le calcul. Si je n'avais pas une couronne de duchesse à lui porter en dot, aurait-il la même ardeur ? Les regards de l'autre me disent que, dépouillée de tout ce qui donne de l'éclat à mon alliance, il me suivrait encore au bout du monde.

Orphise allait toujours de-ci de-là, poursuivant sa rêverie, se jetant sur un fauteuil, s'accoudant sur un meuble, et voyant toujours devant elle l'image de M. de Montestruc.

— Je me rappelle, comme si c'était hier, cette façon hardie de m'aborder dans cette forêt où je chassais,

reprenait-elle ; il est clair que je lui dois la vie... Un autre à sa place, voyant mon péril, aurait fait ce qu'il a fait certainement, m'a-t-on dit, et M. de Chivry tout le premier ; mais moi, je ne sais pas !... Un autre aurait-il eu cette présence d'esprit et cette adresse ? Le plus étrange, c'est sa manière de me répondre quand je lui ai demandé pourquoi il s'était avisé d'arrêter *Pénélope* d'un bon coup d'épée... Où avais-je l'esprit de le remercier de la sorte ? Ah ! il ne s'est pas laissé désarçonner !... L'avantage lui est resté... Et, peu d'instant après, il a fait voir à M. de Chivry qu'il était d'un sang à ne reculer devant rien... Cette attitude conciliante de M. de Chivry en cette occasion m'a un peu surprise... elle me surprend encore quand j'y pense... Il ne m'avait point accoutumée à tant de politesse et de mansuétude... Et devant une rivalité si nettement avouée, il devient subitement un Céladon, lui César, que j'ai vu se fâcher pour un mot ? Par quel miracle cette douceur ? Pourquoi ? A présent combien de temps vais-je rester sans voir celui qui la lui a inspirée ? Des mois certainement, un an peut-être. L'Allemagne, Vienne, la Hongrie, que c'est loin ! On s'habitue à croire que rien n'existe au delà de Fontainebleau ou de Compiègne... Et voilà que tout à coup quelqu'un à qui l'on pense part pour des pays dont je n'avais jamais ouï parler depuis le temps où l'on m'apprenait la géographie au couvent !... Ce doit être bien singulier, bien bizarre, des pays où l'on ne parle pas français ?... Comment dit-on : Je vous aime ?... Les cavaliers de ces contrées lointaines sont-ils aimables, galants, bien tournés ? Et les dames de la cour y sont-elles habillées au goût du jour ? Sont-elles jolies ?... y trouve-t-on des Olympe comme à Paris ?... Oh ! cette Olympe, je la déteste !... Si quelqu'une encore allait justement se rencontrer sur les pas de M. de Montestruc et user des mêmes ruses, des mêmes agaceries malhonnêtes pour lui faire oublier ses serments ? Et je le souffrirais... moi !

Elle frappa du pied avec un geste de dépit :

— Certes, il faut avouer, reprit-elle, que les hommes sont bien heureux !... Seuls, ils ont le droit de faire toutes les folies... Ils veulent partir, ils partent ; ils veulent rester, ils restent !... Mais pourquoi leur en laissons-nous le privilège ? Qui nous empêche de les imiter ?... Si j'avais envie cependant de voir le Danube, quelle autorité pourrait s'y opposer ? Est-ce que je ne suis pas ma maîtresse ? Est-il quelqu'un au monde qui ait le droit de me dire : « Je ne veux pas !... » M. de Chivry ? Ah ! par exemple ! Est-ce que cela le regarde ?... Le roi ? Est-ce qu'il pense à moi ? Il a son royaume et M^{lle} de La Vallière pour s'occuper !... Donc, s'il me prenait fantaisie de voyager, ai-je une permission à demander à personne ?... Non, certes ! Alors, pourquoi ne voyagerais-je pas ?

Elle battit des mains et, tout à coup, d'une voix joyeuse :

— C'est décidé !... Je pars !

Soudain, elle passa dans l'appartement de la marquise d'Urcelle. Et d'un air de câlinerie, en l'embrasant :

— J'ai un désir extraordinaire de quitter Paris en ce moment, chère tante... J'ai pensé que vous m'aimiez trop pour vous y opposer.

La marquise qui avait un grand faible pour sa nièce lui rendit son baiser.

— Il est certain que nous entrons dans la saison nouvelle, dit-elle ; Paris devient maussade, les gens du bel air se font rares... Vous n'êtes pas du prochain Fontainebleau... Je ne vois pas en effet pourquoi ce désir que vous m'exprimez ne serait point satisfait.

Orphise embrassa vivement la marquise coup sur coup, deux ou trois fois, pour la remercier ; puis, recommençant :

— Alors, si vous voulez, et pour ne pas perdre de temps, nous partirons demain.

— Partons demain.

M^{lle} de Montluçon ne perdit pas une minute en effet ; une voiture fut chargée de valises et de coffres, elle en donna le gouvernement à un valet du nom de Criquetin qui était à son service depuis l'enfance ; deux laquais sur le courage et le dévouement desquels on pouvait compter, et une soubrette de confiance, furent désignés pour l'accompagner, et le lendemain quatre vigoureux chevaux enlevèrent au galop la nièce et la tante.

Au bout de quelques heures, la marquise parut un peu surprise de ne pas reconnaître la route qu'elle suivait ordinairement pour se rendre dans les terres de M^{lle} de Montluçon qui se trouvaient aux environs de Blois, comme on sait. Elle en fit l'observation.

— Bon ! dit Orphise, vous savez bien que tout chemin mène à Rome !

Après la première couchée, son étonnement redoubla à l'aspect de campagnes et de villages qu'elle n'avait jamais traversés. Ce n'étaient certainement pas les paysages de l'Orléanais qu'elle avait sous les yeux.

— Vous êtes sûre, ma nièce, que vos gens ne se trompent point ? reprit-elle.

— Eux ? je les suivrais les yeux fermés. Ne vous mettez point en peine. Nous arriverons toujours... demandez plutôt à Criquetin...

Interrogé, Criquetin prit un air capable et répondit gravement :

— Oui, madame, nous arriverons toujours.

On avait ainsi dépassé Meaux et Épernay, et on courait sur les routes poudreuses de la Champagne, lorsqu'un matin la réponse d'un postillon que M^{me} d'Urcelle avait saisie au vol lui apprit que l'on venait de quitter Châlons.

— Bonté divine !... s'écria-t-elle, ces coquins-là nous enlèvent ! Appelons au secours !

— Gardez-vous-en bien, ma tante, la maréchaussée n'a que faire ici...

— Tu n'as donc pas entendu ? Cette ville là-bas, ce n'est pas Étampes, c'est Châlons.

— Je le sais.

— Tu vois donc bien que c'est un rapt... Crions !

— Rassurez-vous, chère tante, ces braves gens ne nous enlèvent point, ils obéissent.

— A qui ?

— A moi.

— Mais alors, où donc allons-nous ?

— A Vienne.

— A Vienne en Autriche ?

— Oui, ma tante.

La marquise resta pâmée sur ses coussins. Une ville si voisine des Turcs ! Il y avait de quoi faire trembler, surtout quand on était femme ! Quelle singulière idée Orphise avait-elle eue de les exposer toutes deux à un si grand péril ? On disait de ces gens-là des choses qui faisaient frissonner... Ils n'avaient aucun respect pour les personnes de qualité. Si quelqu'un d'eux portait la main sur ses coiffes, elle en mourrait de honte et de désespoir !... Cependant, sur l'observation qu'elle aurait occasion à Vienne de voir la cour d'un empereur, la bonne dame se calma.

Laissons maintenant la marquise et sa nièce poursuivre leur route vers le Rhin et le Danube, et revenons de quelques pas en arrière vers ce Paris où les devoirs de sa charge et les calculs de son ambition retenaient Olympe Mancini.

Si Hugues avait eu l'esprit moins dans les nuages, lorsque, radieux, il passait de l'hôtel d'Avranches à l'hôtel de Coligny, il aurait pu remarquer que toutes ses démarches étaient épiées et qu'il ne pouvait faire un pas sans avoir à ses trousses une espèce de drôle qui ne le perdait jamais de vue.

Ce famélique personnage, lesté comme un écureuil, souple comme la branche d'un saule, malin comme un singe et rusé comme une fouine, était aux ordres de

M^{me} de Soissons et avait un goût particulier pour les missions ténébreuses. Il avait été familier de l'Inquisition en Espagne, secrétaire d'un cardinal à Rome, agent de la sérénissime république à Venise, bravo à Naples, laquais à Bruxelles, fibustier sur les mers, et en dernier lieu argousin dans l'arsenal de Gênes, où il avait failli prendre la place de l'un de ses pensionnaires. Carpillo se plaisait au service de la comtesse.

Quand une femme du caractère d'Olympe entrait dans une voie, elle allait jusqu'au bout, sans être arrêtée par les scrupules plus que par les obstacles. Brisquette ne s'était pas trompée ; ce que l'altière surintendante de la maison de la reine appelait une trahison avait fait une blessure cruelle à son amour-propre de favorite. Avertie par ses propres yeux, au commencement de ses relations avec Montestruc, de l'amour de celui-ci pour M^{lle} de Montluçon, elle n'avait d'abord vu dans cette révélation qu'une occasion imprévue d'égayier d'un passe-temps sa vie déjà surchargée d'intrigues. La réflexion vint après la rupture, une réflexion irritée qui l'amena à creuser les choses, à fouiller les indices, à disséquer les apparences, à recueillir dans sa mémoire profonde les moindres paroles, les plus petits faits, et à les soumettre au travail de l'analyse comme un alchimiste cherche à décomposer un corps dans un creuset pour connaître les divers éléments dont il est fait.

Elle arriva par une suite de déductions à se demander si elle n'avait pas été le jouet d'une intrigue qui avait eu pour but le commandement de l'expédition de Hongrie, et pour moyen la galanterie du comte de Chargepaul. Mais pour qu'il n'eût pas été ébloui par la vision de l'avenir que lui réservait la faveur d'une femme aussi haut placée que l'était la comtesse de Soissons, il fallait que le Gascon eût au cœur une ambition contre laquelle aucune autre ne pût prévaloir.

Olympe en avait eu la pensée la nuit qui vit leur

séparation, et le nom de M^{lle} de Montluçon lui vint aux lèvres, comme on se le rappelle. La réponse hautaine du cavalier à qui elle n'avait plus rien à refuser fit une certitude de ce qui n'avait été qu'une inspiration de la jalousie. Mais il lui fallait des preuves, et c'est alors qu'elle chargea Carpillo de marcher dans l'ombre de Montestruc.

Si c'était beaucoup déjà que de savoir ce qu'il faisait, il n'était pas moins nécessaire de savoir ce qu'il pensait. Le souvenir de la princesse Mamiani, avec laquelle M^{me} de Soissons avait des relations d'amitié qu'expliquait leur commune origine, lui revint subitement à l'esprit. N'avait-elle pas saisi sur son visage, un soir, au Louvre, l'expression d'une émotion à laquelle il était aisé de donner un nom ? Ne savait-elle pas, en outre, par l'aveu même de la princesse, qu'elle avait passé des jours animés au château de la Meulière, où Hugues avait reçu l'hospitalité de M^{lle} de Montluçon ? Quelque chose peut-être avait pris naissance là qui lui ferait tout comprendre.

Attirer la princesse chez elle, ce n'était pas une difficulté ; à la première occasion elle l'y retint et l'entoura de cajoleries, déployant, pour capter sa confiance, tout ce qu'elle avait de souplesse dans l'esprit, de grâce dans l'habileté. Le sentiment sérieux qui s'était emparé de Léonora et qui l'avait frappée comme un coup de foudre, l'avait prédisposée aux épanchements, non pas qu'elle eût le désir de parler de ce qu'elle éprouvait, mais elle se laissait aller sans résistance à l'âpre volupté de s'occuper de celui qu'elle aimait, d'entendre prononcer son nom, de revenir sur les circonstances qui les avaient réunis. Qui l'avait rencontrée à Florence, à Rome, à Venise, brillante, hautaine, épanouie, et qui la revoyait à Paris grave et mélancolique, ne l'eût pas reconnue. Un orage avait ouvert son cœur et l'avait endolori. Au premier choc le souvenir s'en échappait comme le suc d'une grappe meurtrie.

Olympe n'avait pas eu deux entretiens avec Léonora qu'elle n'ignorait plus rien des événements qui avaient marqué le séjour de M. de Montestruc chez M^{lle} de Montluçon, ni de l'étrange arrangement que ce séjour avait eu pour conséquence. Elle insista pour en avoir le détail, et acquit ainsi la conviction que le but de ses efforts, l'ambition de sa vie, sa toison d'or enfin, c'était Orphise.

— C'est bien ! se dit-elle ; quant à moi, je n'étais pour lui qu'un instrument ! Eh bien ! l'instrument deviendra de fer pour les briser tous !

XXVI

UNE TEMPÊTE DANS UN CŒUR

PEU de jours après le départ de Montestruc, suivi à si peu de distance de celui de M^{lle} de Montluçon, la princesse Mamiani, mandée par la comtesse de Soissons, la trouva assise devant une table où l'on voyait parmi des fleurs et des rubans deux flacons de métal pareils à ceux dont les dames de la cour se servaient pour enfermer des eaux de senteur, et dans des soucoupes de cristal des épingles d'or et d'argent semblables à celles que les femmes de certains pays italiens piquent dans leurs cheveux. Olympe avait le regard noir et chargé de colère.

Elle semblait jouer avec ces épingles, et sans se déranger, faisant signe à Léonora de s'asseoir à son côté, d'une main nerveuse, elle continua à les enfoncer les unes après les autres dans les flacons de métal. Elles en sortaient couvertes d'un enduit qui les rendait plus scintillantes encore, comme si elles eussent été trempées dans du feu liquide.

— Est-ce pour me faire admirer ces bijoux que vous

m'avez fait appeler ? dit la princesse qui avança la main pour prendre l'une des épingles dont la pointe luisait dans le cristal des soucoupes.

La comtesse lui saisit le bras au passage et l'arrêtant :

— Ces bijoux tuent... prenez garde ! dit-elle.

— Est-ce une plaisanterie ? reprit la princesse, bien que frappée alors de l'expression farouche qui se dégageait des traits contractés et des lèvres crispées de M^{lle} de Soissons.

— En voulez-vous la preuve ?... s'écria Olympe. Ce ne sera ni long ni difficile ; il n'en coûtera que la vie à cette pauvre bête.

Du doigt elle montra un joli perroquet couleur de neige, à aigrette d'or, qui caquetait sur un perchoir.

Alors, avec un sourire, prenant d'une main une sucrerie dans une coupe, et de l'autre une des épingles d'or, elle appela l'oiseau. Le papegai, habitué à recevoir les caresses de sa maîtresse et attiré par la vue de la friandise qu'elle présentait à ses yeux ravis, sauta sur la table. D'un air gourmand il tendit le cou. Tandis qu'il saisissait le bonbon d'une patte et le portait à son bec, Olympe, qui passait doucement les doigts sur son plumage lustré, le piqua légèrement à la gorge du bout de l'arme perfide qu'elle avait tenue cachée.

— A présent, vous allez voir ! dit-elle.

L'oiseau ne tressaillit même pas. Aucune goutte de sang n'avait rougi la neige éclatante de sa robe. Ses yeux de rubis luisaient, et son bec dur cassait en petits morceaux la praline qu'il dégustait. Quelques minutes, deux ou trois, se passèrent ainsi. Tout à coup un frémissement l'agita tout entier ; il fit un pas, ouvrit les ailes, tomba et resta roide.

— Regardez, reprit Olympe qui poussait le cadavre de l'oiseau vers la princesse, il est mort.

Léonora souleva le corps chaud du papegai. Sa tête et ses pattes pendaient inertes.

— Ah ! c'est effrayant ! dit-elle.

— Non, c'est utile. Quand vous êtes entrée, je pensais à tous les services que peuvent rendre ces jolies épingles. C'est une parure et une arme. Rien n'altère le poison subtil attaché à leur pointe fine : ni le temps, ni l'humidité. Il est fidèle et sûr.

La princesse avait pris les aiguilles et curieusement, d'un air d'épouvante, les regardait.

— Toutes ne sont pas mortelles comme celle dont je viens de me servir, ajouta la comtesse de Soissons. Les épingles d'or tuent, les épingles d'argent endorment. Les unes foudroient plus sûrement qu'une épée et sans laisser de trace ; les autres procurent un sommeil léthargique que rien ne trouble, ni le mouvement, ni le bruit. La vie est comme suspendue durant de longues heures.

Elle regarda la princesse, et souriant à demi :

— Vous ne voulez pas de ces épingles ?

— Moi ? et pourquoi faire ?...

— Qui sait ?... Bien des choses arrivent... Un jour peut-être vous pourrez en avoir besoin. Elles sont là : prenez. Quelle femme ne traverse pas des heures sombres ou elle voudrait appeler l'oubli à son aide ?

— Vous avez peut-être raison... Si donc je vous demandais deux de ces épingles, vous me les donneriez ?

— Quatre si vous vouliez.

Elle poussa les soucoupes de cristal vers la princesse, qui eut bientôt fait de choisir une épingle d'or et une épingle d'argent qu'elle enfonça dans ses cheveux.

— Merci, dit-elle alors.

Tandis qu'elle repoussait la soucoupe, étonnée elle-même d'avoir pu accepter de si terribles cadeaux, les doigts fiévreux d'Olympe martelaient la table à coups d'ongle.

— Tenez ! tout à l'heure, reprit-elle, je regardais ces bijoux avec un désir âpre d'exercer leur puissance infernale sur moi-même.

— Vous ?

— Eh oui, moi ! Je suis quelquefois bien lasse de tout, allez ! Quand je me suis souvenue du secret de ce poison gardé dans ma famille depuis tant d'années... des idées noires assaillaient mon esprit... D'autres les ont chassées, moins désespérées peut-être, mais à coup sûr plus irritantes !

Un sourire chargé de fiel plissa ses lèvres.

— Savez-vous ce que c'est que la jalousie ? reprit-elle.

— Oui, je le crois, dit la princesse, tandis qu'un éclair passait dans ses yeux.

— Moi, quand elle me dévore, c'est un feu ! Mes entrailles souffrent, mon cœur brûle. La haine vient... c'est comme une dent de fer qui me déchire... Je n'ai plus qu'une pensée... un désir, un besoin... me venger !...

L'accent de sa voix donnait le frisson à la princesse. Dans le visage d'Olympe, ravagé par les passions les plus implacables, elle voyait l'être intérieur jusqu'au fond et en avait peur.

La comtesse passa la main sur son front, et se rapprochant de Léonora qui restait muette :

— Vous avez bien fait de venir... j'avais besoin de voir un visage qui me rappelât mon pays... pauvre pays que j'ai abandonné pour cette France maudite !...

— Vous, la comtesse de Soissons, vous regrettez d'y être venue ?... Je ne croyais pas qu'aucune des nièces du cardinal Mazarin eût à se plaindre d'avoir changé de patrie...

— Pour mes sœurs, c'est possible... mais pour moi !... Et puis qu'importe ce qu'on a quand on n'a pas ce qu'on désire ?

Elle fit quelques pas au hasard dans sa chambre. Brisquette, à qui personne ne prenait garde, rôdait çà et là, indifférente en apparence, occupant ses mains, mais attentive.

— Je suis dans une passe mauvaise..., reprit Olympe.

Rien ne me réussit... Cette La Vallière ! il faut qu'elle ait fait boire un philtre au roi !... Tout mon génie s'épuise contre la séduction qu'il subit.

— Vous ne pouvez donc pas l'oublier dans son bonheur ?

— Est-ce que je suis heureuse, moi ?

La princesse regarda la comtesse avec étonnement.

— Ah ! oui, je sais ce que vous allez me dire... j'ai la jeunesse, la fortune, l'influence, un nom, une situation qu'on envie... mais le reste ? Et il y a des heures où, pour une femme, le reste, c'est tout !

— Je ne vous comprends plus.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe ?... Il est parti !

— Qui ?

— M. de Montestruc.

— Eh bien ?

M^{me} de Soissons haussa les épaules :

— Vous êtes de la cour et vous me dites : « Eh bien ? » Faites-moi donc croire qu'on ne vous a rien dit ou que vous n'avez rien deviné !...

— C'est donc vrai... vous l'aimez ? s'écria la princesse.

— Je ne sais pas si je l'aime, mais j'ai une plaie vive là en pensant que rien n'a pu le retenir... Oui, j'ai prié, menacé, et ce petit gentilhomme de province, à qui moi Olympe Mancini j'avais tout donné, il s'en va !... Mais il ne sera pas dit qu'il m'aura traitée comme une petite bourgeoise qu'on prend et qu'on délaisse... non !... Je lui ai fait entendre que je m'en souviendrais, et je m'en souviens !... Vous comprenez cela, vous qui avez du sang italien dans les veines...

— Oh ! oui, fit la princesse d'une voix étouffée.

— Et, comme si ce n'était point assez de m'avoir dédaignée, il est tout entier à cette autre femme à laquelle il s'est engagé...

— Je le sais, je le sais !

Tout à coup, changeant de visage, et posant sa main glacée sur le bras d'Olympe :

— Est-ce que je comprendrais ? dit-elle. Ce poison, ces épingles, est-ce que ce serait pour Hugues ?...

— Ah ! vous l'appellez Hugues, vous aussi ?... Oui, je l'avoue, un instant j'y ai pensé, mais rien qu'un instant... Lui mort, où serait la vengeance ?... c'est à peine s'il aurait le temps de savoir quelle main l'a frappé... il ne souffrirait pas... Non, non ! il faut qu'il vive !

— Pour l'autre alors peut-être ?...

— Celle qu'il aime... M^{lle} de Montluçon ?... C'eût été mieux... l'atteindre dans son amour... le lui arracher... le coucher dans un tombeau... Mais non, ce n'est point encore assez... Il pleurerait cette jeune Orphise morte dans sa beauté... C'est autre chose encore que je veux... Ce qu'il me faut, c'est une vengeance que je puisse savourer à loisir, qui soit lente et longue... qui coule goutte à goutte, qui s'éveille avec le jour, qui ne s'endorme pas avec la nuit... qui soit de toutes les heures, de tous les instants, toujours plus vive, plus cruelle, plus profonde !... Vous ne savez donc pas haïr, vous ?... Vous verrez !

— Et quoi donc ?...

— Ah ! si je ne puis pas ébranler une favorite dans l'esprit d'un roi et lui faire souffrir ce que j'ai souffert... je saurai du moins punir une rivale... et j'attends quelqu'un qui m'y aidera !

Elle frappa sur un timbre.

— Comment se fait-il que M. de Chivry ne soit pas ici ? C'est l'heure où il doit être au Louvre..., dit-elle au laquais qui venait d'entrer. L'a-t-on vu ? Qu'a-t-il répondu ?

— M. le comte de Chivry a pris connaissance de la lettre que je lui ai remise ; il m'a donné l'assurance qu'il serait bientôt auprès de madame la comtesse, répliqua le laquais.

La princesse opprimée venait de se lever. Brisquette se glissa auprès d'elle :

— Restez, je vous en prie... moi je ne puis rien, mais vous ?

Surprise et vaincue par la voix suppliante de Brisquette, la princesse reprit sa place.

— Je ne vous gêne pas ? dit-elle à la comtesse.

Mais, sans lui répondre, Olympe, passant un mouchoir sur ses lèvres sèches :

— M^{lle} de Montluçon qui sera duchesse ! Elle est riche... elle est belle... il l'aime... et je les verrais ensemble, heureux, unis, sous mes yeux?... Jamais !... Ai-je tort, dites ?

Elle avait pris les mains de Léonora et les serrait dans un mouvement de passion haineuse. Puis la quittant et marchant au hasard :

— Mais voyez donc s'il viendra, ce comte de Chivry ! Et cependant la chose ne le regarde pas moins que moi !

On l'annonça soudain. Il entra superbe et la mine hautaine.

— Enfin ! s'écria la comtesse.

— Voilà un mot qui me ferait bien des ennemis si les gentilshommes de la cour l'avaient entendu, dit le comte en s'inclinant sur la main d'Olympe.

— L'heure n'est pas aux madrigaux, monsieur ; si je vous ai fait venir, c'est plus encore dans votre intérêt que dans le mien. Avez-vous des nouvelles de M^{lle} de Montluçon, qui est votre cousine et dont vous voudriez faire votre femme, m'a-t-on dit ?

— Elle est partie l'autre jour pour ses terres.

— Ah ! vous croyez cela, vous ? Eh bien ! sachez, monsieur, qu'elle court sur la route de Vienne.

— Elle, à Vienne !

— Est-ce que M. de Montestruc n'y va pas ?

— Ah ! fit César qui devint blême.

— M^{lle} de Montluçon y sera en même temps que

lui... Maintenant, si cela vous plaît qu'ils en reviennent fiancés... qu'ai-je à y voir ? C'est votre affaire... mais si j'étais homme et qu'un homme s'avisât de prendre ma place... toute arme me serait bonne pour le frapper !

Les yeux de César étaient devenus terribles.

— Quelqu'un à moi, qui a des raisons pour ne pas le perdre de vue, est sur les pas de M. de Montestruc, dit-il.

— C'est bien, cela ! mais cela suffit-il ? C'est au cœur qu'il faut l'atteindre... et puisqu'il aime M^{lle} de Montluçon, c'est à M^{lle} de Montluçon qu'il faut viser.

Les regards ardents de Chivry restaient attachés sur ceux de M^{me} de Soissons.

— L'Allemagne ne vous est pas fermée, que je sache ? reprit-elle, les routes s'ouvrent pour tout le monde... On court à sa poursuite, on crève vingt chevaux, on corrompt dix valets, on se trouve une nuit dans une hôtellerie où elle s'est arrêtée, que sais-je, moi ? On s'arrange de manière à voyager avec elle un jour, deux jours, trois jours, de gré ou de force, et il faudrait être bien maladroit si, au retour, elle-même ne demandait pas à échanger le nom de Montluçon contre celui de Chivry. Et quand vous serez duc d'Avranches... elle vous pardonnera !

Brisquette, qui écoutait, les oreilles tendues, s'était approchée doucement de la princesse Mamiani, et joignant les mains tout bas :

— Vous entendez, madame, vous entendez ! murmura-t-elle.

— Mais par exemple, reprit Olympe, il ne s'agit pas de perdre du temps en sarabandes au prochain ballet de la cour ! Ces choses-là, quand on les entreprend, doivent être menées au galop.

— Je partirai ce soir, madame, dit César.

— Et ne revenez qu'après avoir touché le but, monsieur le duc ! s'écria Olympe en appuyant sur ce dernier mot. Faites-lui voir, à cette orgueilleuse personne,

que sa devise impertinente, *per fas et nefas*, est faite pour tout le monde !

— Pour moi surtout.

Comme si elle avait eu de nouvelles et pressantes instructions à lui donner, la comtesse accompagna M. de Chivry jusque dans l'antichambre, parlant bas.

Se voyant seule, Brisquette courut à la princesse.

— Ah ! madame, je vous en conjure, sauvez-la, sauvez-le !... dit-elle en se jetant à ses genoux qu'elle embrassait des deux mains. A l'expression de votre visage, j'ai bien vu tout à l'heure que vous étiez l'amie de M. de Montestruc... je vous ai regardée attentivement, et un secret instinct m'a poussée vers vous... Ne dites pas non !... vous avez changé de couleur quand vous avez appris à quel usage pouvaient servir ces épingles, et l'horreur a paru dans vos yeux quand celle qui était là tout à l'heure vous a fait lire dans sa pensée... On m'a dit que vous étiez bonne, que vous aviez l'âme haute... Une inspiration du démon peut déterminer M^{me} de Soissons à quelque action abominable... Avec elle, rien n'est impossible... J'avais froid dans les os en l'écoutant... Hugues est en péril de mort... Celle qu'il aime aussi est menacée... Je donnerais mon sang pour les sauver l'un et l'autre... mais que puis-je, moi ?... Vous qui êtes puissante et libre, ne ferez-vous rien pour lui ?...

— Ah ! tu ne sais pas ce que tu demandes !

— Je sais qu'un jour vous l'avez arraché aux mains qui le poursuivaient. Ne rougissez pas ! Quelle femme, ayant quelque chose dans la poitrine, n'eût agi comme vous l'avez fait ?... On se doit à ceux que l'on a sauvés. Regardez ces deux visages là-bas ! Quel fiel dans leurs yeux ! quel venin sur leurs lèvres !... Ah ! je vous en supplie, madame, vous pouvez prévenir M. de Montestruc, avertir M^{lle} de Montluçon ! Une lettre n'arriverait pas... un messenger, l'écouterait-on ? Vous direz, vous, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu.

Vous gagnerez de vitesse M. de Chivry, et c'est à vous que Hugues devra tout.

— Et bien, soit, je pars !... Je mettrai à le servir tout ce que le cœur d'une femme peut renfermer de dévouement... Dieu fera le reste !...

Brisquette se jeta sur les mains de la princesse et les embrassa à pleines lèvres.

M. de Chivry venait de disparaître. Olympe se rapprocha.

— Je crois que je serai vengée, dit-elle.

— Certainement, murmura Brisquette qui s'était relevée.

Et regardant la princesse, qui prenait congé de la surintendante :

— Peut-être, pensa-t-elle ¹.

¹ L'épisode qui suit et termine *la Cape et l'Épée* a pour titre : *la Toison d'or*. (1 volume de la Collection Nelson.)



FIN DE LA CAPE ET L'ÉPÉE

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

- Edmond ABOUT.**
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.
- Madame d'ABRANTÈS.**
Mémoires. (Extraits.)
(2 vol.)
- Amédée ACHARD.**
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.
Les Coups d'épée de M. de
la Guerche.
Envers et contre tous.
- Paul ACKER.**
Le Désir de vivre.
- Jean AICARD.**
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.
- Mathilde ALANIC.**
Le Maître du Moulin Blanc.
La Gloire de Fonteclaire.
- Henri ARDEL.**
Le Mal d'Aimer.
Le Feu sous la Cendre.
Seule.
- André ARMANDY.**
Pour l'Honneur du Navire.
- Vte G. d'AVENEL.**
Les Français de mon temps.
- Honoré de BALZAC.**
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, Le Colonel
Chabert. (1 vol.)
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.
César Birotteau.
Le Lys dans la Vallée.
La Cousine Bette.
Le Cousin Pons.
Le Médecin de Campagne.
Le Curé de Village.
- Maurice BARRÈS.**
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie na-
tionale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures.
- Marie BASHKIRTSEFF.**
Journal. (Extraits.)
- Émile BAUMANN.**
La Fosse aux Lions.
- René BAZIN.**
De toute son Ame.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.
Ma Tante Giron.
Davidée Birot.

COLLECTION NELSON (suite)

- E. C. BENTLEY.**
L'Affaire Manderson.
- Vicente BLASCO IBAÑEZ.**
Arènes sanglantes.
Terres maudites.
La Horde.
- Johan BOJER.**
La Puissance du Mensonge.
- Henry BORDEAUX.**
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Neige sur les Pas.
Les Yeux qui s'ouvrent.
Les Derniers Jours du Fort
de Vaux.
Les Captifs délivrés.
La Maison.
- Paul BOURGET.**
Le Disciple.
Voyageuses.
L'Émigré.
- René BOYLESVE.**
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
La Becquée.
- BRADA.**
Retour du Flot.
- John BUCHAN.**
Le Prophète au Manteau
vert.
Les Trente-neuf Marches,
La Centrale d'Énergie.
(1 vol.)
Salut aux Coureurs d'Aven-
tures.
- A. CAHUET.**
Le Missel d'Amour.
- Madame CAMPAN.**
Mémoires sur la Vie de Ma-
rie-Antoinette. (Extraits.)
- Madame E. CARO.**
Amour de Jeune Fille.
Pas à pas.
- CHATEAUBRIAND.**
Mémoires d'Outre-tombe.
(Extraits.)
- Gaston CHÉRAU.**
La Maison de Patrice Per-
rier.
- Victor CHERBULIEZ.**
L'Aventure de Ladislas
Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
La Revanche de Joseph
Noirel.
Le Roman d'une honnête
Femme.
Le Fiancé de Mlle Saint-
Maur.
La Bête.
Samuel Brohl et Cie.
- Jules CLARETIE.**
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit
Marquis.
- Émile CLERMONT.**
Amour promis.
- Henri CONSCIENCE.**
Le Gentilhomme pauvre.
- Pierre de COULEVAIN.**
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.
- S. R. CROCKETT.**
La Capote lilas.
- J. O. CURWOOD.**
Nomades du Nord.
- Henry DAGUERCHES.**
Le Kilomètre 83.
- Alphonse DAUDET.**
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.
Le Petit Chose.
Le Nabab. (2 vol.)
- Grazia DELEDDA.**
Elias Portolu.

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|--|---|
| <p>Charles DICKENS.
Aventures de Monsieur Pickwick. (3 vol.)</p> <p>Fédor DOSTOÏEVSKI.
Une Fâcheuse Histoire.</p> <p>Georges DUHAMEL.
Confession de Minuit.</p> <p>Alexandre DUMAS.
La Tulipe noire.
Le Comte de Monte-Cristo. (6 vol.)
Les Trois Mousquetaires. (2 vol.)
Vingt Ans après. (2 vol.)
Le Vicomte de Bragelonne. (5 vol.)
La Reine Margot. (2 vol.)
La Dame de Monsoreau. (3 vol.)
Les Quarante-Cinq. (3 vol.)
Joseph Balsamo. (5 vol.)
Le Collier de la Reine. (3 vol.)
Ange Pitou. (2 vol.)
La Comtesse de Charny. (6 vol.)
Le Chevalier de Maison-Rouge. (2 vol.)
Les Blancs et les Bleus. (3 vol.)
Les Compagnons de Jésus. (2 vol.)
Ascanio. (2 vol.)
Les Deux Diane. (3 vol.)
Le Page du Duc de Savoie. (2 vol.)
L'Horoscope.
Le Trou de l'Enfer.
Le Château d'Eppstein.</p> <p>Alexandre DUMAS fils.
La Dame aux Camélias.
Le Demi-Monde ; Denise.</p> <p>Ferdinand FABRE.
Monsieur Jean.</p> <p>Octave FEUILLET.
Histoire de Sibylle.
Un Mariage dans le Monde.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre.</p> | <p>Gustave FLAUBERT.
L'Éducation sentimentale.
Trois Contes.</p> <p>Anatole FRANCE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.
Sur la Pierre blanche.</p> <p>St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote</p> <p>Léon FRAPIÉ.
L'Écolière.</p> <p>Eugène FROMENTIN.
Dominique.
Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p>J. des GACHONS.
La Vallée Bleue.
Mon Amie.
La Maison des dames Renoir</p> <p>Théophile GAUTIER.
Le Capitaine Fracasse. (2 vol.)
Le Roman de la Momie.
Un Trio de Romans.</p> <p>Émile GEBHART.
Autour d'une Tiare.</p> <p>Edmond de GONCOURT.
Les Frères Zemganno.</p> <p>Henry GRÉVILLE.
Suzanne Normis.
Sonia.</p> <p>Émile GUILLAUMIN.
La Vie d'un Simple.</p> <p>GYP.
Bijou.
Le Mariage de Chiffon.
Petit Bob.</p> <p>Ludovic HALÉVY.
Criquelette.
L'Abbé Constantin.</p> <p>Gabriel HANOTAUX.
La France en 1614.</p> <p>Louis HÉMON.
La Belle que voilà...</p> |
|--|---|

COLLECTION NELSON (suite)

- Jean de la BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.
Un Vaincu.
- Alphonse KARR.
Voyage autour de mon Jardin
- Rudyard KIPLING.
Simple Contes des Collines.
Nouveaux Contes des Collines.
Sous les Déodars.
Trois Troupiers.
Monseigneur l'Éléphant.
Au Hasard de la Vie.
- Eugène LABICHE.
Le Voyage de M. Perrichon,
etc.
Les Deux Timides et autres
Comédies.
- Jean de LA BRUYÈRE.
Caractères.
- Pierre LADOUÉ.
Un Nuage passa.
- A. de LAMARTINE.
Geneviève.
Raphaël ; Graziella. (1 vol.)
Jocelyn.
Le Tailleur de Pierres de
Saint-Point.
- Anatole LE BRAZ.
Pâques d'Islande.
Le Gardien du Feu.
- Jules LEMAÎTRE.
Les Rois.
- Eugène LE ROY.
Jacquou le Croquant.
- Arthur LÉVY.
Napoléon Intime.
Napoléon et la Paix.
- André LICHTENBERGER.
Gorri le Forban.
La Petite Sœur de Trott.
- Jack LONDON.
Croc-Blanc.
- Pierre LOTI.
Figures et Choses qui pas-
saient.
Jérusalem.
Le Roman d'un Enfant.
Vers Ispahan.
La Troisième Jeunesse de
M^{me} Prune.
- Bulwer LYTTON.
Les Derniers Jours de Pompéi
- Maurice MAETERLINCK.
Morceaux choisis.
- Hector MALOT.
Sans Famille. (2 vol.)
- MARK TWAIN.
Contes choisis.
- A. E. W. MASON.
L'Eau vive.
- Armand MERCIER.
L'Aventure amoureuse de
Pierre Vignal.
- Dmitri MÉREJKOWSKY.
Le Roman de Léonard de
Vinci.
- Prosper MÉRIMÉE.
Chronique du Règne de
Charles IX.
Colomba.
Carmen.
Mosaïque.
- H. Seton MERRIMAN.
La Simiacine.
Les Vautours.
- Jules MICHELET.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo
- MIGNET.
La Révolution française.
(2 vol.)

COLLECTION NELSON (suite)

- Pierre de NOLHAC.
Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de
Pompadour.
- Émile NOLLY.
Hiên le Maboul.
- Émile OLLIVIER.
L'Expédition du Mexique.
- Baronne ORCZY.
Le Mouron Rouge.
Le Serment.
Les Nouveaux Exploits du
Mouron Rouge.
- PÉLADAN.
Les Amants de Pise.
- Ernest PÉROCHON.
Nêne.
- Martial PIÉCHAUD.
La Dernière Auberge.
- Edgar Allan POE (traduction
BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extra-
ordinaires.
- H. de RÉGNIER.
Les Vacances d'un Jeune
Homme sage.
- Ernest RENAN.
Souvenirs d'Enfance et de
Jeunesse.
Vie de Jésus.
- Ernest & Henriette RENAN.
Lettres intimes.
- Édouard ROD.
L'Ombre s'étend sur la
Montagne.
- J.-H. ROSNY aîné.
La Guerre du Feu.
- B. de SAINT-PIERRE.
Paul et Virginie.
- SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.
(Extraits des *Mémoires*.)
- George SAND.
Jeanne.
Mauprat.
La Petite Fadette.
François le Champi.
Les Maîtres Sonneurs.
Le Marquis de Villemer.
La Mare au Diable.
- Jules SANDEAU.
Mademoiselle de la Seiglière
- Francisque SARCEY.
Le Siège de Paris.
- Jeanne SCHULTZ.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.
- Walter SCOTT.
Ivanhoé.
- C^{te} Ph. de SÉGUR.
Mémoires d'un Aide de
Camp de Napoléon : De
1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.
- Henryk SIENKIEWICZ.
Quo Vadis ? (Édition expur-
gée.)
- Émile SOUVESTRE.
Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.
- STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.
Le Rouge et le Noir. (2 vol.)
- R.-L. STEVENSON.
L'Île au Trésor.
- Rudolf STRATZ.
Le Château de Vogelöde.
- André THEURIET.
La Chanoinesse.

COLLECTION NELSON (suite)

Claude TILLIER.
Mon Oncle Benjamin.

Marcelle TINAYRE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.
La Rançon.
L'Oiseau d'Orage.

Léon de TINSEAU.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.

Léon TOLSTOÏ.
Anna Karénine. (2 vol.)

Ivan TOURGUËNEFF.
Fumée.
Une Nichée de Gentils-
hommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

Comte A. VANDAL.
L'Avènement de Bona-
parte. (2 vol.) (Edition
abrégée.)

Jean-Louis VAUDOYER.
L'Amour masqué.

Alfred de VIGNY.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Mili-
taires.
Poésies.
Stello.
Théâtre, Journal d'un Poète
(1 vol.).

Vte E.-M. de VOGUÉ.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

Barrett WENDELL.
La France d'Aujourd'hui

Stanley J. WEYMAN.
La Cocarde Rouge.

Colette YVER.
Comment s'en vont les
Reines.

Émile ZOLA.
Le Rêve.
Une Page d'Amour.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.



